

337
Coursier la Courcelle

113
PANTHÉON LITTÉRAIRE



LES

MILLE ET UN JOURS

CONTES PERSANS

Traduits en français par PÉTIS DE LACROIX

SUIVIS DE PLUSIEURS AUTRES RECUEILS DE CONTES.

TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES

NOUVELLE ÉDITION

ACCOMPAGNÉES DE NOTES ET DE NOTICES HISTORIQUES

Par A. LOISELEUR-DESLONCHAMPS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

AIMÉ MARTIN

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

LES
MILLE ET UN JOURS
CONTES PERSANS

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR PÉTIS DE LACROIX



SUIVIS DE PLUSIEURS AUTRES RECUEILS DE CONTES

TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES

—
NOUVELLE ÉDITION

ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET DE NOTICES HISTORIQUES

PAR A. LOISELEUR-DESLONCHAMPS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. L. AIMÉ-MARTIN



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

PÉTIS DE LA CROIX.

De tous les recueils auxquels a donné naissance le succès des *Mille et une Nuits*, le plus célèbre et le plus estimé, le seul qui soit puisé à des sources orientales est celui des *Mille et un Jours*, traduit par Pétis de La Croix.

François Pétis de La Croix naquit à Paris vers la fin de 1653. Son père, François Pétis, habile orientaliste et secrétaire interprète du roi pour les langues turque et arabe depuis l'année 1652, voulant faire suivre à son fils la même carrière que lui-même, lui enseigna de bonne heure les langues orientales, étude à laquelle il joignit celle des mathématiques, de l'astronomie, de la géographie, de la musique et du dessin. Le jeune Pétis était à peine âgé de seize ans lorsque Colbert, pour le mettre à même de se perfectionner dans la connaissance des langues, des mœurs, de la religion, ainsi que des arts et des sciences des peuples de l'Orient, l'envoya en mission dans cette contrée. Il partit en 1670 et se rendit à Alep, où il passa trois années, qu'il consacra à l'étude de la langue et de la littérature arabes. Employé dès ce moment dans les affaires publiques, il fut chargé de traduire le traité que M. de Nointel, ambassadeur de France, venait de conclure avec la Porte. Pendant le même séjour, voulant détruire l'effet des relations mensongères des Hollandais établis à Alep, il composa en arabe, d'après des détails que lui fit passer son père, l'histoire de la campagne de Louis XIV en Hollande, et en fit faire par un habile écrivain vingt-cinq copies qu'il distribua à des personnes de considération parmi les musulmans¹. Il acheta vers cette époque, pour la bibliothèque du roi, des manuscrits, des médailles et douze cents peaux de maroquin, destinées aux reliures des livres du même établissement.

Le 1^{er} avril 1674, Pétis quitta Alep pour se rendre en Perse et arriva à Ispahan le 8 août de la même année, en passant par la Mésopotamie, Moussel, Bassora et Schiras. Toujours animé du même zèle pour les études orientales, il profita d'un séjour de près de deux années dans cette capitale pour acquérir une connaissance profonde de la langue et de la littérature des Persans; il apprit aussi leur musique et recueillit les formules d'un grand nombre d'actes judiciaires et diplomatiques, qu'il fit passer en France avec des

¹ La bibliothèque du roi possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage sous le N^o 89 des traductions orientales.

instrumens de musique et une collection de graines, de drogues et de plantes pour le jardin du roi.

Il partit d'Ispahan le 20 juin 1676 pour se rendre dans la capitale de l'empire turc, où il arriva le 3 décembre de l'année suivante, après avoir passé par Caschan, Com, Sultanieh, Tauris, le Kurdistan et l'Asie Mineure. Il fit à Constantinople un séjour d'environ quatre ans, pendant lesquels il apprit parfaitement le turc, se perfectionna dans l'étude du tartare, ou turc oriental, qu'il avait déjà commencée en Perse, et seconda MM. de Nointel et Guilleragues dans leurs travaux diplomatiques. Rentré dans son pays vers la fin de 1680¹, l'année suivante, Pétis eut l'honneur, lors d'une visite faite par Louis XIV à la bibliothèque royale, d'expliquer au monarque des passages de plusieurs manuscrits orientaux.

La même année il fut chargé de traduire le traité de la France avec l'empereur de Maroc; il fut ensuite attaché au service de la marine en qualité de secrétaire interprète pour les langues orientales, et accompagna l'ambassade envoyée au roi de Maroc Muley Ismael, ce qui lui fournit une occasion de donner une preuve de son habileté à parler l'arabe. Ayant été chargé de prononcer la harangue de l'ambassadeur, il s'en acquitta avec tant de succès que le roi africain et toute sa cour admirèrent l'élégance et la pureté du langage du savant français.

Je n'entrerai point dans le détail de plusieurs missions dont fut chargé notre orientaliste et dans lesquelles il sut se rendre utile à son pays²; mais je ne dois point passer sous silence un fait qui honore sa bonne foi et sa probité. La régence de Tripoli ayant été forcée de demander la paix à la France, Pétis négocia le traité et obtint le remboursement de six cent mille francs au profit du roi. Les Tripolitains offrirent de lui donner une somme considérable s'il consentait à stipuler dans le traité que le paiement serait fait en écus de Tripoli au lieu d'écus de France, ce qui faisait une différence de plus de cent mille francs; mais, quoique sûr du secret, Pétis resta fidèle à son devoir.

Il continua encore pendant plusieurs années à prendre une part active aux négociations diplomati-

² Pétis a composé un journal de son séjour dans le Levant, dont la bibliothèque du roi possède un exemplaire. Langlès l'a publié à la suite de la relation de Dourry Effendi. Paris 1810, in-8^o.

³ Voyez l'avertissement de l'*Histoire de Timur-Bec*.

ques, mais en 1692 Louis XIV, après la mort de Jacques d'Avvergne, professeur d'arabe et de syriaque, ayant établi deux chaires au lieu d'une, Pétis fut appelé par le choix du monarque à professer la première de ces deux langues, et il ouvrit son cours par une harangue en latin, ayant pour sujet la dignité, la richesse et l'importance de la langue arabe¹. Il obtint en outre la survivance de la charge de secrétaire interprète du roi pour l'arabe, le turc et le persan, charge dont son père était pourvu depuis l'année 1652 et qu'il avait exercée avec honneur pendant quarante ans. A partir de cette époque Pétis ne sortit plus du royaume, il se maria en 1695² et se voua entièrement à la littérature orientale. Entre autres travaux il composa une traduction persane de l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, et cette traduction fut présentée au roi de Perse en 1708 par Michel, envoyé extraordinaire de France auprès de ce monarque.

Deux mois après son mariage, Pétis de La Croix avait perdu son père, et ce dernier en mourant lui avait laissé le soin de mettre la dernière main à une histoire de Genghiz-Khan, qui lui avait coûté dix années de recherches. Pétis revit avec soin l'ouvrage de son père, l'augmenta d'une liste de tous les successeurs du conquérant tartare jusqu'à Tamerlan, ainsi que du catalogue des auteurs consultés pour la composition du livre, et le publia en 1710³.

Ce fut dans la même année que Pétis de La Croix commença la publication des *Mille et un Jours*. Vouant donner à son livre le genre de mérite qui avait beaucoup contribué à la vogue des *Mille et une Nuits*, celui d'un style élégant et facile, il emprunta la plume de l'auteur de *Gil Blas*. Dans sa préface, l'orientaliste déclare que l'original persan des *Mille et un Jours* (*Hezaryek-Rouz*) était l'ouvrage d'un derviche d'Ispahan nommé Moelès. Malheureusement, le précieux manuscrit donné au voyageur par le derviche persan ne s'étant jamais retrouvé, on est fondé à regarder comme une fable l'histoire de la communication de l'*Hezaryek-Rouz*, et ce qui doit en outre la rendre fort suspecte, c'est que Pétis, qui parle du derviche Moelès dans son journal, n'y fait mention en aucune manière des *Mille et un Jours*. Mais de ce

que le titre et l'arrangement des contes persans ont pu être inventés par l'orientaliste et par le spirituel écrivain qu'il avait choisi pour collaborateur, il n'en résulte nullement que ces contes soient également controvérsés. Je crois bien que Lesage a pu de temps à autre s'abandonner à son imagination et introduire dans le récit quelques détails étrangers au canevas qu'il avait sous les yeux et qu'il s'était chargé de broder, mais il est certain que les contes que renferme le recueil des *Mille et un Jours* sont extraits de manuscrits en langue persane ou en langue turque.

La plupart de ces contes se retrouvent dans le roman turc intitulé *Alfarage Bada Alschidda*, que Pétis indique comme ayant servi au derviche Moelès, et dont il existe au département des manuscrits de la bibliothèque du roi des traductions partielles composées par des *jeunes de langue*⁴; d'autres contes se retrouvent dans un recueil en langue persane, ainsi que M. Reinaud a eu l'occasion de le reconnaître⁵; plusieurs enfin ont une origine indienne bien constatée, ainsi qu'on le verra dans les notes. L'authenticité de ces charmans récits ne peut donc pas être révoquée en doute.

Avant de faire paraître les *Mille et un Jours*, Pétis de La Croix avait publié sous le titre d'*Histoire de la sultane de Perse et des visirs*⁶ une traduction de quelques contes extraits du roman turc des *Quarante visirs*, et ce livre curieux obtint un succès mérité.

Ces publications, principalement destinées aux gens du monde, ne firent pas négliger à Pétis de La Croix des travaux plus importants. Une lettre adressée par le roi d'Éthiopie à Louis XIV donna à notre orientaliste l'occasion de s'occuper de la langue éthiopienne. L'arménien avait été aussi de sa part l'objet d'études très-suivies. Tant de travaux réunis abrégèrent son existence, et il mourut à Paris, le 4 décembre 1713, à l'âge de soixante ans, laissant à son fils, qui suivit la même carrière que lui, le soin de publier son histoire de Tamerlan, traduite de l'historien persan Scherifeddin Aly Yezdy⁷, de même qu'il avait mis la dernière main à l'histoire de Genghiz-Khan composée par son père.

Pétis de La Croix a laissé un grand nombre d'ouvrages concernant les antiquités, l'histoire, la géographie et les langues de l'Orient; on en trouvera la liste dans l'avertissement de l'*Histoire de Timur-Bec*. Les suivans font partie de la collection du cabinet des manuscrits de la bibliothèque du roi⁸.

¹ Ce discours fait partie des manuscrits de la bibliothèque du roi sous le N° 144 des traductions orientales.

² Dans l'acte de mariage, Pétis et son père sont qualifiés de *conseillers du roi*, mais ils n'y sont nommés l'un et l'autre que François Pétis. Ce ne fut, suivant M. Audiffret, qu'après la mort de son père que le fils ajouta à son nom celui de La Croix, dont on ignore l'origine (*Biographie universelle*, t. XXXIII, p. 479). Cependant la bibliothèque du roi possède dans sa collection des titres (cabinet du Saint-Esprit) une lettre datée du 24 août 1687 signée *Lacroix le fils, interprète*, et dont l'écriture ressemble beaucoup à celle des manuscrits bien authentiques de Pétis de La Croix. Il est d'autant plus probable que cette lettre est de Pétis qu'il y est question de la traduction de l'*Histoire de Tamerlan*, dont je parlerai plus loin.

³ *Histoire du grand Genghiz-Can, premier empereur des Mogols et des Tartares*, 1 vol. in-12.

⁴ Voyez le catalogue des traductions orientales.

⁵ Voyez le N° 181 du *Supplément persan*.

⁶ Paris, 1707, 1 vol. in-12.

⁷ *Histoire de Timur-Bec*, connu sous le nom de *Grand Tamerlan, empereur des Turcs et des Tartares*. Paris, 1722, 4 vol. in-12.

⁸ Les écrits de Pétis de La Croix ont été confondus jusqu'à présent, même par l'exact et consciencieux auteur de l'article édité de La Croix, dans la *Biographie universelle*, avec ceux d'un

DE PETIS DE LA CROIX.

Livre de la religion des Druses, soi-disant unilaires, en quatre tomes; composé par Hamza-bin-Ahmed, grand pontife de la religion; traduit de l'arabe par l'ordre du comte de Pontchartrain. 2 vol. in-4°. (Voyez sur cette traduction les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. II^e série, t. III, p. 120, et t. IX, p. 35 et suiv.)

Annales de Fex et de Maroc, sous le nom d'Alcartas. 1 vol. in-4°, traduit de l'arabe.

Bibliothèque de Hagi Khalfa. 3 vol. in-fol.

Premier livre de l'*Anwari Soheily*, de Hoccin Vaëz, traduit du persan. 1 vol. in-fol.

secrétaire d'ambassade sous M. de Nointel, nommé Delacroix, contemporain de l'orientaliste, et dont la bibliothèque royale possède un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

Grammaire de la langue arabe, avec des dialogues et un choix de morceaux traduits en français, II^e partie. 1 vol. in-4°.

De la vérité de la religion chrétienne à Schah Abbas, roi de Perse; traduit de l'arménien. 1 vol. in-18, 1712.

Recueil de harangues, discours et instructions par Pétis de La Croix, et dont la plupart concernent les relations de la France avec l'Orient depuis l'an 1687 jusqu'à sa mort.

L'édition des *Mille et un Jours* que l'on publie dans cette collection a été revue sur l'édition originale¹. De légères rectifications relatives à quelques noms orientaux sont les seules corrections que l'on se soit permis d'y faire.

¹ Paris, 1710-12. 5 vol. in-12

FIN DE LA NOTICE.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Nous devons ces contes au célèbre Dervis Moelès, que la Perse met au nombre de ses grands personnages. Il était chef des sofis d'Ispahan¹ et il avait douze disciples qui portaient de longues robes de laine blanche. Les grands et le peuple avaient pour lui une vénération singulière à cause qu'il était de la race de Mahomet, et ils le craignaient parce qu'il passait pour un savant cabaliste. Le roi Schah-Soliman même le respectait à un point que si par hasard il le rencontrait sur son passage, ce prince descendait aussitôt de cheval et lui allait baiser les étriers.

Moelès étant encore fort jeune s'avisait de traduire en persan des comédies indiennes, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, et dont on voit à la bibliothèque du roi une traduction turque sous le titre de *Alfarage Bada Alschidda*, ce qui signifie « la joie après l'affliction. » Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela *Hezaryek-Rouz*, c'est-à-

¹ Il est bon de remarquer que le terme de sofi vient de *souf*, qui signifie de la laine, parce que les religieux sofis sont habillés de laine; et encore de *safa*, qui signifie pureté, et de *tesouf*, qui est la théologie mystique, ou le quétisme dont ils font profession. On n'appelle point les rois de Perse sofis, n'en déplaise à Gollus, à M. d'Herbelot et à presque tous les voyageurs qui sont tombés dans cette erreur et sur la foi desquels le public croit pieusement que c'est un titre qu'on donne aux rois de Perse, comme s'ils portaient le froc. Ce terme ne leur convient point, et c'est comme si l'on disait l'empereur capucin. Le traducteur de ces contes s'étant un jour servi de ce terme en présence de gens savans à Ispahan, et traité le roi de sofi, il excita leur risée. Ils lui dirent que le mot de sofi ne signifiait rien autre chose qu'un moine sofi; mais que les Européens confondaient ce titre avec celui de sefevy, qui signifie un descendant de Scheikh-Sefy, d'où sont sortis les rois de Perse, comme si l'on disait sefyens. (*Pétis de La Croix.*)

dire *Mille et un Jours*. Il confia son manuscrit au sieur Pétis de La Croix, qui était en liaison d'amitié avec lui à Ispahan en 1675, et même il lui permit d'en prendre une copie.

Il semble que les *Mille et un Jours* ne soient rien autre chose qu'une imitation des *Mille et une Nuits*. Effectivement, ces deux livres ont la même forme. Il y a dans leurs desseins un contraste comme dans leurs titres. Dans les *Mille et une Nuits*, c'est un prince prévenu contre les femmes, et dans les *Mille et un Jours*, c'est une princesse prévenue contre les hommes. Il est à croire que l'un de ces ouvrages a donné l'occasion de faire l'autre; mais comme il n'y a point d'époque aux contes arabes, on ne saurait dire s'ils ont été faits avant ou après les contes persans.

Quoi qu'il en soit, les *Mille et un Jours* doivent divertir les personnes qui ont lu avec plaisir les *Mille et une Nuits*, puisque ce sont les mêmes mœurs et la même vivacité d'imagination. Mais les lecteurs qui, dans les contes arabes, ont trouvé mauvais qu'on n'ait pas donné à Scheherazade une intention de persuader par ses fables à Schahriar qu'il y a des femmes fidèles, car véritablement elle paraît n'avoir pour but que de prolonger sa vie sans chercher à détromper le sultan des Indes; ceux, dis-je, qui ont fait cette critique ne feront pas le même reproche à Dervis Moelès. Surtout il se propose de combattre la prévention de la princesse et va toujours à sa fin. Dans tous ses contes il y a des époux ou des amans fidèles. On voit qu'elle s'applique à guérir Farrukhnaz de son erreur, sans toutefois que la nécessité qu'elle s'impose de ne se point détourner de son but fasse tort à la variété d'événemens que demandent ces sortes d'ouvrages.

MILLE ET UN JOURS,

CONTES PERSANS.

INTRODUCTION.

Le royaume de Cachemire ¹ était autrefois gouverné par un roi nommé Togrul-bey. Il avait un fils et une fille qui faisaient l'admiration de leur temps. Le prince, appelé Farrukhrouz ², était un jeune héros que mille vertus rendaient recommandable, et Farrukhnaz ³, sa sœur, pouvait passer pour un miracle de beauté.

En effet, cette princesse était si belle et en même temps si piquante qu'elle inspirait de l'amour à tous les hommes qui osaient la regarder ; mais cet amour leur devenait funeste, car la plupart en perdaient la raison ou tombaient dans une langueur qui les consumait insensiblement.

Lorsqu'elle sortait du palais pour aller à la chasse, elle n'avait point de voile. Le peuple la suivait en foule et témoignait par ses acclamations le plaisir qu'il prenait à la voir. Elle montait ordinairement un cheval tartare blanc à taches rousses, et marchait au milieu de cent esclaves magnifiquement vêtues et montées sur des chevaux noirs. Ces esclaves étaient aussi sans voile, mais bien qu'elles fussent presque toutes d'une beauté charmante, leur maîtresse s'attirait seule tous les regards. Chacun s'efforçait de s'approcher d'elle malgré la garde nombreuse qui l'entourait. Vainement les soldats avaient le sabre à la main pour tenir le peuple éloigné ; ils avaient beau même frapper et tuer tous ceux qui s'avançaient trop, il se trouvait toujours des malheureux qui, loin de craindre un si déplorable sort, semblaient se faire un plaisir de mourir aux yeux de la princesse.

Le roi, touché des malheurs que causaient

les charmes de sa fille, résolut de la soustraire aux yeux des hommes. Il lui défendit de sortir du palais, de manière que le peuple cessa de la voir. Cependant la réputation de sa beauté se répandit dans l'Orient. Plusieurs rois se laissèrent enflammer sur la foi de la renommée, et bientôt on apprit à Cachemire que des ambassadeurs, partis de toutes les cours de l'Asie, venaient demander la main de la princesse. Mais avant qu'ils arrivassent, elle fit un songe qui lui rendit tous les hommes odieux. Elle rêva qu'un cerf étant arrêté dans un piège, une biche l'avait délivré, et qu'ensuite la biche étant tombée dans le même piège, le cerf, au lieu de la secourir, l'avait abandonnée.

Farrukhnaz à son réveil fut frappée de ce songe. Elle ne le regarda point comme une illusion de la fantaisie agitée. Elle crut que le grand Kesaya ⁴ s'intéressait à sa destinée et qu'il avait voulu par ces images lui faire comprendre que tous les hommes étaient des traîtres, qui ne pouvaient payer que d'ingratitude la tendresse des femmes ⁵.

Prévenue de cette étrange opinion et dans la crainte d'être sacrifiée à quelqu'un des princes dont les ambassadeurs devaient incessamment arriver, elle alla trouver le roi son père. Sans lui dire qu'elle fût révoltée contre les hommes, elle le conjura, les larmes aux yeux, de ne la point marier malgré elle. Ses pleurs attendrirent Togrul-bey. Non, ma fille, lui dit-il, je ne contraindrai point vos inclinations. Bien qu'on dispose ordinairement de vos pareilles

¹ Idole adorée autrefois à Cachemire. (Pétis.)

² Cet incident sur lequel repose le cadre des *Mille et un Jours* se retrouve dans un conte arabe assez médiocre, traduit par M. de Hammer et intitulé *Histoire d'Herdeschir et de Halat-Osmefous*. (Voyez les *Contes inédits des Mille et une Nuits*, traduits par M. Trébutien, t. II, p. 86. — On rencontre encore un récit analogue dans les *Contes d'un Pécroquet*. (Voyez la traduction anglaise, Londres, 1801, in-8°, p. 155, et la traduction française de Mme Marie d'Heures, p. 159.)

³ Petit royaume situé entre les Indes et le royaume de Thibet (Pétis.)—Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 605.

⁴ Jour heureux. (Pétis.)

⁵ Heureuse fierté. (Pétis.)

sans les consulter, je jure par Kesaya qu'aucun prince, fût-ce l'héritier même du sultan des Indes, ne vous épousera jamais si vous n'y consentez. La princesse, rassurée par ce serment, dont elle connaissait la force, se retira très-satisfaite et bien résolue de refuser son aveu à tous les princes qui la rechercheraient.

Peu de jours après, il arriva des ambassadeurs de plusieurs cours différentes. Ils eurent audience tour à tour. Chacun vanta l'alliance de son maître et le mérite du prince qu'il venait proposer. Le roi leur fit à tous beaucoup d'honnêtetés, mais il leur déclara que sa fille était maîtresse de sa main, parce qu'il avait juré par Kesaya qu'il ne la livrerait point contre son penchant. Ainsi, la princesse ne voulant se donner à personne, les ambassadeurs s'en retournèrent fort confus de n'avoir pas réussi dans leur ambassade.

Le sage Togrul-bey vit leur départ avec douleur. Il craignit que leurs maîtres, irrités de ses refus, ne songeassent à s'en venger, et, fâché d'avoir fait un serment qui pouvait lui attirer une guerre cruelle, il fit venir la nourrice de Farrukhnaz. Sullumémé¹, lui dit-il, je vous avoue que la conduite de la princesse m'étonne. Qui peut causer la répugnance qu'elle a pour le mariage? Parlez, n'est-ce point vous qui la lui avez inspirée? — Non, seigneur, répondit la nourrice, je ne suis point ennemie des hommes, et cette répugnance est l'effet d'un songe. — D'un songe! s'écria le roi, fort surpris. Ah! que m'apprenez-vous! Non, non, ajouta-t-il un moment après, je ne puis croire ce que vous me dites. Quel songe pourrait avoir fait sur ma fille une si forte impression? Sullumémé le lui raconta, et après lui en avoir dit toutes les circonstances: Voilà, seigneur, continua-t-elle, voilà le songe dont la princesse a l'imagination frappée. Elle juge des hommes par ce cerf, et, persuadée que ce sont tous des ingrats et des perfides, elle rejette également tous les partis qui se présentent.

Ce discours augmenta l'étonnement du roi, qui ne concevait pas comment ce songe pouvait avoir mis la princesse dans la disposition où elle était. Hé bien, ma chère Sullumémé, dit-il à la nourrice, que ferons-nous pour détruire les défiances dont l'esprit de ma fille s'est armé contre les hommes? Crois-tu que nous puissions la ramener à la raison? — Seigneur, répondit

¹ Gorge de lait. (Pétis.)

elle, si votre majesté veut bien me charger de ce soin-là, je ne désespère pas de m'en acquitter heureusement. — Hé! comment vous y prendrez-vous? reprit Togrul-bey. — Je sais, répartit la nourrice, une infinité d'histoires curieuses, dont le récit peut, en divertissant la princesse, lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a des hommes. En lui faisant voir qu'il y a eu des amans fidèles, je la disposerai sans doute insensiblement à croire qu'il y en a encore. Enfin, seigneur, ajouta-t-elle, laissez-moi combattre son erreur, je me flatte que je pourrai la dissiper. Le roi approuva le dessein de la nourrice, qui ne songea plus qu'à trouver des momens favorables pour l'exécuter.

Comme Farrukhnaz passait ordinairement l'après-dînée avec le roi, le prince de Cachemire et toutes les princesses de la cour à entendre les esclaves du palais chanter et jouer de toutes sortes d'instrumens, le matin parut plus commode à Sullumémé, qui résolut de prendre le temps que la princesse employait à se baigner. Ainsi dès le jour suivant, aussitôt que Farrukhnaz fut dans le bain, la nourrice lui dit: Je sais une histoire remplie d'événemens singuliers; si ma princesse veut me permettre de la lui conter pour l'amuser, je ne doute point qu'elle n'y prenne beaucoup de plaisir.

La princesse de Cachemire, moins peut-être pour satisfaire sa propre curiosité que pour contenter celle de ses femmes, qui la pressaient d'entendre cette histoire, permit à Sullumémé d'en commencer le récit. Ce qu'elle fit dans ces termes:

I^{er} JOUR.

HISTOIRE D'ABOULCASSEM BASRY¹.

Tous les historiens conviennent que le calife Haroun Alraschid aurait été le prince de son siècle le plus parfait, comme il en était le plus puissant, s'il n'eût pas eu un peu trop de penchant à la colère et une vanité insupportable. Il disait à tous momens qu'il n'y avait point de prince au monde qui fût aussi généreux que lui.

Giafar, son premier visir, ne pouvant souffrir qu'il se vantât ainsi lui-même, prit la liberté de lui dire un jour: O mon souverain maître, monarque de la terre, pardonnez à votre esclave s'il ose vous représenter que vous ne devez point

¹ C'est-à-dire de Basra, ville dont le nom s'écrit aussi Basora et Balsora.

vous louer vous-même. Laissez faire votre éloge à vos sujets et à cette foule d'étrangers qu'on voit dans votre cour. Contentez-vous que les uns remercient le ciel de les avoir fait naître dans vos états, et que les autres s'applaudissent d'avoir quitté leur patrie pour venir ici vivre sous vos lois.

Haroun fut piqué de ces paroles. Il regarda fièrement son visir et lui demanda s'il connaissait quelqu'un qui lui fût comparable en générosité. Oui, seigneur, répondit Giasar. Il y a dans la ville de Basra un jeune homme appelé Aboulcassem*. Quoique simple particulier, il vit avec plus de magnificence que les rois, et sans en excepter votre majesté, aucun prince du monde n'est plus généreux que lui.

Le calife rougit à ce discours, ses yeux s'enflammèrent de dépit. Sais-tu bien, dit-il, qu'un sujet qui a l'audace de mentir devant son maître mérite la mort? — Je n'avance rien qui ne soit véritable, repartit le visir. Dans le dernier voyage que j'ai fait à Basra, j'ai vu cet Aboulcassem, j'ai été chez lui, mes yeux, quoique accoutumés à vos trésors, ont été surpris de ses richesses, et j'ai été charmé de ses manières généreuses. A ces mots, l'impétueux Haroun ne put retenir sa colère. Tu es bien insolent, s'écria-t-il, de mettre un particulier en parallèle avec moi! Ton imprudence ne demeurera pas impunie. En disant cela il fit signe au capitaine de ses gardes d'approcher, et il lui commanda d'arrêter le visir Giasar. Ensuite il alla dans l'appartement de la princesse Zobéide, sa femme, qui pâlit d'effroi en lui voyant un visage irrité.

Qu'avez-vous? seigneur, lui dit-elle. Qui peut causer le trouble qui vous agite? Il lui apprit ce qui venait de se passer, et il se plaignit de son visir dans des termes qui firent comprendre à Zobéide jusqu'à quel point il était en colère contre ce ministre. Mais cette sage princesse lui représenta qu'il devait suspendre

son ressentiment et envoyer quelqu'un à Basra pour vérifier la chose; que si elle se trouvait fautive, le visir serait puni; qu'au contraire, si elle était véritable, ce qu'elle ne pouvait penser, il n'était pas juste qu'on le traitât comme un criminel.

Ce discours calma la fureur du calife. J'approuve ce conseil, madame, dit-il à Zobéide, et j'avouerais que je dois cette justice à un ministre tel que Giasar. Je ferai plus, comme la personne que je chargerais de cet emploi pourrait par aversion pour mon visir me faire un rapport peu fidèle, je veux aller à Basra et m'informer moi-même de la vérité. Je ferai connaissance avec ce jeune homme dont on me vante la générosité: si l'on m'a dit vrai, je comblerai de bienfaits Giasar, loin de lui savoir mauvais gré de sa franchise; mais je jure qu'il lui en coûtera la vie s'il m'a fait un mensonge.

Aussitôt qu'Haroun eut pris cette résolution, il ne songea plus qu'à l'exécuter. Il sortit une nuit secrètement de son palais. Il monta à cheval et se met en chemin sans vouloir que personne le suive, quelque chose que lui pût dire Zobéide pour l'engager à ne point partir tout seul. Etant arrivé à Basra, il descendit au premier caravansérail qu'il trouva en entrant dans la ville, et dont le concierge était un bon vieillard. Mon père, lui dit Haroun, est-il vrai qu'il y a dans cette ville un jeune homme appelé Aboulcassem qui surpasse les rois en magnificence et en générosité? — Oui, seigneur, repartit le concierge, quand j'aurais cent bouches et dans chacune cent langues, je ne pourrais vous conter toutes les actions généreuses qu'il a faites. Comme le calife avait besoin de repos, il se coucha après avoir pris quelque nourriture.

Il se leva le lendemain de grand matin et alla se promener dans la ville jusqu'au lever du soleil. Alors s'approchant de la boutique d'un tailleur, il demanda la demeure d'Aboulcassem. Hé! de quel pays venez-vous? lui dit le tailleur. Il faut que vous ne soyez jamais venu à Basra, puisque vous ne savez pas où demeure le seigneur Aboulcassem: sa maison est plus connue que le palais du roi.

La nourrice de Farrukhnaz fut interrompue en cet endroit par l'arrivée d'une esclave qui avait soin tous les jours d'avertir la princesse lorsqu'il fallait aller à la prière de midi. D'abord que cette esclave paraissait, Farrukhnaz

* Aboulcassem veut dire le père de Cassem; c'est un des noms de Mahomet; aussi les pieux musulmans s'honorent-ils de le porter.

Cassem était l'aîné des quatre fils que le prophète avait eus de Khadigiah, sa première femme, et qui moururent tous en bas âge. Cette privation de postérité masculine était une source de chagrins pour lui, et ses ennemis lui donnaient le sobriquet injurieux d'Abtar (queue coupée), injure à laquelle il était très sensible. Il ne laissa que des filles, et c'est de l'une d'elles, nommée Fatima et qui fut l'épouse du célèbre Ali, que tirent leur origine tous ceux qui ont la prétention de descendre du prophète.

sortait du bain et s'habillait ; la nourrice de son côté cessait de parler et reprenait le fil de son discours le jour suivant, lorsque sa matresse était rentrée dans le bain. C'est de cette manière que Dervis Moclès a fait la division de ses *Mille et un Jours*. On a suivi cet ordre, mais on a retranché tout ce qui dans l'original est devant et après la narration essentielle, parce que cela ne sert qu'à la faire languir et qu'à ennuyer le lecteur, qui par ce retranchement lira les contes sans s'apercevoir qu'ils sont interrompus.

Le lendemain Sutlumemé reprit donc ainsi la parole :

II^e JOUR.

Le calife répondit au tailleur : Je suis étranger, je ne connais personne dans cette ville, et vous m'obligerez si vous voulez me faire conduire chez ce seigneur. Aussitôt le tailleur ordonna à un de ses garçons de le mener à l'hôtel d'Aboucassem. C'était une grande maison bâtie de pierres de taille et dont la porte était de marbre jaspé. Le prince entra dans la cour, où il y avait une foule de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, qui s'amusaient à jouer en attendant les ordres de leur maître. Il aborda l'un d'entre eux et lui dit : Frère, je voudrais bien que vous prissiez la peine d'aller dire au seigneur Aboucassem qu'un étranger souhaite de lui parler.

Le domestique jugea bien à l'air d'Haroun que ce n'était pas un homme du commun. Il courut en avertir son maître, qui vint jusque dans la cour recevoir l'étranger, qu'il prit par la main et conduisit dans une fort belle salle. Là, le calife dit au jeune homme qu'il avait entendu parler de lui si avantageusement qu'il n'avait pu résister à l'envie de le voir. Aboucassem répondit à son compliment d'une manière fort modeste, et après l'avoir fait asseoir sur un sofa, lui demanda de quel pays et de quelle profession il était et où il logeait à Basra. Je suis un marchand de Bagdad, répondit l'empereur, et j'ai pris un logement dans le premier caravansérail que j'ai trouvé en arrivant.

Après quelques momens de conversation, l'on vit entrer dans la salle douze pages blancs chargés de vases d'agate et de cristal de roche enrichis de rubis et pleins de liqueurs exquis. Ils étaient suivis de douze esclaves fort

belles, dont les unes portaient des bassins de porcelaine remplis de fruits et de fleurs, et les autres des boîtes d'or où il y avait des conserves d'un goût excellent.

Les pages firent l'essai de leurs liqueurs pour les présenter au calife. Ce prince en goûta, et quoique accoutumé aux plus délicieuses de tout l'Orient, il avoua qu'il n'en avait jamais bu de meilleures. L'heure du dîner étant venue sur ces entrefaites, Aboucassem fit passer son convive dans une autre salle, où ils trouvèrent une table couverte des mets les plus délicats et servis dans des plats d'or massif.

Le repas fini, le jeune homme prit le calife par la main et le mena dans une troisième salle plus richement meublée que les deux autres, où l'on apporta une prodigieuse quantité de vases d'or enrichis de pierreries et pleins de toutes sortes de vins, avec des plats de porcelaine remplis de confitures sèches. Pendant que l'hôte et son convive buvaient des plus excellents vins, il entra des chanteurs et des joueurs d'instrumens, qui commencèrent un concert dont Haroun fut enchanté. J'ai, disait-il en lui-même, des voix admirables dans mon palais, mais il faut avouer qu'elles ne méritent pas d'entrer en comparaison avec celles-ci. Je ne comprends pas comment un particulier peut avoir assez de bien pour vivre si magnifiquement.

Tandis que ce prince était particulièrement attentif à une voix dont la douceur le ravissait, Aboucassem sortit de la salle et revint un moment après, tenant d'une main une baguette et de l'autre un petit arbre dont la tige était d'argent, les branches et les feuilles d'émeraudes et les fruits de rubis. Il paraissait au haut de l'arbre un paon d'or bien travaillé et dont le corps était rempli d'ambre, d'esprit d'aloès et d'autres senteurs. Il posa cet arbre aux pieds du calife, puis frappant de sa baguette la tête du paon, le paon étendit ses ailes et sa queue, se mit à tourner avec beaucoup de vitesse, et à mesure qu'il tournait, les parfums dont il était plein en sortaient de tous côtés et embaumaient toute la salle.

Le calife ne pouvait se lasser de considérer l'arbre et le paon et il en témoignait encore son admiration lorsqu'Aboucassem les prit et les emporta fort brusquement. Haroun fut piqué de cette action et dit en lui-même : Que veut dire ceci ? Ce jeune homme, ce me semble

ne sait pas si bien faire les choses que je croyais. Il m'ôte cet arbre et ce paon quand il me voit occupé à les regarder. A-t-il peur que je le prie de m'en faire présent ? Je crains que Giafar ne lui ait donné mal à propos le titre d'homme généreux.

Cette pensée se présentait à son esprit lorsqu'Aboulcassem rentra dans la salle, accompagné d'un petit page aussi beau que le soleil. Cet aimable enfant avait une robe de brocart d'or relevé de perles et de diamans. Il tenait dans sa main une coupe faite d'un seul rubis et remplie d'un vin couleur de pourpre. Il s'approcha du calife, se prosterna devant lui jusqu'à terre et lui présenta la coupe. Le prince avança la main pour la recevoir, et l'ayant prise il la porta à sa bouche; mais, ô prodige étonnant ! après avoir bu, il s'aperçut en la rendant au page qu'elle était encore toute pleine. Il la reprend aussitôt, et l'ayant reportée à sa bouche, il la vide jusqu'à la dernière goutte. Il la remet ensuite entre les mains du page, et à l'instant même il voit qu'elle se remplit sans que personne verse rien dedans¹.

A cet objet merveilleux, la surprise d'Haroun fut extrême et lui fit oublier l'arbre et le paon. Il demanda comment cela se pouvait faire. Seigneur, lui répondit Aboulcassem, c'est l'ouvrage d'un ancien sage qui possédait tous les secrets de la nature. En achevant ces paroles, il prit le page par la main et sortit encore de la salle avec précipitation. Le calife en fut indigné. Oh ! pour le coup, dit-il, ce jeune homme a perdu l'esprit. Il m'apporte toutes ces curiosités sans que je l'en prie ; il les offre à mes yeux, et quand

il s'aperçoit que je prends le plus de plaisir à les voir, il me les enlève. Il n'y a rien de si ridicule ni de si malhonnête. Ah ! Giafar, je vous apprendrai à mieux juger des hommes !

Il ne savait que penser du caractère de son hôte, ou plutôt il commençait à n'en avoir pas bonne opinion lorsqu'il le vit rentrer pour la troisième fois suivi d'une demoiselle toute couverte de perles et de pierreries, et plus parée encore de sa beauté que de ses ajustemens. Le calife, à la vue d'un si bel objet, demeura saisi d'étonnement. Elle lui fit une profonde révérence et acheva de le charmer en s'approchant de lui. Il la fit asseoir. En même temps Aboulcassem demanda un luth tout accordé. On lui en apporta un composé de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène. Il donna cet instrument à la belle esclave, qui en joua si parfaitement qu'Haroun, qui s'y connaissait, s'écria dans l'excès de son admiration : O jeune homme, que votre sort est digne d'envie ! Les plus grands rois du monde, le commandeur des croyans même n'est pas si heureux que vous.

D'abord qu'Aboulcassem remarqua que son convive était enchanté de la demoiselle, il l'apprit aussi par la main et la mena hors de la salle.

III^e JOUR.

Ce fut une nouvelle mortification pour le calife. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, mais il se contraignit, et son hôte étant revenu dans le moment, ils continuèrent à se réjouir jusqu'au coucher du soleil. Alors Haroun dit au jeune homme : O généreux Aboulcassem, je suis confus du traitement que vous m'avez fait ; permettez-moi de me retirer et de vous laisser en repos. Le jeune homme de Basra, qui ne voulait point le gêner, lui fit la révérence d'un air gracieux, et sans s'opposer à son dessein le conduisit jusqu'à la porte de son hôtel, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas reçu aussi magnifiquement qu'il le méritait.

Je conviens, disait le calife en retournant au caravansérail, que pour la magnificence Aboulcassem est au-dessus des rois ; mais pour la générosité, mon visir n'a pas raison de le mettre en parallèle avec moi, car, enfin, m'a-t-il fait le moindre présent ? Je me suis pour-

¹ Dans le roman de *Huon de Bordeaux*, le roi de Féerie Oberon fait présent à Huon d'une coupe douée de la même propriété que celle d'Aboulcassem.... « Lors (dit le vieux romancier dont je reproduis le récit) le roy Oberon appela Clariant, un chevalier, et lui deist : Mon amy allez-moy quérir mon hanap, si le me apportez. Celui le feist incontinent et le luy apporta et bailla à Oberon, lequel le print en ses deux mains et deist à Huon qu'il regardast le grand pouvoir que Dieu lui avoit donné, et comme en fuerie peut faire son plaisir. Lors feist le signe de la croix par trois foys sur le hanap : incontinent que ce eut fait, le hanap fut empli de bon vin tout acomply. Huon, ce dist Oberon, bien as veu que ceste chose est grace de Dieu, mais encoeres je te veull dire la grant vertu qui est au hanap ; car se tous ceulx qui aujourd'hui sont au monde estoyent cy assemblés, et le hanap feust en la main de un preud'homme, pourveu que il ne feust en pesché mortel, il les pourroit assouvir de boire ; mais se la main y mettoit pour le prendre et il fust en pesché mortel, le hanap auroit perdu sa vertu, et se chose est que tu y puisses boire, je t'octroye et donne le hanap. » (Voyez les Gestes et faictz merveilleux de Huon de Bordeaux, par de France, duc de Guyenne. — Paris, Jean Bonfons, in-4^o gothique, feuillet xxvj verso.)

tant récréé sur la beauté de l'arbre, sur la coupe, sur le page et sur la demoiselle, et mon admiration devait du moins l'engager à m'offrir quelque-une de ces choses. Non, cet homme-là n'a que de l'ostentation. Il se fait un plaisir d'étaler ses richesses aux yeux des étrangers. Pourquoi? Pour contenter seulement son orgueil et sa vanité. Dans le fond ce n'est qu'un avare, et je ne dois point pardonner à Giafar de m'avoir menti.

En faisant ces réflexions si désagréables pour son premier ministre, il arrive au caravansérail. Mais quel fut son étonnement d'y trouver des tapis de soie, des tentes magnifiques, des pavillons, un grand nombre de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, des chevaux, des mulets, des chameaux, et outre tout cela, l'arbre et le paon, le page avec sa coupe, et la belle esclave avec son luth.

Les domestiques se prosternèrent devant lui, et la demoiselle lui présenta un rouleau de papier de soie qu'il déplia et qui contenait ces mots : « O cher et aimable convive que je ne connais point, je n'ai peut-être pas eu pour vous tous les égards que je vous devais. Je vous supplie d'avoir la bonté d'oublier les fautes que j'ai commises en vous recevant, et de ne me pas faire l'affront de refuser les petits présents que je vous envoie. Pour l'arbre, le paon, le page, la coupe et l'esclave, ils étaient à vous déjà, puisqu'ils vous avaient plu, car une chose qui plaît à mes convives cesse d'être à moi et devient leur propre bien. »

Quand le calife eut achevé de lire cette lettre, il fut surpris de la libéralité d'Aboulcasssem, et convenant alors qu'il avait mal jugé de ce jeune homme : Mille millions de bénédictions, s'écria-t-il, soient données à Giafar! Il est cause que je suis désabusé. Ah! Haroun, ne te vante plus d'être le plus magnifique et le plus généreux de tous les hommes! un de tes sujets l'emporte sur toi. Mais, ajouta-t-il en se reprenant, comment un simple particulier peut-il faire de pareils présents? Je devais bien lui demander où il a trouvé tant de richesses. Je confesse que j'ai tort de ne l'avoir point interrogé là-dessus. Je ne veux pas m'en retourner à Bagdad sans avoir approfondi cette affaire. Aussi bien il m'importe de savoir pourquoi dans les états qui sont sous ma puissance il y a un homme qui mène une vie plus délicieuse que moi. Il faut que je le revoie et que je l'engage adroitement

à me découvrir par quels moyens il a pu faire une fortune si prodigieuse.

Impatient de satisfaire sa curiosité, il laissa dans le caravansérail ses nouveaux domestiques et retourna chez le jeune homme à l'heure même, et se voyant seul avec lui : O trop aimable Aboulcasssem, lui dit-il, les présents que vous m'avez faits sont si considérables que je crains de ne pouvoir les accepter sans abuser de votre générosité. Permettez que je vous les renvoie et que, charmé de la réception que vous m'avez faite, j'aie publié à Bagdad votre magnificence et votre penchant généreux.

— Seigneur, lui répondit le jeune homme d'un air mortifié, vous avez sans doute sujet de vous plaindre du malheureux Aboulcasssem. Il faut que quelque-une de ses actions vous ait déplu, puisque vous rejetez ses présents. Vous ne me feriez pas cette injure si vous étiez content de moi. — Non, répliqua le prince, le ciel m'en est témoin, je suis enchanté de votre politesse; mais vos présents sont trop précieux : ils surpassent ceux des rois, et si j'ose vous dire ce que je pense, vous devriez moins prodiguer vos richesses et faire réflexion qu'elles peuvent s'épuiser.

Aboulcasssem sourit à ces paroles et repartit au calife : Seigneur, je suis bien aise d'apprendre que ce n'est point pour me punir d'avoir commis quelque faute à votre égard que vous voulez refuser mes présents, et pour vous obliger à les recevoir, je vous dirai que j'en puis faire tous les jours de semblables et même de plus grands sans m'incommoder. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce discours vous étonne, mais vous cesserez d'en être surpris quand je vous aurai conté toutes les aventures qui me sont arrivées. Il faut que je vous fasse cette confidence. En disant cela, il conduisit Haroun dans une salle mille fois plus ornée et plus riche que les autres. Plusieurs cassolettes très-douces la parfumaient, et l'on y voyait un trône d'or avec de riches tapis de pied. Haroun ne pouvait se persuader qu'il fût dans la maison d'un particulier; il croyait être chez un prince plus puissant que lui-même. Le jeune homme le fit monter sur le trône, s'assit à ses côtés et commença de cette manière l'histoire de sa vie :

IV^e JOUR.

Je suis fils d'un joaillier du Caire nommé

Abdelaziz¹. Il possédait tant de richesses que, craignant d'armer contre lui l'envie ou l'avarice du sultan d'Égypte, il quitta son pays et vint s'établir à Basra, où il épousa la fille unique du plus riche marchand de la ville.

Je suis le seul fruit de ce mariage ; de sorte que, jouissant de tous les biens de mon père et de ceux de ma mère après leur mort, j'avais une fortune très-brillante. Mais j'étais fort jeune, j'aimais la dépense, et me voyant de quoi exercer mon humeur libérale, ou pour mieux dire ma prodigalité, je vivais avec tant de profusion qu'en moins de deux ou trois ans mon patrimoine se trouva dissipé. Alors, comme tous ceux qui se repentent de leur mauvaise conduite, je fis les plus belles réflexions du monde.

Après la figure que j'avais faite à Basra, je crus devoir en sortir pour aller trafiquer ailleurs des jours malheureux. Il me sembla que ma misère me serait plus supportable devant les yeux étrangers. Je vendis ma maison, le seul bien qui me restait ; je me joignis à une caravane de marchands, avec lesquels j'allai à Moussel², ensuite à Damas, et traversant le désert d'Arabie et le mont Pharaon, j'arrivai au Grand-Caire.

La beauté des maisons et la magnificence des mosquées me surprirent, et me représentant tout à coup que j'étais dans la ville où Abdelaziz avait pris naissance, je ne pus m'empêcher de soupirer et de répandre quelques larmes. O mon père, disais-je en moi-même, si vous viviez encore et que, dans le lieu où vous avez joui d'un sort digne d'envie, vous vissiez votre fils dans une situation déplorable, quelle serait votre douleur !

Occupé de cette pensée, qui m'attendrissait, j'arrivai en me promenant sur les bords du Nil. J'étais derrière le palais du sultan. Il parut à une fenêtre une jeune dame dont la beauté me frappa : je m'arrêtai pour la regarder. Elle s'en aperçut et se retira. Comme la nuit approchait et que je ne m'étais point encore assuré un logement, j'en allai chercher un dans le voisinage.

Je pris peu de repos ; les traits de la jeune dame s'offraient sans cesse à mon esprit : je sentais bien que je l'aimais déjà. Plût à Dieu, disais-je, que je ne l'eusse pas vue ou qu'elle ne m'eût point remarqué. Je n'aurais pas conçu pour elle un amour insensé ou j'aurais

eu le plaisir de la regarder plus longtemps.

Je ne manquai pas le lendemain de me rendre sous ses fenêtres dans l'espérance de la revoir ; mais je fus trompé dans mon attente : elle ne se montra point. Cela m'affligea fort, sans pourtant me rebuter, car j'y retournai le jour suivant, et je fus plus heureux. La dame parut, et voyant que je la considérais avec attention : Insolent, me dit-elle, ne sais-tu pas qu'il est défendu aux hommes de s'arrêter sous les fenêtres de ce palais ? Retire-toi promptement. Si les officiers du sultan te surprennent en cet endroit, ils te feront mourir.

Au lieu d'être épouvanté de ces paroles et de prendre la fuite, je me prosternai le visage contre terre, puis m'étant relevé : Madame, lui dis-je, je suis un étranger, j'ignore les coutumes du Caire, et quand je les saurais, votre beauté m'empêcherait de les observer. — Ah ! téméraire, s'écria-t-elle, crains que je n'appelle ici des esclaves pour punir ton audace. En parlant de cette sorte, elle disparut, et je crus qu'indignée de ma hardiesse, elle allait effectivement appeler du monde pour me maltraiter.

Je m'attendais à voir venir fondre sur moi des gens armés ; mais, plus touché de la colère de la dame que de ses menaces, j'étais insensible au péril où je me trouvais. Je regagnai lentement ma maison. Que cette nuit fut cruelle pour moi ! une ardente fièvre, causée par l'agitation de mon amour, vint échauffer mon sang et me causer d'affreuses rêveries.

Cependant l'envie de revoir la dame, et l'espérance d'en être regardé plus favorablement, quoique je n'eusse pas lieu de m'y attendre, calmèrent mes transports. Entraîné par ma folle passion, je courus encore le lendemain sur les bords du Nil et me plaçai au même endroit que les jours précédents.

La jeune dame se montra dès qu'elle m'aperçut ; mais elle avait l'air si fier que j'en fus effrayé. Quoi ! misérable, me dit-elle, après les menaces que je t'ai faites, tu peux revenir dans ces lieux ! Fuis loin de ce palais ! Je veux bien t'avertir encore par pitié que ta perte est certaine si tu ne disparais en ce moment. Qui peut te retenir ? ajouta-t-elle un moment après, voyant que je ne m'en allais point. Tremble, jeune audacieux : la foudre est prête à tomber sur toi.

A ce discours, qui sans doute aurait persuadé un homme moins épris que moi, au lieu

¹ Abdelaziz veut dire *serviteur du Tout-Puissant*.

² Le nom de cette ville s'écrit aussi Moussoul et Moussul.

de m'éloigner de la dame, je la regardai d'un air tendre et lui répondis : Belle dame, croyez-vous qu'un malheureux qui s'est laissé charmer et qui vous adore sans espérance puisse craindre la mort ? Hélas ! j'aime mieux perdre la vie que de ne pas vivre pour vous. — Hé bien ! reprit-elle, puisque tu es si opiniâtre, va passer le reste de la journée dans la ville et reviens cette nuit sous mes fenêtres. A ces mots elle disparut avec précipitation et me laissa rempli d'étonnement, d'amour et de joie.

Si jusque-là j'avais été rebelle au commandement rigoureux que la dame me faisait de m'en aller, vous pouvez bien penser que je m'y soumis alors fort volontiers : la nouvelle circonstance qu'on y ajoutait en adoucissait la rigueur. Dans l'attente des plaisirs que je me promettais, j'oubliais mes malheurs. Je ne dois plus, disais-je, me plaindre de la fortune ; elle me devient plus favorable qu'elle ne m'a été contraire. Je me retirai chez moi, où je m'occupai à me parer et à me parfumer.

Quand la nuit fut venue et que je jugeai qu'il était temps d'aller où mon amour m'appelait, je m'y rendis dans l'obscurité. Je trouvai à une fenêtre de l'appartement de la dame une corde suspendue ; je m'en servis pour y monter. Je traversai deux chambres pour gagner une troisième qui était magnifiquement meublée et au milieu de laquelle il y avait un trône d'argent.

Je fis peu d'attention aux meubles précieux et à toutes les choses rares qu'on y voyait : la dame seule attira mes regards. Ah ! seigneur, que d'attraits ! Soit que la nature l'eût formée pour montrer aux hommes qu'elle sait quand il lui plaît faire un ouvrage parfait, soit que, trop prévenu pour elle, mon imagination charmée dérobât ses défauts à mes yeux, j'eus enchanté de sa beauté.

Elle me fit monter sur le trône, s'assit auprès de moi et me demanda qui j'étais. Je lui contai mon histoire avec beaucoup de sincérité. Je m'aperçus qu'elle l'écoutait fort attentivement ; elle me parut même touchée de la situation où la fortune m'avait réduit, et cette pitié, qui marquait un cœur généreux, acheva de me rendre le plus amoureux de tous les hommes. Madame, lui dis-je, quelque malheureux que je sois, je cesse d'être à plaindre, puisque vous êtes sensible à mes malheurs

Insensiblement nous nous engageâmes dans un tendre entretien, qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit, et elle m'avoua que si j'avais été frappé de sa vue, de son côté elle n'avait pu se défendre d'avoir de l'attention pour moi. Puisque vous m'avez appris qui vous êtes, poursuivit-elle, je ne veux point que vous ignoriez qui je suis.

Je me nomme Dardané ; j'ai pris naissance dans la ville de Damas. Mon père était un des visirs du prince qui y règne aujourd'hui et s'appelait Behrouz. Comme la gloire de son maître et le bien de l'état faisaient la règle de toutes ses actions, il eut pour ennemis tous ceux qui avaient d'autres principes, et ces ennemis le perdirent dans l'esprit du roi. L'infortuné Behrouz, après plusieurs années de service, fut écarté de la cour. Il se retira dans une maison qu'il avait aux portes de la ville, où il se donna tout entier à son éducation. Mais hélas ! il n'eut pas le plaisir de recueillir le fruit de ses peines, il mourut que je n'étais pas encore sortie de l'enfance.

Ma mère ne le vit pas plutôt mort qu'elle fit de l'argent comptant de tous ses effets, et cette misérable femme, après m'avoir vendue à un marchand d'esclaves, partit pour les Indes avec un jeune homme qu'elle aimait. Cependant le marchand d'esclaves m'amena au Caire avec plusieurs autres filles qu'il avait achetées. Il nous habilla toutes magnifiquement, et quand il nous crut en état d'être présentées au sultan d'Egypte, il nous conduisit dans ce palais et nous fit entrer dans une grande salle où le sultan était assis son trône.

Nous passâmes toutes l'une après l'autre devant ce prince, qui parut charmé de ma vue. Il descendit de son trône, et s'étant approché de moi : Qu'elle est bien faite ! s'écria-t-il. Quels yeux ! quelle bouche ! Mon ami, dit-il au marchand, depuis que tu me vends des esclaves, tu ne m'en as jamais amené une de la beauté de celle-ci. Non, rien n'est comparable à cette jeune personne. Demande ce que tu voudras pour elle ; je ne puis assez te payer un objet si charmant. Enfin le prince, transporté de joie et déjà fort amoureux, fit donner une grosse somme au marchand et le renvoya avec ses autres esclaves. Il appela ensuite le chef de ses eunuques. Keydkabir, lui dit-il, conduis

ce soleil dans un appartement séparé. Keyd-kabir obéit et m'amena dans celui-ci, qui est le plus riche du palais. Je n'y fus pas plutôt rendue que plusieurs esclaves, jeunes et vieilles, y entrèrent. Les unes m'apportèrent des habits magnifiques, les autres des rafraichissemens, et les autres avaient des luths dont elles jouaient assez bien. Elles me dirent toutes qu'elles m'étaient envoyées par le sultan; que ce prince les destinait à me servir et qu'elles n'épargneraient rien pour s'en bien acquitter.

Je reçus bientôt une visite du sultan. Il me déclara son amour dans les termes les plus vifs, et les réponses naïves que je faisais à des discours si nouveaux pour moi, au lieu de déplaire à ce prince, irritaient sa passion. Enfin me voilà devenue sultane favorite. Toutes les esclaves qui se croyaient assez belles pour mériter ma place en furent très-jalouses, et vous ne sauriez vous imaginer tous les moyens qu'elles mettent en usage depuis trois ans pour me détruire. Mais je me tiens si bien sur mes gardes que leur malice a été inutile jusqu'ici. Ce n'est pas que je sois contente de mon sort, car je ne puis aimer le sultan et je ne suis point assez ambitieuse pour être éblouie des honneurs qu'on me rend. Je suis seulement piquée de tous les efforts que mes rivales font pour me perdre, et je veux qu'elles en aient le démenti. Vous devez pardonner cela à une femme.

Leurs chagrins, poursuivit-elle, me font donc plus de plaisir que l'amour du sultan. Il faut pourtant avouer que ce prince est aimable; mais, soit qu'il ne dépende pas de nous d'aimer, soit que la conquête de mon cœur vous fût réservée, vous êtes le premier homme qui se soit attiré mes regards. Pour répondre à un aveu si obligeant et qui me semblait le prix de ma bonne fortune, je promis à la jeune dame un amour immortel et je la pressai de ne pas différer plus longtemps mon bonheur. Mes discours passionnés l'attendrèrent; mais la fortune se plait à présenter aux malheureux des espérances trompeuses, et mon astre ennemi n'avait pas encore répandu sur moi toute sa mauvaise influence. Dans le moment que la belle Dardané, rendue aux pressantes instances de ma tendresse, allait combler mes desirs, on vint frapper à la porte de la chambre assez rudement. Nous en fûmes effrayés l'un et l'autre. O ciel! me dit la dame tout bas, on m'a trahie. Nous sommes perdus! c'est le sultan lui-même!

Si la corde dont je m'étais servi pour monter eût été attachée à une fenêtre de la chambre où nous étions, j'aurais pu facilement me sauver; mais elle était à une fenêtre de la chambre même où se trouvait alors le sultan. De sorte que, prenant le seul parti qui me restait, je me cachai sous le trône, et Dardané alla ouvrir la porte.

VI^e JOUR.

Le sultan, suivi de plusieurs eunuques noirs qui portaient des flambeaux, entra d'un air furieux. Malheureuse, s'écria-t-il, quel homme est ici avec toi? On en a vu monter un à une fenêtre de cet appartement, et la corde y est encore attachée. La dame demeura interdite à ces paroles. Elle ne put répondre un seul mot, et quand elle aurait osé payer de hardiesse, son effroi ne la condamnait que trop. Qu'on cherche partout, ajouta le sultan, et que le téméraire n'échappe point à ma vengeance. Les eunuques obéirent. Ils m'eurent bientôt découvert. Ils m'arrachèrent de dessous le trône et me traînèrent jusqu'aux pieds de leur maître, qui me dit: O misérable, quelle est ton audace! La ville du Caire n'a-t-elle point assez de femmes pour toi, et ne devais-tu pas respecter mon palais?

Je n'étais pas moins épouvanté que la favorite. Peu s'en fallut même que je ne tombasse évanoui. Je crois que si la même aventure vous arrivait à Bagdad et que vous vous trouviez surpris par le grand Haroun Alraschid dans son sérail (pardonnez-moi, seigneur, cette réflexion), vous ne seriez peut-être pas dans un autre état. Je n'eus donc pas la force de parler. J'étais à genoux devant le sultan et je n'attendais que la mort. Ce prince tira son sabre pour me la donner; mais dans le temps qu'il m'allait frapper, il arriva une vieille dame mulâtre qui l'en empêcha. Qu'allez-vous faire, seigneur! lui dit-elle: ne frappez point ces misérables, ne souillez pas votre main d'un sang si abject. Ils sont indignes même que la terre reçoive leurs cadavres, puisqu'ils ont eu l'insolence, l'un de vous manquer de respect, et l'autre de vous trahir. Ordonnez qu'on les jette tous deux dans le Nil et qu'ils servent de pâture aux poissons. Le sultan suivit ce conseil, et les eunuques nous précipitèrent dans le Nil par les fenêtres d'une tour dont ce fleuve battait les murs.

Quoique étourdi de ma chute, comme je sais fort bien nager, je gagnai le rivage opposé au palais. Echappé d'un si grand péril, je rappelai le souvenir de la jeune dame, que la peur de mourir m'avait fait oublier, et l'amour à son tour triomphant de la crainte de la mort, je rentraï dans le Nil avec plus d'ardeur que je n'en étais sorti; j'en suivis le cours en nageant, et autant que l'obscurité de la nuit me pouvait permettre de discerner les objets, je tâchais de découvrir sur l'eau le corps de la dame infortunée dont je causais la perte; mais je ne l'aperçus point, et sentant que mes forces commençaient à s'affaiblir, je fus obligé de regagner la terre pour conserver une vie que j'exposais inutilement.

Je ne pouvais douter que la favorite n'eût perdu la sienne, et j'étais inconsolable d'avoir sa mort à me reprocher. Je pleurais amèrement. Hélas! disais-je, sans moi, sans mon funeste amour, Dardané, la belle Dardané vivrait encore! Hé! pourquoi suis-je venu au Caire! Pourquoi, n'ignorant pas que les malheurs sont contagieux, ai-je recherché la tendresse d'une si charmante personne! Pénétré de douleur de me voir la cause de son infortune, et le séjour du Caire me devenant odieux après cette aventure, je pris la route de Bagdad.

Après quelques jours de chemin, j'arrivai un soir au pied d'une montagne, derrière laquelle il y avait une assez grande ville. Je m'assis au bord d'un ruisseau pour me reposer et je résolus de passer la nuit en cet endroit. Le sommeil se rendit maître de mes sens, et déjà les premiers rayons du jour étaient prêts à paraître lorsque j'entendis à quelques pas de moi des plaintes et des gémissemens qui me réveillèrent. Je prêtai une oreille attentive, et il me sembla que ces plaintes étaient d'une femme qu'on maltraitait. Je me levai aussitôt, et m'avançant du côté qu'elles portaient, j'aperçus un homme qui faisait une fosse avec une pioche.

Je me cachai dans un buisson pour l'observer. Je remarquai qu'ayant fait la fosse, il mit dedans quelque chose qu'il couvrit de terre et qu'ensuite il s'en alla. Le jour étant venu presque dans le moment, je m'approchai pour voir ce que c'était. Je remuai la terre et trouvai un grand sac de toile tout ensanglanté, dans lequel il y avait une jeune fille qui paraissait rendre les derniers soupirs. Ses habits, quoique couverts de sang, ne laissèrent pas de me

faire juger que ce devait être une personne de qualité. Quelle cruelle main, m'écriai-je, saisi d'horreur et de compassion, quel barbare a pu maltraiter cette jeune personne! Le ciel veuille punir cet assassin!

La dame, que je croyais sans connaissance, entendit ces paroles et me dit: O musulman, sois assez charitable pour me secourir. Si tu aimes ton créateur, donne-moi une goutte d'eau pour apaiser la soif qui me dévore et pour soulager ma vive douleur. Je courus aussitôt à la fontaine et remplis mon turban d'eau, que je lui portai. Elle en but, et puis ouvrant les yeux elle me regarda.

O jeune homme, me dit-elle, qui viens si à propos à mon secours, tâche d'arrêter mon sang. Je ne crois pas mes plaies mortelles. Sauve-moi la vie, tu ne l'en repentiras pas.

Je déchirai mon turban et une partie de ma veste, et quand j'eus bandé ses plaies: Pousse la charité jusqu'au bout, me dit-elle; porte-moi dans la ville et me fais panser. — Belle dame, lui répondis-je, je suis un étranger, je ne connais personne dans cette ville. Si l'on me demande par quelle aventure je me trouve chargé d'une fille assassinée, que faudra-t-il que je réponde? — Dis que je suis la sœur, repartit-elle, et ne te mets point en peine du reste.

Je pris la dame sur mon dos. Je la portai dans la ville et j'allai loger dans un caravan-sérail, où je lui fis préparer un lit. J'envoyai chercher un chirurgien, qui la pansa et qui assura que ses blessures n'étaient pas dangereuses. En effet, elle fut guérie au bout d'un mois. Pendant qu'elle était convalescente, elle demanda du papier et de l'encre. Elle écrivit une lettre, et me la mettant entre les mains: Va, me dit-elle, au lieu où s'assemblent les marchands; demande Mahyar, présente-lui ma lettre, prends ce qu'il te donnera et reviens.

Je portai la lettre à Mahyar. Il la lut avec beaucoup d'attention, la baisa fort respectueusement et la mit sur sa tête. Il tira ensuite deux grosses bourses pleines de sequins d'or, qu'il me donna. Je les pris et revins trouver la dame, qui me chargea de louer une maison. J'en louai une et nous y allâmes tous deux loger. Sitôt que nous y fûmes arrivés elle écrivit une seconde lettre à Mahyar, qui me donna quatre bourses remplies de pièces d'or. J'achetai par ordre de la dame des habits pour

elle et pour moi ; avec quelques esclaves pour nous servir.

VII^e JOUR.

Je passais dans le quartier pour frère de la dame, et je vivais avec elle comme si je l'eusse été véritablement, quoique ce fût une fort belle personne. Dardané occupait sans cesse ma pensée, et loin de me livrer à de nouvelles amours, je voulus plus d'une fois quitter la dame, mais elle me pria de ne la point abandonner. Attends, jeune homme, me disait-elle, j'ai encore besoin de toi pour quelque temps. Je t'apprendrai bientôt qui je suis, et je prétends bien reconnaître les services que tu m'as rendus.

Je demeurais donc toujours avec elle et je faisais par pure générosité tout ce qu'elle exigeait de moi. Quelque envie que j'eusse de savoir pourquoi elle avait été assassinée, il ne me fut pas possible de l'engager à me le dire. J'avais beau lui donner souvent occasion de me conter son histoire, elle gardait là-dessus un profond silence, au lieu de satisfaire ma curiosité.

Va, me dit-elle un jour en me présentant une bourse de sequins, va trouver un marchand nommé Namahran. Dis-lui que tu veux acheter de belles étoffes. Il t'en montrera de plusieurs sortes. Choisis-en quelques pièces et les lui paie sans marchander. Fais-lui ensuite bien des civilités et apporte-moi les étoffes. Je m'informai de la demeure de Namahran. On me l'enseigna. Il était assis dans sa boutique. Je vis un jeune homme de fort belle taille, qui avait de petits cheveux crépus et plus noirs que du jais. Il avait de beaux pendans d'oreilles et de gros diamans à tous ses doigts. Je m'assis auprès de lui. Je demandai des étoffes. Il m'en fit voir plusieurs pièces. J'en choisis trois. Il y mit le prix. Je lui comptai de l'argent. Je me levai, et après avoir pris congé de lui fort civilement, je fis emporter les étoffes par une esclave qui me suivait.

Deux jours après, la dame me donna encore une bourse et me dit de retourner chez Namahran pour y acheter d'autres étoffes. Mais souvenez-vous, ajouta-t-elle, qu'il ne faut point marchander. Quelque chose qu'il vous demande, ne manquez pas de la lui donner. D'abord que ce marchand me vit revenir chez lui et

qu'il sut ce qui m'amenait, il étala devant moi ses plus riches étoffes. Je m'arrêtai à celles qui me plurent, et quand il fut question de payer, je jetai ma bourse en disant à Namahran de prendre ce qu'il voudrait. Il fut charmé de ce procédé. Noble seigneur, me dit-il, ne pourriez-vous pas un jour me faire l'honneur de dîner chez moi?—Très-volontiers, lui répondis-je, et ce sera dès demain si vous le souhaitez. Le marchand me témoigna que je lui ferais beaucoup de plaisir.

Quand j'appris à la dame que Namahran m'avait invité à dîner chez lui, elle en parut transportée de joie. Ne manquez pas d'y aller, me dit-elle, et de le prier aussi de venir ici demain. Dites-lui que vous voulez le régaler à votre tour. J'aurai soin de faire préparer un superbe festin. Je ne savais ce que je devais penser des mouvemens de joie qu'elle laissait éclater. Je voyais bien qu'elle avait quelque dessein, mais j'étais fort éloigné de le pénétrer. Je me rendis donc le lendemain chez le marchand, qui me reçut et me traita parfaitement bien. Avant que de nous séparer je lui appris ma demeure et lui dis que le jour suivant je je voulais aussi lui donner à dîner.

Il ne manqua pas de venir me trouver. Nous nous mîmes tous deux à table et nous passâmes toute la journée à boire des meilleurs vins. La dame ne voulut point être de la partie, elle eut même grand soin de se tenir couchée pendant le repas. Comme elle m'avait fort recommandé d'amuser le marchand et de ne pas souffrir qu'il s'en retournât chez lui cette nuit, je l'arrêtai le soir malgré toutes les instances qu'il me put faire pour que je lui permisse de s'en aller. Nous continuâmes de boire et nous fîmes la débauche jusqu'à minuit. Alors je le menai dans une chambre où il y avait un lit préparé pour lui. Je l'y laissai et me retirai dans la mienne. Je me couchai et m'endormis, mais je ne goûtai pas longtemps la douceur du sommeil. La dame vint bientôt me réveiller. Elle tenait un flambeau d'une main et de l'autre un poignard. Jeune homme, me dit-elle, lève-toi, viens voir ton convive baigné dans son perfide sang.

Je me levai plein d'horreur à ces paroles. Je m'habille à la hâte, je suis la dame dans la chambre du marchand, et voyant le misérable étendu sans vie sur son lit : Ah ! cruelle, m'écriai-je, qu'avez-vous fait ! Avez-vous pu

commettre une action si noire ! Et pourquoi m'avez-vous fait servir d'instrument à votre fureur ? — Jeune étranger, me dit-elle, ne sois point fâché d'avoir contribué à me venger de Namahran. C'était un traître. Tu ne le plaindras pas quand tu sauras son crime, ou plutôt quand tu apprendras qu'il est l'auteur de mon infortune, que je vais te raconter¹.

Je suis, poursuivit-elle, fille du roi de cette ville. Un jour que j'allais aux bains publics, j'aperçus Namahran dans sa boutique. J'en fus frappée, et malgré moi son image s'offrait toujours à mon esprit. Je sentis que je l'aimais. Je combattis d'abord mes sentimens. Je m'en représentai l'indignité, et je crus que je les vaincrais par mes réflexions ; mais je me trompais, l'amour l'emporta sur ma fierté. Je devins inquiète, languissante, et mon mal s'augmentant de moment en moment, je tombai dans une maladie dont je serais morte infailliblement si ma gouvernante, qui se connaissait mieux à mes symptômes que les médecins, n'en eût pénétré la cause. Elle m'engagea fort adroitement à lui avouer que ses conjectures n'étaient pas fausses. Je lui contai de quelle manière j'avais conçu mon malheureux amour, et elle jugea par ce que je lui dis que j'étais follement éprise de Namahran.

Elle fut touchée de l'état où je me trouvais, et elle promit de soulager mes peines. En effet, une nuit elle fit entrer dans le sérail le jeune marchand sous des habits de fille, et me l'amena dans mon appartement. Outre la joie de le voir, j'eus le plaisir de remarquer qu'il était charmé de son bonheur. Après l'avoir tenu enfermé dans un cabinet pendant plusieurs jours, ma gouvernante le fit sortir du sérail aussi heureusement qu'elle l'y avait introduit, et de temps en temps il y revenait sous le même déguisement.

VIII^e JOUR.

Il me prit fantaisie d'aller voir à mon tour Namahran. Je me faisais un plaisir de le surprendre, ne doutant point que cette démarche, qui lui prouvait l'excès de ma passion, ne lui

¹ L'Histoire de la Dame assassinée ressemble beaucoup à un conte publié par M. Edouard Gauffier dans le premier volume de son édition des *Mille et une Nuits*, et intitulé *Le cordonnier et la fille du roi*. Voyez encore un des incidens du mauvais roman turc intitulé *Aventures du prince Abdulsalam et de la princesse Chehissa*. (Bibliothèque des romans, août 1777, p. 15 et suiv.)

fût très-agréable. Je sortis toute seule une nuit du palais par des détours qui m'étaient connus, et je me rendis à sa maison. J'eus peu de peine à la trouver, parce que je l'avais bien remarquée en allant aux bains et en revenant. Je frappai à la porte. Un esclave vint ouvrir et me demanda qui j'étais et ce que je voulais. Je suis, lui répondis-je, une jeune dame de la ville et je voudrais parler à ton maître. — Il est en compagnie, reprit l'esclave. Il s'entretient en ce moment avec une autre dame : revenez demain.

A ce mot de dame, je me sentis saisir d'un mouvement de jalousie qui me mit hors de moi-même. Je devins furieuse. Au lieu de me retirer, j'entre brusquement dans la maison, et, m'avançant dans une salle où il y avait de la lumière et tout l'appareil d'un festin, j'aperçois le marchand à table avec une jeune fille assez belle. Ils buvaient tous deux et chantaient des chansons tendres et passionnées. Je ne pus retenir ma colère à ce spectacle. Je me jetai sur la jeune fille et lui donnai mille coups : je lui aurais ôté la vie si elle n'eût pas trouvé moyen de s'échapper. Je ne m'en pris pas seulement à ma rivale : dans le transport qui m'agitait, je n'épargnai point Namahran.

Il se jeta d'abord à mes genoux, me demanda pardon et me jura qu'il ne me trahirait plus. Il m'apaisa. Je me rendis à ses sermens et à ses soumissions. Il m'engagea même à boire avec lui et fit si bien qu'il m'enivra. Quand il me vit dans cet état, le traître me frappa de plusieurs coups de couteau. Je tombai sans sentiment. Il me crut morte. Il me mit dans un grand sac de toile et me porta lui-même sur son dos hors de la ville, jusqu'à l'endroit où tu m'as trouvée. Pendant qu'il me creusait un tombeau, j'ai repris mes esprits et poussé quelques plaintes ; mais, bien loin d'en être attendri et de se montrer du moins assez pitoyable pour achever de me donner la mort avant que de me mettre en terre, le barbare se faisait un plaisir de m'enterrer toute vive.

Pour Mahyar, continua-t-elle, cet autre marchand à qui tu as porté des lettres de ma part, c'est le marchand du sérail. Je lui ai fait savoir que j'avais besoin d'argent et lui ai mandé mon aventure en le priant de la tenir secrète jusqu'à ce que j'eusse goûté le plaisir d'une pleine vengeance. O jeune homme, voilà mon histoire, je n'ai pas voulu te l'apprendre plus

tôt, de peur que tu ne te fisses un scrupule de m'amener ici ma victime. Je ne crois pas que tu désapprouves présentement ma généreuse action, et pour peu que tu sois ennemi des cœurs perfides, tu dois me louer d'avoir eu le courage de percer celui de Namahran. Aussitôt qu'il sera jour, ajouta-t-elle, nous irons ensemble au palais. Le roi mon père m'aime passionnément. Je lui confesserai ma faute. J'espère qu'il me la pardonnera, et j'ose te promettre qu'il te comblera de bienfaits.

— Non, madame, dis-je alors à la princesse, je ne demande rien pour vous avoir sauvée. Le ciel m'est témoin que je ne m'en repens pas ; mais, je vous l'avoue, je suis au désespoir d'avoir si bien servi votre ressentiment. Vous avez abusé de ma complaisance en me faisant contribuer à une trahison. Vous deviez plutôt m'obliger à vous venger noblement. J'aurais volontiers exposé ma vie pour vous. Enfin, seigneur, quoique je trouvasse Namahran justement puni, j'avais tant de regret de l'avoir moi-même conduit à la mort que j'abandonnai sur-le-champ la dame et méprisai ses promesses. Je sortis de la ville avant le jour, et j'aperçus sitôt qu'il parut une caravane de marchands qui était campée dans une prairie. Je la joignis, et comme elle allait à Bagdad, où j'avais envie de me rendre, je partis avec elle.

J'y arrivai heureusement, mais je me trouvais bientôt dans une situation fort triste. J'étais sans argent, et il ne me restait de toute ma fortune passée qu'un sequin d'or. Je m'avisai de le changer en aspres. J'en achetai des pommes de senteurs, des dragées, des baumes et des roses. J'allais tous les jours chez un marchand de *fyquaa*¹, où plusieurs seigneurs et autres personnes avaient coutume de s'assembler pour s'entretenir ensemble. Je leur présentais dans une corbeille ce que j'avais acheté. Chacun prenait ce qu'il voulait et ne manquait pas de me donner quelque argent. Si bien que ce petit commerce me fournissait de quoi vivre commodément.

Un jour que je présentais des fleurs comme à l'ordinaire chez le marchand de *fyquaa*, il y avait dans un coin de la salle un vieillard auquel je ne prenais pas garde et qui, voyant que je ne m'adressais point à lui, m'appela. Mon ami, me dit-il, d'où vient que tu ne m'offres

point la marchandise aussi bien qu'aux autres? Ne me comptes-tu point parmi les honnêtes gens, ou t'imagines-tu que je n'ai rien dans ma bourse? — Seigneur, lui répondis-je, je vous prie de m'excuser. Je ne vous voyais pas, je vous assure. Tout ce que j'ai est à votre service et je ne vous en demande rien. En même temps je lui présentai ma corbeille. Il prit une pomme de senteur et me dit de m'asseoir auprès de lui. Je m'assis. Il me fit mille questions : il me demanda qui j'étais et comment on me nommait. Dispensez-moi, lui dis-je en soupirant, de contenter votre curiosité. Je ne puis la satisfaire sans rouvrir des blessures que le temps commence à fermer. Ces paroles ou plutôt le ton dont je les prononçai empêcha le vieillard de me presser là-dessus. Il changea de discours, et après un assez long entretien, s'étant levé pour s'en aller, il tira de sa bourse dix sequins d'or, qu'il me mit entre les mains.

Je fus fort surpris de cette libéralité. Les plus considérables seigneurs à qui j'avais coutume de présenter ma corbeille ne me donnaient pas même un sequin, et je ne savais ce que je devais penser de cet homme-là. Je retournai le lendemain chez le marchand de *fyquaa* et j'y trouvai encore mon vieillard. Il ne fut pas ce jour-là des derniers à s'attirer mon attention. Je m'adressai d'abord à lui. Il prit un peu de baume, et m'ayant fait encore asseoir auprès de lui, il me pressa si vivement de lui raconter mon histoire que je ne pus m'en défendre.

Je lui appris tout ce qui m'était arrivé, et après que je lui eus fait cette confidence, il me dit : J'ai connu votre père. Je suis un marchand de Basra. Je n'ai point d'enfant ni d'espérance d'en avoir. J'ai conçu de l'amitié pour vous. Je vous adopte. Ainsi, mon fils, consolez-vous de vos malheurs passés. Vous retrouverez un père plus riche qu'Abdelaziz et qui n'aura pas moins d'amitié pour vous. Je remerciai ce vénérable vieillard de l'honneur qu'il me faisait et je le suivis lorsqu'il sortit. Il me fit jeter ma corbeille et mes fleurs et me mena dans un grand hôtel qu'il avait loué. Il m'y donna un appartement avec des esclaves pour me servir. On m'apporta par son ordre de riches habits. On eût dit que mon père Abdelaziz vivait encore et il ne semblait pas que j'eusse jamais été dans un état misérable.

Quand le marchand eut terminé les affaires

¹ Boisson composée d'orge, d'eau et de raisin de passe. (Petits.)

qui le retenaient à Bagdad, c'est-à-dire qu'il eût vendu toutes les marchandises qu'il y avait apportées, nous prîmes ensemble le chemin de Basra. Mes amis, qui n'espéraient plus me revoir, ne furent pas peu surpris d'apprendre que j'avais été adopté par un homme qui passait pour le plus riche marchand de la ville. Je m'attachai à plaire au vieillard. Il fut charmé de ma complaisance. Aboulcassem, me disait-il souvent, je suis ravi de l'avoir rencontré à Bagdad. Tu me parais bien digne de ce que j'ai fait pour toi.

J'étais si touché des sentimens qu'il me marquait que, bien loin d'en abuser, j'allais au-devant de tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Au lieu de chercher les gens de mon âge, je lui tenais bonne compagnie. Je ne le quittais presque point.

IX. JOUR.

Cependant ce bon vieillard tomba malade et les médecins ne le purent guérir. Se voyant à l'extrémité, il fit retirer tout le monde et me dit : Il est temps, mon fils, de vous révéler un secret important. Si je n'avais pour tout bien que cette maison avec les richesses que vous y voyez, je croirais ne vous laisser qu'une fortune médiocre; mais tous les biens que j'ai amassés pendant le cours de ma vie, quoique considérables pour un marchand, ne sont rien en comparaison du trésor qui y est caché et que je veux vous découvrir. Je ne vous dirai pas depuis quel temps, par qui ni de quelle manière il se trouve ici, car je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que mon aïeul en mourant le découvrit à mon père, qui me fit aussi la même confidence peu de jours avant sa mort.

Mais, poursuivit-il, j'ai un avis à vous donner et gardez-vous bien de le mépriser. Vous êtes naturellement généreux. Lorsque vous vous verrez en état de suivre votre penchant, vous ne manquerez pas de prodiguer vos richesses. Vous recevrez magnifiquement les étrangers qui viendront chez vous. Vous les accablerez de présens et vous ferez du bien à tous ceux qui imploreront votre secours. Cette conduite, que j'approuverais fort si vous la pouviez tenir impunément, sera cause de votre perte. Vous vivrez avec tant de magnificence que vous excitez l'envie du roi de Basra ou l'avarice de ses ministres. Ils vous soupçonneront d'avoir un trésor caché. Il n'épargne-

ront rien pour le découvrir et ils vous l'enlèveront. Pour prévenir ce malheur, vous n'avez qu'à suivre mon exemple. J'ai toujours, de même que mon aïeul et mon père, exercé ma profession et joui de ce trésor sans éclat. Nous n'avons point fait de dépense dont le monde ait été surpris.

Je ne manquai pas de promettre au marchand que j'imiterais sa prudence. Il m'apprit dans quel endroit était le trésor, et il m'assura que quelque grande idée que je pusse me former des richesses qu'il renfermait, je les trouverais encore plus considérables que je ne me les représenterais. En effet, après que ce généreux vieillard fut mort et que, comme son unique héritier, je lui eus rendu les derniers devoirs, je pris possession de tous ses biens, dont cette maison fait une partie, et j'allai voir le trésor. Je vous avouerai, seigneur, que j'en fus étonné. S'il n'est pas inépuisable, il est du moins si riche que je ne saurais l'épuiser quand le ciel me laisserait vivre beaucoup plus longtemps que les autres hommes. Aussi, loin de tenir la promesse que j'ai faite au marchand, je répands partout mes richesses. Il n'y a personne dans Basra qui n'ait senti mes bienfaits. Ma maison est ouverte à tous ceux qui ont besoin de moi, et ils s'en retournent tous contents. Est-ce posséder un trésor que de n'oser y toucher? Et puis-je en faire un meilleur usage que de l'employer à soulager les malheureux, à bien recevoir les étrangers et à mener une vie délicieuse?

Tout le monde s'imagina d'abord que j'allais me ruiner une seconde fois. Quand Aboulcassem, disait-on, aurait tous les trésors du commandeur des croyans, il les dissiperait. Mais on fut fort étonné dans la suite, lorsque au lieu de voir dans mes affaires le moindre désordre, elles paraissaient au contraire devenir de jour en jour plus florissantes. On ne concevait pas comment je pouvais augmenter mon bien en le prodiguant.

Je faisais pourtant tant de dépense qu'enfin je soulevai contre moi l'envie, comme le vieillard me l'avait prédit. Le bruit se répandit dans la ville que j'avais trouvé un trésor. Il n'en fallut pas davantage pour attirer chez moi des gens avides. Le lieutenant de police de Basra me vint voir. Je suis, me dit-il, le *daroga*¹ et je viens vous demander où est le tré-

¹ C'est-à-dire lieutenant de police. (Pétis.)

sor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence. Je me troublai à ces paroles et demeurai tout interdit.

Il jugea bien à mon air éperdu que les discours qu'on tenait de moi dans la ville n'étaient pas sans fondement. Mais au lieu de me presser de lui découvrir mon trésor : Seigneur Aboulcassem, continua-t-il, j'exerce ma charge en homme d'esprit. Faites-moi quelque présent qui soit digne de ma discrétion, et je me retire. — Combien me demandez-vous ? lui dis-je. — Je me contenterai, me répondit-il, de dix sequins d'or par jour. Je lui répliquai : Ce n'est pas assez, je veux vous en donner cent. Vous n'avez tous les jours ou tous les mois qu'à venir ici, et mon trésorier vous les complera.

Le lieutenant de police fut transporté de joie lorsqu'il entendit ces paroles. Seigneur, me dit-il, je voudrais que vous eussiez trouvé mille trésors. Jouissez tranquillement de vos biens, je n'en troublerai jamais la possession. Il toucha par avance une grosse somme et s'en alla.

Peu de temps après, le visir Aboulfatah-Waschi m'envoya chercher et, m'ayant fait entrer dans son cabinet, il me dit : O jeune homme, j'ai appris que tu as découvert un trésor. Tu sais que le quint appartient à Dieu. Il faut que tu le donnes au roi. Paie donc le quint et tu demeureras tranquille possesseur des quatre autres parties. Je lui répondis : Seigneur, je veux bien vous avouer que j'ai trouvé un trésor, et je vous jure en même temps par le grand Dieu qui nous a créés l'un et l'autre que je ne le découvrirai point, quand on devrait me mettre en pièces. Mais je m'engage à vous donner tous les jours mille sequins d'or, pourvu qu'après cela vous me laissiez en repos. Aboulfatah fut aussi traitable que le lieutenant de police ; il m'envoya un homme de confiance, à qui mon trésorier donna trente mille sequins pour le premier mois.

Ce visir, craignant sans doute que le roi de Basra n'apprit ce qui se passait, aima mieux le lui dire lui-même. Ce prince l'écouta fort attentivement et, la chose lui paraissant mériter d'être approfondie, il me voulut voir. Il me reçut d'un air riant et me dit : O jeune homme, pourquoi ne me montres-tu pas ton trésor ? Me crois-tu assez injuste pour te l'enlever ? — Sire, lui répondis-je, que la vie de votre

majesté soit aussi longue que les siècles ; mais dût-on m'arracher la chair avec des tenailles brûlantes, je ne découvrirai point mon trésor. Je consens de payer chaque jour à votre majesté deux mille sequins d'or. Si vous refusez de les accepter et que vous jugiez plus à propos de me faire mourir, vous n'avez qu'à ordonner, je suis prêt à souffrir tous les supplices imaginables plutôt que de contenter votre curiosité.

Le roi regarda son visir à ce discours et lui demanda conseil. Sire, lui dit le ministre, la somme qu'il vous offre est si considérable que c'est avoir trouvé un véritable trésor. Renvoyez ce jeune homme, qu'il vive avec sa magnificence ordinaire, qu'il ait soin seulement d'être exact à tenir la parole qu'il donne à votre majesté. Le roi suivit ce conseil. Il me fit même bien des caresses, et depuis ce temps-là, suivant nos conventions, je paie tous les ans, tant à lui qu'au visir et au lieutenant de police, plus d'un million soixante mille sequins d'or. Voilà, seigneur, ce que vous souhaitiez d'apprendre. Vous ne devez plus être surpris des présents que je vous ai faits ni de tout ce que vous avez vu chez moi.

Lorsqu'Aboulcassem eut achevé le récit de ses aventures, le calife, animé d'un violent désir de voir le trésor, lui dit : Est-il possible qu'il y ait au monde un trésor que votre générosité ne soit pas capable d'épuiser bientôt ? Non, je ne le puis pas croire, et si ce n'était pas trop exiger de vous, seigneur, je demanderais à voir celui que vous possédez, en vous jurant par tout ce qui peut rendre un serment inviolable que je n'abuserai point de votre confiance.

Le fils d'Abdelaziz parut affligé du discours du calife. Je suis fâché, seigneur, lui dit-il, que vous ayez cette curiosité. Je ne puis la satisfaire qu'à des conditions fort désagréables. — N'importe, s'écria le prince, quelles que puissent être ces conditions, je m'y sou mets sans répugnance. — Il faudra, reprit Aboulcassem, que je vous bande les yeux et que je vous conduise, vous sans armes et la tête nue, et moi le cimeterre à la main, prêt à vous frapper de mille coups mortels si vous violez les lois de l'hospitalité. Je sais bien, ajouta-t-il, qu'on peut m'accuser d'imprudenc e et que je ne devrais point céder à votre envie ; mais je me repose sur la foi de vos sermens, et d'ail-

leurs je ne puis me résoudre à renvoyer un convive mécontent.

— De grâce, dit le calife, contentez donc dès à présent mes désirs curieux. — Cela nese peut tout à l'heure, répondit le jeune homme, mais demeurez chez moi cette nuit; quand tous mes domestiques reposeront, j'irai vous prendre dans l'appartement où je vais vous conduire. A ces mots, il appela du monde, et à la clarté d'une grande quantité de bougies que portaient des esclaves dans des flambeaux d'or, il mena le prince dans une chambre magnifique et il se retira dans la sienne. Les esclaves déshabillèrent le calife, le couchèrent et sortirent après avoir mis au chevet et aux pieds du lit leurs bougies, dont la cire parfumée se faisait agréablement sentir en brûlant.

X^e JOUR.

Au lieu de songer à prendre quelque repos, Haroun Alraschid attendit impatiemment Aboulcassem, qui ne manqua pas de le venir chercher au milieu de la nuit et qui lui dit : Seigneur, tous mes domestiques sont endormis. Un profond silence règne dans ma maison. Je puis présentement vous montrer mon trésor aux conditions que je vous ai dites. — Allons, répondit le calife en se levant, je suis prêt à vous suivre, et je jure par le créateur du ciel et de la terre que vous ne vous repentirez point d'avoir satisfait ma curiosité.

Le fils d'Abdelaziz aida le prince à s'habiller, puis lui mettant un bandeau sur les yeux : C'est à regret, seigneur, lui dit-il, que j'en use de cette sorte avec vous : votre air et vos manières me paraissent dignes d'une confiance.... — J'approuve ces précautions, interrompit le calife, et je ne vous en sais point mauvais gré. Aboulcassem le fit descendre par un escalier dérobé dans un jardin d'une vaste étendue, et après plusieurs détours, ils entrèrent tous deux dans l'endroit qui recélait le trésor.

C'était un profond et spacieux souterrain dont une simple pierre couvrait l'entrée. D'abord ils trouvèrent une longue allée en pente et fort obscure, au bout de laquelle il y avait une grande salle que plusieurs escarboucles rendaient très-brillante. Quand ils furent arrivés dans cette salle, le jeune homme ôta le bandeau au calife, qui vit avec étonnement tout ce qui s'offrit à

ses yeux. Un bassin de marbre blanc, qui avait cinquante pieds de circonférence, trente de profondeur, paraissait au milieu. Il était plein de grosses pièces d'or, et l'on voyait régner tout autour douze colonnes du même métal qui soutenaient autant de statues de pierres précieuses et admirablement bien travaillées.

Aboulcassem conduisit le prince au bord du bassin et lui dit : Ce bassin est profond de trente pieds. Voyez cet amas de pièces d'or. Il n'est encore baissé que de deux doigts. Pensez-vous que je puisse dissiper cela bientôt? Haroun, après avoir attentivement regardé le bassin, répondit : Voilà, je l'avoue, d'immenses richesses, mais vous pouvez les épuiser. — Eh bien, reprit le jeune homme, quand ce bassin sera vide, j'aurai recours à ce que je vais vous montrer. En disant cela, il le fit passer dans une autre salle encore plus brillante que la première, et où il y avait plusieurs sofas de brocart rouge relevé d'une infinité de perles et de diamans. L'on voyait aussi au milieu un bassin de marbre. Il n'était pas, à la vérité, si grand ni si profond que celui où étaient les pièces d'or, mais en récompense il était plein de rubis, de topazes, d'émeraudes et de toute sorte de pierreries.

Jamais surprise ne fut égale à celle que le calife fit paraître alors. A peine pouvait-il croire qu'il fût éveillé : ce nouveau bassin lui paraissait un enchantement. Il avait encore la vue attachée dessus lorsque le fils d'Abdelaziz lui fit remarquer sur un trône d'or deux personnes qu'il lui dit être les premiers maîtres du trésor. C'étaient un prince et une princesse qui avaient sur la tête des couronnes de diamans. Ils paraissaient encore tous deux pleins de vie. Ils étaient couchés tout de leur long, tête contre tête, et l'on voyait à leurs pieds une table d'ébène sur laquelle on lisait ces paroles en lettres d'or. « J'ai amassé dans le cours d'une longue vie toutes les richesses qui sont ici. J'ai pris des villes et des châteaux, que j'ai pillés. J'ai conquis des royaumes et terrassé tous mes ennemis. J'ai été le plus puissant roi du monde, mais toute ma puissance a cédé à celle de la mort. Quiconque me verra dans l'état où je suis doit ouvrir les yeux. Qu'il fasse réflexion que j'ai vécu comme lui et qu'il mourra comme moi. Qu'il ne craigne pas d'épuiser ce trésor : il ne saurait en venir à bout. Qu'il s'en serve pour acquérir des amis et pour mener une vie agréable, car quand il faudra qu'il meure, tous

ses biens ne le garantiront pas du sort commun à tous les hommes. »

Je ne désapprouve plus votre conduite, dit Haroun au jeune homme après avoir lu ces mots : vous avez raison de vivre comme vous vivez, et je condamne les conseils que vous a donnés le vieux marchand. Mais, ajouta-t-il, je voudrais bien savoir le nom de ce prince. Quel roi peut avoir possédé tant de richesses ? Je suis fâché que cette inscription n'eme l'apprenne pas.

Le jeune homme fit encore voir au calife une autre salle dans laquelle il y avait plusieurs choses très-précieuses et entre autres des arbres semblables à celui dont il lui avait fait présent. Le prince aurait volontiers passé le reste de la nuit à considérer tout ce que renfermait ce merveilleux souterrain si le fils d'Abdelaziz, craignant d'être aperçu de ses domestiques, ne l'en eût fait sortir avant le jour de la même manière qu'il l'y avait amené, c'est-à-dire la tête nue et les yeux bandés, et lui le cimenterre à la main, prêt à lui couper la tête s'il faisait le moindre effort pour ôter son bandeau.

Ils traversèrent le jardin et remontèrent par l'escalier dérobé dans la chambre où le calife avait couché : ils y trouvèrent encore les bougies allumées. Ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Après ce que je viens de voir, dit le prince au jeune homme, et à en juger par l'esclave que vous m'avez donnée, je ne doute point que vous n'avez chez vous les plus belles femmes de l'Orient. — Seigneur, lui répondit Aboulcassem, j'ai des esclaves d'une assez grande beauté, mais je n'en puis aimer aucune. Dardané, ma chère Dardané remplit toujours ma mémoire. J'ai beau me dire à tous momens qu'elle a perdu la vie et que je n'y dois plus penser : j'ai le malheur de ne pouvoir me détacher de son image. J'en suis possédé à un point que malgré toutes mes richesses, au milieu de mes prospérités, je sens que je ne suis pas heureux. Oui, j'aimerais mieux mille fois n'avoir qu'une fortune médiocre et posséder Dardané, que de vivre sans elle avec tous mes trésors.

Le calife admira la constance du fils d'Abdelaziz, mais il l'exhorta à faire tous ses efforts pour vaincre une passion chimérique. Il lui fit de nouveaux remerciemens de la réception qu'il lui avait faite. Après cela, s'en étant retourné au caravansérail, il reprit le che-

min de Bagdad avec tous les domestiques, le page, la belle esclave et tous les présens qu'il avait reçus d'Aboulcassem.

XI^e JOUR.

Deux jours après le départ de ce prince, le visir Aboulfatah ayant entendu parler des présens magnifiques qu'Aboulcassem faisait tous les jours aux étrangers qui l'allaient voir, et d'ailleurs étonné de l'exactitude avec laquelle il lui payait, aussi bien qu'au roi et au lieutenant de police, les sommes promises, résolut de ne rien épargner pour découvrir où pouvait être ce trésor où il puisait tant de richesses. Ce ministre était un de ces méchans hommes à qui les plus grands crimes ne coûtent rien quand ils veulent se satisfaire. Il avait une fille de dix-huit ans d'une beauté ravissante. Elle s'appelait Balkis. Elle avait toutes les bonnes qualités du cœur et de l'esprit. Le prince Aly, neveu du roi de Basra, l'aimait éperdument. Il l'avait déjà demandée à son père, et il devait bientôt l'épouser.

Aboulfatah la fit venir dans son cabinet et lui dit : Ma fille, j'ai besoin de vous. Je veux que vous vous pariez de vos plus beaux ajustemens et que vous alliez cette nuit chez Aboulcassem. Il s'agit de lui plaire, il faut que vous mettiez tout en usage pour charmer ce jeune homme et l'obliger à vous découvrir le trésor qu'il a trouvé. Balkis frémit à ce discours et fit voir par avance sur son visage l'horreur qu'elle avait pour la démarche qu'on exigeait de son obéissance. Seigneur, répondit-elle, que proposez-vous à votre fille ! Songez-vous à quel péril vous voulez l'exposer ? Considérez la honte dont vous allez la couvrir, la tache que vous imprimez à votre honneur et le sensible outrage que vous ferez au prince Aly en le privant du prix qui flatte peut-être le plus sa tendresse. — J'ai fait toutes ces réflexions, répliqua le visir, mais rien ne peut me détourner de ma résolution et je vous ordonne de vous préparer à m'obéir. La jeune Balkis fondit en larmes à ces paroles. Au nom de Dieu, mon père, s'écria-t-elle, ne me forcez pas vous-même à vous déshonorer. Etouffez ce mouvement d'avarice qui vous porte à dépouiller un homme d'un bien qui ne vous appartient pas. Laissez-le jouir en paix de ses richesses, au lieu de chercher à les lui ravir. Tais-toi, fille insolente, dit le visir

en colère, il te sied bien de blâmer mes des-seins. Ne me réplique pas davantage. Je veux que tu ailles chez Aboulcassem, et je jure que si tu reviens sans avoir vu son trésor, je te plongerai un poignard dans le sein.

Balkis, se voyant dans la triste nécessité de faire une démarche si périlleuse, se retira dans son appartement accablée de tristesse. Elle prend de riches habits et se pare de pierreries, sans toutefois prêter à ses charmes tout ce que l'art y pouvait ajouter ; mais il n'en était pas besoin : sa beauté naturelle n'était seule que trop capable d'inspirer de l'amour. Jamais fille n'eut moins d'envie ou plutôt tant de peur de plaire que Balkis. Elle craignait autant de paraître trop belle au fils d'Abdelaziz qu'elle appréhendait de ne l'être pas assez quand elle se montrait au prince Aly.

Enfin, lorsque la nuit fut arrivée et qu'Aboulfatah jugea qu'il était temps que sa fille se rendît chez Aboulcassem, il la fit sortir fort secrètement et la conduisit lui-même jusqu'à la porte de ce jeune homme, où il la laissa après lui l'avoir dit encore qu'il la tuerait si elle ne s'acquittait pas bien de l'infâme personnage qu'il lui faisait jouer. Elle frappe à la porte et demande à parler au fils d'Abdelaziz. Aussitôt un esclave la mena dans une salle, où son maître, couché sur un grand sofa, rappelait dans sa mémoire ses malheurs passés, et, ce qui lui arrivait fort souvent, rêvait à sa chère Dardané.

D'abord que Balkis parut, Aboulcassem se leva pour la recevoir. Il lui fit une profonde révérence, lui tendit la main d'un air respectueux, et après l'avoir obligée de s'asseoir sur le sofa, il lui demanda pourquoi elle lui faisait l'honneur de le venir voir. Elle lui répondit que sur la réputation qu'il avait d'être un jeune homme fort galant, il lui avait pris fantaisie de faire une débauche avec lui. En même temps elle ôta son voile et fit briller à ses yeux une beauté qui le surprit. Malgré son indifférence pour les femmes, il ne put voir impunément tant de charmes. Il en fut touché. Belle dame, dit-il, je sais bon gré à mon étoile de m'avoir procuré une si agréable aventure. Je ne puis assez admirer mon bonheur.

Après quelques moments de conversation, l'heure du souper arriva. Ils allèrent tous deux dans une autre salle s'asseoir à une table sur laquelle il y avait plusieurs mets différens. On

voyait là un grand nombre de pages et d'officiers ; mais Aboulcassem les fit tous retirer, afin que la dame ne fût point exposée à leurs regards. Il se mit à la servir ; il lui présentait de ce qu'il y avait de meilleur et lui versait d'excellent vin dans une coupe d'or enrichie de rubis et d'émeraudes. Il buvait aussi pour lui faire raison, et plus il regardait Balkis, plus il la trouvait belle. Il lui tenait des discours fort galans, et comme la dame n'avait pas moins d'esprit que de beauté, elle y répondait si spirituellement qu'il en était charmé. Il se jeta à ses genoux sur la fin du repas. Il lui prit une de ses mains et la serrant entre les siennes : Madame, lui dit-il, si vos beaux yeux m'ont d'abord ébloui, votre entretien vient d'achever de m'enchanter. Vous m'embrâsez d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Je veux désormais être votre esclave et vous consacrer tous les momens de ma vie.

En achevant ces paroles, il baisa la main de Balkis avec un transport si vif que la dame, effrayée du péril pressant qui la menaçait, changea tout à coup de visage. Elle devint plus pâle que la mort, et, cessant de se contraindre, elle prit un air triste, et ses yeux furent bientôt bientôt baignés de larmes. Qu'avez-vous, madame ? lui dit le jeune homme fort surpris. D'où naît cette douleur soudaine ? Que m'annoncent ces pleurs, qui pénètrent jusqu'au fond de mon âme ? Est-ce moi qui les fais couler ? Suis-je assez malheureux pour avoir dit ou fait quelque chose qui vous ait déplu ? Parlez. Ne me laissez point, de grâce, ignorer plus longtemps la cause de ce funeste changement qui paraît en vous.

— Seigneur, répondit Balkis, c'est trop dissimuler. La pudeur, la crainte, la douleur et la perfidie me livrent des combats trop violens pour pouvoir les soutenir. Je vais rompre le silence. Je vous trompe, Aboulcassem, je suis une fille de qualité. Mon père, qui sait que vous avez un trésor caché, veut se servir de moi pour découvrir l'endroit qui le cache. Il m'a ordonné de venir chez vous et de ne rien épargner pour vous engager à me le montrer. J'ai voulu m'en défendre, mais il m'a juré qu'il m'ôterait la vie si je m'en retournais sans l'avoir vu. Quel ordre rigoureux pour moi ! Quand je n'aurais pas pour amant un prince que j'aime uniquement et qui doit bientôt m'épouser, la démarche que mon père me fait faire ne laisserait

pas de me paraitre affreuse. Ainsi, seigneur, si je viens chez vous, je vous avoue que c'est avec une répugnance que la seule crainte de la mort peut surmonter.

XII^e JOUR.

Après que la fille d'Aboufatah eut parlé de cette sorte, Aboulcassem lui dit : Madame, je suis bien aise que vous m'avez découvert vos sentimens. Vous ne vous repentirez pas de cette noble franchise. Vous ne mourrez point, vous verrez mon trésor et vous serez traitée avec tout le respect que vous souhaitez. De quelque beauté que vous soyez pourvue, quelque impression qu'elle ait faite sur moi, vous n'avez rien à craindre, vous êtes ici en sûreté. Je renonce aux espérances que j'avais conçues, puisqu'elles ne vous font que de la peine, et vous pourrez sans rougir revoir l'heureux amant dont le cher intérêt redouble vos alarmes. Cessez donc de répandre des pleurs et de vous affliger. — Ah ! seigneur, s'écria Balkis à ce discours, ce n'est pas sans raison que vous passez pour le plus généreux de tous les hommes. Je suis charmée d'un procédé si beau et je ne serai point satisfaite que je n'aie trouvé quelque occasion de vous en marquer ma reconnaissance.

Après cette conversation, le fils d'Abdelaziz conduisit la dame dans la même chambre où le calife avait couché, et il y demeura seul avec elle jusqu'à ce qu'il n'entendit plus de bruit dans son domestique. Alors, mettant un bandeau sur les yeux de Balkis : Madame, lui dit-il, pardonnez si j'en use de cette manière avec vous ; mais je ne puis vous montrer mon trésor qu'à cette condition. — Faites tout ce qu'il vous plaira, seigneur, répondit-elle, j'ai tant de confiance en votre générosité que je vous suivrai partout où vous voudrez. Je n'ai plus d'autre crainte que celle de ne pouvoir assez reconnaître vos bontés. Aboulcassem la prit par la main, et l'ayant fait descendre dans le jardin par l'escalier dérobé, il la mena dans le souterrain, où il lui ôta son bandeau.

Si le calife avait été surpris de voir tant de pièces d'or et tant de pierreries, Balkis le fut bien davantage. Chaque chose qu'elle regardait lui causait un extrême étonnement. Néanmoins ce qui attira le plus son attention et ce qu'elle ne pouvait se lasser de considérer, c'étaient les premiers maîtres du trésor. Elle

lut l'inscription qu'on voyait à leurs pieds. Comme la reine avait un collier composé de perles aussi grosses que des œufs de pigeons, Balkis ne put s'empêcher de se récrier sur ce collier. Aussitôt Aboulcassem le détacha du cou de la princesse et le mit à celui de la jeune dame, en lui disant que son père jugerait par là qu'elle aurait vu le trésor, et afin qu'il en fût plus persuadé, il la pria de se charger des plus belles pierreries. Elle en prit une assez grande quantité, qu'il lui choisit lui-même.

Cependant le jeune homme, craignant que le jour ne vint tandis qu'elle s'amusait à regarder toutes les merveilles du souterrain, qui ne pouvaient fatiguer sa curiosité, lui remit le bandeau sur les yeux, la fit sortir et la conduisit dans une salle, où ils s'entretenirent ensemble jusqu'au lever du soleil. Alors la dame, après avoir témoigné de nouveau au fils d'Abdelaziz qu'elle n'oublierait jamais sa retenue et sa générosité, prit congé de lui, se retira chez elle et alla rendre compte à son père de ce qui s'était passé.

Ce visir, uniquement occupé de son avarice, attendait impatiemment sa fille. Il craignait qu'elle n'eût pas assez de charmes pour séduire Aboulcassem. Il était dans une agitation inconcevable. Mais lorsqu'il la vit revenir avec le collier et qu'elle lui montra les pierreries dont le jeune homme lui avait fait présent, il fut transporté de joie.

Hé bien, ma fille, lui dit-il, as-tu vu le trésor ? — Oui, seigneur, répondit Balkis, et pour vous en donner une juste idée, je vous dirai que quand tous les rois de la terre ensemble uniraient leurs richesses, elles ne seraient pas comparables à celles d'Aboulcassem ; mais quels que soient les biens de ce jeune homme, j'en suis encore moins charmée que de sa politesse et de sa générosité. En même temps elle lui conta toute l'aventure. Il fut peu sensible à la retenue du fils d'Abdelaziz, et il aurait mieux aimé que sa fille eût été déshonorée que de ne pas savoir où était le trésor qu'il voulait découvrir.

Pendant ce temps-là Haroun Alraschid s'avavançait vers Bagdad. D'abord que ce prince fut de retour au palais, il remit en liberté son premier visir ; il lui rendit sa confiance, et après lui avoir fait le détail de son voyage : Giasar, lui dit-il, que ferai-je ? Tu sais que la reconnaissance des empereurs doit surpasser le plai-

sir qu'on leur a fait. Si je me contente d'envoyer au magnifique Aboulcassem ce que j'ai de plus rare et de plus précieux dans mon trésor, ce sera fort peu de chose pour lui. Cela sera même au-dessous des présents qu'il m'a faits. Comment donc pourrai-je le vaincre en générosité ? — Seigneur, lui dit le visir, si votre majesté m'en veut croire, elle écrira dès aujourd'hui au roi de Basra pour lui ordonner de remettre le gouvernement de l'état au jeune Aboulcassem. Nous ferons aussitôt partir le courrier, et dans quelques jours je partirai moi-même pour aller porter les patentes au nouveau roi.

Le calife approuva cet avis. Tu as raison, dit-il à son ministre, c'est le moyen de m'acquitter envers Aboulcassem et de me venger du roi de Basra et de son visir, qui m'ont fait un secret des sommes considérables qu'ils tirent de ce jeune homme. Il est même juste de les punir de la violence qu'ils lui ont faite, et ils ne sont pas dignes des places qu'ils occupent. Il écrivit sur-le-champ au roi de Basra et fit partir le courrier. Il se rendit ensuite à l'appartement de Zobéide pour lui conter aussi le succès de son voyage et lui présenter le petit page, l'arbre et le paon. Il lui fit aussi présent de la demoiselle. Zobéide la trouva si charmante qu'elle dit à l'empereur en souriant qu'elle acceptait cette belle esclave avec beaucoup plus de plaisir que les autres présents. Le prince ne garda pour lui que la coupé. Le visir Ginfar eut tout le reste, et ce ministre, comme il avait été résolu, disposa toutes choses pour partir peu de jours après.

XIII^e JOUR.

Le courrier du calife ne fut pas plutôt dans la ville de Basra qu'il se hâta de remettre sa dépêche au roi, qui ne put la lire sans sentir une vive douleur. Ce prince la montra à son visir. Aboulfatah, lui dit-il, vois quel ordre fatal le commandeur des croyans m'envoie. Puis-je me dispenser d'obéir ? — Oui, seigneur, répondit le ministre ; ne vous abandonnez point à votre affliction. Il faut perdre Aboulcassem. Je vais, sans lui ôter la vie, faire croire à tout le monde qu'il est mort. Je le tiendrai si bien caché qu'on ne le verra jamais ; par ce moyen vous demeurerez toujours sur le trône et vous aurez toutes les richesses de ce jeune homme, car quand

nous serons maîtres de sa personne, nous lui ferons souffrir tant de maux que nous l'obligerons à nous découvrir son trésor. — Fais ce que tu voudras, reprit le roi ; mais que manderons-nous au calife ? — Reposez-vous encore de cela sur moi, répartit le visir. Le commandeur des croyans y sera trompé comme les autres. Laissez-moi seulement exécuter le dessein que je médite, et que le reste ne vous cause aucune inquiétude.

Aboulfatah ; accompagné de quelques courtisans qui ne savaient pas son intention, alla voir Aboulcassem. Il les reçut comme les premières personnes de la cour ; il les régala magnifiquement ; il fit asseoir le visir à la place d'honneur, et il le comblait d'honnêtetés sans avoir le moindre soupçon de sa perfidie. Pendant qu'ils étaient tous à table et qu'ils buvaient d'excellens vins, le traître Aboulfatah eut l'adresse de jeter dans la coupe du fils d'Abdelaziz, sans que personne s'en aperçût, une poudre qui ôtait tout à coup le sentiment : un corps tombait en léthargie et ressemblait à un cadavre déjà privé du jour depuis longtemps.

Le jeune homme n'eut pas porté la coupe à ses lèvres qu'il lui prit une faiblesse. Ses domestiques s'avancèrent pour le soutenir ; mais bientôt voyant en lui toutes les marques d'un homme mort, ils le couchèrent sur un sofa et commencèrent à pousser des cris effroyables. Tous les convives, frappés d'une terreur soudaine, demeurèrent saisis d'étonnement. Pour Aboulfatah, on ne saurait dire jusqu'à quel point il porta la dissimulation. Il ne se contenta pas de feindre une douleur immodérée, il se mit à déchirer ses habits et à exciter par son exemple tous les autres à s'affliger. Il ordonna ensuite qu'on fit un cercueil d'ivoire et d'ébène, et tandis qu'on y travaillait, il s'empara de tous les effets d'Aboulcassem et les mit en séquestre dans le palais du roi.

Cependant le bruit de la mort du jeune homme se répandit dans la ville. Toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe prirent le deuil et se rendirent à la porte de son hôtel la tête et les pieds nus ; les vieillards et les jeunes gens, les femmes et les filles fondaient en larmes ; ils faisaient retentir l'air de plaintes et de lamentations. On eût dit que les uns perdaient en lui un fils unique, les autres un frère, et les autres un mari tendrement aimé. Les riches et les pauvres étaient également tou-

chés de sa mort : les riches pleuraient un ami qui les recevait agréablement chez lui, et les pauvres un bienfaiteur dont ils n'avaient jamais pu lasser la charité. C'était une consternation générale.

Le malheureux Aboulcassem fut enfermé dans le cercueil, que le peuple, par ordre d'Aboufatah, porta hors de la ville dans un grand cimetière où il y avait plusieurs tombeaux et entre autres un magnifique où reposait le père de ce visir avec quelques autres personnes de sa famille. On mit le cercueil dans ce tombeau, et le perfide Aboufatah, appuyant sa tête sur ses genoux, se frappait la poitrine, il faisait toutes les démonstrations d'un homme que le désespoir possède. Tous ceux qui le voyaient en avaient pitié et priaient le ciel de le consoler.

Comme la nuit approchait, tout le peuple se retira dans la ville, et le visir demeura avec deux de ses esclaves dans le tombeau, dont ils fermèrent la porte à double tour. Alors ils allumèrent du feu, firent chauffer de l'eau dans un bassin d'argent, puis ayant tiré du cercueil Aboulcassem, ils le lavèrent d'eau chaude. Ce jeune homme reprit peu à peu ses esprits. Il jeta les yeux sur Aboufatah, qu'il reconnut. Ah ! seigneur, lui dit-il, où sommes-nous et dans quel état me vois-je réduit ? — Misérable, lui répondit le ministre, apprends que c'est moi qui cause ton infortune. Je t'ai fait apporter ici pour t'avoir en ma puissance et te faire souffrir mille maux si tu ne me découvres ton trésor : je mettrai ton corps en pièces, j'inventerai tous les jours de nouveaux supplices pour te rendre la vie insupportable, en un mot je ne cesserai point de te tourmenter que tu ne me livres ces richesses cachées qui te font vivre avec plus de magnificence que les rois. — Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, lui répondit Aboulcassem, je ne découvrirai point mon trésor.

A peine eut-il achevé ces paroles que le lâche et cruel Aboufatah fit tenir par ses esclaves le malheureux fils d'Abdelaziz et tira de dessous sa robe un fouet de courroies de peau de lion entortillées dont il le frappa si longtemps et avec tant de violence que ce jeune homme s'évanouit. Quand le visir le vit en cet état, il commanda à ses esclaves de le remettre dans le cercueil, et le laissant dans le tombeau, qu'il fit bien fermer, il se retira chez lui.

Il alla le lendemain matin rendre compte au roi de ce qu'il avait fait. Sire, lui dit-il, j'éprouvai hier la fermeté d'Aboulcassem ; elle ne s'est point encore démentie ; mais je ne crois pas qu'elle résiste aux tourmens que je lui prépare. Le prince, qui n'était guère moins barbare que son ministre, lui dit : Visir, je suis content de vous, j'espère que nous apprendrons bientôt dans quel lieu est le trésor. Cependant il faut renvoyer le courrier sans différer davantage. Qu'allons-nous écrire au calife ? — Mandons-lui, répondit Aboufatah, qu'Aboulcassem, ayant appris qu'on lui donnait votre place, en a conçu tant de joie et en a fait de si grandes réjouissances qu'il est mort subitement dans une débauche. Le roi approuva cette pensée. Ils écrivirent sur-le-champ à Haroun Alraschid et lui renvoyèrent son courrier.

Le visir, qui se flattait qu'Aboulcassem dès ce jour-là lui découvrirait son trésor, sortit de la ville dans la résolution de lui aller faire souffrir de nouveaux supplices. Mais étant arrivé au tombeau, il fut surpris d'en trouver la porte ouverte. Il entra tout troublé, et ne voyant plus dans le cercueil le fils d'Abdelaziz, il en pensa perdre l'esprit. Il retourna promptement au palais et raconta cet accident au roi, qui se sentit saisir d'une frayeur mortelle et qui lui dit : O Waschi, que deviendrons-nous ? Puisque ce jeune homme nous est échappé, nous sommes perdus. Il ne manquera pas de se rendre à Bagdad et de parler au calife.

XIV^e JOUR.

Aboufatah, de son côté, au désespoir de n'avoir plus en sa puissance la victime de son avarice et de sa cruauté, dit au roi son maître : Plût au ciel que je lui eusse hier ôté la vie ! il ne nous causerait pas tant d'inquiétude. Il ne faut pas toutefois, ajouta-t-il, nous désespérer encore : s'il a pris la fuite, comme il n'en faut pas douter, il ne saurait être loin d'ici. Allons avec tous les soldats de la garde, parcourons tous les environs de la ville, j'espère que nous le retrouverons. Le roi se détermina sans peine à une recherche si importante. Il rassembla tous ses soldats, et les partageant en deux corps, il en donna un à son visir. Il se mit à la tête de l'autre, et ces troupes se répandirent de toutes parts dans la campagne.

Pendant qu'on cherchait Aboulcassem dans tous les villages, dans les bois et dans les montagnes, le visir Giafar, qui s'était mis en chemin, rencontra sur la route le courrier, qui lui dit : Seigneur, il est inutile que vous alliez jusqu'à Basra si Aboulcassem est la seule cause de votre voyage, car ce jeune homme est mort. Ses obsèques se firent ces jours passés ; mes yeux en ont été les tristes témoins. Giafar, qui se faisait un plaisir de voir le nouveau roi et de lui présenter lui-même ses patentes, fut très-affligé de sa mort. Il en répandit des larmes, et ne croyant pas devoir continuer son voyage, il retourna sur ses pas.

Dès qu'il fut arrivé à Bagdad, il se rendit au palais avec le courrier. La tristesse qui paraissait sur leur visage fit comprendre par avance au calife qu'ils avaient quelque malheur à lui annoncer. Ah ! Giafar, s'écria le prince, vous voilà bientôt de retour. Que venez-vous m'apprendre ? — Commandeur des croyans, lui répondit le visir, vous ne vous attendez pas sans doute à la triste nouvelle que je vais vous dire : Aboulcassem n'est plus ; depuis votre départ de Basra, ce jeune homme a perdu la vie.

Haroun Alraschid n'eut pas plutôt ouï ces paroles qu'il se jeta de son trône en bas. Il demeura quelques momens étendu par terre, sans donner aucun signe de vie. On se hâta de le secourir, et quand on l'eut fait revenir de son évanouissement, il chercha des yeux le courrier qui revenait de Basra, et l'ayant aperçu, il lui demanda sa dépêche. Le courrier la lui présenta. Le prince la lut avec beaucoup d'attention. Il s'enferma ensuite dans son cabinet avec Giafar. Il lui montra la lettre du roi de Basra. Après l'avoir relue plusieurs fois, le calife dit : Cela ne me paraît pas naturel. Le roi de Basra et son visir me sont suspects. Au lieu d'exécuter mes ordres, ils auront fait mourir Aboulcassem. — Seigneur, dit à son tour Giafar, le même soupçon me vient dans l'esprit et je serais d'avis qu'on les fit arrêter l'un et l'autre. — C'est à quoi je me détermine dès ce moment, reprit Haroun. Prends dix mille chevaux de ma garde, marche à Basra, saisis-toi des deux coupables et me les amène ici. Je veux venger la mort du plus généreux de tous les hommes. Giafar obéit. Il choisit dix mille chevaux et se mit en marche avec eux.

Venons présentement au fils d'Abdelaziz et

disons pourquoi le visir Aboulfatah ne le retrouva plus dans le tombeau où il l'avait laissé. Ce jeune homme, après avoir été longtemps évanoui, commençait à reprendre ses esprits lorsqu'il se sentit saisi par des bras vigoureux qui le tirèrent du cercueil et le posèrent à terre. Il crut que c'étaient encore le visir et ses esclaves qui voulaient recommencer à le maltraiter. Bourreaux, leur dit-il, donnez-moi la mort si vous êtes capables de pitié ; épargnez-moi des douleurs qui vous seront inutiles, puisque je vous déclare encore que vos tourmens ne m'arracheront jamais mon secret. — Ne craignez rien, jeune homme, lui répondit une des personnes qui l'avaient tiré du cercueil ; au lieu de venir vous maltraiter, nous venons à votre secours. A ces paroles, Aboulcassem ouvrit les yeux, les jeta sur ses libérateurs et reconnut parmi eux la jeune dame à qui il avait montré son trésor. Ah ! madame, dit-il, est-ce à vous que je dois la vie ? — Oui, seigneur, répondit Balkis, c'est à moi et au prince Aly, mon amant, que vous voyez ici. Instruit de toute votre générosité, il a voulu partager avec moi le plaisir de vous délivrer de la mort. — Il est vrai, dit le prince Aly, et j'exposerai mille fois ma vie plutôt que de laisser périr un homme si généreux.

Le fils d'Abdelaziz ayant entièrement repris l'usage de ses sens par le secours de quelques liqueurs qu'on lui donna, fit à la dame et au prince Aly des remerciemens proportionnés au service reçu, et leur demanda comment ils avaient appris qu'il respirait encore. Seigneur, lui dit Balkis, je suis fille du visir Aboulfatah. Je n'ai pas été la dupe du faux bruit de votre mort. J'ai soupçonné mon père de tout ce qu'il a fait, et j'ai gagné un de ses esclaves, qui m'a tout avoué. Cet esclave est un des deux qui étaient ici tantôt avec lui, et comme il s'est trouvé chargé de la clé du tombeau, il me l'a confiée. J'en ai fait aussitôt avertir le prince Aly, qui s'est hâté de me joindre avec quelques-uns de ses plus fidèles domestiques. Nous sommes venus en diligence, et nous rendons grâce au ciel de n'être point arrivés trop tard.

— Dieu ! dit alors Aboulcassem, se peut-il qu'un père si lâche et si cruel ait une fille si généreuse ! — Allons, seigneur, dit le prince Aly, ne perdons point de temps. Je ne doute pas que demain le visir, ne vous trouvant plus dans le tombeau, ne vous fasse chercher avec

beaucoup de soin ; mais je vais vous conduire chez moi, vous y serez en sûreté, on ne me soupçonnera point de vous avoir donné un asile. On couvrit Aboulcassem d'une robe d'esclave, après quoi ils sortirent tous du tombeau, qu'ils laissèrent ouvert, et prirent le chemin de la ville. Balkis retourna chez elle et rendit la clé du tombeau à l'esclave, et le prince Aly emmena chez lui le fils d'Abdelaziz, qu'il tint si bien caché que ses ennemis n'en purent apprendre aucune nouvelle.

XV^e JOUR.

Aboulcassem demeura dans la maison du prince Aly, qui lui fit toutes sortes de bons traitemens jusqu'à ce que le roi et le visir, désespérant de le retrouver, cessèrent de le chercher. Alors le prince Aly lui donna un fort beau cheval, le chargea de sequins et de pierreries et lui dit : Vous pouvez présentement vous sauver, les chemins vous sont ouverts. Vos ennemis ne savent ce que vous êtes devenu, allez où il vous plaira. Le fils d'Abdelaziz remercia ce généreux prince de ses bontés et l'assura qu'il en aurait une éternelle reconnaissance. Le prince Aly l'embrassa, le vit partir et pria le ciel de le conduire. Aboulcassem prit la route de Bagdad et y arriva heureusement après quelques jours de marche.

Lorsqu'il fut dans cette ville, la première chose qu'il fit fut d'aller au lieu où s'assemblent les marchands. L'espérance d'y voir celui qu'il avait régala à Basra et de lui conter ses disgrâces faisait toute sa consolation. Il fut mortifié de ne le pas trouver. Il parcourut toute la ville et il cherchait ses traits dans tous les hommes qui s'offraient à sa vue. Se sentant fatigué, il s'arrêta devant le palais du calife. Le petit page qu'il avait donné à ce prince était alors à une fenêtre, et cet enfant ayant par hasard jeté les yeux sur lui, le reconnut. Il courut aussitôt à l'appartement du calife. Seigneur, lui dit-il, je viens de voir tout à l'heure mon ancien maître de Basra.

Haroun n'ajouta point foi à ce rapport. Tu es trompé, lui répondit-il, Aboulcassem ne vit plus. Séduit par quelque ressemblance, tu auras pris un autre pour lui. — Non, non, commandeur des croyans, répliqua le page, je suis bien assuré que c'est lui, je l'ai bien reconnu. Quoique le calife ne crût point cette

nouvelle, il ne laissa pas de la vouloir approfondir. Il envoya sur-le-champ un de ses officiers avec le page pour voir si l'homme dont il s'agissait était effectivement le fils d'Abdelaziz. Ils le trouvèrent encore dans la même place, parce que de son côté, croyant avoir reconnu le petit page, il attendait que cet enfant reparût à la fenêtre.

Quand le page fut persuadé qu'il ne s'était pas trompé, il se jeta aux pieds d'Aboulcassem, qui le releva et lui demanda s'il avait l'honneur d'appartenir au calife. Oui, seigneur, lui répondit l'enfant, c'est le commandeur des croyans lui-même que vous avez reçu à Basra et c'est à lui que vous m'avez donné. Venez avec moi, seigneur, ajouta-t-il, le calife sera bien aise de vous voir. A ce discours, la surprise du jeune homme de Basra fut extrême. Il se laissa entraîner dans le palais par le page et l'officier, et bientôt il fut introduit dans l'appartement d'Haroun. Ce prince était assis sur un sofa. Il se sentit extraordinairement ému en voyant Aboulcassem ; il se leva d'un air oppressé, alla au-devant de ce jeune homme et le tint longtemps embrassé sans pouvoir prononcer une parole, tant il était transporté de joie.

Lorsqu'il fut un peu revenu de l'extrême émotion que lui avait causée cette aventure, il dit au fils d'Abdelaziz : O jeune homme, ouvre les yeux et reconnais ton heureux convive : c'est moi que tu as si bien reçu et à qui tu as fait des présens que ceux des rois n'égalent pas. A ces mots, Aboulcassem, qui n'était pas moins troublé que le calife, sur qui par respect il n'avait osé porter la vue, l'envisagea, et le reconnaissant : O mon souverain maître, s'écria-t-il, ô roi du monde, est-ce vous qui êtes venu chez votre esclave ? En disant cela il se jeta la face contre terre aux pieds d'Haroun, qui le releva et le fit asseoir auprès de lui sur le sofa.

Comment est-il possible, lui dit ce prince, que vous soyez encore en vie ? Alors Aboulcassem raconta toutes les cruautés d'Aboulfatah et par quelle aventure il avait été arraché à la fureur de ce visir. Haroun l'écouta fort attentivement et puis lui dit : Je suis cause de vos derniers malheurs. Etant de retour à Bagdad, je voulus commencer à m'acquitter envers vous. J'envoyai un courrier au roi de Basra ; je lui mandai que mon intention était qu'il vous

remît sa couronne. Au lieu d'exécuter mes ordres, il résolut de vous ôter la vie, car vous devez être persuadé qu'Aboulfatah vous aurait bientôt fait mourir. L'espérance qu'il avait que les supplices vous obligeraient bientôt à lui découvrir votre trésor lui faisait seulement différer votre mort. Mais vous serez vengé. Giafar, avec un grand nombre de troupes, est allé à Basra ; je lui ai donné ordre de se saisir de vos deux persécuteurs et de me les amener. Cependant vous demeurerez dans mon palais et vous y serez servi par mes officiers comme moi-même.

En achevant ces paroles, il prit le jeune homme par la main et le fit descendre dans un jardin rempli des plus rares fleurs. On y voyait plusieurs bassins de marbre, de porphyre et de jaspe qui servaient de réservoirs à une infinité de beaux poissons. Au milieu du jardin paraissait, sur douze colonnes de marbre noir fort hautes, un dôme dont la voûte était de bois de sandal et de bois d'aloès ; les intervalles des colonnes étaient fermés par un double treillis d'or qui formait tout autour une volière pleine de mille et mille serins de diverses couleurs, de rossignols, de fauvettes et d'autres oiseaux harmonieux qui, confondant leurs ramage, faisaient un concert charmant.

Les bains d'Haroun Alraschid étaient sous ce dôme. Ce prince et son hôte se baignèrent ; après quoi plusieurs officiers les couvrirent de linges du plus fin lin et qui n'avaient jamais servi. On revêtit ensuite Aboulcassem de riches habits. Puis le calife le mena dans une salle, où il le fit manger avec lui. On leur apporta des potages de jus de mouton et des blancs-mangers ; on leur servit des grenades d'Amlas et de Ziri, des pommes d'Exhalt, des raisins de Melah et de Sevisse, et des poires d'Ispahan. Après qu'ils eurent mangé de ces potages et de ces fruits, et bu d'un vin délicieux, le calife conduisit Aboulcassem à l'appartement de Zobéide.

Cette princesse paraissait sur un trône d'or au milieu de toutes ses esclaves, qui étaient debout et partagées en deux files ; les unes avaient des tambours de basque, les autres des flûtes douces et les autres des harpes. Elles ne faisaient point alors entendre leurs instrumens ; elles écoutaient toutes avec attention une fille plus belle que les autres, qui chantait une chanson dont le sens était qu'il ne faut aimer

qu'une fois, mais qu'il faut aimer toute sa vie, et pendant qu'elle chantait, la demoiselle qu'Aboulcassem avait donnée au calife jouait de son luth de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène.

D'abord que Zobéide aperçut le calife et le fils d'Abdelaziz, elle descendit de son trône pour les recevoir. Madame, lui dit Haroun, vous voulez bien que je vous présente mon hôte de Basra. Le jeune homme se prosterna aussitôt devant cette princesse, la face contre terre. Mais tandis qu'il était dans cet état, on entendit tout à coup du bruit parmi les esclaves. Celle qui venait de chanter, ayant jeté les yeux sur Aboulcassem, fit un grand cri et s'évanouit.

XVI^e JOUR.

Le calife et Zobéide se tournèrent aussitôt du côté de l'esclave, et le fils d'Abdelaziz s'étant relevé la regarda aussi ; mais il ne l'eut pas envisagée qu'il tomba en faiblesse ; ses yeux se couvrirent de ténèbres, une pâleur mortelle se répandit sur son visage : on crut qu'il allait mourir. Le calife, prompt à le secourir, le prit entre ses bras et le fit peu à peu revenir de son évanouissement.

Lorsqu'Aboulcassem eut repris ses esprits, il dit au prince : Commandeur des croyans, vous savez l'aventure qui m'est arrivée au Caire ; cette esclave que vous voyez est la personne qui a été jetée avec moi dans le Nil, c'est Dardané. — Est-il possible ! s'écria le calife. Le ciel soit à jamais béni d'un si merveilleux événement !

Pendant ce temps-là l'esclave, par le secours de ses compagnes, reprit aussi l'usage de ses sens. Elle voulut se prosterner aux pieds du calife, qui l'en empêcha et lui demanda par quel miracle elle était encore en vie après avoir été précipitée dans le Nil. Commandeur des croyans, dit-elle, j'allai donner dans les filets d'un pêcheur, qui par hasard les retira dans le moment. Il fut assez surpris d'avoir fait une pareille pêche, et comme il s'aperçut que je respirais encore, il me porta dans sa maison, où, par ses soins rappelée à la vie, je lui contai ma déplorable histoire. Il en parut effrayé ; il eut peur que le sultan d'Égypte n'apprit qu'il m'avait sauvée. Ainsi, craignant de perdre la vie pour avoir conservé la mienne, il se hâta de me vendre à un marchand d'esclaves qu.

partait pour Bagdad. Ce marchand m'amena dans cette ville et me présenta peu de temps après à la princesse Zobéide, qui m'acheta.

Tandis que l'esclave parlait, le calife la considérait attentivement, et la trouvant d'une beauté charmante : Aboulcassem, s'écria-t-il dès qu'elle eut cessé de parler, je ne suis plus surpris que vous ayez toujours conservé le souvenir d'une si belle personne. Je rends grâces au ciel de l'avoir conduite ici pour me donner de quoi m'acquitter envers vous. Dardané n'est plus esclave, elle est libre. Je crois, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Zobéide, que vous ne vous opposerez point à sa liberté. — Non, seigneur, répondit la princesse, j'y souscris avec joie et je souhaite que ces deux amans goûtent les douceurs d'une longue et parfaite union après les malheurs qui les ont séparés.

— Ce n'est pas tout, reprit Haroun, je veux que leur mariage se consomme dans mon palais et qu'on fasse pendant trois jours des réjouissances publiques dans Bagdad. Je ne saurais traiter trop honorablement mon hôte de Basra. — Ah ! seigneur, dit Aboulcassem en se jetant aux pieds du calife, si vous êtes au-dessus des autres hommes par votre rang, vous l'êtes encore plus par votre générosité. Permettez que je vous découvre mon trésor, et je vous en abandonne dès à présent la possession. — Non, non, répartit le calife, jouissez tranquillement de votre trésor, je renonce même au droit que j'ai dessus, et puissiez vivre assez longtemps pour l'épuiser !

Zobéide pria le fils d'Abdelaziz et Dardané de lui conter leurs aventures, et elle les fit écrire en lettres d'or. Après cela le calife ordonna les apprêts de leur mariage, qui se fit avec beaucoup de pompe. Les réjouissances publiques qui le suivirent duraient encore lorsqu'on vit revenir le visir Giafar avec les troupes qui tenaient Aboulfatah bien lié. Pour le roi de Basra, il s'était laissé mourir de chagrin de n'avoir pu retrouver Aboulcassem.

Sitôt que Giafar eut rendu compte de sa commission à son maître, on dressa devant le palais un échafaud et l'on y fit monter le méchant Aboulfatah. Tout le peuple, instruit de la cruauté de ce visir, au lieu d'être touché de son malheur, témoignait de l'impatience de voir son supplice. Déjà l'exécuteur avait le sabre à la main, prêt à faire tomber la tête du

coupable, quand le fils d'Abdelaziz se prosternant devant le calife, lui dit : Commandeur des croyans, accordez à mes prières la vie d'Aboulfatah. Qu'il vive, qu'il soit témoin de mon bonheur, qu'il voie toutes les bontés que vous avez pour moi, ne sera-t-il pas assez puni ?

— O trop généreux Aboulcassem, s'écria le calife, que vous méritez bien de régner ! Que les peuples de Basra seront heureux de vous avoir pour roi ! — Seigneur, lui dit le jeune homme, j'ai encore une grâce à vous demander. Donnez au prince Aly ce trône que vous me destinez. Qu'il règne avec la dame qui a eu la générosité de me dérober à la fureur de son père : ces deux amans sont dignes de cet honneur. Pour moi, chéri et protégé du commandeur des croyans, je n'ai pas besoin de couronne, je suis au-dessus des rois.

Le calife, pour récompenser le prince Aly du service qu'il avait rendu au fils d'Abdelaziz, lui envoya des patentes et le fit roi de Basra. Mais trouvant Aboulfatah trop coupable pour lui accorder la liberté avec la vie, il ordonna que ce visir serait enfermé dans une tour obscure pour le reste de ses jours. Quand le peuple de Bagdad sut que c'était l'offensé lui-même qui avait demandé la vie de l'offenseur, on donna mille louanges au jeune Aboulcassem, qui partit peu de temps après pour Basra avec sa chère Dardané, tous deux escortés par des troupes de la garde du calife et suivis d'un très-grand nombre d'officiers.

Sultumemé finit en cet endroit l'histoire d'Aboulcassem Basry. Toutes les femmes de la princesse de Cachemire lui donnèrent de grands applaudissemens. Les unes louèrent la magnificence et la générosité du jeune homme de Basra ; les autres prétendaient que le calife Haroun Alraschid n'était pas moins généreux que lui ; d'autres enfin, ne s'attachant qu'à la constance, disaient qu'Aboulcassem avait été un amant très-fidèle. Alors Farrukhnaz, prenant la parole, dit : Je ne suis pas de votre sentiment : peu s'en est fallu que Balkis ne lui ait fait oublier Dardané. Je veux qu'un amant, si la mort lui enlève sa maîtresse, en conserve toujours un si tendre souvenir qu'il soit incapable d'une passion nouvelle ; mais les hommes ne se piquent pas d'une si grande constance. — Pardonnez-moi, madame, dit Sultumemé, on en a vu dont la fidélité ne s'est jamais démentie. Vous en serez persuadée si vous voulez enten-

dre l'histoire du roi Ruzvanschad et de la princesse Scheheristany. — Voyons, reprit Farukhnaz, je vous permets de nous la raconter. Aussitôt la nourrice la commença de cette sorte :

HISTOIRE DU ROI RUZVANSCHAD ¹ ET DE LA PRINCESSE SCHEHERISTANY.

Un jeune roi de la Chine, appelé Ruzvanschad, étant un jour à la chasse, rencontra une biche blanche à taches bleues et noires, qui avait des anneaux d'or aux pieds, et sur le dos une housse de satin jaune, relevée d'une broderie d'argent.

À la vue d'une si belle proie, le prince, enflammé du désir de s'en rendre maître, courut sur elle à toute bride ; mais la biche, trompant sa poursuite, s'enfuit avec tant de vitesse et de légèreté que bientôt il ne vit pas même la poussière qu'elle élevait en courant. Il ne perdit pas sans chagrin l'espérance de la joindre, et il en était tout mortifié lorsqu'elle s'offrit à ses yeux pour la seconde fois. Il l'aperçut auprès d'une fontaine, où, couchée sur le gazon, elle semblait se délasser de la course qu'elle venait de faire. Il pousse encore son cheval, mais il fait de vains efforts pour la prendre. La biche, le voyant approcher, se lève légèrement, fait deux ou trois bonds et s'élançe dans l'eau, de manière qu'elle ne parut plus.

XVII^e JOUR.

Le roi de la Chine mit promptement pied à terre. Il court, s'agite, tourne sans cesse autour de la fontaine, il remue l'eau, il y cherche sa proie, et n'en découvrant aucunes traces, il demeure fort étonné de cette aventure. Son visir et les autres personnes de sa suite n'en furent pas moins surpris. Le roi, après avoir fait là-dessus bien des réflexions, dit qu'il ne pouvait se persuader que cette biche fût en effet une bête sauvage, et que c'était plutôt une nymphe qui sous cette forme prenait plaisir

¹ Le nom de Ruzvanschad, ainsi que celui de Scheheristany, sont persans et ne conviennent guère dans un conte dont la scène est placée en Chine ; mais cela n'a rien qui doive étonner de la part d'un conteur musulman.

Nos romanciers du moyen âge ne sont ni plus exacts ni plus scrupuleux, et les noms de *Marsile*, de *Gaudisse*, de *Bruhior*, de *Ferrau* donnés à des princes sarrasins n'appartiennent probablement à aucune langue orientale.

à se jouer des chasseurs. Les courtisans furent tous de ce sentiment.

Cependant Ruzvanschad regardait sans cesse la fontaine et soupirait de temps en temps sans savoir pourquoi. Il faut, dit-il à son visir, que je passe ici la nuit. Je veux par curiosité observer cette nymphe. J'ai un secret pressentiment que je la verrai sortir de l'eau. Après avoir pris cette résolution, il renvoya tout son monde, à la réserve du visir. Ils s'assirent tous deux sur l'herbe et continuèrent à s'entretenir de la biche blanche jusqu'à la nuit. Alors le roi, fatigué de la chasse, voulut prendre un peu de repos. Muezin, dit-il à son visir, je ne puis me défendre du sommeil. Veille pendant que je dormirai. Que tes yeux soient toujours attachés sur la fontaine, et si tu vois paraître quelque chose, ne manque pas de me réveiller. Muezin, bien qu'accablé de lassitude, veilla quelque temps pour plaire au roi ; mais enfin, se sentant assoupi malgré son zèle, il s'endormit.

Leur sommeil dura peu. Ils se réveillèrent en sursaut l'un et l'autre au bruit d'une symphonie charmante qui se fit entendre assez près d'eux, et pour comble d'étonnement, ils aperçurent un magnifique palais fort éclairé et que la main des hommes ne pouvait avoir élevé. Muezin, dit le roi tout bas, qu'est-ce que ceci ? Quels concerts frappent nos oreilles ? Quel palais s'offre à nos yeux ? — Seigneur, répondit le visir, tout ceci sans doute n'est point naturel. C'est un enchantement. Plût au ciel que nous eussions abandonné cette fontaine ! Ce palais est peut-être un piège que quelque magicien tend à votre majesté. — Quoi que ce puisse être, reprit le prince, ne pense pas que la crainte m'arrête. Marchons vers ce palais, ajouta-t-il en se levant ; voyons quelle sorte de gens l'habitent. Cesse de me vouloir faire envisager des malheurs. Plus tu me représenteras de périls et plus tu me donneras d'envie de m'y exposer.

Le visir voyant son maître déterminé à tenter l'aventure n'osa plus s'opposer à son dessein. Ils marchent tous deux vers le palais, ils arrivent à la porte, ils la trouvent ouverte, ils entrent dans une grande cour et de là dans une salle pavée de porcelaines de la Chine, ornée de sofas et de tapisseries de brocart d'or et parfumée des plus agréables odeurs. Ils traversèrent cette salle, où il n'y avait personne.

et passèrent dans une autre, où ils virent sur un trône d'or une jeune dame toute couverte de pierreries et dont l'extrême beauté les surprit.

Elle paroissait écouter avec beaucoup d'attention cinquante ou soixante demoiselles dont les unes chantaient et les autres jouaient du luth. Elles avaient toutes des habits de taffetas couleur de rose parsemés de perles, et elles se tenaient debout devant le trône. Ruzvanschad ne pouvait entendre de plus belles voix ni des sons plus touchans ; mais il y fit peu d'attention : la dame qui était sur le trône l'occupait tout entier.

Quand les demoiselles aperçurent ce prince, elles cessèrent de chanter. Il fit une profonde révérence, et s'étant avancé au milieu de la salle, il adressa ce discours à la dame dont il se sentait déjà charmé : O ravissante reine des cœurs, qui venez d'asservir par vos premiers regards le souverain maître de la Chine, apprenez-moi, de grâce, le nom de cette merveilleuse nymphe dont la vue produit des effets si puissans. La dame sourit à ces paroles et répondit : Je suis une biche qui sait enchaîner les lions. Je suis cette proie que vous avez poursuivie aujourd'hui et qui s'est jetée dans la fontaine. — Mais, madame, reprit le prince, que dois-je penser de ces métamorphoses ? Mon amour en est alarmé. Que sais-je si dans ce moment vous n'offrez point à mes yeux de trompeuses apparences ! — Non, répartit la dame, je vous parais telle que je suis naturellement. Il est vrai que je change de formes quand il me plaît ; je me rends à mon gré visible et invisible aux hommes ; mais tout cela se fait sans enchantement, et le pouvoir de me transformer en ce que je veux est un avantage que j'ai reçu du ciel en naissant.

À ces mots la dame descendit de son trône, s'approcha du roi, le prit par la main et le mena dans une chambre où il y avait une table couverte de viandes délicates. Elle le fit asscoir et se mit entre lui et Muezin, qui de tout ce qu'il voyait n'augurant rien de bon pour son maître, s'attendait à quelque triste événement.

Pour le jeune roi, il était enchanté de la dame ; aucune réflexion ne troublait le plaisir qu'il prenait à la regarder. Il voulut la servir, mais elle lui dit : Mangez vous deux. Pour nous, l'odeur des parfums ou celle des viandes nous sert de nourriture.

XVIII^e JOUR.

Aussitôt que le prince et son visir eurent mangé, deux demoiselles leur présentèrent à chacun une coupe d'agate, remplie d'un vin de couleur de pourpre. Ils burent, et ces mêmes demoiselles avaient soin de tenir toujours les coupes pleines. On apporta aussi du vin à la dame, mais elle n'en but pas une goutte. Elle se contentait de le sentir, et la seule odeur faisait sur elle autant d'effet que la liqueur même sur Ruzvanschad. Ils commencèrent à s'échauffer. Le roi dit à la dame mille choses passionnées, et la dame, se laissant attendrir, lui parla dans ces termes :

Prince, quoique vous soyez d'une espèce inférieure à la mienne, je n'ai pu m'empêcher de vous aimer. Et pour vous apprendre de quel prix est la conquête que vous avez faite, je ne veux pas que vous ignoriez plus longtemps qui je suis. On voit dans la mer une île appelée Schocheristan. Elle est habitée par des génies dont le roi se nomme Menoutcher¹. Je suis fille unique de ce prince, et Scheheristany est mon nom.

Il y a trois mois que j'ai quitté la cour de mon père et que, curieuse de voir tous les différens pays où vivent les enfans d'Adam, je me plais à voyager. J'ai parcouru tout le monde, et j'étais prête à m'en retourner à Schocheristan lorsqu'en traversant aujourd'hui vos états, je vous ai vu à la chasse. Je me suis arrêtée pour vous regarder ; mes sens se sont troublés tout à coup et je ne vous ai pas perdu de vue que je suis tombée dans une profonde rêverie. Il m'est échappé quelques soupirs, et sentant que malgré moi j'étais occupée de vous, j'en ai rougi. Est-il possible, disais-je, qu'un homme cause le trouble qui m'agite ? Un enfant d'Adam triomphera-t-il de ma fierté ? J'ai eu honte de ma faiblesse et j'ai voulu promptement m'éloigner de vous ; mais, arrêtée comme par le pouvoir d'un charme, je n'en ai pas eu la force. Alors, cédant aux tendres mouvemens qui retenaient mes pas, je n'ai plus songé qu'à chercher les moyens de vous plaire. J'ai pris la forme d'une biche blanche et me suis présentée devant vous pour vous attirer. Vous m'avez poursuivie, et après

¹ Menoutcher, ou Menoutcheher, est aussi le nom d'un roi persan qui figure dans la partie héroïque et fabuleuse des *Annales de la Perse*.

que je me suis jetée dans la fontaine, vous ne sauriez croire avec quel plaisir je vous ai vu fatiguer l'eau pour me retrouver. Je me suis applaudie de votre inquiétude, j'en ai conçu un heureux présage. Attentive à tous vos discours, j'ai été ravie d'entendre que vous vouliez passer la nuit auprès de la fontaine, et pendant que vous dormiez, j'ai fait bâtir ce palais pour vous recevoir. Les génies qui me servent l'ont construit en un moment.

Scheheristany allait continuer lorsqu'il entra une demoiselle qui paraissait fort affligée. La princesse, lisant sur son visage le malheur qu'elle venait lui annoncer, fit un grand cri. Ensuite elle se frappa le visage et se prit à pleurer amèrement. Quel spectacle pour le roi de la Chine ! Vivement touché de la douleur qu'elle faisait paraître, il était fort en peine d'en savoir la cause. Il allait la demander quand la demoiselle qui venait d'arriver s'avança et dit à la princesse : O reine, vous savez que les génies, quoiqu'ils vivent plus longtemps que les hommes, ne laissent pas d'être comme eux sujets à la mort. Vous avez perdu le roi votre père, il vient de passer de la vie périssable à la vie éternelle. Tous les peuples vous demandent, ils vous attendent pour vous couronner. Venez donc recevoir l'hommage de vos nouveaux sujets et répondre à l'impatience qu'ils ont de vous rendre tous les honneurs qui vous sont dus. Le grand visir mon père m'a chargée de hâter votre retour.

— Maimona, lui répondit la princesse, c'est assez, je reconnaitrai le zèle de votre père et celui que vous me marquez. Je vais partir avec vous tout à l'heure. Adieu, prince, ajouta-t-elle en se tournant vers Ruzvanschad et lui tendant une de ses belles mains, qu'il baisa avec transport, il faut que je vous quitte, mais soyez assuré que nous nous reverrons quelque jour. Si je vous retrouve amoureux et fidèle, je n'aurai point d'autre époux que vous.

Elle disparut en achevant ces mots. Aussitôt une épaisse nuit succédant à la clarté des bougies dont le palais était illuminé laissa le roi de la Chine et son visir dans une obscurité à ne pouvoir rien discerner, et ils demeurèrent dans cet état jusqu'au jour, qui leur causa une nouvelle surprise, car au lieu d'être dans un palais, comme ils se l'imaginaient, ils se trou-

vèrent au milieu de la campagne sans apercevoir la moindre maison.

Muezin, dit alors le prince, faut-il prendre pour un songe tout ce qui vient de nous arriver ? — Non, seigneur, répondit le visir, je crois plutôt que c'est un enchantement. La dame que nous avons vue est quelque effroyable magicienne qui, pour vous inspirer de l'amour, aura pris la forme d'une charmante nymphe, et toutes ces belles demoiselles qui chantaient et jouaient si bien du luth sont autant de démons dévoués à ses charmes.

Quelque vraisemblance qu'il y eût dans ce que disait Muezin, le roi était trop amoureux pour le croire, et ne voulant pas perdre l'opinion avantageuse qu'il avait conçue de sa dame, il s'en retourna dans son palais, résolu d'en conserver toujours un vif et tendre souvenir. En effet, loin de l'oublier, bien qu'il n'en reçût aucunes nouvelles et que le visir ne cessât de combattre sa passion, il tomba dans une profonde mélancolie. Il abandonna tous les plaisirs, il n'en pouvait goûter aucun que celui de la chasse, encore n'allait-il chasser qu'aux lieux où la biche blanche lui était apparue et où il se flattait quelquefois de la revoir.

Cependant il y avait près d'une année qu'il aimait sans qu'il eût sujet de se flatter qu'il n'aimait pas un objet chimérique. Il commençait à craindre que tout ce qu'il avait vu ne fût un enchantement. Il lui prit envie de voyager, dans l'espérance qu'en voyageant, toutes ces images s'effaceraient insensiblement de son esprit. Il laissa la conduite du royaume à Muezin, et malgré tout ce que ce ministre lui put représenter pour le détourner du dessein qu'il avait pris de ne vouloir être accompagné de personne, il partit tout seul une nuit, monté sur un fort beau cheval qui avait une selle et une bride d'or enrichies de rubis et d'émeraudes. Ce prince était couvert de riches habits et portait un large cimenterre dont le fourreau était parsemé de diamans.

Il avait déjà traversé ses états, il avait même gagné les frontières du Thibet, et il s'avançait vers la capitale de ce royaume. Il n'en était qu'à deux petites journées lorsqu'il s'arrêta sous un gros arbre, dont l'épais feuillage faisait beaucoup d'ombre. A peine eut-il mis pied à terre pour se reposer quelques momens qu'il aperçut assez près de lui, sous un autre arbre, une dame qui ne paraissait pas avoir dix-huit

ans. Elle était assise, la tête appuyée sur une de ses mains; elle rêvait profondément, et l'on jugeait à son air triste qu'il fallait que quelque malheur lui fût arrivé. Les habits qui la couvraient étaient tout déchirés, mais au travers de ses haillons on ne laissait pas de remarquer que c'était une très-belle personne et qui ne devait pas être du commun. Ruzvanschads'approcha d'elle, et après lui avoir offert son secours, lui demanda qui elle était. La dame lui répondit : Je suis fille et femme de roi, et cependant je ne suis point ce que je dis. Je suis princesse et ne suis point ce que je suis.

XIX^e JOUR.

Le roi de la Chine ne savait que penser de la jeune dame, il crut qu'elle avait perdu l'esprit. Madame, reprit-il, rappelez votre raison et me croyez disposé à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. — Seigneur, dit-elle alors, je ne suis point étonnée que vous me regardiez comme une folle. Le discours que je viens de vous tenir a dû vous paraître insensé; mais vous me le pardonnerez sans doute quand vous saurez mes malheurs. Je vais vous les apprendre pour reconnaître votre générosité.

HISTOIRE DU JEUNE ROI DE THIBET ET DE LA PRINCESSE DES NAIMANS.

Je suis, poursuivit-elle, fille d'un roi des Naimans. Mon père n'ayant pas d'autre enfant que moi lorsqu'il mourut, tous les grands et le peuple me proclamèrent reine, et en attendant que je fusse en âge de régner, car je n'avais encore que quatre ans, on confia le gouvernement de l'état au visir Aly Bin-Haytam, qui avait épousé ma nourrice et dont on connaissait la capacité. Ce sage ministre fut aussi chargé de mon éducation. Il commençait à m'enseigner l'art de régner, et j'allais bientôt prendre connaissance des affaires, quand la fortune, qui donne et ôte à son gré les diadèmes, vint me précipiter du haut du trône dans un abîme affreux. Un frère de mon père, le prince Mouassac, qu'on croyait mort depuis longtemps et qu'on disait avoir été tué dans une bataille donnée contre les Mogols, parut tout à coup dans le pays des Naimans. Quelques grands seigneurs, qui avaient été autrefois de ses amis, entrèrent dans

II.

ses intérêts et, secondant l'ambition qui l'animaient, excitèrent dans l'état une révolte en sa faveur. Le visir Aly s'efforça vainement de l'apaiser. Au lieu d'éteindre ce feu qui s'allumait, il ne fit que l'irriter : en un mot, tous mes peuples se laissèrent séduire par les pratiques de Mouassac et se déclarèrent pour lui.

L'usurpateur ne se vit pas plutôt couronné qu'il voulut s'assurer de ma personne et me faire mourir pour prévenir tout ce que le zèle de quelques amis qui me restaient pourrait entreprendre pour moi. Mais le visir Aly et ma nourrice, sa femme, trouvèrent moyen de me soustraire à la fureur du tyran. Ils m'enlevèrent une nuit, nous sortîmes d'Albasin et par des chemins détournés nous gagnâmes le Thibet¹. Nous allâmes demeurer dans la capitale

¹ Le Thibet, comme on sait, est un royaume faisant partie de l'empire de la Chine. Il est le siège de cette branche de la religion bouddhique ayant pour chef le grand lama, souverain et père spirituel des Thibétains et des Tartares. Je crois devoir reproduire ici sur ce divin personnage quelques détails curieux que j'emprunte au *Mémoire d'Abel Rémusat sur l'origine de la hiérarchie lamatique*.

Selon la croyance indienne, les âmes humaines sont sujettes à la transmigration et ne quittent un corps que pour renaitre sous une autre forme. Le divin réformateur qui établit il y a environ trois mille ans la religion bouddhique a usé de ce privilège pour perpétuer sa doctrine et la préserver à jamais de toute altération. En conséquence, à peine avait-il payé son tribut à la nature, 970 ans avant notre ère, qu'il revint au monde sous une forme nouvelle et devint son propre successeur. S'attachant invariablement à cette manière d'agir, il ne mourut plus que pour renaitre, de sorte que, selon la doctrine des bouddhistes, le dieu Bouddha est encore vivant à présent même, sous le nom de *grand lama*, dans la capitale du Thibet.

Les premiers patriarches qui héritèrent de l'âme du divin réformateur vivaient d'abord dans l'Inde à la cour des rois du pays, dont ils étaient les conseillers spirituels. Le dieu se plaisait à naître tantôt dans la classe des brâhmanes, tantôt dans celle des guerriers, tantôt dans celle des marchands, et le lieu de sa naissance n'était pas moins varié. Au cinquième siècle de notre ère, Bouddha, alors fils d'un roi de Mabâr, dans la presqu'île, quitta l'Inde pour aller fixer son séjour à la Chine, et cette démarche parait devoir être attribuée aux persécutions des brâhmanes. Exilés du pays qui avait vu naître le réformateur, les patriarches successeurs de Bouddha, après avoir été réduits pendant huit siècles à une existence précaire et dépendante, parvinrent dans le treizième siècle au faite des grandeurs. Ce fut aux conquêtes de Genghiz-Khan et de ses premiers successeurs qu'ils en furent redevables.

Trente-trois ans après la mort du conquérant tartare, par l'ordre d'un de ses petits-fils, le Bouddha vivant fut élevé au rang des rois. Comme le divin personnage était né au Thibet, on lui assigna des domaines dans ce pays, et le mot de *lama*, qui signifiait *prêtre* dans sa langue, commença dès lors à acquiescer quelque célébrité. Environ deux siècles après, le saint pontife reçut le titre pompeux de *dalat-lama*, ce qui en mogol signifie lama pareil à l'Océan. Aujourd'hui le chef suprême des *lamas* est confondu parmi les moindres vassaux de l'empereur de la Chine.

« Un des principaux lamas, dit M. Rémusat, ayant encouru la disgrâce de Khian-Loung, se vit obligé, malgré sa répugnance, à venir faire un voyage à la cour. L'empereur l'y accueillit avec

de ce royaume, où le visir passa pour un peintre indien, et moi pour sa fille. Il avait appris à peindre, et il possédait cet art si parfaitement qu'il acquit bientôt de la réputation. Quoique nous eussions une grande quantité de pierreries et que nous pussions vivre avec éclat, nous menions une vie obscure, comme si nous eussions été réduits à subsister du pinceau d'Aly. Nous craignons les émissaires de Mouaffac et nous ne voulions point qu'on nous soupçonnât d'être autre chose que ce que nous paraissions.

Deux années s'écoulèrent pendant ce temps-là. Je perdis insensiblement les idées de grandeur qu'on m'avait inspirées, et prenant des sentimens conformes à mon malheur, déjà je commençais à m'accoutumer à l'obscurité d'une condition commune. Il semblait que je n'eusse jamais été que la fille d'un simple particulier, je ne me souvenais plus d'avoir été sur le trône. La tranquillité dont je jouissais me faisait oublier le passé, ou si quelquefois encore je rappelais dans ma mémoire le rang glorieux que j'avais occupé, je ne l'envisageais plus que comme un joug dont j'étais dégagée, et libre des soins attachés à la puissance souveraine, je pardonnais à la fortune de me l'avoir ôtée. Plût au ciel, hélas ! que j'eusse passé le reste de ma vie dans cet état obscur et heureux ! Mais non, il faut remplir sa destinée, et il n'est pas moins inutile de se plaindre des disgrâces que de vouloir les prévenir.

Le visir fit quelques tableaux qui furent admirés de toute la ville de Thibet. Le roi en entendit parler et eut envie de les voir. Il vint lui-même chez Aly, qui les lui montra. Ce prince en fut très-satisfait, aussi bien que de la conversation du peintre. Pendant qu'ils s'entretenaient tous deux, j'entrai dans la chambre où ils

des honneurs extraordinaires jusqu'à envoyer au-devant de lui son fils aîné porteur de présens magnifiques. A peine le lama, charmé d'une si belle réception, était-il installé dans le monastère où l'on avait tout préparé pour son séjour, qu'il tomba malade et qu'au bout de quelques jours *il changea tout à coup de demeure* : c'est l'expression usitée en pareille circonstance.

« Les médecins du palais, que la bonté de l'empereur avait chargés de donner des soins au lama, n'eurent pas le moindre scrupule sur la nature de sa maladie. Toutefois l'empereur jugea à propos d'écartier tous les soupçons, et dans une lettre assez peu propre à remplir cet objet, il fit cette réflexion, *que l'aller et le venir n'étaient qu'une même chose pour le lama, ce qui veut dire qu'étant mort à Péking, il devait lui être indifférent de renaitre dans le Thibet et qu'il avait eu de moins la fatigue du voyage.* » (*Mélanges asiatiques*, t. 1^{er}, p. 146.)

étaient, entraînée par la curiosité de voir le roi. Jecrus que, ne paraissant devant lui que comme la fille du peintre, il ne ferait aucune attention à moi. Je me trompai : il me regarda, il fut même frappé de ma vue. Je m'en aperçus et me retirai. Il ne fit pas semblant toutefois de m'avoir remarquée, et il continua de parler au visir, mais avec tant de trouble et d'émotion, avec un air si inquiet qu'il ne fut pas difficile de juger que j'avais fait sur lui quelque impression. Effectivement ce prince revint dès le lendemain chez Aly : il y revint encore les jours suivans. Sous prétexte de chercher des tableaux, il entra dans toutes les chambres et faisait si bien qu'il pénétrait toujours jusqu'à celle où j'étais. Il ne me disait rien, à la vérité, mais ses regards enflammés ne me découvraient que trop ses sentimens.

Un jour il offrit au visir un appartement dans son palais avec une grosse pension, voulant, disait-il, arrêter dans ses états et s'attacher un si fameux peintre. Aly devina sans peine le motif de cette proposition, et comme il en voyait les conséquences, il me dit : Je m'aperçois, ma reine, que le roi de Thibet vous aime. L'amour a plus de part que la peinture aux offres qu'il nous fait. Nous allons loger dans son palais, il ne manquera pas de chercher tous les jours à vous entretenir de sa passion. Souvenez-vous de votre naissance, et bien loin d'accorder aux soupirs de ce prince une indigne victoire, résistez courageusement aux pressantes instances de sa tendresse. S'il est assez amoureux pour vouloir vous associer à son rang, vous l'écouteriez ; s'il a d'autres vues, nous saurons bien les tromper. Je promis au visir de suivre exactement ses conseils. Je ne lui dis point que j'avais remarqué aussi bien que lui l'amour du roi et encore moins ce que cette découverte avait produit en moi. Le prince était jeune, beau, parfaitement bien fait : je ne pus me défendre d'avoir pour lui les mêmes sentimens que je lui avais inspirés.

XX^e JOUR.

Cependant, quelque penchant que je me sentisse pour le roi de Thibet, je me promettais bien de le lui cacher s'il n'avait pas d'autre dessein que de tenter ma vertu ; mais ce prince m'épargna la peine de me contraindre longtemps. Je ne fus pas plutôt dans son palais

qu'il me déclara son amour de la manière que je le souhaitais. Vous m'avez charmé, me dit-il, dès le premier moment que je vous ai vue. J'ai été depuis sans cesse occupé de vous, et je sens que je ne puis vivre sans vous posséder; mais quelque vive ardeur qui m'emflamme, ne croyez pas que je veuille vous traiter comme une esclave: j'ai pour vous autant de respect que j'en aurais pour la fille du roi de la Chine, et je prétends, en vous donnant ma foi, vous placer sur le trône de Thibet.

Je remerciai le prince de l'honneur qu'il me voulait faire, et prenant cette occasion pour lui apprendre qui j'étais, je lui contai mon histoire, qui le toucha vivement. Ma princesse, s'écria-t-il, je vois bien que le ciel m'a réservé l'honneur de vous venger, puisque vous êtes venue chercher un asile au Thibet. Oui, le perfide Mouaffac sera bientôt puni d'avoir osé prendre votre place. Consentez que je vous épouse aujourd'hui et soyez assurée que dès demain je lui enverrai des ambassadeurs pour lui déclarer la guerre s'il refuse de vous céder le trône qu'il a usurpé. Je fis de nouveaux remerciemens au roi et lui avouai qu'en nous voyant tous deux pour la première fois, si j'avais fait sur lui quelque impression, je ne l'avais pas aussi impunément regardé. Cet aveu le charma. Il prit une de mes mains, il la baisa avec transport et me jura qu'il m'aimerait toujours. Il m'épousa dès le jour même, et notre mariage fut célébré dans la ville par de grandes réjouissances.

Le lendemain, le roi, comme il me l'avait promis, nomma des ambassadeurs pour aller au pays des Naïmans. Ils partirent en diligence et ils ne furent pas sitôt arrivés à la cour qu'ils demandèrent audience. On la leur accorda. Ils dirent à ce prince que leur maître m'ayant épousée, ils venaient le sommer de me restituer le royaume de Naïmans, ou sur son refus lui déclarer la guerre. Mouaffac, bien que hors d'état de résister au roi de Thibet, fut assez fier pour mépriser ses menaces, de sorte que les ambassadeurs étant de retour annoncèrent à leur maître le refus de l'usurpateur. Aussitôt on fit des levées dans tout le royaume de Thibet et l'on mit sur pied une armée nombreuse; mais dans le temps que les troupes assemblées étaient prêtes à marcher contre les Naïmans, il vint des députés de la

part de ces peuples pour m'assurer de leur obéissance et m'apprendre que mon oncle Mouaffac était mort après quelques jours de maladie. Sur cette nouvelle le roi congédia son armée et résolut d'envoyer Aly régner pour moi dans le pays des Naïmans. Ce ministre était prêt à partir lorsqu'une aventure à laquelle je ne me serais jamais attendue l'en empêcha.

Un soir j'étais assise sur un sofa dans mon cabinet et je lisais quelques chapitres de l'Alcoran. Après les avoir lus je me levai pour aller trouver le roi, qui était déjà couché. Un fantôme effroyable se présenta tout à coup au-devant de mes pas et disparut dans le moment. Je fis un si grand cri que je réveillai le roi, qui dormait. Il accourut à moi promptement et me demanda pourquoi j'avais crié. Je lui en dis la cause, et, rassurée par sa présence, j'étais déjà disposée à croire que le fantôme qui m'était apparu venait de ma seule imagination, que la lecture avait échauffée. Le prince m'écouta fort attentivement, et bien loin d'achever de dissiper ma frayeur, il me dit: Je suis plus troublé que vous et je ne comprends pas, madame, comment vous pouvez être en même temps dans mon lit et dans ce cabinet. — Seigneur, lui dis-je, je ne conçois rien au discours que vous me tenez. Parlez-moi, de grâce, plus clairement. — Hé bien, repartit-il, vous n'avez qu'à vous approcher du lit et vous allez voir la chose du monde la plus étonnante. En effet, m'étant avancée jusqu'au chevet, j'aperçus, avec toute la surprise que vous pouvez penser, une jeune dame qui me ressemblait parfaitement: elle avait tous mes traits et toute ma figure.

O ciel! m'écriai-je à ce spectacle, quel objet s'offre à ma vue! Quel prodige inouï... — Ah! méchante, interrompit cette dame d'un ton de voix pareil au mien, il faut que tu sois bien effrontée pour oser prendre ma forme! Quel est donc ton dessein, scélérate enchantresse? Crois-tu que le roi mon époux, trompé par ces apparences qui lui laissent ignorer laquelle de nous deux est sa femme, pourra me chasser de son lit et te donner ma place? Perds cette espérance, ton artifice sera inutile. Malgré tes enchantemens, mon mari voit bien que tu n'es qu'une misérable. — Mon cher seigneur, ajouta-t-elle en s'adressant au prince, faites arrêter cette perfide magicienne, ordonnez tout à l'heure qu'on la jette dans un som-

bre cachot, et que demain elle expie dans les flammes sa coupable intention.

XXI^e JOUR.

Si la parfaite ressemblance qui était entre cette dame et moi, poursuivit la princesse des Naïmans, m'avait étonnée, son discours insolent me surprit encore davantage. Au lieu de répondre sur le même ton, je ne pus m'empêcher de pleurer, et je dis au roi : Seigneur, je croyais avoir épuisé ma mauvaise fortune ; j'avais lieu de penser qu'après avoir uni mon sort au vôtre, tous mes malheurs étaient finis ; mais, hélas ! un démon jaloux de mon bonheur vient le traverser. Il emprunte mes traits et veut passer pour moi-même ; il a réussi. Vous ne me connaissez plus, vous me confondez avec lui, regardez-moi, de grâce ; si votre femme vous est chère encore, votre cœur doit la démêler au travers du charme qui trompe vos yeux. J'atteste le ciel que je suis la princesse des Naïmans.

La dame couchée m'interrompit pour la seconde fois : Vous en avez menti, me dit-elle, vous êtes une impudente et vous faites assez voir ce qu'on doit penser de vous. Les traitres ont d'abord recours aux sermens, et leurs yeux, prompts à servir leur perfidie, leur fournissent toujours des pleurs. — Cessez, nous dit alors le roi, finissez des discours qui ne m'apprennent point ce que je veux savoir. Vous ne faites que m'embarasser l'une et l'autre. Je ne puis reconnaître ma femme ; l'une de vous deux est une magicienne qui cherche à me séduire ; mais il ne m'est pas possible de la distinguer, et je craindrais, en voulant punir la coupable, de faire tomber le châtiment sur l'innocente.

Le roi, ne pouvant donc me démêler de la magicienne, appela le chef de ses eunuques et lui commanda de nous enfermer dans des appartemens séparés. Nous y passâmes le reste de la nuit. Le lendemain le prince fit venir le visir Aly et sa femme et leur conta toute l'aventure. Ils demandèrent à nous voir toutes deux ensemble, ne doutant point, quelque chose que leur pût dire le roi, qu'ils ne me reconnussent ; mais ils nous trouvèrent si semblables l'une à l'autre qu'il ne leur fut pas moins impossible qu'au roi de discerner le mensonge de la vérité. Ma nourrice même, se ressouvenant que j'avais apporté en naissant

une marque au genou, nous visita et fut assez surprise lorsqu'elle vit que nous avions toutes deux le même signe au même endroit. Ils ne se rebutèrent point pour cela, ils commencèrent à nous interroger séparément. La dame répondit à leurs questions comme moi-même, de sorte qu'ils ne savaient ce qu'ils devaient penser. Il parut cependant à ma nourrice que mes réponses étaient les plus justes, et elle décida pour moi.

Mais on ne s'arrêta point à son sentiment, et tous les visirs que le roi avait assemblés jugeant au contraire que la dame qu'on avait trouvée couchée dans le lit du prince était la reine et l'autre la magicienne, ils conclurent qu'il fallait me brûler. Le roi ne voulut pas suivre un avis si cruel, de peur de faire mourir sa femme en croyant la venger : il se contenta de me bannir de la cour. On m'ôta mes habits, on me couvrit de haillons et l'on me mit hors de la ville. Je suis venue jusqu'ici en vivant des provisions que les personnes charitables m'ont données. Voilà mon histoire, seigneur, ajouta la princesse des Naïmans. J'espère qu'après cela vous conviendrez que j'ai eu raison de vous dire que je suis fille et femme de roi, et que cependant je ne suis point ce que je dis, que je suis princesse et ne suis point ce que je suis.

En cet endroit la reine de Thibet ayant cessé de parler, Ruzvanschad prit la parole et lui dit : Consolez-vous, madame, vos malheurs sont parvenus à leur comble et vous ne devez pas douter que la fortune désormais ne vous devienne favorable ; car, comme dit un de nos poètes, une chose qui est arrivée au point de sa perfection touche au moment de sa décadence, et un malheur extrême est voisin de la prospérité. Attends-toi à périr, ajoute le même poète, quand on te dira que tu es parfait, et prépare ton cœur à la joie lorsque l'adversité te fera sentir ce qu'elle a de plus rigoureux. C'est ainsi que le ciel a réglé la vie des hommes. Pour vous convaincre de cette vérité, je veux, madame, vous conter l'histoire du visir Caverscha.

HISTOIRE DU VISIR CAVERSCHA ¹.

Un roi d'Hyrcanie appelé Codavende avait

¹ L'Histoire du visir Caverscha ne diffère point pour le fond de celle du Bon visir injustement emprisonné dans la continua-

un visir nommé Caverscha. Ce ministre, homme d'un esprit supérieur et d'une expérience consommée, voulut un jour se baigner. Il était auprès de la cuve du bain, il tira de son doigt sa bague en badinant et la laissa tomber par hasard dans la cuve, mais au lieu d'aller au fond, elle demeura sur la surface de l'eau.

Caverscha, frappé de ce prodige, ordonna aussitôt à ses officiers d'enlever de sa maison toutes ses richesses et de les aller cacher dans un lieu qu'il leur nomma, en leur disant que le roi son maître était sur le point de le faire arrêter. Effectivement, ses domestiques n'avaient pas encore emporté tous ses meubles, que le capitaine des gardes du roi arriva chez lui avec des soldats et lui dit qu'il avait ordre de le mener en prison. Le visir s'y laissa conduire, pendant qu'une partie des soldats se saisit de tout ce qui était resté dans sa maison. Ce malheureux ministre, que Codavende traitait ainsi sur de faux rapports, demeura plusieurs années dans les fers. Il n'avait pas la liberté d'entretenir ses amis. On lui refusait toute sorte de consolations, et tous les jours le roi donnait quelque nouvel ordre qui augmentait la rigueur de sa prison.

Il avait envie depuis longtemps de manger du rommanaschy¹. Il en demandait sans cesse et l'on avait la cruauté de lui en refuser, tant on s'attachait à le mortifier. Cependant, un jour le concierge lui en porta par pitié et lui en présenta dans un bassin de porcelaine. Le visir, ravi d'avoir enfin ce qu'il avait si ardemment désiré, se disposait à contenter ses désirs, quand deux gros rats, qui se battaient, venant à passer tout à coup auprès du rommanaschy qu'il avait mis à terre pour un moment, tombèrent dedans et le rendirent immonde. Caverscha n'en voulut pas manger, mais il envoya dire à ses domestiques d'aller reprendre ses richesses et de les reporter dans sa maison, parce que, disait-il, le roi son maître était prêt à le retirer de prison et à le rétablir dans son premier poste. Cela ne manqua pas d'arriver encore : Codavende lui rendit la liberté dès le jour même, et l'ayant fait venir en sa présence, il lui dit : J'ai re-

connu votre innocence, j'ai fait étrangler vos ennemis, je vous redonne ma confiance avec le rang que vous occupiez auparavant.

Alors les amis de Caverscha, sachant ce qui s'était passé, lui demandèrent comment il avait su qu'il devait être arrêté et ensuite délivré de prison. Quand j'ai vu, leur dit le visir, que ma bague au lieu de s'enfoncer demeurait sur l'eau, j'ai jugé par là que ma gloire était arrivée à son dernier degré, et que mon bonheur ne pouvant plus croître allait, selon l'ordre du ciel, se changer en adversité. Lorsque dans ma prison j'ai demandé en vain si longtemps du rommanaschy, j'ai bien vu que mon malheur durait encore; et enfin, quand on m'en a apporté, les rats qui sont tombés dedans m'ont fait connaître que j'étais parvenu aux bornes prescrites à ma mauvaise fortune, et que ma douleur extrême serait bientôt suivie d'une parfaite joie.

Ne vous abandonnez donc point, madame, à votre désespoir, poursuivit le roi de la Chine, vous êtes peut-être sur le point d'éprouver le plus heureux sort. Imité-moi, livrez-vous aux plus douces jouissances. Hélas! je ne sais si je ne suis pas, comme vous, le jouet d'une magicienne, ou si la personne que j'aime n'est point quelque affreux démon. Ruzvanschad en même temps lui apprit son nom et lui raconta l'aventure de la biche blanche.

Il en avait à peine achevé le récit, qu'ils aperçurent tous deux un jeune homme à cheval qui attira toute leur attention. Il était presque nu et il courait à bride abattue. Il passa si près d'eux que la reine le reconnut et s'écria : Ciel! voilà mon mari. Mais il ne jeta point les yeux sur elle, il avait l'air effrayé; et en courant à toute bride, il regardait de temps en temps derrière lui, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

XXII^e JOUR.

La jeune reine de Thibet et Ruzvanschad conduisirent de l'œil le jeune homme, et ils ne l'avaient point encore perdu de vue, qu'ils virent venir un autre cavalier qui pressait aussi très-vivement les flancs de son cheval. Celui-ci avait de magnifiques habits et tenait à la main un sabre nu et teint de sang. On voyait bien qu'il poursuivait le premier et qu'il brûlait d'impatience de le joindre; mais ce qu'il y

tion des *Mille et une Nuits*, publiée par M. Jonathan Scott. (*Arabian Nights*, vol. VI, p. 375. — *Mille et une Nuits*, édition de M. Deslains, t. VI, p. 280.) Le conte traduit par le savant orientaliste anglais a dû en conséquence être exclu de notre collection.

¹ C'est un mets où il entre des grains de Grenade. (*Péris*.)

avait de merveilleux, c'est qu'il lui ressemblait si parfaitement que la princesse l'ayant envisagé ne put s'empêcher de dire encore : O ciel ! voilà mon mari ! Il était si occupé de sa poursuite qu'il passa fort près de la reine sans la remarquer. Madame, dit le roi de la Chine, il faut avouer que rien n'est plus surprenant que ceci. Seigneur, lui répondit la princesse, vous pouvez juger par là qu'en vous racontant mon histoire, ce n'est pas une fable que je vous ai débitée.

Pendant qu'ils raisonnaient sur la singularité de cet événement, il parut un troisième cavalier. Pour celui-ci, bien qu'il ne courût pas moins vite que les deux autres, il ne passa pas sans regarder Ruzvanschad et la reine. C'était le visir Aly-Bin-Haytam. La princesse et lui se reconnurent bientôt. Ce ministre descendit promptement de cheval, et se jetant aux pieds de la reine : Ah ! Madame, lui dit-il, c'est donc vous que je vois. Le ciel soit à jamais béni de vous avoir conservée. S'il laisse pour un temps triompher le crime et semble abandonner l'innocence, ce n'est que pour mieux faire éclater dans la suite sa justice. C'en est fait, votre mortelle ennemie ne vit plus : le roi lui-même l'a frappée ; son sabre est encore teint de son perfide sang ; et pour achever une entière vengeance, il poursuit en ce moment un misérable, qui par le pouvoir d'un charme a pris aussi ses propres traits. Je voudrais avoir le temps de vous informer de tout ce qui s'est passé à la cour depuis que vous en avez été si indignement écartée ; mais remettons ce détail à une autre fois ; le roi s'éloigne toujours. Allons, madame, montons promptement à cheval et courons après lui. Non, Seigneur, dit alors Ruzvanschad ; au lieu de fatiguer la reine, demeurez avec elle ici : je me charge de joindre le roi et de vous l'amener en ce lieu. En disant cela, il s'approcha de son cheval, sauta légèrement en selle et marcha sur les pas du roi de Thibet, sans répondre au compliment que la princesse lui faisait sur sa générosité.

Après son départ, le visir demanda à la reine qui était ce jeune inconnu, et il ne fut pas peu surpris d'apprendre que c'était le roi de la Chine. Satisfaites donc présentement ma curiosité, lui dit la princesse, et contez-moi de quelle manière on a démasqué la magicienne.

Madame, répondit le ministre, le roi votre époux, persuadé que son conseil avait bien

distingué la vraie princesse des Natmans de celle qui, par la force d'un enchantement, en avait toute la ressemblance, vivait avec voire rivale dans une intelligence parfaite. Il était avec elle depuis quelques jours dans un château qu'il a, comme vous savez, à neuf ou dix lieues de sa capitale. Ce matin nous en sommes sortis tous deux avec un seul esclave pour aller à la chasse. Nous en étions déjà un peu éloignés, quand le roi s'est souvenu tout à coup qu'il avait oublié de dire à la reine quelque chose de fort important. Nous sommes aussitôt retournés sur nos pas. Ce prince est descendu de cheval à la porte du château, où il m'a dit de l'attendre, et par un escalier dérobé s'est rendu à l'appartement de la princesse. Peu de temps après, j'ai vu revenir un homme sans turban, presque nu, et qui avait tous les traits du roi : j'ai cru que c'était ce prince. Ah ! seigneur, me suis-je écrié en le voyant, pourquoi êtes-vous dans cet état ? Mais au lieu de me répondre, il a couru à son cheval d'un air épouvanté ; il est monté dessus et a pris la fuite sans me dire un mot. Comme je jugeais qu'il lui était arrivé quelque fâcheux accident, j'avais une extrême impatience d'apprendre ce que ce pouvait être. Pour m'en éclaircir, je commençais à le suivre, et j'allais faire mes efforts pour le joindre, quand j'ai entendu derrière moi une voix qui criait : Attendez, visir, attendez. Je m'arrêtai à l'instant, je tourne la tête et vois le roi qui sort du château les yeux étincelans et le cimeterre à la main. Il vient à moi à pas précipités : Visir, me dit-il, nous avons chassé la reine pour retenir une malheureuse femme qui a pris par magie toute sa figure. Je viens d'ôter la vie à cette scélérate, et il faut que je fasse le même traitement au traître qui a pris aussi mes traits. Donne-moi ton cheval, ajouta-t-il en s'adressant à l'esclave ; je veux courir après ce misérable qui prétend en vain m'échapper. En achevant ces paroles, il est monté sur le cheval de l'esclave, et marchant sur les traces de son ennemi, il le poursuit depuis ce tems-là.

Tandis que le visir Aly-Bin-Haytam faisait ce récit à la reine, Ruzvanschad piquait vers le roi de Thibet, et le suivait avec autant d'ardeur que s'il eût couru après sa biche blanche. De son côté le roi de Thibet, poussé par son ressentiment, ne donnait point de relâche à son cheval ; et comme il était meilleur cavalier que l'homme qu'il poursuivait, il le joignit enfin,

et le frappant à l'épaule d'un coup de cimeterre, il lui fit vider les étriers. Il descendit aussitôt de cheval pour achever de tuer son ennemi; mais ce misérable demanda la vie. Je le l'accorde, lui dit le roi, à condition que tu me diras qui tu es, comment et pourquoi tu as pris mes traits; en un mot, que tu me donneras un entier éclaircissement de toutes les choses que je souhaite de savoir. Seigneur, lui répondit cet homme, puisque votre majesté me fait grâce, je veux ne lui rien déguiser. Je vais lui parler avec toute la sincérité qu'elle exige de moi; et pour lui persuader que j'ai dessein de la contenter, il faut que je commence par reprendre ma forme naturelle. En achevant ces mots, il ne fit qu'ôter une bague qu'il avait au doigt, et le roi ne vit en lui que les traits d'un affreux vieillard.

XXIII^e JOUR.

Le roi de Thibet fut assez surpris de cette métamorphose, qui ne servit qu'à irriter la curiosité qu'il avait d'apprendre tout ce que ce vieillard se préparait à lui raconter. Seigneur, dit le misérable, vous me voyez tel que je suis naturellement. Et pour vous donner une entière satisfaction, je vais vous conter l'histoire de ma vie.

Je suis fils d'un tisserand de Damas, et Mochel¹ est mon nom. Comme mon père était fort riche et encore plus avare, et qu'il n'avait point d'autre héritier que moi, je me trouvai après sa mort maître d'un bien considérable pour un homme de ma naissance. Au lieu de suivre l'exemple de mon père, ou du moins de ménager un peu ma fortune, je ne songeai qu'à me divertir. J'aimais les femmes, et je m'attachai particulièrement à plaire à une jeune dame qui demeurait dans mon voisinage. Elle avait de la beauté et beaucoup d'esprit; mais son esprit était artificieux et d'un assez mauvais caractère. Elle était aimée de plusieurs hommes qui se flattaient tous d'avoir la préférence, parce qu'elle les traitait tous également bien en particulier. J'y fus trompé comme les autres. Séduit par les marques d'amitié qu'elle me donnait, je m'imaginai que mes rivaux soupiraient pour une ingratitude et que j'étais plus heureux qu'eux. Cette opinion augmenta mon amour, et mon amour me jeta dans une dé-

¹ Mochel veut dire *heureux, prospère*.

pense effroyable. J'envoyais tous les jours quelque nouveau présent à Dilmouaze², c'est ainsi qu'elle se nommait; et les présents que je lui fis furent si considérables qu'en trois ou quatre années je me ruinai. Mes rivaux, de leur côté, comme à l'envi l'un de l'autre, s'attachaient à conserver par des présents la tendresse de Dilmouaze, de sorte que cette dame s'enrichit de nos dépouilles.

Après avoir dissipé tout mon bien, je m'attendais à me voir plus mal reçu, et j'avais cette crainte, parce que j'étais toujours fort épris; mais quoique coquette et intéressée, Dilmouaze me dit un jour : Mochel, tu crois peut-être que je vais te bannir de chez moi présentement que tu n'es plus en état de me faire des présents? Non, mon ami; comme tu es le plus amoureux de tous mes amans, puisque tu l'es le plus tôt ruiné, je veux à mon tour te montrer que je suis généreuse. Je prétends partager avec toi tout ce que je recevrai de tes rivaux, et te rendre avec usure ce que ton amour t'a fait prodiguer. En effet, au lieu de me laisser manquer des choses nécessaires, elle m'accablait d'or et d'argent. Je paraissais plus riche que je n'avais jamais été. Outre cela, elle avait une entière confiance en moi, elle ne faisait rien sans me consulter, et nous vécûmes ensemble de cette sorte pendant plusieurs années.

Insensiblement Dilmouaze vieillissait, le nombre de ses amans diminuait tous les jours, et enfin le temps acheva de les lui enlever tous. Quelle mortification pour une femme qui aimait autant qu'elle la compagnie des hommes! Elle ne pouvait se consoler de s'en voir abandonnée. Ah! Mochel, me dit-elle alors, je t'avouerai que la vieillesse m'est insupportable. Accoutumée dès l'enfance aux hommages des jeunes gens, je ne puis aujourd'hui souffrir leur mépris. Il faut que je meure pour m'affranchir du chagrin mortel qui me dévore, ou bien que j'aille au désert de Pharan trouver la sage Bédra. C'est la plus habile magicienne de l'Asie: toute la terre est soumise à ses enchantemens. Les rivières, quand il lui plait, remontent vers leurs sources; le soleil à sa voix pâlit ou recule, et la lune s'arrête au milieu de sa carrière. J'ai envie de l'aller voir, je sais dans quel endroit du désert elle fait sa demeure; peut-être me donnera-t-elle un secret pour me faire aimer des hommes malgré ma vieillesse. — Vous ferez

² Dilmouaze veut dire en persan *charme du cœur*.

fort bien, lui répondis-je, et je vous accompagnerai si vous le souhaitez. Elle m'en pria. Nous nous chargeâmes de provisions et de quelques présens pour Bédra, et nous prîmes le chemin du désert.

Quand nous y fûmes arrivés et que nous eûmes marché pendant deux jours, Dilnouaze me fit remarquer de loin une montagne et me dit que la magicienne demeurait là. Nous nous avançâmes jusqu'au pied de la montagne, et nous aperçûmes une vaste et profonde caverne d'où sortaient avec bruit mille oiseaux de mauvais présage, ou plutôt des monstres volans de diverses figures, qui, s'élevant jusqu'aux nues, faisaient retentir l'air de leurs cris funèbres. Nous nous présentâmes à l'entrée et vîmes à la clarté d'une lampe d'acier, dont toute la caverne était éclairée, une petite vieille qui était assise sur une grosse pierre; c'était Bédra. Cette magicienne tenait sur ses genoux un grand livre ouvert qu'elle lisait devant un fourneau d'or, dans lequel il y avait un pot d'argent plein de terre noire qui bouillait sans feu.

Nous jugeâmes bien que nous avions trouvé ce que nous cherchions. Nous entrâmes, et nous étant approchés de la vieille, nous la saluâmes d'un air fort respectueux. Nous lui présentâmes les choses que nous avions apportées pour elle, et ensuite Dilnouaze lui adressa ces paroles : Toute puissante Bédra, j'implore votre secours. Il n'est pas besoin de vous dire le sujet qui m'amène, puisque vous savez tout par le pouvoir de votre art.

XXIV^e JOUR.

La magicienne, après avoir écouté Dilnouaze, lui dit : Non, non, il n'est pas nécessaire que tu m'apprennes ce que je sais déjà. En achevant ces mots, elle alla prendre deux fioles de verre qu'elle porta hors de la caverne; elle les mit à terre et jeta dans chacune une bague d'or. En même temps elle ouvrit son livre et lut quelques paroles magiques. Tandis qu'elle faisait des conjurations, nous vîmes sortir du feu de l'une des fioles, et de l'autre une fumée noire et fort épaisse, qui, s'élevant et se répandant dans l'air, excita tout à coup un tonnerre furieux. Mais ce tonnerre cessa bientôt, et l'on ne vit plus rien sortir des fioles. Alors Bédra en tira les bagues, et après en

avoir mis une au doigt de Dilnouaze : Va, femme, lui dit-elle, abandonne ton cœur à la joie, tes souhaits sont accomplis. L'anneau que je te donne, pendant que tu l'auras au doigt, a le pouvoir de te faire prendre tous les traits de femmes qu'il te plaira. Tu n'as qu'à souhaiter de ressembler à telle femme ou fille que tu voudras, et dans le moment tu deviendras si semblable à elle qu'on vous confondra l'une et l'autre. Et toi, Mochel, poursuivit-elle en se tournant de mon côté, je veux te faire présent de l'autre anneau, qui a aussi la vertu de faire disparaître tes propres traits, et de te prêter toutes les formes d'hommes que tu désireras. A ces mots, elle me mit au doigt l'autre bague.

Nous remerciâmes Bédra de ses dons précieux, et nous prîmes congé d'elle. Nous n'attendîmes pas que nous fussions de retour à Damas pour éprouver nos anneaux : nous en fîmes l'essai dans le désert. Nous souhaitâmes de ressembler à des personnes de notre connaissance, et nous prîmes à l'instant toute leur figure. Dès que nous fûmes retournés à Damas, Dilnouaze, qui n'était pas d'humeur à laisser sa bague inutile, emprunta la forme des plus belles dames de la ville, pour se prostituer à leurs amans et en tirer de grosses sommes. De mon côté, pour me divertir, et quelquefois pour voler, je me servais aussi de mon anneau, en paraissant tantôt sous les traits d'un homme et tantôt sous les traits d'un autre.

Après avoir longtemps vécu de cette manière à Damas, il nous prit fantaisie de voyager. Nous sortîmes de l'Égypte et nous allâmes de ville en ville jusqu'au pays des Naïmans. Là, nous apprîmes qu'une jeune princesse, ou plutôt un enfant, occupait le trône; que sous son nom le visir Aly Bin-Haytam gouvernait l'état, et qu'il avait toute l'autorité : que cela faisait beaucoup de mécontents : qu'on souhaitait fort que le prince Mouaffac, oncle de la jeune reine, et frère du feu roi, revînt dans le pays; mais qu'on croyait qu'il avait été tué dans une bataille donnée dans le Mogolistan, parce que depuis ce temps-là on ne savait ce qu'il était devenu. Nous prêtâmes l'oreille à ces discours, et Dilnouaze me dit : Voilà une belle occasion de gagner une couronne; tu n'as qu'à prendre la figure de Mouaffac.

Je me déterminai sans peine à jouer ce personnage. Je m'informai auparavant de toutes

les circonstances du combat donné dans le Mogolistan ; je détterrai même des gens qui me nommèrent ceux des grands seigneurs du royaume qui avaient été les meilleurs amis de Mouaffac. Enfin , lorsque j'eus appris tout ce que je voulais savoir, je ne fis que souhaiter de ressembler à ce prince et j'en eus aussitôt toute la ressemblance. Je me montrai à ceux qu'on m'avait dit avoir été attachés à Mouaffac. Ils témoignèrent une grande joie de me revoir, et je ne leur eus pas plutôt fait connaître que j'avais dessein de m'emparer du trône, qu'ils promirent d'employer pour moi tout le crédit qu'ils avaient dans le pays. Leurs promesses ne furent pas vaines. Les Naïmans qui sont sur les rivages du fleuve Amor, gagnés par leurs sollicitations, commencèrent à se révolter en ma faveur ; les ennemis du visir Aly firent le reste. Tout le royaume fut bientôt soulevé, les peuples même d'Albasin m'ouvrirent les portes de leur ville lorsque je me présentai, et, après m'avoir proclamé roi des Naïmans, jurèrent de m'obéir en tout ce qu'il me plairait de leur commander. Je voulus d'abord m'assurer de la jeune reine, et la sacrifier à ma sûreté ; mais le visir Aly sauva la vie à cette princesse en l'emmenant hors du royaume avec autant de secret que de diligence.

Je ne laissai pas de demeurer tranquillement sur le trône, et de régner avec un pouvoir absolu. Je récompensai tous ceux qui avaient contribué à mon élévation, je leur donnai les premières charges : et quand j'aurais été véritablement le prince Mouaffac, je n'aurais peut-être pas fait un meilleur usage de mon autorité. Je vivais donc fort content avec Dilnouaze, qui, sous les traits d'une belle et jeune dame, possédait la qualité de reine. Je la faisais passer pour la fille d'un roi, à la cour duquel je disais m'être réfugié après cette bataille où j'avais disparu, et qui me l'avait fait épouser pour me consoler de mon malheur. Elle avait un superbe appartement dans le palais, et elle était servie par un nombre infini d'agréables esclaves, qui par leurs divers talens cherchaient sans cesse à la divertir. Nos jours enfin coulaient dans les plaisirs, lorsque nous apprîmes, seigneur, par vos ambassadeurs, que vous aviez épousé la princesse des Naïmans, et que vous étiez résolu de me faire la guerre, si je ne lui rendais la couronne que je lui avais arrachée. Je fis une réponse fière, comme si j'eusse

méprisé vos menaces : mais dans le fond j'en fus épouvanté, et je n'eus pas sitôt congédié vos ambassadeurs, que nous songeâmes fort sérieusement, Dilnouaze et moi, au parti que nous avions à prendre.

Après avoir délibéré très-longtemps, persuadés que nous étions trop faibles pour vous résister, nous nous déterminâmes à vous abandonner un trône que nous ne pouvions conserver : mais nous entreprîmes de nous venger de vous et de la princesse des Naïmans, comme si vous nous eussiez fait la plus grande injustice du monde ; et voici de quelle manière nous conduisîmes notre vengeance.

XXV^e JOUR.

J'eus recours à ma bague, continua Mochel, je feignis d'être malade pendant quelques jours, et ensuite, pour faire croire au peuple que j'étais mort, j'empruntai toute la forme d'un cadavre. On fit mes obsèques, et la nuit Dilnouaze étant venue ouvrir le tombeau, où l'on m'avait enfermé, nous sortîmes tous deux d'Albasin sous nos traits naturels. Nous prîmes le chemin de la ville de Thibet, où nous ne fûmes pas plutôt rendus que nous vîmes arriver des députés, que les Naïmans envoyaient à la reine votre épouse pour lui faire part de la mort du prince Mouaffac, et l'assurer qu'ils la reconnaissaient pour leur légitime souveraine. Sur cette nouvelle, vous licenciâtes les troupes que vous aviez assemblées, et vous résolûtes de confier le gouvernement du pays des Naïmans au visir Aly.

Cependant Dilnouaze, sous la ressemblance d'une jeune esclave de la reine, et moi sous celle d'un de ses eunuques, nous nous introduisîmes une nuit dans le palais. Nous nous glissâmes dans votre appartement, où il ne nous fut pas difficile d'exécuter notre dessein : car vous étiez déjà couché, et la reine lisait dans un cabinet. Dilnouaze prit les traits de cette princesse, et se mit au lit auprès de vous ; et quand votre véritable femme voulut sortir de son cabinet pour vous aller trouver, je m'offris au-devant d'elle sous l'horrible figure d'un fantôme. Elle fit un cri. Je disparus. Vous savez le reste, seigneur, et je n'ai plus qu'à vous apprendre pourquoi j'ai emprunté aujourd'hui la forme de votre majesté. Ce matin, d'abord que vous avez été hors du palais, je

suis entré sous les traits du chef de vos eunuques dans votre appartement, où vous veniez de laisser Dilnouaze couchée. Mochel, m'a-t-elle dit, déshabille-toi, et viens sous la forme du roi occuper ici sa place. J'ai fait ce qu'elle souhaitait; et j'étais au lit avec elle lorsque tout à coup, ouvrant la porte de l'escalier dérobé, vous avez paru dans la chambre. Vous vous êtes mis en devoir de me frapper : je me suis dérobé au tranchant de votre cimeterre. Mais le ciel, qui n'a pas voulu sans doute que mes crimes demeuraient impunis, m'a livré à votre ressentiment. Oui, seigneur, je conviens que j'ai mérité la mort. Et si votre majesté, après avoir entendu tous les forfaits qui composent l'histoire de ma vie, se repent de de m'avoir fait grâce, je consens qu'elle retire sa parole, et qu'elle punisse un misérable qui se reconnaît lui-même indigne de vivre.

— Il est vrai, lui répondit le roi de Thibet, que je devrais te traiter comme j'ai déjà traité la malheureuse complice de tes mauvaises actions. Je devrais purger la terre d'un monstre tel que toi; mais puisque j'ai promis de te laisser la vie, je tiendrai ma promesse : je t'ôterai seulement ta bague, le fatal instrument de tes crimes; tu ne pourras plus nuire au genre humain, et ta vieillesse sera ton supplice.

Comme le roi achevait ces paroles, il aperçut Ruzvanschad qui s'avancait vers lui à toute bride, et jugeant à son habillement que ce ne devait pas être un homme ordinaire, il le regardait avec attention. Ruzvanschad, l'ayant joint, mit pied à terre, et après l'avoir salué, lui dit : Prince, je viens vous annoncer une agréable nouvelle : la reine, votre épouse, la princesse des Naïmans vit encore. Avec quelque indignité qu'elle ait été chassée de la ville de Thibet, malgré tout ce qu'elle a souffert depuis ce temps-là, je vous apprendis qu'elle n'est point morte, et qu'il ne tiendra qu'à vous de la revoir dès aujourd'hui. O ciel! s'écria le roi de Thibet à ce discours, croirai-je ce que j'entends? Est-il bien possible que la reine soit en vie, après les malheurs qu'elle a éprouvés? Mais vous, ajouta-t-il? en s'adressant au roi de la Chine, vous qui me paraissez instruit des étranges événemens qui sont arrivés dans ma patrie, dites-moi, de grâce, qui vous êtes, et m'informez de toutes les obligations que je vous ai. — Je suis étranger, répondit Ruzvanschad, et je vous dirai mon nom une autre fois.

Le hasard m'a fait rencontrer la reine; elle m'a raconté ses tristes aventures, et je n'ignore pas celle qui vous est arrivée ce matin; le visir Aly vient de me l'apprendre. Il est en ce moment avec cette princesse dans un lieu où je leur ai promis de vous conduire.

Cette nouvelle causa beaucoup de joie au jeune roi de Thibet, qui, plein d'impatience de revoir sa véritable femme, l'alla trouver sur-le-champ avec Ruzvanschad, et laissa là le misérable Mochel après avoir pris son anneau.

XXVI^e JOUR.

Aussitôt que les deux princes se furent rendus à l'endroit où le visir Aly-Bin-Haytam était avec la reine, le roi de Thibet descendit de cheval avec précipitation; et, recevant dans ses bras cette princesse, qui s'était avancée pour l'embrasser : Madame, lui dit-il, de quel œil verrez-vous désormais un mari qui vous a si mal traitée? Mais, hélas! à quelques excès que j'aie porté la cruauté, vous ne devez point me haïr, puisqu'en vous persécutant je croyais vous venger de votre ennemie. — Oublions le passé, seigneur, répondit la reine, votre erreur sert d'excuse au traitement que vous m'avez fait, et l'enchantement était tel qu'on doit vous pardonner votre erreur. — Non, madame, répliqua le roi, je la trouve inexcusable, et je ne me la pardonne point. Quelque ressemblance qu'il y eût entre vous et la malheureuse femme qui avait pris vos traits, je devais vous reconnaître à vos sentimens et à votre esprit, que celui de votre fantôme n'égalait pas.

Après s'être tous deux abandonnés quelque temps à la joie de se revoir, la reine demanda au prince son mari comment il s'était aperçu que la dame, qu'il regardait comme sa femme, ne l'était pas. Je montai, lui dit le roi, par un escalier dérobé dans l'appartement de la reine, et je n'en eus pas plutôt ouvert la porte, que voyant un homme couché avec ma femme, je me sentis saisi de fureur. Je tirai mon cimeterre et m'approchai du lit pour m'immoler ces deux amans; mais l'homme eut l'adresse d'éviter mes coups, et gagna l'escalier dérobé. Avant que de le poursuivre, je voulus me défendre d'une infidèle épouse. Elle s'était levée,

et me demandait grâce en me tendant les bras. J'étais trop en colère pour l'écouter; je la frappe, et lui coupe une main où elle avait un anneau. Elle n'a pas plutôt la main coupée, que son beau visage disparaît, et je ne vis plus devant moi qu'une horrible vieille.

Prince, me dit-elle, en me coupant la main tu as détruit le charme qui trompait tes yeux. C'est par le pouvoir d'une bagne enchantée que j'avais tous les traits de la reine, et l'homme qui vient de t'échapper a pris aussi toute la forme par la vertu d'un autre anneau. Ne m'ôte point la vie; je suis assez misérable, puisque je te vois désabusé.— O scélérate! ne te flatte pas d'une vaine espérance, ne crois pas pouvoir intéresser ma générosité à te laisser vivre. Non, non, ton crime est indigne de pardon. Si tu n'avais offensé que moi, j'aurais pu par pitié te faire grâce; mais tu es venue troubler l'union où je vivais avec la reine; tu es cause que j'ai traité cette princesse indignement, que je l'ai chassée de mon palais, et que je ne la reverrai plus; car je ne doute pas qu'accablée de douleur et de misère, elle n'ait achevé son déplorable destin. A ces mots, ajouta le roi, j'ai levé mon cimenterre et j'ai coupé la tête à cette méchante vieille. Après cela, sans perdre de temps, je me suis mis sur les traces du malheureux qui avait emprunté mes traits, et le ciel n'a pas permis qu'il se soit dérobé à mon juste ressentiment.

Lorsque le roi de Thibet eut ainsi satisfait la curiosité de la reine, il raconta tout ce qui s'était passé entre Mochel et lui. Il fit un long récit de toutes les démarches que ce misérable et Dilnouaze avaient faites pour s'emparer du trône des Naïmans, et de quelle manière ils l'avaient ensuite abandonné. La princesse et le visir Aly écoutèrent cette histoire avec autant de surprise que d'attention. Lorsque le roi l'eut achevée, il se tourna vers Ruzvanschad et lui dit : Noble étranger, qui avez si généreusement contribué au bonheur dont nous jouissons, quelles marques de reconnaissance souhaitez-vous que je vous donne? Parlez, demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, et soyez sûr que je vous l'accorderai. Ruzvanschad allait répondre à ce compliment, quand la jeune reine de Thibet, prenant la parole, dit au prince son mari : Seigneur, vous ne savez pas que l'étranger à qui vous adressez ce discours est le roi de la Chine. Aussitôt que le roi de

Thibet entendit parler ainsi la reine, il demanda pardon à Ruzvanschad, s'il avait manqué aux égards qu'il lui devait. Le roi de la Chine l'interrompit, et ces deux princes s'embrassèrent à plusieurs reprises. Après quoi ils allèrent tous au château du roi de Thibet. Ruzvanschad y demeura quelques jours, il y fut régalé magnifiquement; puis, ayant pris congé de ses hôtes, il retourna dans ses états.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE RUZVANSCHAD ET DE LA PRINCESSE SCHEHERISTANY.

Le roi de la Chine étant arrivé dans son palais ne manqua pas de raconter à son visir la merveilleuse aventure de la reine et du roi de Thibet. Muezin en fut étonné, et prit de là occasion de représenter encore à son maître que Schcheristany n'était vraisemblablement qu'une magicienne, ou plutôt qu'une femme semblable à Dilnouaze. Ruzvanschad commençait à n'en pas douter.

Un matin que tous les courtisans étaient assemblés au palais, et que, selon leur coutume, ils attendaient que ce prince se montrât, on leur vint dire qu'on ne savait ce qu'il était devenu : que le soir précédent, après avoir fait retirer tous les officiers, il s'était endormi sur un sofa, et qu'on ne le retrouvait ni dans son appartement, ni dans aucun autre lieu du palais. On fit de nouvelles perquisitions, mais toutes furent inutiles; et plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'on entendit parler de lui, et sans qu'on sût où il pouvait être, tous les courtisans commencèrent à s'affliger, comme à l'envi l'un de l'autre. Ils se teignirent le visage de jaune et se mirent à pleurer en répandant des roses devant le trône.

Muezin, entre autres, paraissait inconsolable. Il aimait son maître passionnément, et, dans la douleur qu'il avait d'ignorer son sort : Ah! mon prince, s'écriait-il, dans quel lieu du monde êtes-vous? Que dois-je penser de votre absence? Auriez-vous entrepris un nouveau voyage? Est-ce un pouvoir magique qui vous enlève à vos peuples? ou nous abandonnez-vous de votre propre mouvement? Non, vous connaissez trop notre zèle et notre fidélité pour vouloir nous causer une si grande affliction. C'est sans doute par l'art funeste d'une enchantresse que nous vous avons perdu.

Pendant que le visir et les sujets de Ruzvanschad se livraient à la douleur, cet heureux prince était au comble de la joie dans l'île de Scheheristan, où il avait été transporté par l'ordre de Scheheristany. Cette princesse, après avoir été proclamée reine, s'était appliquée aux affaires de l'état et n'avait été occupée que du soin de sa grandeur les premiers jours de son règne : mais dans la suite, sentant qu'elle aimait toujours le roi de la Chine, et satisfaite de sa fidélité, elle avait enfin résolu de tenir la parole qu'elle lui avait donnée. Pour cet effet, elle le fit enlever par un génie qui le lui apporta dans son appartement. Ah ! divine princesse, s'écria Ruzvanschad sitôt qu'il aperçut la reine de Scheheristan, il m'est donc permis de vous revoir ? Hélas ! je n'osais plus me flatter d'une si charmante espérance : je craignais que vous ne m'eussiez oublié. — Non, prince, répondit Scheheristany, l'absence ne produit pas sur les génies le même effet que sur les hommes, elle ne saurait ébranler notre constance. — Elle n'a point affaibli la mienne, répliqua le roi de la Chine, quoique je ne sois qu'un homme, je suis aussi constant que les génies. Ah ! ma reine, poursuivit-il en soupirant, que le temps qui nous a séparés m'a paru long, et que j'avais d'impatience de vous voir paraître à mes yeux ! — Seigneur, dit la princesse, je suis contente de vous, et puisque votre tendresse ne s'est point démentie, je veux tenir dès aujourd'hui la promesse que je vous ai faite : nous allons unir nos destins.

XXVII^e JOUR.

Le jeune roi de la Chine remercia Scheheristany de ses bontés et lui jura un éternel amour. Après cela, tous les grands du royaume et le peuple s'assemblèrent devant le palais par ordre de la reine, qui leur dit : Grands et petits génies qui m'écoutez, comme vous vous êtes tous engagés par serment à m'obéir, lorsqu'après la mort de Menoutcher mon père, vous m'avez revêtue de la puissance souveraine, je vous déclare que je vais épouser le prince Ruzvanschad, et je vous ordonne de le regarder comme votre mattre. En même temps elle le fit venir et le leur montra. Tous les génies applaudirent au choix de la reine, et quoique le roi de la Chine ne fût qu'un homme, ils ne laissèrent pas, tant ils aimaient leur princesse, de le couronner roi de Scheheristany.

La cérémonie du couronnement étant achevée, on travailla aux préparatifs du mariage. Mais avant que de l'achever, Scheheristany dit à Ruzvanschad : Seigneur, il faut que vous me promettiez une chose. Je n'exige de vous cette promesse que pour notre commun bonheur ; mais il est absolument nécessaire que vous me la fassiez et que vous la teniez exactement, car si par malheur il vous arrivait d'y manquer, nous serions tous deux fort à plaindre. — Hé ! madame, de grâce, interrompit le roi de la Chine, c'est trop me tenir en suspens : dites-moi ce qu'il faut que je vous promette. Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. — Ce que j'attends de vous, reprit la reine, est un effort pénible dont je crains que vous ne soyez pas capable. Comme je suis génie et vous un enfant d'Adam, nous avons des humeurs différentes. Nous agissons autrement que les hommes, nous avons nos lois et nos coutumes particulières. En un mot, nous ne pourrions vivre longtemps ensemble si vous n'avez une complaisance aveugle pour moi.

— Hé quoi ! madame, dit Ruzvanschad, c'est là cet effort difficile dont vous me soupçonnez de n'être pas capable ? Ayez meilleure opinion des hommes ou plutôt de vous-même. Croyez que vous aurez toujours sur moi un empire absolu et que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre. — Hé bien ! repartit la princesse, vous me promettez donc que, si j'étais devant vous quelque action qui vous déplaît, vous vous garderez bien de la blâmer et de m'en reprendre — Oui, ma reine, s'écria-t-il, loin de blâmer vos actions, je jure que je les approuverai toutes. J'aurai toute ma vie pour vous autant de complaisance que d'amour, et vous ne sauriez en douter sans me faire une offense mortelle. — C'est assez, reprit Scheheristany, je me repose sur la foi de ce serment, et quelque chose que je puisse faire devant vous, j'espère que vous garderez le silence. Au reste, ne pensez pas que j'é vous demande une complaisance injuste. Les génies ne font jamais rien mal à propos. Si quelquefois vous me voyez faire des actions qui ne paraissent pas raisonnables, dites en vous-même : Elle n'agit pas ainsi sans raison. Le roi de la Chine ayant promis de nouveau qu'il ne trouverait point à redire à tout ce que pourrait faire la princesse, on ne songea plus qu'à leur mariage.

La reine fit monter Ruzvanschad sur un trône d'or et puis s'assit auprès de lui. Tous les grands se rangèrent devant eux, et toutes les femmes de la princesse se mirent aux deux côtés du trône. Les grands rendirent leurs hommages et leurs respects au roi, et firent une cérémonie particulière aux créatures de leur espèce. Ensuite le peuple célébra ce mariage par des réjouissances qui durèrent trois jours. Le roi de la Chine, charmé de son bonheur, ne s'occupait qu'à plaire à la princesse, et consacrant tous ses momens aux jeux et aux plaisirs, il perdit pour un temps le souvenir de la Chine.

Après une année de mariage, Scheheristany accoucha d'un prince plus brillant que le jour. Tous les génies firent des réjouissances, et le roi, ravi d'avoir un fils de cette charmante princesse, ne cessait d'en rendre grâces au ciel. Il était à la chasse quand il apprit cette nouvelle. Il se rendit en diligence au palais pour voir l'enfant, que la mère tenait dans ses bras auprès d'un grand feu. Ruzvanschad prit le petit prince, et, après l'avoir baisé avec beaucoup de délicatesse de peur de le blesser, il le rendit à la reine qui le jeta dans le feu. Aussitôt, ô prodige surprenant! le feu et l'enfant nouveau-né disparurent.

XXVIII^e JOUR.

Ce spectacle merveilleux ne fut pas peu mortifiant pour le roi; mais quelque douleur qu'il ressentit de la perte de son fils, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à la reine. Il dévora son chagrin, garda le silence et se retira dans son cabinet où il se mit à pleurer, en disant: Ne suis-je pas bien malheureux? Le ciel m'accorde un fils, je le vois jeter dans les flammes par sa propre mère, et il m'est défendu même de blâmer une action si cruelle! O mère dénaturée! ô barbare!.... Mais taisons-nous, ajouta-t-il en se reprenant, je pourrais offenser la reine en lui témoignant mon affliction. Contraignons-nous, et au lieu de me révolter contre une action si horrible, disons et croyons en effet que la princesse n'agit pas ainsi sans raison.

Le roi ne dit donc rien à Scheheristany, quelque envie qu'il eût de lui reprocher la mort de son fils. Une année après elle mit au monde une princesse encore plus belle que le prince.

On la nomma Balkis. Tous les génies de l'île ne manquèrent pas aussi d'en célébrer la naissance par des fêtes qui durèrent trois jours. Le roi fut charmé de la beauté de la fille; il ne pouvait se lasser de la regarder. Elle lui fit oublier le prince de Scheheristan; mais la joie de ce malheureux père ne fut pas de longue durée. Quelques jours après l'accouchement de la reine, on vit entrer dans le palais une grande chienne blanche qui avait la gueule béante. Scheheristany l'ayant aperçue, l'appela et lui dit: Tiens, prends cette petite fille et son berceau. Aussitôt la chienne s'approcha du berceau, le prit avec sa gueule et s'enfuit.

Il serait difficile d'exprimer quelle fut, à ce spectacle, la douleur du roi. Quelque complaisance qu'il eût juré d'avoir pour la reine, peu s'en fallut qu'il ne lui dit mille choses dures et désobligeantes; il fut obligé de se retirer de peur d'éclater. Il s'enferma dans son cabinet, où rappelant dans sa mémoire le déplorable sort de son fils, et frappé de ce qu'il venait de voir: Scheheristany! disait-il, ah! inhumaine, pouvez-vous traiter ainsi vos propres enfans? Certes, si les génies se font un plaisir de commettre des actions si contraires à la nature, qu'ils cessent de vanter les avantages de leur espèce. Je déteste leurs coutumes et leurs lois: celles des hommes sont plus raisonnables. Mais, m'a dit la reine, les génies ne font rien qui ne soit à propos, et quand je ferai quelque chose qui vous révoltera, dites en vous-même, elle n'agit pas ainsi sans raison. Hé! comment se pourrait-il faire qu'elle n'eût pas tort? Ah! je perce le mystère et je vois la cause de mon malheur. Les lois des génies veulent sans doute que, quand ils se marient avec les hommes, ils fassent mourir les enfans qui naissent de ce mariage. Voilà le motif de cette conduite qui me surprend. O! cruelle princesse, pensez-vous que je puisse être dévoué à toutes vos volontés? Non, malgré toute la tendresse que j'ai pour vous, il m'est impossible de m'accoutumer à vos barbares lois¹.

Quoique Ruzvanschad fût vivement affligé de la perte de ses enfans, il eut assez de pou-

¹ Les conditions imposées au roi Ruzvanschad par Scheheristany, et le sacrifice des deux enfans, me semblent avoir quelque rapport avec le joli conte si connu de *Griseldis*. (Voyez le *Décameron*, X^e Journée, X^e Nouvelle, et les *Fabliaux* traduits par Legrand d'Aussy, t. II, p. 297, édition de 1223 in-8^o.)

voir sur lui pour ne rien dire à la reine ; mais le séjour de l'île de Scheheristan lui devint insupportable, et il résolut de retourner à la Chine. Madame, dit-il un jour à Scheheristany, je voudrais bien revoir mon royaume de la Chine ; permettez que j'aïlle retrouver mes peuples, qui font depuis longtemps des vœux pour mon retour. — Hé bien, lui répondit la reine, je consens que vous leur donniez cette satisfaction. D'ailleurs votre présence est nécessaire dans vos états ; je sais que les Mogols lèvent contre vous une puissante armée. Partez pour aller défendre votre empire. Quelque courageux que soient vos sujets, ils combattront beaucoup mieux quand ils vous auront à leur tête ; j'aurai soin de vous aller voir. En achevant ces paroles, elle appela un génie et lui dit : Portez tout à l'heure le roi dans son palais de la Chine. En même temps le génie obéit et Ruzvanschad se trouva bientôt dans son palais.

Dès que Muezin le vit, il en fut transporté de joie ; il se prosterna devant lui la face contre terre et lui dit : Ah ! seigneur, le ciel a donc exaucé mes vœux, il vous rend à vos peuples. J'ai gouverné vos états pendant votre absence, et vos sujets, désespérant de votre retour, m'ont élevé à l'empire. Mais je revois mon seigneur et mon maître : qu'il remonte sur son trône, qu'un esclave occupe depuis trop longtemps. Le roi conta au visir tout ce qui lui était arrivé, et ce ministre en fut dans un extrême étonnement.

Cependant les Mogols s'approchaient de la Chine avec des forces considérables. Ils étaient déjà entrés dans ce royaume, et ils ne se promettaient pas moins que d'en faire la conquête entière. Sur le bruit de leur marche, Ruzvanschad assembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, et alla au-devant de ses ennemis. Il les rencontra dans une vaste plaine où rien ne leur manquait. Il campa assez près d'eux, et bientôt on vit arriver une grande abondance de toutes sortes de vivres, et particulièrement de biscuits, de fruits et de conserves, avec une infinité d'outres remplies de vin et d'autres boissons. Ces vivres étaient sur des chameaux et des mulets, et un visir de Ruzvanschad les conduisait au camp. Ce ministre se nommait Wely. Comme il arrivait dans la plaine avec les vivres, la princesse Scheheristany parut devant lui accompagnée de plusieurs génies, qui déchargèrent les chameaux, écrasèrent les bis-

cuits, les fruits et les conserves, les renversèrent, percèrent les outres ; enfin ils mirent tout en pièces et répandirent toutes les boissons, de sorte qu'il ne resta rien qui fût en état d'être bu ou mangé.

XXIX^e JOUR.

Wely fut fort étonné de voir ces vivres en cet état. Mais la princesse lui dit : Va dire au roi que c'est la reine sa femme qui a fait tout ce désordre. Il n'y manqua pas, il se rendit en diligence sous la tente de Ruzvanschad. Sire, lui dit-il, voilà votre armée sans vivres. En même tems il lui raconta tout ce que la reine venait de faire ; ce qui mit le roi au désespoir. La mort de ses enfans lui semblait plus excusable que cette dernière action. Il en était encore tout hors de lui-même, lorsqu'il vit paraître la princesse. Madame, lui dit-il, je ne puis plus me taire. Vous avez mis ma patience à bout : vous avez jeté mon fils au feu, vous avez donné ma fille à une chienne. Quelque chagrin que cela m'ait causé, je ne vous en ai rien témoigné, j'ai dévoré ma douleur ; mais ce que vous venez de faire ne pouvant être qu'un attentat à ma vie et à ma gloire, il m'est impossible de ne me pas plaindre de vous. Ah ! ingrate, de quel prix payez-vous ma tendresse ! Quel est votre dessein ? Voilà mon armée dépourvue de toutes munitions de bouche. Que deviendra-t-elle ? parlez. et que deviendrai-je moi-même ? Vous voulez sans doute que sans combattre je tombe au pouvoir de mes ennemis. Cela se peut-il souffrir !

— Seigneur, répondit la reine, il aurait mieux valu vous taire encore cette fois-ci, que de rompre le silence si mal à propos ; mais puisque vous avez parlé et que le mal est sans remède, c'en est fait. Il serait inutile de chercher les moyens de détourner le malheur que je craignais, puisqu'il est arrivé. Ah ! prince imprudent et faible, pourquoi n'avez-vous pu retenir votre langue ? Savez-vous bien quel était ce feu à qui je livrai votre fils ? C'était un Salamandre habile à qui je confiai l'éducation de ce jeune prince. Et la chienne que vous avez vue, c'est une fée qui a bien voulu se charger de votre fille pour lui enseigner toutes les sciences convenables à une princesse génie. Le Salamandre et la fée répondent à mon attente, ils élèvent le prince et sa sœur d'une manière ad-

mirable. Vous en allez juger tout à l'heure. Holà! gardes, poursuivait-elle en parlant aux génies de sa suite, que l'on fasse venir ici en ce moment mon fils et ma fille. A peine eut-elle prononcé ces paroles que le prince de Scheheristan et sa sœur Balkis vinrent sous la tente de Ruzvanschad; mais il n'y eut que le roi qui les vit, tous les autres hommes qui étaient présents ne les voyaient point.

Le roi de la Chine, malgré la situation où l'avaient mis ses munitions gâtées, fut transporté de joie quand il aperçut ses enfans. Il les embrassa tous deux l'un après l'autre avec des transports que les pères seuls sont capables de sentir. Pendant ce temps-là, Scheheristany continua son discours. Seigneur, dit-elle, il faut présentement que je vous apprenne pourquoi j'ai renversé vos vivres. Le roi des Mogols veut éteindre le flambeau de votre vie et réduire sous son obéissance l'empire de la Chine. Pour y parvenir plus sûrement, il a, par une somme considérable, corrompu la fidélité de Wely. Ce perfide ministre, pour cent mille sequins d'or, s'est obligé de faire périr votre armée et vous-même par le poison. Comme vous l'avez chargé du soin des vivres, il a fait mettre dans les biscuits et dans le vin un poison qui fait son effet dans le moment. C'est pourquoi tous vos officiers et vos capitaines auraient perdu la vie, si je n'avais pas gâté ces munitions. Vous ne sauriez peut-être croire ce que je vous dis; mais il est aisé de vous convaincre. Faites venir le visir, qu'il mange en votre présence un morceau de ces biscuits, et vous verrez ce qu'il en arrivera.

Le roi fut troublé de ces paroles, il fit appeler Wely, et quand ce ministre fut venu: Qu'on aille, dit le prince, chercher quelques restes des munitions renversées. On lui apporta une boîte de confitures qui se trouva encore toute entière et sur laquelle était le cachet du visir. Le roi fit ouvrir la boîte et ordonna au traître de manger des confitures. Sire, dit Wely, je n'ai pas d'appétit présentement; mais dès que j'en aurai, j'en mangerai. — Si tu n'en manges tout à l'heure, répliqua le prince, je vais te faire trancher la tête. Alors le visir, voyant qu'il ne pouvait éviter la mort, aima mieux obéir. Il prit quelques morceaux des confitures et à l'instant même il tomba raide mort devant toutes les personnes qui étaient sous la tente.

Seigneur, dit la reine à Ruzvanschad, vous

ne doutez plus à présent de la trahison de votre visir, et vous êtes sans doute persuadé que les génies ne font rien sans raison. — Oui, madame, dit le roi, je conviens que j'ai tort de n'avoir pas exactement observé la loi que vous m'aviez imposée; mais je ne suis pas hors d'inquiétude. Mon armée demeurera sans vivres et la faim fera ce que le poison devait faire. — Non, non, dit la princesse, les vivres ne vous manqueront pas. Vous en aurez demain plus qu'il ne vous en faut, car cette nuit vous attaquerez vos ennemis, vous les taillerez tous en pièces, vous deviendrez maître de leurs munitions et vous vous en retournerez dans votre capitale vainqueur et triomphant.

Ce que la reine disait se trouva vrai. Au milieu de la nuit, cette princesse, avec tous les génies de sa suite, se mit à la tête des Chinois et fondit sur les Mogols, qui voulurent d'abord faire quelque résistance, mais ils furent tous renversés. Les génies et les Chinois en firent un si horrible carnage qu'à peine le roi des Mogols, qui commandait en personne, put-il se sauver. Le lendemain, quand le jour vint à paraître, on vit toute la plaine jonchée de corps morts; et Ruzvanschad fut d'autant plus content de cette victoire, qu'elle ne lui coûta que quelques soldats. Son armée fit un riche butin. Tous les équipages des Mogols, aussi bien que leurs vivres qui étaient en abondance, devinrent la proie des victorieux.

Alors Scheheristany dit au roi son époux: Voilà tous vos ennemis sur la poussière, la guerre est finie. Vous pouvez retourner sur vos pas et aller vivre dans votre palais tranquillement. Pour moi, je vais vous quitter, il faut que nous nous séparions pour jamais. Vous ne me verrez plus, et moi-même je serai privée de votre vue. C'est votre faute, mon cher prince: pourquoi n'avez-vous pas tenu la promesse que vous m'aviez faite? — Ah! juste ciel, s'écria le roi à ce discours: qu'est-ce que j'entends? Au nom de Dieu, madame, abandonnez ce funeste dessein. Je me repens de vous avoir manqué de parole; daignez me pardonner. Je vous proteste que désormais vous ne vous plaindrez plus de moi. Quelque chose que vous fassiez, soyez assurée que je me garderai bien de le désapprouver. — Ce serment est superflu, dit la princesse. Nos lois m'ordonnent de m'éloigner de vous: les lois des génies ne se peuvent enfreindre. Cessez de vouloir m'arrêter.

Hélas! s'il dépendait de moi de vous pardonner, je ne serais pas inexorable. Adieu, prince, ajouta-t-elle en pleurant, vous perdez vos enfans et leur mère. Vous souhaiterez en vain de les revoir; ils ne s'offriront plus à vos yeux. En disant cela elle disparut, aussi bien que le prince de Scheheristan et la princesse Balkis.

XXX^e JOUR.

Quelle vive douleur ressentit le roi de la Chine en perdant des objets si chers! Il n'est pas possible de l'exprimer. S'il eût perdu la bataille et qu'il fût tombé entre les mains des Mogols, il n'aurait pas été si affligé. Il se déchira le visage, mit de la terre sur sa tête et fit toutes les actions d'un homme insensé. Il reprit le chemin de sa capitale avec son armée, et dès qu'il fut arrivé dans son palais il dit à Muezin: Visir, je vous laisse le soin des affaires, gouvernez mon empire. Faites tout ce que vous jugerez à propos; pour moi je vais passer le reste de ma vie à pleurer ma femme et mes enfans, que j'ai perdus par ma seule imprudence. Je ne veux voir personne que vous, et encore je ne vous donne la liberté de me parler qu'à condition seulement que vous ne m'entretenez point de tout ce qui regarde mon royaume. Vous ne me parlerez que de Scheheristan et de mes enfans. Je prétends faire mon unique occupation de mes chagrins.

Effectivement Ruzvanschad s'enferma dans son appartement, où personne que Muezin n'avait la permission d'entrer. Ce ministre l'allait voir tous les jours. Il ne manquait pas, pour plaire à ce prince, de flatter sa douleur, et il espérait que le temps la diminuerait; mais au contraire elle s'augmenta de jour en jour. Le roi tomba dans une profonde mélancolie et demeura près de dix années dans une langueur mortelle. Enfin, cédant à ses ennuis, il devint malade, et il était près de mourir quand la reine, paraissant tout à coup dans son appartement, lui adressa ces paroles: Prince, je viens finir vos peines et vous rendre la vie que vous avez déjà presque perdue. Nos lois voulaient que pour punir votre parjure je fusse dix ans séparée de vous, et même elles ne me permettaient pas de vous revoir, à moins que pendant tout ce temps-là vous ne m'eussiez été fidèle: c'est pourquoi, lorsque je vous quittai, je crus que je vous abandonnais sans retour. Les enfans d'Adam,

disais-je, ne sont pas capables d'une si longue constance: il m'aura bientôt effacée de son souvenir. Grâce au ciel je me suis trompée, et je vois que les hommes peuvent aimer constamment. Je reviens donc à vous, prince, ajouta-t-elle, et pour comble de joie vous reverrez aussi vos enfans.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le prince de Scheheristan et la princesse Balkis entrèrent et se montrèrent à Ruzvanschad, qui en fut charmé. Aussi tendre père que fidèle époux, il était agité des plus doux mouvemens que le sang et l'amour puissent inspirer. Sa santé fut rétablie en peu de temps. Ces quatre personnes passèrent ensemble heureusement un très-grand nombre d'années: et enfin après la mort du roi et de la reine, le prince de Scheheristan prit possession du royaume de la Chine, et la princesse Balkis alla régner dans l'île de Scheheristan jusqu'à ce qu'elle devint l'épouse du grand prophète Salomon.

Quand la nourrice de Farrukhnaz eut achevé de raconter cette histoire, les femmes de la princesse, qui aimaient les aventures des génies et les enchantemens, l'élevèrent au-dessus de celle d'Aboulcassem; mais toutes les autres furent d'avis contraire et soutinrent que l'histoire du jeune homme de Basra était la plus intéressante. Pour moi, dit Farrukhnaz, je blâme fort le roi de la Chine de n'avoir pas tenu la promesse qu'il avait faite à Scheheristan, puisqu'elle lui avait dit que les génies ne faisaient rien sans raison: cela prouve bien que les hommes ne sont pas esclaves de leur parole. — Madame, reprit Suttumémé, il y en a qui la garderaient même aux dépens de leur vie, comme je vous le ferais voir par l'histoire de Couloufe et de la belle Dilara, si vous me permettiez de vous la raconter. — Je le veux bien, reprit la princesse; aussi bien je m'aperçois que toutes mes femmes prennent beaucoup de plaisir à vous entendre. Alors la nourrice la commença de cette manière:

HISTOIRE DE COULOUBE ET DE LA BELLE DILARA¹.

Il y avait à Damas un vieux marchand

¹ Le conte du *Hulla* dans le *Behar-Danisch* (voyez la traduction de M. Jonathan Scott, vol. III, p. 248) ne diffère point pour le fond de l'*Histoire de Couloufe et de la belle Dilara*.

L'*Histoire d'Alaeddin* dans la *Continuation des Mille et une*

nommé Abdallah qui passait pour le plus riche de ses confrères. Il était fâché d'avoir été dans toutes les parties du monde et de s'être exposé à mille et mille périls pour amasser du bien, puisqu'il n'avait point d'enfants. Il n'épargnait rien toutefois pour en avoir : il ouvrait sa porte aux pauvres et faisait sans cesse des charités aux derviches en les invitant à prier Dieu de lui accorder un fils. Il fonda même des hôpitaux et des couvens et fit bâtir des mosquées ; mais tout cela était inutile, Abdallah ne pouvait devenir père, et il en perdit même l'espérance.

Un jour il fit venir chez lui un médecin indien dont on vantait fort la capacité ; il le fit asseoir à sa table, et après l'avoir bien régalé il lui dit : O docteur, il y a longtemps que je souhaite passionnément d'avoir un fils. — Seigneur, lui répondit l'Indien, c'est une faveur qui dépend de Dieu ; cependant il est permis aux hommes de chercher les moyens de l'obtenir. — Ordonnez-moi ce qu'il faut que je fasse pour cela, reprit Abdallah, et je vous assure que je le ferai. — Premièrement, dit le médecin, achetez une jeune esclave qui soit grande et droite comme un cyprès, qu'elle ait un visage agréable, de grosses joues et de grosses hanches ; secondement, le son de sa voix doit être doux, son air toujours riant et sa conversation enjouée ; de plus, je voudrais que vous vous aimassiez l'un et l'autre. Outre cela, avant que de voir cette esclave il faut que vous soyez chaste pendant quarante jours et que votre esprit ne soit occupé d'aucune affaire, que vous ne mangiez durant tout ce temps-là que de la chair de mouton noir et que vous ne buviez que du vin vieux. Si vous observez exactement toutes ces choses, il y a lieu d'espérer que vous aurez un fils.

XXXI^e JOUR.

Abdallah ne manqua pas d'acheter une belle esclave, et véritablement il en eut un fils en suivant le régime que le médecin lui avait prescrit. Pour célébrer la naissance de l'enfant, qui fut nommé Couloube, Abdallah assembla tous ses amis, leur donna un festin et fit de grandes aumônes pour rendre grâce au ciel

Nuits, publié par M. Caussin de Perceval (t. IX, p. 171 de l'édition de 1808, in-18), offre aussi beaucoup de rapport avec ce conte des *Mille et un Jours*.

d'avoir comblé ses vœux. On éleva Couloube, et à mesure qu'il devenait plus grand il recevait de nouvelles instructions. Il eut plusieurs maîtres qui le trouvèrent fort disposé à profiter de leurs leçons. On lui enseigna les langues hébraïque, grecque, turque et indienne, et à bien former les caractères de toutes ces langues. On ne se contenta pas de lui faire apprendre l'Alcoran¹, on lui en fit lire les commentaires. Il en possédait jusqu'au sens mystique. Il était surtout bien instruit du point qui regarde la prédestination. Il savait aussi l'abolissant et l'aboli², de même que les points de l'ambiguïté et de la certitude. On ne voulut point qu'il ignorât l'histoire des tribus arabes, l'histoire de Perse, ainsi que les annales des rois. De plus, il apprit la morale, la philosophie, la médecine et l'astronomie. Il n'avait pas dix-huit ans qu'outre toutes les choses que je viens de dire il en savait encore d'autres. Il était bon poète et savant musicien. Il était d'ailleurs perfectionné dans tous les exercices du corps. Personne n'a jamais tiré de l'arc ni manié le sabre et la lance avec plus d'adresse et de vigueur. Enfin c'était un jeune homme d'un mérite accompli.

Quelle satisfaction pour un père d'avoir un semblable fils ! Abdallah l'aimait plus que sa vie et ne pouvait vivre un moment sans lui. Cependant la mort, qui en veut aux heureux du siècle, vint bientôt enlever le vieux marchand. Se voyant à l'extrémité, il fit asseoir Couloube au chevet de son lit et il employa ses derniers momens à lui donner de sages conseils. Après sa mort et ses funérailles, son fils prit possession de tous ses biens ; mais ce jeune homme n'en fut pas plutôt maître qu'il commença à les dissiper : il fit bâtir un palais, acheta de belles esclaves et choisit plusieurs jeunes gens pour être les compagnons de ses débauches. Il passait les jours à se divertir avec eux ; on prodiguait chez lui les mets les

¹ Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 65, note.

² « Mahomet ne se faisait pas scrupule de changer ou de modifier ce qu'il avait institué. C'est ainsi que, dans l'espoir de gagner les Juifs, il avait adopté le plus de cérémonies juives qu'il avait pu, et qu'ensuite, se voyant contraint de renoncer à cet espoir, il en établit d'autres. Il ne suivait d'autre mobile en cela que son intérêt ou ses passions. Les auteurs musulmans reconnaissent dans l'Alcoran deux sortes de préceptes, ceux qui sont abrogés et ceux qui les abrogent. Par les premiers, ils ont tendu certaines dispositions qui ont fait place à d'autres ; par les seconds, celles qui continuent à faire autorité. C'est là un des grands objets de leur théologie. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. I^{er}, p. 383.)

plus délicats et les meilleurs vins ; ce n'étaient que festins, que danses et que concerts. Il vécut de cette manière pendant plusieurs années, comme si la source de ses plaisirs eût été inépuisable. Néanmoins il consuma tout son patrimoine ; il lui fallut vendre son palais et ses esclaves, et insensiblement il se trouva sans biens, ce qui réjouit fort ses ennemis.

Il se repentit alors de sa prodigalité, il alla chez tous les jeunes gens qui avaient contribué à le ruiner. Mes amis, leur dit-il, vous m'avez vu dans la prospérité et vous me voyez présentement dans la misère ; j'ai recours à vous, aidez-moi à me relever de ma chute, souvenez-vous des offres de service que vous me faisiez quand vous étiez à ma table ; je ne doute point que vous ne soyez touchés de l'état où je suis et que vous ne fassiez quelques efforts pour m'en tirer. C'est ainsi que le malheureux Couloufe tâchait d'exciter la reconnaissance de ses amis et de les engager à le secourir ; mais il parlait à des sourds : les uns lui disaient qu'ils étaient fâchés de le voir dans une situation si déplorable et se contentaient de prier le ciel d'avoir pitié de lui ; les autres, ajoutant la dureté à l'ingratitude, lui refusaient jusqu'à la consolation de le plaindre et lui tournaient le dos. O faux amis, s'écria-t-il, que votre procédé dur et ingrat me punit bien d'avoir été assez crédule pour m'imaginer que vous m'aimiez véritablement !

Le fils d'Abdallah, encore plus pénétré de douleur d'avoir été la dupe de la fausse amitié de ses compagnons de débauche que d'avoir dissipé tout son bien, résolut de s'éloigner de Damas, où il avait tant de témoins de son infortune. Il prit la route du pays des Keraites, et se rendit à Caracorom¹, où régnait alors Cabal-Khan. Il alla loger dans un caravansérail où de ce qui lui restait d'argent il se fit faire une robe et un turban de toile des Indes. Il passait les journées entières à se promener dans la ville. Il allait dans les marchés et dans les jardins voir tout ce qu'il y avait de plus curieux, et sitôt que la nuit approchait, il se retirait dans son caravansérail.

Un jour il entendit dire que le roi des Ke-

¹ La ville de Caracorom a été au moyen âge la capitale de l'empire mogol et la résidence de Genghiz-Khan et de ses successeurs. — Voyez sur la position de cette ville un mémoire de M. Rémusat dans le septième volume des *Mémoires de l'Institut (Académie des Inscriptions)*, et l'*Abregé de géographie* de Balbi, p. 758.

raïtes se préparait à faire la guerre, que deux rois de ses voisins qui lui payaient tous les ans un tribut considérable ne voulaient plus le lui payer, qu'ils s'étaient ligués ensemble et qu'ils avaient déjà des troupes sur pied pour s'opposer à Cabal-Khan s'il entreprenait de pénétrer dans leurs pays. Couloufe, ayant appris cette nouvelle, alla offrir ses services au roi, qui lui donna de l'emploi dans son armée. Ce jeune homme se signala dans cette guerre par des exploits qui lui attirèrent l'admiration des soldats, l'estime des officiers et la protection du prince Mirgehan, fils du roi des Keraites. Il n'en demeura pas là. Comme, à l'exemple de ces deux rois voisins, d'autres princes qui payaient aussi tribut se soulevèrent, Cabal-Khan fut obligé de tourner ses armes contre ces nouveaux ennemis, qu'il réduisit à lui demander la paix. Le fils d'Abdallah fit encore paraître tant de courage dans les occasions qu'on lui donna de se distinguer que Mirgehan voulut l'avoir auprès de lui.

Couloufe gagna bientôt l'amitié de ce prince, qui, découvrant en lui tous les jours plus de mérite, l'honora de sa confiance. Peu de temps après, Cabal-Khan mourut. Le prince son fils lui succéda et fut à peine sur le trône qu'il combla de bienfaits le fils d'Abdallah et en fit son favori. Couloufe, voyant que ses affaires avaient entièrement changé de face et qu'il n'avait jamais été plus heureux ; dit en lui-même : Il faut bien que tous les événemens de notre vie soient marqués dans le ciel. Quand je vivais à Damas dans les plaisirs, y avait-il quelque apparence que je pusse tomber dans la misère ? et lorsque je suis venu à Caracorom, pouvais-je raisonnablement espérer que je deviendrais ce que je suis ? Non, non, toutes nos prospérités et nos disgrâces ne sauraient ne nous pas arriver. Vivons donc au gré de nos désirs et subissons le sort que nous ne pouvons éviter.

C'est ainsi que raisonnait le fils d'Abdallah, et suivant ce principe, il suivait son penchant sans contrainte. Un jour qu'il sortait du palais, il rencontra une vieille femme couverte d'une voile de toile des Indes lié de rubans et de bandeaux de soie. Elle avait un gros collier de perles, un bâton à la main, et cinq esclaves, aussi voilées, l'accompagnaient. Il s'approcha de la vieille et lui demanda si ces esclaves étaient à vendre. Oui, dit la vieille. Il leva

aussitôt leurs voiles et vit que ces esclaves étaient jeunes et belles; il en trouva surtout une fort agréable. Vendez-moi celle-ci, dit-il à la vieille, elle me plaît. — Non, lui répondit-elle, je ne veux pas vous la vendre. Vous me paraissez un galant homme, il vous en faut une plus belle. J'en ai d'autres dans ma maison. J'ai des filles turques, grecques, esclaves, ioniennes, éthiopiennes, allemandes, cachemiriennes, chinoises, arméniennes et géorgiennes. Je vous les présenterai toutes et vous prendrez celle qui vous plaira davantage, vous n'avez qu'à me suivre. En achevant ces paroles, elle marcha devant Couloube, qui la suivit.

Lorsqu'ils furent devant une mosquée, la vieille lui dit : O jeune homme, attendez-moi ici un moment, je vais revenir. Il attendit près d'une heure et il commençait à s'impatienter, mais elle parut avec une fille qui était chargée d'un paquet. Il y avait dedans un voile et un surtout de femme dont la vieille revêtit Couloube en lui disant : Seigneur, nous sommes des gens d'honneur et de bonne famille. Il ne serait pas de la bienséance de recevoir chez nous un étranger. — Ma mère, lui répondit-il, vous n'avez qu'à ordonner, je ferai tout ce que vous voudrez. Il se couvrit donc du sur-tout et se mit le voile sur la tête. Ensuite il accompagna la vieille, qui le mena dans un quartier qu'il ne connaissait point. Ils entrèrent dans une grande maison ou plutôt dans un palais, car tout ce qui s'offrait à la vue avait un air de grandeur et de magnificence. Après avoir traversé une vaste cour pavée de marbre jaspé, ils arrivèrent à une salon d'une étendue prodigieuse au milieu duquel il y avait un bassin de porphyre rempli d'eau où plusieurs petits canards se jouaient; l'on y voyait tout autour des cages de fils d'or où il y avait mille oiseaux d'espèce différente qui faisaient entendre leur ramage.

XXXII^e JOUR.

Pendant que Couloube regardait avec attention ces oiseaux et toutes les autres choses qui contribuaient à rendre ce salon le plus amusant du monde, il entra une jeune dame qui s'approcha du jeune homme d'un air riant. Elle lui fit une profonde révérence, et après que de son côté il l'eut saluée, elle le prit par

la main et le pria de s'asseoir sur des coussins de brocart d'or qui étaient sur des sofas de la même étoffe. Dès qu'il s'y fut assis, elle prit elle-même la peine de lui essuyer le visage et les yeux avec un mouchoir du plus fin lin, et en lui rendant cet agréable service, elle souriait et lui lançait des ceillades qui le mirent bientôt hors de lui-même.

Il la trouvait fort à son gré et il allait se déterminer à l'acheter quand une autre dame dont les cheveux blonds flottaient par boucles sur ses épaules nues et qui était beaucoup plus belle que la première parut. Elle s'avança d'un air gracieux vers le fils d'Abdallah, lui prit les mains, les baisa et se mit en devoir de lui laver les pieds dans un bassin d'or. Il n'y voulut pas consentir, et, frappé de la beauté dont elle était pourvue, il se leva pour se jeter à ses genoux et dans la résolution de s'arrêter à celle-là. Mais il demeura tout à coup immobile et comme un homme qui a perdu l'usage de ses sens, car il aperçut vingt jeunes demoiselles toutes plus charmantes les unes que les autres. Elles accompagnaient une jeune personne encore plus belle et plus richement habillée qu'elles, et qui paraissait être leur maîtresse. Couloube crut voir la lune environnée d'étoiles, et à la vue de cet objet ravissant, il s'évanouit.

Toutes les esclaves accoururent aussitôt à son secours, et l'ayant fait revenir de son évanouissement, la dame qui l'avait causé lui adressa la parole : Sois le bienvenu, lui dit-elle, pauvre oiseau pris par les pieds. Couloube baisa la terre et poussa un profond soupir. On le fit asseoir sur un sofa. Cependant on apporta du sorbet dans une coupe d'or enrichie de pierreries. La dame en but et présenta le reste au jeune homme. Ensuite elle s'assit auprès de lui, et remarquant qu'il était si troublé qu'il ne pouvait prononcer une parole : D'où nait le trouble qui t'agite? lui dit-elle. Bannis cette sombre tristesse qui parait dans tes yeux. Tu l'ennuies déjà sans doute avec nous, notre compagnie te déplaît. — Ah! belle dame, répondit-il en la regardant d'un air tendre, cessez, de grâce, cessez de m'insulter. Vous savez trop qu'on ne peut voir vos charmes impunément. Je suis, je l'avoue, hors de moi-même : un trouble inconcevable agite tous mes esprits. — Sois donc de bonne humeur, interrompit la dame, et songe que tu viens ici ache-

ter une esclave. Allons nous mettre tous à table, j'espère que nous pourrons te divertir.

En disant cela, elle prit Couloufe par la main et le conduisit dans une salle où ils s'assirent avec toutes les autres dames à une longue table couverte de corbeilles de sandal pleines de tablettes et de confitures sèches : des confitures mamouni, des pommes tannouri, du pilcau gouzina, lafizina, scheckerina et d'autres choses encore. Après avoir mangé, ils se levèrent. On leur apporta un bassin et une aiguière d'or. Les dames se lavèrent les mains avec des pâtes d'amandes de Cousa, du savon de Ricca, du docna de Bagdad et de la poudre d'aloès comari ; puis s'étant essuyées avec des mouchoirs de soie de couleur de rose, elles allèrent à la chambre du vin. C'était un réduit agréable, orné de plusieurs caisses de baumes, de roses et d'autres fleurs odorantes qui bordaient un bassin de marbre plein d'une fort belle eau. Ce bassin servait à rafraîchir le vin et contribuait, en mêlant du frais à l'odeur des fleurs, à rendre ce réduit délicieux. Toutes les dames firent boire Couloufe et burent aussi elles-mêmes, de sorte que la compagnie retourna dans le salon la tête un peu échauffée.

Là quelques-unes de ces dames commencèrent à danser et les autres à jouer de la harpe, de la guitare de David, appelée canoun, de l'orgue arganoun et du violon barbot. Mais avec quelque délicatesse qu'elles jouassent de ces instrumens, elles n'approchaient pas de la dame dont le fils d'Abdallah était enchanté. Cette incomparable personne voulant à son tour montrer ce qu'elle savait faire, prit un luth¹, et l'ayant accordé, elle en joua d'une manière ravissante. Puis se faisant donner une harpe, elle joua sur le mode raste ; ensuite on lui apporta une viole et joua sur le mode ispahani ; après cela elle prit une flûte douce et joua sur le mode rihaoui. En un mot, elle employa les douze modes l'un après l'autre et les vingt-quatre branches de la musique. Elle chanta aussi, et sa voix ne fit pas moins de plaisir à l'amoureux Couloufe que la manière dont elle avait joué des instrumens.

Il en fut si charmé que, ne pouvant plus se posséder : Ma reine, s'écria-t-il, vous m'avez ôté la raison ; je ne puis résister aux transports que vous m'inspirez : souffrez que je baise une de vos belles mains et que je mette ma tête à

¹ Aoud.

vos pieds. En disant cela, cet amant passionné se jeta par terre comme un homme insensé, et saisissant une des mains de la dame, il la baisa fort amoureusement. Mais cette aimable personne, choquée de sa hardiesse, le repoussa d'un air fier et lui dit : Qui que tu sois, arrête et ne passe pas les bornes de la modestie : je suis une fille de qualité. Il est inutile que tu désires ma possession, tu ne saurais l'acquérir : tu ne me verras plus. A ces mots, elle se retira, et toutes les autres dames à son exemple en firent autant.

XXXIII^e JOUR.

Le fils d'Abdallah, au désespoir d'avoir fait une action désagréable à la dame qu'il aimait, demeura dans la salle, agité de mille pensées différentes. La vieille qui l'avait amené vint à lui. Qu'avez-vous fait, jeune homme ! lui dit-elle. Fallait-il vous laisser emporter à votre passion ! Quoique je vous aie fait accroire que j'avais ici des esclaves de toutes nations, vous avez dû juger par la magnificence de cette maison et à la manière dont on vous a reçu que vous n'étiez point chez une marchande d'esclaves : la dame que vous avez offensée est fille d'une des premières personnes de la cour ; vous deviez être plus respectueux.

Le discours de la vieille augmenta l'amour de Couloufe et le regret qu'il avait d'avoir par un transport indiscret obligé la dame à se retirer. Il en était tout mortifié et il désespérait de la revoir quand, plus parée et sous d'autres habits, elle revint dans le salon avec les autres dames. Elle se mit à rire en voyant le fils d'Abdallah triste et rêveur. Je crois, lui dit-elle, que tu te repens de ta faute, et je veux bien te la pardonner à condition que tu seras désormais plus sage et que tu m'apprendras qui tu es.

Comme il ne demandait pas mieux que de se réconcilier avec cette charmante personne, il lui dit sans peine qu'il se nommait Couloufe et qu'il était favori du roi. Seigneur, lui dit-elle alors, il y a longtemps que je vous connais de réputation et que j'entends parler de vous fort avantageusement ; j'ai même quelquefois souhaité de vous voir, je suis ravie d'avoir aujourd'hui cette satisfaction. Continuons nos danses et nos concerts, poursuivit-elle en se tournant vers les autres femmes ; faisons tous nos efforts pour divertir notre convive. Toutes les dames recommencèrent à danser ou jouer des instru-

mens, et ce divertissement dura jusqu'à la nuit. D'abord qu'elle fut arrivée, on alluma une prodigieuse quantité de bougies, et en attendant le souper, la jeune dame et le fils d'Abdallah eurent ensemble un entretien. Elle lui demanda des nouvelles du roi Mirgehan; si ce prince avait de belles personnes dans son sérail. Oui, madame, lui dit Couloube, il a des esclaves d'une assez grande beauté. Il en aime une présentement qui se nomme Ghulendam¹: elle est jeune, bien faite, et je dirais que c'est la plus belle fille du monde si je ne vous avais pas vue; mais vos charmes sont au-dessus des siens et elle ne mérite pas de vous être comparée. Ces paroles flatteuses ne déplurent point à Dilara², c'est ainsi que se nommait la jeune dame. Elle était fille de Boyruc, grand seigneur keraïte, qui n'était point alors à Caracorom. Mirgehan l'avait envoyé à Samarcande pour féliciter de sa part Usbek-Khan sur son avènement à la couronne de Tartarie. Si bien que Dilara, pendant l'absence de son père, se faisait quelquefois un plaisir d'attirer de jeunes gens chez elle pour s'en divertir seulement, car dès qu'ils voulaient perdre le respect, elle savait bien réprimer leurs transports.

Elle fut donc bien aise d'entendre dire à Couloube qu'elle était plus belle que la maîtresse du roi; cela la rendit plus vaine et plus gaie; elle dit mille choses agréables en soupant, et acheva par son esprit d'inspirer à son hôte tout l'amour qu'il pouvait sentir. Il ne laissa pas de son côté de briller dans le repas: échauffé par la vue et l'enjouement de la jeune dame, il lui échappait de temps en temps des saillies fort plaisantes. Lorsqu'il fut temps de se retirer, il se prosterna devant Dilara et lui dit: Quand je demeurerai ici cent années, je croirais toujours n'être avec vous que depuis un moment; mais quelque plaisir que je prenne à votre entretien, il faut que je vous quitte et vous laisse reposer. Demain, si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai. — J'y consens, répondit la dame: vous n'avez qu'à vous trouver sur le soir à la porte de la mosquée où l'on a été vous prendre aujourd'hui, et l'on vous ramènera dans cette maison. Après avoir achevé ces paroles, elle se fit apporter une bourse de fils d'or et de soie qui était l'ouvrage de ses mains et dans laquelle il y avait des bijoux d'un prix considérable.

¹ Ghulendam veut dire *qui a le port de la rose*.

² Le repos du cœur. (Pétits.)

Tenez, Couloube, lui dit-elle, ne refusez pas ce petit présent, ou bien vous ne me reverrez plus. Le fils d'Abdallah prit la bourse, remercia la dame et sortit du salon. Il rencontra dans la cour la bonne vieille, qui lui ouvrit la porte de la rue et lui montra le chemin du palais.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, il se retira dans son appartement et se coucha. Il passa le reste de la nuit à rappeler dans sa mémoire tout ce qu'il avait vu le jour. Il était si occupé de Dilara que le sommeil ne put fermer sa paupière. Il se leva de grand matin et se rendit chez le roi. Ce prince, qui ne l'avait pas vu le jour précédent et qui l'avait demandé plusieurs fois, était fort en peine de lui. Hé! d'où viens-tu, Couloube? lui dit-il d'abord qu'il l'aperçut. Qu'as-tu fait hier? Pourquoi n'as-tu pas paru? — Seigneur, lui répondit le favori, quand votre majesté saura l'aventure qui m'est arrivée, elle ne sera pas surprise de ne m'avoir pas vu. En même temps il raconta tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il eut achevé son récit: Est-il possible, lui dit Mirgehan, que cette jeune dame dont tu m'entretiens soit si belle que tu le dis? Tu en parles avec tant de vivacité que je me défie du portrait que tu m'en fais. — Seigneur, reprit le fils d'Abdallah, bien loin d'être un peintre flatteur, je puis vous assurer qu'elle est encore fort au-dessus de ce que j'ai dit. Oui, si Many³,

³ Many, ou Manès, fondateur de la secte des Manichéens, naquit en Perse au commencement du troisième siècle de notre ère. Dans les dernières années du règne de Schahpour I^{er}, cet imposteur prétendit être le paraclète annoncé par Jésus à ses disciples, et se mit à prêcher une nouvelle religion, qui offrait un mélange de dogmes empruntés au christianisme, à la religion de Zoroastre et à celle des Indiens.

Manès enseignait la croyance à deux principes, l'un bon, qui est Dieu, l'autre mauvais, qui est le diable; le dogme de la métempsychose, la défense de tuer aucun animal et l'abstinence de viande, formaient les points principaux de sa doctrine.

Le nom de Buddas donné à un sage dont Manès avait étudié les livres, ou dont, suivant une autre version, il aurait été le disciple, permit de croire qu'il avait emprunté ses dogmes à la religion du réformateur indien Bouddah. La doctrine prêchée par Manès fit de nombreux prosélytes, mais le roi de Perse Schahpour, qui s'était montré d'abord favorable au prétendu prophète, finit par le bannir. Manès, forcé de s'expatrier, parcourut l'Inde, la Chine et le Turkestan, prêchant sa religion nouvelle. Ce fut, dit-on, à cette époque qu'il se retira pendant un an dans une caverne, et qu'il employa les talens supérieurs qu'il possédait dans la peinture et dans la sculpture à peindre ou à graver sur une planche des figures extraordinaires. En sortant de sa retraite, il montra ce tableau merveilleux à ses disciples, comme lui ayant été apporté du ciel.

Après la mort de Schahpour, Hormuz, son successeur, permit à Manès de rentrer en Perse et le combla de bienfaits; mais cette faveur fut de courte durée. Bahram, fils et successeur d'Hormuz, zélé partisan de l'ancien culte, ordonna que la doctrine nouvelle fût soumise à l'examen d'une assemblée de ma-

ce fameux peintre de la Chine, entreprenait de la peindre, il craindrait avec raison de ne pouvoir égaler la nature. — C'en est trop, dit le roi, tu me donnes envie de voir cette dame, et je veux absolument l'accompagner tantôt, puisque tu dois retourner chez elle.

La curiosité du jeune roi des Keraïtes affligea Couloufe; il en appréhendait les suites pour son amour. Hé! comment ferai-je, seigneur, lui dit-il, pour vous introduire chez cette dame? Qui lui dirai-je que vous êtes? — Je me déguiserai, répartit Mirgehan, et je passerai pour ton esclave. J'entrerai avec toi et me cacherai dans un coin, d'où j'observerai tout. Le fils d'Abdallah n'osa répliquer à son maître, qui se revêtit d'un habit d'esclave, et tous deux, à l'entrée de la nuit, ils se rendirent à la porte de la mosquée. Ils n'y furent pas longtemps sans voir paraître la vieille, qui lui dit: Il n'était pas besoin d'amener avec vous cet esclave, vous n'avez qu'à le renvoyer.

XXXIV^e JOUR.

Le roi fut fort mortifié d'entendre ainsi parler la vieille; mais Couloufe prit la parole: Ma bonne mère, dit-il, permettez, je vous prie, que cet esclave nous suive. C'est un garçon qui a de l'esprit et d'agréables talens; il fait des vers sur-le-champ et chante à ravir. Votre maîtresse ne sera pas fâchée que je le lui fasse voir. La vieille ne dit plus rien. Ils marchèrent tous trois, Couloufe couvert d'un sur-tout de femme, comme le jour précédent, et Mirgehan en habit d'esclave. Ils entrèrent dans la cour et de là dans le salon, qu'ils trouvèrent éclairé d'une infinité de bougies parfumées, qui répandaient d'agréables odeurs.

Dilara demanda au fils d'Abdallah pourquoi il s'était fait accompagner par un esclave. Madame, lui dit-il, j'ai jugé à propos d'amener pour vous divertir: il est bouffon, poète et musicien, j'espère que vous en serez contente. — Cela étant, dit-elle, qu'il soit le bienvenu.

ges. Convaincu d'imposture et pressé d'abjurer son hérésie, Manès, s'y étant refusé, fut écorché vif par l'ordre du roi, et sa peau, remplie de paille, fut suspendue à l'une des portes de Giondischaour.

Cet événement eut lieu vers l'an 274. Le talent de Manès pour la peinture est passé en proverbe chez les Orientaux. Il avait, à ce qu'on rapporte, la main et le coup d'œil si sûrs qu'il traçait une ligne droite sans se servir de règle, et que sans le secours du compas il décrivait un cercle parfait.

Mais, mon ami, ajouta-t-elle en s'adressant au roi, sois soumis et obéissant et ne t'avise pas de manquer de respect à mes femmes, car tu pourrais t'en repentir. Le prince, se voyant dans la nécessité de faire le bouffon, se mit à plaisanter et il s'en acquitta si bien que la dame dit au favori: En vérité, Couloufe, vous avez là un garçon très-plaisant et très-spirituél. Je remarque même dans ses manières quelque chose de noble et de galant. Il faut qu'il nous serve d'échanson ce soir, je me sens de l'inclination pour lui. — Puisqu'il a le bonheur de vous plaire, répondit le favori, il n'est plus à moi, il est à vous, madame. Caltapan, dit-il au roi, je ne suis plus ton maître, voilà ta maîtresse. A ces mots, le prince s'approcha de la dame, lui baisa la main et lui dit: Madame, je suis à présent votre esclave et déjà je me sens disposé à vous servir avec beaucoup de zèle.

Elle accepta Mirgehan pour esclave. Seigneur, dit-elle à Couloufe, je regarde ce garçon-là comme un bien qui m'appartient, mais trouvez bon que je le mette en dépôt entre vos mains. Il demeurera chez vous, vous me l'amènerez toutes les fois que vous viendrez ici. Je ne puis le garder dans ma maison parce qu'on sait que c'est votre esclave; tout le monde le connaît pour cela. Si on le voyait passer de votre service au mien, on en pourrait tenir de mauvais discours et j'ai de grandes mesures à garder. Après avoir quelque temps encore continué cette conversation, Couloufe et Dilara s'assirent à la table pour souper, et le roi se tint debout devant eux. Comme ce prince réjouissait la dame par mille plaisanteries, elle dit au favori: Seigneur, permettez que ce garçon mange et boive avec nous. — Madame, répondit Couloufe, il ne mange pas ordinairement avec moi. — Ne soyez pas si rigoureux, reprit la dame, souffrez que nous buvions ensemble afin qu'il nous en aime davantage. Mets-toi donc là, Caltapan, dit le fils d'Abdallah, puisque madame le veut absolument.

Le faux esclave ne se le fit pas dire deux fois: il s'assit entre Couloufe et l'aimable fille de Boyruc; il mangea, et lorsque l'on eut apporté le vin, la dame en remplit une coupe jusqu'aux bords, et la lui présentant: Tiens, Caltapan, lui dit-elle, bois cette rasade à ma santé. Il prit la coupe après avoir baisé la main qui la lui donnait et il but. Après cela on versa du vin à la ronde, et la belle Dilara, par son

exemple, excitait ses convives à se réjouir. Elle tendit une coupe d'or toute pleine, et s'adressant au fils d'Abdallah : Couloufe, lui dit-elle, je bois à vos inclinations, à la charmante Ghulendam, la favorite du roi. — Madame, répondit le favori en rougissant : A Dieu ne plaise que j'aie l'audace d'élever ma pensée jusqu'à la maîtresse de mon prince, j'ai pour lui trop de respect pour.... — Ho! vous voulez faire le discret, interrompit la dame en riant, je me souviens que vous me parlatés hier de Ghulendam d'une manière si vive que vous m'en parlatés charmé. Je suis sûre que vous l'aimez; avouez-nous franchement que vous ne lui déplaisez pas et que quelquefois vous faites la débauche ensemble. Couloufe à ces paroles, dont il voyait les conséquences, se troubla. — De grâce, madame, dit-il, cessez de plaisanter là-dessus; je n'ai jamais eu de secret entretien avec cette dame.

Le trouble qu'il faisait paraître redoubla les ris de Dilara. Au lieu de prendre un air sérieux, reprit-elle, vous devriez nous raconter vos aventures. Caltapan, ajouta-t-elle en regardant le faux esclave, dis à ton maître qu'il ait plus de confiance en moi. — Allons, seigneur Couloufe, dit le roi, donnez à madame la satisfaction qu'elle vous demande, elle vous en prie de si bonne grâce. Conte-lui la naissance et le progrès de vos amours, apprenez-lui où vous en êtes avec Ghulendam et de quelle manière vous trompez tous deux le roi. Madame, poursuivit-il en se tournant vers Dilara, je ne suis pas moins curieux que vous de savoir cela, car quoique je me pique d'être un confident assez discret, je vous assure que le seigneur Couloufe m'a fait un mystère de sa passion pour la favorite.

Mirgehan par ce discours acheva de déconcerter son favori, qui s'aperçut que les plaisanteries de Dilara ne laissaient pas que de faire une mauvaise impression sur l'esprit de ce prince. Cependant ils buvaient tous trois, et insensiblement le roi, échauffé par le vin, oublia le personnage qu'il avait résolu de faire. Ma princesse, dit-il à la dame; chantez-moi, je vous prie, quelque chose d'agréable : on dit que vous chantez à ravir. Ces paroles, quoique prononcées d'un air fort familier, ne déplurent point à la fille de Boyruc. Au lieu de s'en offenser, elle fit un éclat de rire. Très-volontiers, mon cher Caltapan, il n'est rien que je ne veuille faire pour toi.

Aussitôt elle demanda un luth tout accordé et joua sur le mode yrac un fort bel air, qu'elle accompagna de sa voix; ensuite, prenant un tambour de basque, elle chanta un autre air sur le mode bouselic.

Le roi, qui n'avoit jamais entendu si bien chanter ni si bien jouer du luth et du tambour de basque, se sentit transporté de plaisir, et ne se souvenant plus qu'il voulait passer pour un esclave : Vous m'enchantez, madame, s'écria-t-il; quelque portrait avantageux que Couloufe m'ait fait de vous, il ne m'en a pas assez dit encore. Le fils d'Abdallah avait beau lui faire signe de se taire, il n'y eut pas moyen. Non, poursuivit le prince, Isaac Mousseli¹, mon musicien, dont on vante tant la voix, ne chante pas si agréablement que vous. Dilara, reconnaissant à ces mots que l'homme qu'elle prenait pour un esclave était le roi lui-même, se leva brusquement de sa place et courut chercher un voile pour se couvrir le visage. Ah! nous sommes perdues, dit-elle tout bas à ses femmes. Ce n'est pas un esclave qui est venu ici avec Couloufe, c'est le roi. Après leur avoir dit cela, elle revint trouver Mirgehan et n'osait plus s'asseoir devant lui. Asseyez-vous donc, madame, lui dit ce prince, c'est à moi de me tenir debout en votre présence : ne suis-je pas votre esclave! Je ne me serais pas assis si, comme ma maîtresse souveraine, vous ne me l'aviez ordonné.

La fille de Boyruc se mit à pleurer à ces paroles. Ah! grand monarque, dit-elle en se jetant à ses pieds, je supplie très-humblement votre majesté d'avoir pitié de moi; je suis une jeune fille sans expérience, vous êtes témoin de ma faute, daignez, de grâce, me la pardonner. Le roi releva la dame, la consola, lui dit de ne rien craindre, et lui demanda qui elle était. Elle satisfit sa curiosité, après quoi il sortit de cette maison avec Couloufe et regagna son palais.

XXXV^e JOUR.

Les plaisanteries que Dilara avait faites à Couloufe sur Ghulendam produisirent de tristes effets. Mirgehan soupçonna sa favorite et le fils d'Abdallah de s'aimer tous deux, et il

¹ Isaac Mousseli était, comme on l'a vu, le musicien d'Haroun Alraschid. C'est par une de ces invraisemblances assez fréquentes chez les conteurs orientaux qu'il est ici représenté comme musicien du prince des Korâites.

erut que sans avoir égard à ce qu'ils lui devaient, ils goûtaient dans son palais même les douceurs d'une heureuse intelligence. Il n'aurait tenu qu'à lui, en les faisant exactement observer l'un et l'autre, d'être persuadé bientôt de la fausseté de ses soupçons; mais c'était un de ces jaloux qui n'écoutent que leur jalousie et qui, se livrant aux premières impressions qu'on leur donne, croient n'avoir pas besoin d'autre éclaircissement. C'est pourquoi dès le lendemain, sans chercher à vérifier ses conjectures, il envoya dire à Couloufe qu'il lui défendait de paraître désormais devant lui et qu'il voulait que dès ce jour-là il sortît de Caracorom.

Le favori, bien qu'il pénétrât la cause de sa disgrâce, et que, n'ayant rien à se reprocher, il ne désespérât point de faire connaître son innocence s'il pouvait parvenir à se faire entendre, négligea toutefois de chercher les moyens de se justifier. Il céda de bonne grâce à son malheur. Il obéit à l'ordre du roi, et se joignant à une grosse caravane qui allait en Tartarie, il se rendit avec elle à Samarcande. Comme personne ne savait mieux que lui résister à la mauvaise fortune, il ne fut point accablé de ce nouveau coup. Outre qu'il s'était déjà trouvé dans une situation misérable, tous les accidens de la vie lui paraissant des choses inévitables, ainsi qu'on l'a déjà dit, rien ne pouvait ébranler la fermeté de son esprit.

Il demeura donc à Samarcande, s'abandonnant à tout ce que le ciel avait ordonné de lui. Il fit bonne chère et se divertit tant qu'il eut de l'argent. Lorsqu'il n'en eut plus, il alla se placer dans le coin d'une mosquée. Les ministres l'interrogèrent sur sa religion, et le trouvant très-savant, ils lui donnèrent une aumône réglée de deux pains par jour et une cruche d'eau, avec quoi il vivait fort content. Or, il arriva un jour qu'un gros marchand appelé Mouzaffer vint faire sa prière dans cette mosquée. Il jeta les yeux sur Couloufe et l'appela. Jeune homme, lui dit-il, d'où es-tu? Par quel hasard es-tu venu dans cette ville? — Seigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, je suis un enfant de famille de Damas; j'ai eu envie de voyager, je suis venu en Tartarie, et à quelques lieues de Samarcande, j'ai rencontré des voleurs qui ont tué mes domestiques et m'ont volé.

Mouzaffer, après avoir écouté Couloufe le crut et lui dit: Ne t'afflige pas, les bonnes aventures sont enchaînées aux mauvaises; tu pour-

ras trouver ici de quoi te consoler; lève-toi et me suis jusqu'à ma maison. Le fils d'Abdallah fit ce que l'on lui disait, et il jugea quand il fut chez le marchand que Mouzaffer devait être un homme fort riche. Un magasin rempli des plus riches étoffes, des meubles précieux et un très-grand nombre de domestiques qui s'offrirent à sa vue lui firent porter ce jugement, et il ne se trompait pas: Mouzaffer avait des biens considérables.

Ce marchand fit asseoir à table auprès de lui Couloufe et lui présenta d'abord du sorbet; puis on leur servit du blanc-manger et des viandes succulentes. Après le dîner, ils s'entretenirent tous deux, et Mouzaffer ensuite le renvoya avec quelques présens.

Le lendemain le marchand retourna dans la même mosquée, il prit le fils d'Abdallah, le mena encore chez lui et le régala comme le jour précédent. Il se trouva là un docteur, nommé Danischemend*, qui tirant à part Couloufe après le repas, lui parla dans ces termes: Jeune étranger, le seigneur Mouzaffer, le maître de cette maison, a un grand dessein sur toi, un dessein qui demande une prompte exécution et qui doit te faire plaisir dans l'état où sont tes affaires. Tu sauras qu'il a un fils unique appelé Taher, qui est un jeune homme d'un naturel fort violent. Ce Taher a épousé depuis quelques jours la fille d'un grand seigneur étranger. Le mari, suivant son humeur impétueuse, a brusqué la femme. Elle a répondu à ses emportemens par des paroles pleines de mépris et de fierté, ce qui a si fort irrité Taher qu'il l'a répudiée. Il s'en est repenti un moment après, car c'est une jeune personne fort belle et qu'il aime passionnément; mais les lois ne lui permettent pas de la reprendre qu'un autre homme ne l'ait auparavant épousée et répudiée. C'est pourquoi Mouzaffer souhaite que dès aujourd'hui tu l'épouses, que tu passes la nuit avec elle et que demain matin tu la répudies. Il te donnera cinquante sequins d'or. Ne veux-tu pas bien lui faire ce plaisir-là?

— Très-volontiers, répondit Couloufe, je ne me sens aucune répugnance pour ce qu'il me propose.—Je le crois bien, répliqua Danischemend. Il y a dans cette ville beaucoup de gens qui ne demanderaient pas mieux que

* Danischemend veut dire en persan *savant*.

d'être choisis pour hullas¹ en cette occasion, quand il n'y aurait pas cinquante sequins à gagner, car la femme de Taher est d'une beauté parfaite, son corps est plus droit qu'un cyprès; elle a le visage rond, les sourcils bien séparés et faits comme deux arcs, et ses regards sont autant de flèches empoisonnées; la neige n'est pas plus blanche que son teint, et sa bouche, petite et vermeille, ressemble à un bouton de rose.

XXXVI^e JOUR.

On trouverait donc dans Samarcande, pour-suivit Danischemend, des hullas tant qu'on en voudrait; mais on aime mieux que ce soit un étranger, parce que ces sortes de choses doivent se faire le plus secrètement qu'il est possible. Mouzasser a donc jeté les yeux sur toi. Je suis nayb² et par conséquent revêtu du pouvoir de te marier avec cette charmante dame, ce composé de toutes les perfections, et dès ce moment, si tu veux, tu en seras possesseur. — J'y consens, reprit le fils d'Abdallah. Après le portrait que vous venez de m'en faire, vous pouvez bien penser que je voudrais déjà l'avoir épousée. — Oui; mais, dit le nayb, il faut que tu promettes de la répudier dès demain et de sortir incessamment de Samarcande avec l'argent qu'on te donnera. La famille du seigneur Mouzasser ne serait pas bien aise que tu demeurasses en cette ville après cette aventure. — Je n'y demeurerai pas longtemps, répondit Couloufe, et si ce n'est pas assez de promettre, je jure que dès demain matin je répudierai la dame que vous m'aurez fait épouser.

Il n'eut pas plutôt fait ce serment que le lieutenant du cadi apprit à Mouzasser que le jeune étranger était prêt à servir de hulla. Il accepte, lui dit-il, les conditions que je lui ai proposées de votre part; il ne s'agit plus que de le marier avec votre belle-fille. Aussitôt Mouzasser fit venir son fils Taher et le reste de sa famille, et en leur présence le nayb maria Couloufe sans lui faire voir la dame, parce que Taher le voulut ainsi. Il fut même résolu que le hulla passerait la nuit avec elle sans lumière, afin que le lendemain, ne l'ayant pas vue, il eût moins de peine à la répudier.

¹ Hulla, c'est ainsi qu'on appelle celui qui épouse une femme répudiée. (Pétis.)

² Lieutenant du cadi. (Pétis.)

Cependant la nuit étant venue, on introduisit Couloufe dans la chambre nuptiale où on le laissa sans lumière avec la dame qui était couchée dans un lit de brocart d'or. Il ferma la porte à double tour, ôta ses habits, chercha le lit à tâtons, et l'ayant trouvé, il se coucha auprès de sa femme. Vous pouvez croire qu'elle ne dormait pas. Ce n'était pas sans émotion qu'elle se voyait livrée aux caresses d'un homme dont on lui cachait le visage et dont elle se faisait même une image désagréable, parce qu'elle n'ignorait pas qu'on prenait ordinairement pour hullas les premiers malheureux que le hasard présentait. D'une autre part, Couloufe, quoique Danischemend lui eût vanté la beauté de la dame, était fort mortifié de n'avoir pas le plaisir de la voir, ou plutôt le portrait qu'on lui en avait fait lui donnait une vive curiosité de le vérifier. Ce désir, qui le consumait et qu'il ne pouvait contenir, diminuait la vivacité de ceux qu'il pouvait satisfaire. Madame, lui dit-il, quelque favorable que soit pour moi cette nuit, je ne puis goûter une joie parfaite. Chaque instant redouble l'envie que j'ai de voir vos charmes. Je m'en suis fait une si belle idée et je souhaite avec tant d'ardeur de les contempler que je ne sais si ce n'est point une aussi grande peine de vous posséder sans vous voir que de vous voir sans vous posséder. Cependant il faudra demain que je vous cède. Ah! puisque mon bonheur doit durer si peu, du moins on aurait dû m'en faire connaître tout le prix.

Après avoir dit ces paroles, il se tut pour entendre ce que sa femme y répondrait, et il fut assez surpris lorsqu'au lieu de répondre à ce discours, elle dit: O vous que Taher a choisi pour rétablir l'union que son humeur violente a détruite, qui que vous soyez, apprenez-moi qui vous êtes; il me semble que le son de votre voix ne m'est point inconnu; je ne vous écoute pas tranquillement.

Couloufe tressaillit à ces mots. Madame, répondit-il, dites-moi vous-même quelle est votre famille, le son de votre voix trouble aussi mes sens; je crois entendre une dame keraïte que je connais. Juste Dieu! seriez-vous.... mais non, ajouta-t-il en se reprenant, il n'est pas possible que vous soyez la fille de Boyruc. — Ah! Couloufe, s'écria la dame en ce moment, est-ce vous qui me parlez? — Oui, ma reine, dit-il, c'est Couloufe lui-même, qui ne saurait

croire que c'est Dilara qu'il entend. — Soyez-en persuadé, reprit-elle, je suis cette malheureuse Dilara qui vous reçut chez elle avec le roi Mirgehan, qui par des discours indiscrets vous rendit suspect à ce prince et que vous devez regarder comme votre plus grande ennemie, puisqu'elle est cause de votre disgrâce. — Cessez, madame, répliqua le fils d'Abdallah, cessez de vous l'imputer; le ciel le voulait ainsi, et bien loin de l'accuser de rigueur, je rends grâce à sa bonté d'avoir fait succéder à mon infortune un si agréable événement. Mais, belle Dilara, continua-t-il, comment la fille de Boyruc a-t-elle pu devenir femme de Taher? — Je vais, dit-elle, vous l'apprendre :

Mon père, pendant son ambassade à Samarcande, était logé chez Mouzaffer, qu'il connaît depuis longtemps. Ils arrêtèrent entre eux ce mariage, et Boyruc, étant de retour à Caracorum, me fit partir pour Samarcande bien accompagnée. J'obéis à mon père avec une répugnance à laquelle vous n'aviez pas peu de part, car je l'avouerai, mon cher Couloufe, je vous aimais quoique je ne vous l'eusse pas témoigné, et j'atteste le ciel que votre disgrâce m'a coûté bien des larmes. Mon mariage avec Taher ne vous a point banni de ma mémoire. Ce mari brutal et d'ailleurs peu agréable de sa personne, au lieu de vous en effacer, n'a fait que vous y maintenir; et comme si j'eusse prévu que l'amour ou la fortune nous rassemblerait, j'ai toujours conservé l'espérance de vous revoir. Mais mon bonheur surpasse encore mon attente, puisque je retrouve mon amant dans l'époux que l'on me donne. O merveilleuse aventure! à peine y puis-je ajouter foi.

XXXVII^e JOUR¹.

Couloufe, après ce qu'il venait d'entendre, ne pouvait plus douter qu'il ne fût avec la fille

¹ Le second volume de la première édition des *Mille et un Jours* commence avec le xxxvii^e jour et est précédé de l'averlissement qui suit.

Lorsqu'on a fait imprimer le premier tome de ces contes, on n'en avait pas traduit davantage, et avant que d'en donner d'autres, on voulait tâter le goût du public. Après tous les contes qui avaient déjà paru, on craignait d'en hasarder de nouveaux, quoiqu'on n'ignorât pas que ces sortes de livres sont toujours de débit quand ils sont amusans; mais le succès qu'il a eu a excité le traducteur à entreprendre ce travail dans ses momens de loisir, de sorte que, malgré les occupations qu'il a d'ailleurs, nous espérons qu'il nous fournira tous les mois un volume de ses *Mille et un Jours*.

Les savans auraient tort de lui reprocher d'avoir employé ses heures perdues à de pures bagatelles, puisque ces contes sont aussi utiles qu'agréables. En effet, on y marque exacte-

de Boyruc. Belle Dilara, s'écria-t-il transporté d'amour et de joie, quel heureux changement! Par quel bizarre enchaînement d'aventures suis-je parvenu au comble de mes souhaits! Quoi, c'est vous qu'on m'a fait épouser, vous dont l'image charmante est gravée dans mon cœur, vous que je croyais ne revoir jamais! Ah! ma princesse, si vous avez en effet plaint le fils d'Abdallah, si ma disgrâce vous a coûté des pleurs, partagez en ce moment la douceur des transports que mon bonheur m'inspire. Qui m'eût dit, quand le roi des Keraïtes me bannit de sa cour, que le ciel ne me faisait éprouver ce malheur que pour me rendre le plus heureux des hommes!

Dilara n'était pas insensible aux tendres mouvemens que Couloufe laissait éclater. Ils passèrent tous deux la nuit à se témoigner mutuellement le plaisir qu'ils avaient de se rencontrer, et ils s'en donnaient encore des assurances lorsqu'un esclave de Mouzaffer vint frapper assez rudement à la porte de leur chambre en criant de toute sa force : Holà ho! seigneur hulla, prenez, s'il vous plait, la peine de vous lever, il est jour. Le fils d'Abdallah ne répondit point à la voix de l'esclave et continua d'entretenir la fille de Boyruc. Mais il sentit évanouir sa joie, une tristesse mortelle succéda tout à coup aux doux transports qui l'agitaient. Ma reine, dit-il, l'ai-je bien entendu, on veut déjà nous séparer! Mouzaffer, impatient de vous voir rentrer dans sa famille, compte les momens du divorce qui vous en a fait sortir, et son fils, justement jaloux de mon bonheur, n'en peut souffrir la durée : le jour même, d'accord avec mes ennemis, semble avoir précipité son retour.

ment la géographie, on y peint les mœurs et les coutumes des différens peuples de l'Asie. Si la scène d'un conte est chez les Tartares, par exemple, on sent qu'on y vit autrement qu'à Bagdad ou qu'en Egypte. Les mets, les boissons, les habillemens, tout caractérise les nations dont on y parle. Outre cela, toute la morale des musulmans y est répandue. On y apprend une partie de leur théologie; de plus, le traducteur y a joint une infinité de remarques curieuses; il a pris toutes les précautions imaginables pour qu'on lui pardonne son amusement et pour sauver, s'il se peut, cet ouvrage du mépris de certains lecteurs sérieux qui ne sauraient souffrir les fictions les plus ingénieuses et à qui le plus agréable livre ne saurait plaire si le crédit de la vérité ne le rend recommandable.

Ce n'est donc point ici un amas d'idées extravagantes, ce ne sont pas des mœurs faites à plaisir. Si l'imagination de Dervis Moctés a produit les incidens de ses contes, son jugement leur a prêté de la vraisemblance et les a liés à des images qui représentent des choses réelles et à des usages constans. Enfin, on peut regarder les *Mille et un Jours* comme les relations des voyageurs, c'est-à-dire comme un ouvrage rempli d'observations véritables et dignes de la curiosité du public.

A peine, hélas ! vous ai-je retrouvée qu'il faut vous perdre encore malgré les nœuds qui nous lient, car j'ai promis, j'ai juré de vous répudier. — Et vous pourrez, interrompit la dame, garder cet affreux serment ! Saviez-vous, lorsque vous l'avez fait, que c'était à moi que vous promettiez de renoncer ? Vous n'êtes point obligé de tenir une promesse téméraire, et quand vous le seriez, Dilara ne vaut-elle pas bien un parjure ? Ah ! Couloube, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne m'aimez point si vous êtes capable de balancer entre ma possession et le vain honneur de tenir une parole qui choquel'amour et la raison. — Mais, madame, reprit-il, est-ce qu'il dépend de moi de vous conserver à ma tendresse ? Quand même je violerais mon serment, croyez-vous qu'un étranger sans appui, sans biens, puisse résister au crédit de Mouzaffer ?

— Oui, répartit la fille de Boyruc, vous le pouvez ; méprisez ses menaces, rejetez ses offres, les lois sont pour vous. Si vous avez de la fermeté, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'on fera pour nous désunir. — Hé bien, ma princesse, dit-il emporté par sa passion, vous serez satisfaite. Mon serment en effet est téméraire, et je sens bien que je ne puis le garder sans qu'il m'en coûte le repos de ma vie. C'en est fait, je ne vous répudierai point, puisque je puis m'en défendre. C'est la résolution que je prends. Je défie Mouzaffer et toute la terre ensemble de m'en détourner.

Tandis qu'il assurait sa femme et qu'il se promettait à lui-même de demeurer ferme dans ce dessein, Taher, à qui la nuit avait paru beaucoup plus longue qu'à eux, vint aussi frapper à la porte de leur chambre. Allons donc, hulla, s'écria-t-il, le jour s'avance. On vous a déjà averti de vous lever ; vous vous faites bien presser, car il y a longtemps que nous vous attendons pour vous remercier et vous compter la somme promise. Habillez-vous promptement, que nous terminions cette affaire ; le lieutenant du cadî sera ici dans un moment. Couloube se leva aussitôt, se revêtit de ses habits et ouvrit la porte à Taher, qui le fit conduire au bain et servir par un esclave grec. Lorsque le fils d'Abdallah fut sorti du bain, l'esclave lui donna du beau linge et une robe très-propre, et le mena ensuite dans une salle où était Mouzaffer avec son fils et Danischemend. Ils saluèrent le hulla, qui leur fit une profonde révérence. Ils l'obligèrent de s'asseoir auprès d'eux à une table, et

on leur servit entre autres mets des potages * de jus de mouton.

Après le repas, Danischemend prit Couloube en particulier, et lui présentant cinquante sequins d'or avec un turban magnifique plié dans un paquet : Tiens, jeune homme, lui dit-il, voilà ce que le seigneur Mouzaffer te donne ; il te remercie du plaisir que tu lui as fait et il te prie de ne pas demeurer plus longtemps à Samarcande. Répudie donc ta femme, sors de cette ville, et si quelqu'un te demande : as-tu vu le chameau ? dis que non.

XXXVIII^e JOUR.

Le nayb * s'imaginait que le hulla, pénétré des bontés de Mouzaffer, allait se répandre en discours pleins de reconnaissance, et il fut fort surpris de sa réponse. Je croyais, répondit Couloube en jetant loin de lui le paquet et les sequins, que la justice, la bonne foi et la religion régnaient à Samarcande, surtout depuis qu'Usbek-Khan est parvenu à la couronne de Tartarie ; mais je m'aperçois que je me suis trompé ou plutôt qu'on trompe le roi : il ne sait pas que dans la ville même où il fait son séjour on veut tyranniser les étrangers. Quoi donc ! j'arrive à Samarcande, un marchand s'adresse à moi, m'invite à dîner chez lui, me caresse, me fait épouser une dame suivant les lois, je m'engage de la meilleure foi du monde, et lorsque je suis engagé, on prétend que je répudie ma femme ! Cessez, seigneur nayb, cessez de me proposer une action si indigne d'un honnête homme, ou bien je mettrai de la terre † sur ma tête, j'irai me jeter aux pieds d'Usbek-Khan et nous verrons ce qu'il ordonnera.

Le lieutenant du cadî, à ces paroles, tira Mouzaffer à part et lui dit : Vous avez voulu prendre cet étranger pour hulla, vous ne pouviez faire un plus mauvais choix. Il refuse de répudier sa femme ; mais je vois bien que c'est un homme qui ne sait où donner de la tête et qui voudrait vous obliger à lui faire quelque présent considérable. — Ho ! s'il ne tient qu'à

* Ashe risothéy guipa.

† Façon de parler des Orientaux pour dire de garder le secret (Pétis).

‡ Lieutenant du cadî.

§ Quand les Orientaux veulent donner les marques publiques d'une extrême douleur, ils se revêtent d'un sac et se couvrent la tête de terre et de cendre. (Pétis.)

cela, dit Mouzaffer, il sera bientôt content. Offrez-lui cent sequins d'or et qu'il sorte de la ville avec toute la diligence et tout le secret que j'exige de lui. — Non, non, seigneur Mouzaffer, s'écria Couloufe en l'entendant parler ainsi : vous avez beau doubler la somme, vous me donneriez dix mille sequins, vous y ajouteriez même inutilement les plus riches étoffes de vos magasins, je ne romprai point un si saint engagement. — Jeune homme, lui dit Danischemend, vous ne prenez pas le bon parti dans cette affaire ; je vous conseille d'accepter les cent sequins d'or et de répudier votre femme sans différer, car si vous nous réduisiez à la nécessité de rendre cette aventure publique, vous vous en repentiriez, sur ma parole. — Vos menaces, répliqua le fils d'Abdallah, ne m'épouvantent point. Vous ne sauriez m'obliger à détruire une union que protègent les lois. — Ah ! c'en est trop, interrompit en cet endroit l'impétueux Taher, qui avait eu bien de la peine à se contraindre et à se taire jusque-là. Menons ce misérable chez le cadî et le faisons traiter comme il le mérite. Nous allons voir s'il est permis d'abuser d'honnêtes gens par de vaines promesses. Danischemend et Mouzaffer essayèrent de persuader au hulla qu'il devait de bonne grâce faire ce qu'ils souhaitaient ; mais n'en pouvant venir à bout, ils le menèrent devant le cadî.

Ils informèrent ce juge de tout ce qui s'était passé, et sur leur rapport le cadî regardant Couloufe lui parla en ces termes : Jeune étranger que personne ne connaît dans cette ville et qui vivais dans une mosquée des aumônes que nos ministres te donnaient chaque jour, as-tu perdu le jugement jusqu'à l'imaginer que tu demeureras tranquille possesseur d'une dame qui a été l'épouse de Taher ? Le fils du plus riche marchand de Samarcande verrait une femme qu'il aime et qu'il veut reprendre entre les bras d'un malheureux dont une naissance basse est peut-être le moindre défaut ! Rentre en toi-même et te rends justice. Tu n'es pas d'une condition égale à celle de la femme, et quand tu serais d'un rang au-dessus même de celui de Taher, il suffit que tu ne sois pas en état de faire la dépense qui convient à une honnête famille pour que je ne te permette pas de vivre avec la femme. Renonce donc à la folle espérance que tu as conçue et qui t'a fait violer un serment ; accepte l'offre du sci-

gneur Mouzaffer, répudie la femme et t'en retourne à ta patrie, ou bien, si tu l'obstines à n'y vouloir pas consentir, prépare-toi à recevoir tout à l'heure cent coups de bâton.

Le discours du cadî, bien que prononcé d'un ton de juge, n'eut pas le pouvoir d'ébranler la fermeté du fils d'Abdallah, qui reçut les cent coups de bâton d'un air froid et sans se démentir. En voilà assez pour aujourd'hui, dit le cadî, demain nous doublerons la dose, et si elle n'est pas assez forte pour le guérir de son opiniâtreté, nous aurons recours à des remèdes plus violens : qu'il passe encore cette nuit avec sa femme, j'espère que nous le reverrons demain plus raisonnable. Taher aurait souhaité que, sans attendre au jour suivant, on eût continué de frapper le hulla, et il ne tint pas à lui que cela ne fût, mais le cadî ne le voulut pas ; de sorte que Mouzaffer et son fils s'en retournèrent chez eux avec Couloufe, qui, tout meurtri qu'il était des coups qu'il avait reçus, ne laissa pas de regarder comme un doux légitif à ses maux la liberté qu'on lui donnait de revoir Dilara.

XXXIX^e JOUR.

Mouzaffer essaya de persuader par la douceur le fils d'Abdallah. Il lui fit de nouvelles promesses ; il lui offrit jusqu'à trois cents sequins d'or s'il voulait sur-le-champ répudier la fille du Boyruc, et pendant qu'il n'épargnait rien pour gagner son esprit, Taher entra dans l'appartement de la dame.

Elle était dans une agitation qu'on ne peut exprimer. Impatiente d'apprendre ce qui s'était passé chez le cadî, elle attendait Couloufe avec toute l'inquiétude qu'on peut sentir. Quoique assurée de son amour, elle appréhendait que sa fermeté ne se fût démentie, et elle ne put s'empêcher de le croire lorsqu'elle vit paraître son premier mari. Elle frémit à sa vue, dans la pensée qu'il venait lui annoncer cette nouvelle affreuse. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle et peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouie. Taher se laissa tromper à ces marques de douleur. Il s'imagina que quelqu'un avait déjà dit à la dame que le hulla refusait de la répudier et que ce refus était la cause de cette profonde affliction dont elle paraissait saisie. Madame, lui dit-il, ne vous abandonnez point à votre tristesse. Il n'est pas encore temps

de vous désespérer. Le misérable que j'ai choisi pour hulla ne veut pas, à la vérité, vous céder à mon amour, mais que cela ne vous chagrine point. Il a déjà reçu cent coups de bâton, et demain il en aura bien davantage s'il s'obstine à ne pas faire les choses dont il est convenu avec le cadi. Le cadi même est dans la résolution de lui faire éprouver les derniers supplices. Consolez-vous donc, ma sultane, vous n'avez plus que cette nuit à passer avec le hulla; dès demain je redeviendrai votre époux. Je viens vous en assurer moi-même et vous exhorte à prendre patience, car je ne doute pas que la nécessité de souffrir ce gueux-là ne soit pour vous une grande mortification. — Oui, seigneur, interrompit Dilara, je vous avoue que le hulla fait toute ma peine. Le repos de ma vie dépend de lui. Hélas! je crains que cette affaire ne tourne pas au gré de mes désirs. — Pardonnez-moi, ma reine, reprit-il avec précipitation, calmez une inquiétude si obligeante pour Taher. Vous pouvez vous flatter que demain notre union sera rétablie. Et achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la dame, et Couloube y entra un moment après.

Sitôt qu'elle aperçut le fils d'Abdallah, elle passa de la douleur à la joie. Ah! cher époux, s'écria-t-elle en lui tendant les bras, venez recevoir le prix de votre constance. Est-il possible que vous ayez mieux aimé souffrir un indigne traitement que de renoncer à Dilara! Taher lui-même m'a conté tout ce qui vous est arrivé chez le cadi, et si je suis charmée de votre fermeté, je ressens aussi très-vivement la barbarie qu'on a exercée sur vous. Je ne puis même, sans effroi, penser aux nouveaux tourmens qui vous menacent. — Madame, répondit Couloube, quels que puissent être les maux qu'on me prépare, ma constance n'en sera point ébranlée: ils ne produiront pas plus d'effet que les promesses que Mouzaffer vient de me faire; on ne peut me séduire ni m'épouvanter. J'ignore ce que l'arbitre de nos destinées a ordonné de mon sort; j'ignore s'il veut que je meure ou que je vive pour vous, mais du moins je sais bien qu'il ne saurait être écrit dans le ciel¹ que je vous répudierai.

— Non, reprit la fille de Boyruc, le ciel ne

¹ Les Persans croient que tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin du monde est écrit sur une table de lumière appelée *Lesh*, avec une plume de feu appelée *Calam-azer*, et l'écriture

nous a pas joints l'un et l'autre d'une manière si merveilleuse pour nous séparer presque aussitôt. Je ne puis croire qu'il vous laisse périr et je sens qu'il m'inspire un moyen de tromper nos ennemis. — Avez-vous dit au cadi, ajouta-t-elle, que vous avez été le favori du roi des Keraïles? — Non, répartit Couloube, car le juge m'a d'abord fermé la bouche, en me disant qu'il ne permettra jamais que je vous possède, puisque je suis sans biens, quand j'aurais d'ailleurs de la naissance. — Cela étant, dit-elle, suivez exactement le conseil que je vais vous donner. Demain, lorsque vous serez devant le cadi, ne manquez pas de dire que vous êtes fils de Massaoud: c'est un marchand de Cogende qui a des richesses immenses. Vous n'avez qu'à soutenir que c'est votre père. Avancez même hardiment que vous en recevrez bientôt des nouvelles qui feront connaître à tout le monde que vous ne dites rien qui ne soit très-véritable.

XL^e JOUR.

Couloube promit à Dilara d'employer ce mensonge pour éviter, s'il était possible, les maux qu'on lui préparait, et l'espérance qu'ils concurent tous deux que par ce moyen ils obligeraient le cadi à les laisser vivre ensemble les rendit plus tranquilles. Ils cédèrent insensiblement l'un et l'autre à leur penchant, et, détournant leur pensée des peines de l'avenir, ils s'abandonnèrent au plaisir présent.

qui est dessus se nomme *Caza* ou *Cadar*, c'est-à-dire la pie destination inévitable. (*Péite*.)

Voici la description que fait de la plume divine un des commentateurs de l'Alcoran les plus estimés:

« C'est un article de foi de croire à la plume divine créée par le doigt de Dieu; la matière de cette plume est de perles: un cavalier, courant à toute bride, parcourrait à peine sa longueur en cinq cents ans; cette plume a la vertu d'écrire d'elle-même et sans le secours d'une main étrangère le passé, le présent et l'avenir. L'encre qui est dans cette plume est une lumière subtile; l'ange Seraphaël est le seul qui puisse lire les caractères tracés par cette plume merveilleuse; elle a quatre-vingts becs qui ne cessent de marquer jusqu'au jour du jugement tout ce qui doit arriver dans le monde. »

Un autre commentateur de l'Alcoran, nommé *Gelaeddin*, décrit de la manière suivante la tablette sacrée, qui est appelée en arabe *Ellouh Elmahfoud*, la planche bien gardée.

« Cette tablette est suspendue au milieu du septième ciel, et est gardée soigneusement par les anges, de peur que les démons ne veuillent changer ce qui est écrit dessus; sa longueur est égale à l'espace qui est entre le ciel et la terre, et sa largeur est comme de l'orient à l'occident. Cette tablette ou plutôt cette planche merveilleuse est d'une seule perle d'un blanc éclatant. » (*Mélanges de littérature orientale*, traduits par Cardonne, t. 1^{er}, p. 288.)

Ils passèrent le reste de la journée et toute la nuit comme deux époux charmés de leur sort, mais aussitôt qu'il fut jour on vint troubler leur joie. Les gens du cadi, conduits par Taher, arrivèrent à la porte de la chambre. Ils frappèrent rudement en criant : Debout, debout, seigneur hulla ! il est temps de paraître devant le juge : levez-vous. Le fils d'Abdallah poussa un profond soupir à ces paroles, et sa femme se prit à pleurer. Infortuné Couloufe, dit-elle, que ton épouse te coûte cher ! — Ma princesse, répondit-il, de grâce, essuyez vos larmes, elles me percent le cœur ; ne nous livrons point au désespoir, ranimons plutôt notre espérance, attendons tout du ciel ; je me flatte qu'il voudra bien me secourir ; je sens même déjà un effet de sa bonté, mon courage redouble et il n'est point de péril qui puisse me faire trembler.

En parlant de cette sorte, il s'habilla, ouvrit la porte et suivit les gens du cadi, qui le menèrent à leur maître. Mouzaffer et son fils les accompagnaient et paraissaient pleins d'inquiétude. D'abord que le juge aperçut Couloufe : Hé bien, hulla, lui dit-il, dans quelle disposition es-tu aujourd'hui ? N'es-tu pas plus sage qu'hier ? Faudra-t-il te donner de nouveaux coups de bâton pour te faire répudier ta femme ? Je ne le crois pas : tu auras sans doute fait des réflexions salutaires et pensé qu'un homme de rien, comme toi, ne doit point s'obstiner à vouloir conserver une femme qui ne peut être à lui. — Monseigneur, dit Couloufe, puisse la vie d'un juge tel que vous durer plusieurs siècles, mais je ne suis pas un homme de rien. Ma naissance n'est point obscure, comme vous vous l'imaginez, et puisqu'il faut enfin que je me fasse connaître, sachez que je me nomme Rukneddin et que je suis fils unique d'un marchand de Cogende appelé Massaoud. Mon père est encore plus riche que Mouzaffer, et s'il savait l'état où je me trouve, il m'enverrait bientôt tant de chameaux chargés d'or que toutes les femmes de Samarcande envieraient le bonheur de celle que j'ai épousée. Quoi donc ! parce que des voleurs m'ont volé et dépouillé auprès de cette ville, et que je me suis retiré dans une mosquée pour subsister, vous concluez de là que je ne suis qu'un homme de rien ! Ho ! je vous serai bien voir que vous vous trompez. Je vais incessamment écrire à mon père, et il n'aura pas plutôt reçu de mes nouvelles qu'il

me fera tenir en cette ville des richesses infinies.

Dès que Couloufe eut achevé ces paroles, le cadi lui dit : Vous êtes fils unique d'un riche marchand de Cogende, et ce n'est que par l'accident que vous venez de raconter que vous êtes dans la misère ? — Assurément, répondit le fils d'Abdallah. Vous voyez bien, monseigneur, que je ne suis pas un misérable élevé dans la poussière. — Et pourquoi, jeune homme, reprit le juge, n'avez-vous pas déclaré cela hier ? Je ne vous aurais pas fait maltraiter. — Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers Mouzaffer, ce que dit le hulla change la thèse ; étant fils unique d'un gros marchand, les lois ne permettent pas qu'on le force à répudier sa femme. — Bon ! seigneur cadi, interrompit Taher, est-ce que vous ajoutez foi à cet imposteur ? Il se dit fils de Massaoud pour éviter les coups de bâton et gagner du temps. — Je n'y saurais que faire, dit le juge ; soit qu'il mente, soit qu'il dise la vérité, il m'est défendu de passer outre ; tout ce que je puis ordonner de plus favorable pour vous, c'est d'enjoindre au hulla de prouver ce qu'il avance. — Nous n'en demandons pas davantage, dit alors Mouzaffer. Je veux bien même qu'à mes dépens on envoie un exprès à Cogende ; je connais Massaoud pour l'avoir vu ici quelquefois, je sais bien que c'est un marchand très-riche : si le hulla est effectivement son fils, nous lui abandonnons Dilara. — Oui, dit Taher ; mais en attendant le retour du courrier, il serait à propos, ce me semble, de faire vivre les époux séparément. — Cela est contre les règles, répartit le cadi, la femme doit demeurer avec son mari : on ne saurait la lui enlever sans commettre une violence condamnée par les lois. Envoyez donc un homme à Cogende, qui n'est qu'à sept journées d'ici. Dans quinze jours nous saurons ce que nous devons penser du hulla. S'il est fils de Massaoud, il ne répudiera pas la dame ; mais je jure par la pierre noire¹ du sacré temple de la Mecque et par le saint bosquet de Médine, où est le tombeau du prophète, que s'il nous trompe, un supplice cruel et ignominieux pu-

¹ La pierre noire est une pierre placée à hauteur d'homme dans un des angles du temple sacré de la Mecque appelé Caaba. Elle est depuis un temps immémorial l'objet de la vénération des Arabes, qui lui attribuent des propriétés merveilleuses. Ils croient qu'Adam l'ayant emportée à sa sortie du paradis terrestre, elle fut remise par l'ange Gabriel à Abraham lorsqu'il bâtit la Caaba. On pense que c'est un aérolithe.

nira l'imposteur et terminera le cours de sa vie.

XLI^e JOUR.

Cette affaire ainsi décidée par le cadî, les parties se retirèrent. Mouzaffer et son fils firent partir pour Cogende un de leurs domestiques, avec ordre de s'informer parfaitement de ce qu'ils voulaient savoir et de faire toute la diligence possible. Pour Couloube, il alla promptement rendre compte à sa dame de ce qui s'était passé chez le juge. Elle en eut beaucoup de joie. Ah ! cher époux, dit-elle, tout va bien. Nous ne devons plus rien appréhender. Avant que le courrier soit revenu de Cogende, avant même qu'il y soit arrivé, nous prendrons tous deux la fuite, nous sortirons une nuit de Samarcande, nous nous rendrons à Bokhara le plus tôt qu'il nous sera possible et nous y vivrons de ma dot dans un repos que nos ennemis ne pourront troubler.

Couloube approuva la pensée de Dilara. Ils résolurent de se sauver, mais comme ils étaient trop observés dans la maison où ils demeuraient pour pouvoir impunément exécuter leur dessein, ils jugèrent qu'ils devaient aller loger ailleurs, qu'il fallait le déclarer à Mouzaffer, et que s'il s'y opposait, ils en demanderaient la permission au cadî. Cela étant arrêté entre eux, le fils d'Abdallah alla trouver sur-le-champ Mouzaffer et son fils. Il leur dit que dès ce jour-là il voulait changer de demeure, qu'il prétendait, puisque les lois le rendaient maître de sa femme, disposer d'elle à son gré et la mener où il lui plairait. Mouzaffer et son fils ne manquèrent pas de s'y opposer. Taher surtout protesta qu'il ne consentirait pas que Dilara sortît de chez lui. Couloube, de son côté, n'en démordit point, de sorte qu'il fallut encore avoir recours au cadî.

Ce juge, informé du sujet qui les ramenait, demanda au hulla pourquoi il avait envie de quitter la maison de Mouzaffer. Monseigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, j'ai ouï dire souvent à Massaoud, mon père, que lorsqu'on demeure avec ses ennemis, il faut s'en séparer le plus tôt qu'il est possible : ainsi je voudrais aller vivre ailleurs en attendant des nouvelles de Cogende. Ma femme le souhaite autant que moi. — Ah ! le menteur, s'écria Taher en cet endroit, Dilara gémit, Dilara est dans les

pleurs depuis que ce misérable est son mari, et il a l'impudence de dire qu'elle s'ennuie chez moi ! — Oui, je l'ai dit, reprit Couloube, et je le dis encore, ma femme m'aime et ne désire rien avec plus d'ardeur que de s'éloigner de vous. Si cela n'est pas vrai, si elle a d'autres sentimens, je suis prêt à la répudier tout à l'heure. — Seigneur cadî, dit alors Taher, vous l'entendez, je le prends au mot : ordonnez que Dilara vienne ici et qu'elle s'explique là-dessus. — J'y consens, dit le juge, allez, nayb, ajouta-t-il en se tournant vers Danischmend, qui était présent, transportez-vous chez Mouzaffer et dites à Dilara que je veux lui parler ; amenez-la ici dans un moment, nous verrons bientôt dans quelle disposition elle est, et je déclare que si elle dément le hulla, elle sera répudiée sur-le-champ.

Le nayb s'acquitta de sa commission avec beaucoup de diligence, il amena la dame chez le juge, qui ne la vit pas sitôt paraître qu'il lui demanda si elle souhaitait de sortir de chez Mouzaffer et si elle avait plus d'inclination pour le hulla que pour son premier mari. Taher ne doutait point qu'elle ne prononçât en sa faveur, et cédant à un mouvement de joie dont il ne fut pas maître, il prit la parole avant qu'elle répondît : Parlez, madame, dit-il, vous n'avez qu'à déclarer vos véritables sentimens et vous serez dès aujourd'hui délivrée de ce que vous haïssez. — Puisqu'on me donne cette assurance, dit la fille de Boyruc, je vais ne vous rien déguiser. Mon second mari, le fils de Massaoud, a toute ma tendresse, et je supplie très-humblement le seigneur cadî d'ordonner qu'il nous sera permis de loger ailleurs que chez Mouzaffer. — Ho ! ho ! dit alors le juge en s'adressant au premier mari, vous voyez que le hulla n'a rien avancé témérairement, il était bien sûr de son fait. — Ah ! la trahisse, s'écria Taher tout étourdi de l'aveu sincère de la dame, comment a-t-elle pu se laisser séduire depuis hier ! — J'en suis fâché pour l'amour de vous, reprit le cadî, car je ne puis me dispenser de leur permettre d'aller loger où il leur plaira. — Vous laisserez donc triompher cet étranger, lui dit Taher, et sans savoir s'il est véritablement le fils de Massaoud, vous souffrirez qu'il possède tranquillement Dilara ? — Non, répondit le juge, s'il n'est pas en effet ce qu'il dit, si c'est un misérable, je le ferai mourir pour nous avoir trompés. — Et vous vous imaginez, ré-

pliqua le fils de Mouzaffer, que s'il a sujet de craindre le châtement dont vous le menacez, il sera assez sot pour attendre en cette ville que nous ayons reçu des nouvelles de Cogende ? Quelle erreur ! persuadez-vous plutôt qu'il a dessein de sortir de Samarcande et qu'il engagera peut-être la dame à le suivre ; mais que dis-je, peut-être leur complot est déjà fait, et ils ne veulent sans doute changer de demeure que pour pouvoir plus aisément exécuter leur résolution. — Cela n'est pas impossible, répartit le cadî, mais j'y mettrai ordre. En quelque endroit de la ville qu'ils prennent un logement, je me charge de les faire observer par une garde nombreuse et vigilante qui m'en rendra bon compte.

Couloufe et Dilara eurent donc la liberté de quitter la maison de Mouzaffer. Ils en sortirent dès ce jour-là même pour aller demeurer dans un caravansérail. Ils achetèrent quelques esclaves pour les servir. Ils ne manquaient ni d'argent ni de quoi en faire, car la dame avait une dot considérable avec une assez grande quantité de pierreries. Ils ne songèrent d'abord qu'à se réjouir. Le plaisir de pouvoir sans contraindre s'abandonner à leur amour les empêcha les premiers jours de faire les tristes réflexions que l'état où ils étaient devait leur inspirer. Ils vivaient comme si le cadî ne leur eût pas donné de garde et qu'ils eussent pu facilement se sauver, ou comme si Couloufe eût été véritablement le fils de Massaoud et qu'ils eussent attendu des nouvelles agréables de Cogende.

XLII^e JOUR.

L'aventure du hulla, quelques soins qu'eussent apportés Mouzaffer et son fils pour la rendre secrète, fit tant de bruit dans Samarcande que plusieurs honnêtes gens voulurent voir les deux personnes que l'amour avait si fortement unies, de sorte que Couloufe et Dilara, en butte à la curiosité publique, recevaient tous les jours de nouvelles visites.

Un jour entre autres, il entra chez eux un homme de bonne mine, qui leur dit qu'il était un officier du roi, qu'il avait appris ce qui s'était passé chez le cadî et qu'il venait les assurer qu'il s'intéressait à leur fortune ; enfin, il leur offrit ses services de si bonne grâce et il eut si bien leur persuader qu'il entra dans leurs in-

térêts qu'ils crurent ne pouvoir lui témoigner trop de reconnaissance. Ils le prièrent de manger avec eux, et pour lui marquer l'extrême considération qu'ils avaient pour lui, Dilara ôta son voile, de sorte que l'officier, étonné de la beauté de la dame, ne put s'empêcher de s'écrier : Ah ! seigneur hulla, je ne suis plus surpris de la fermeté que vous avez fait paraître chez le juge. Ils s'assirent tous trois à une table couverte de plusieurs mets. Il y avait toutes sortes de pilau, du bogra où il entrait du gingembre, du poivre long, du noir et du blanc avec du beurre frais, du rischtéy poulad composé de safran, de vinaigre, de miel et de térébenthine, et un jouschberré, c'est-à-dire un agneau à l'étuvée, dont le dombé, ou la queue, rempli d'herbes aromatiques, faisait un plat particulier.

Les esclaves, après le repas, apportèrent du vin rouge de Schiras, du vin blanc de Kismische et du rossoli ambré, nommé raqui-moanber ; ensuite les parfums furent présentés à la ronde. Et alors la dame s'étant fait donner un tambour de basque, commença d'en jouer en chantant un air sur le mode uzzal. Après cela elle demanda un luth ; elle l'accorda et en joua d'une manière qui charma l'officier du roi ; puis elle prit une guitare et chanta un air tendre sur le mode nava, dont on se sert pour pleurer l'absence des amans.

C'était une chanson qu'elle avait composée à Caracoroum après la disgrâce de Couloufe. Mais elle ne put la chanter sans retracer à l'esprit de cet amant des images qui l'attendrirent. Ce jeune homme tomba dans une profonde rêverie et bientôt se mit à pleurer amèrement.

L'officier du roi en fut surpris et lui demanda quel était le sujet de ses pleurs. Hélas, répondit le fils d'Abdallah, de quoi vous servira d'en savoir la cause ! il ne vous est pas moins inutile de l'apprendre qu'à moi de vous le dire. Je viens de rappeler dans ma mémoire mes malheurs passés, et je ne puis songer à ceux qui me menacent sans être pénétré de la plus vive douleur. Cette réponse ne satisfit point l'officier du roi. Jeune étranger, dit-il, au nom de Dieu, racontez-moi vos aventures. Ce n'est point par curiosité que je veux les entendre, je me sens disposé à vous servir, et peut-être ne vous repentirez-vous point de m'avoir fait cette confidence. Dites-moi qui vous êtes, je vous bien que vous ne manquez pas de naissance :

parlez et ne me déguisez rien. — Seigneur, reprit Couloufe, mon histoire est un peu longue et pourra vous ennuyer. — Non, non, dit l'officier; je vous prie même de n'en supprimer aucune circonstance. Alors, le fils d'Abdallah commença le récit de ses aventures, il raconta tout sans déguisement. Il avoua qu'il n'était point le fils de Massaoud et qu'il avait eu recours à l'imposture pour s'assurer la possession de Dilara : Mais, ajouta-t-il, mon mensonge n'a pas eu tout l'effet que j'en attendais : on n'a pas voulu me croire sur ma parole, on a envoyé à Cogende un courrier qui sera de retour dans trois jours : ainsi le cadî, qui nous fait garder à vue, découvrira bientôt ma fourberie et m'en punira par une mort infâme. Cette mort pourtant n'est pas ce qui m'afflige ; c'est l'approche du moment qui doit pour jamais me séparer de l'objet que j'aime : cette seule pensée fait toute ma peine.

Pendant qu'il tenait ce discours, qu'il entremêlait de soupirs et de larmes, la dame, de son côté, fondait en pleurs et faisait assez connaître par la douleur dont elle paraissait saisie, qu'elle était dans les mêmes sentimens que Couloufe. L'officier du roi ne vit pas ce spectacle sans compassion : Tendres époux, dit-il, je suis touché de votre affliction. Je voudrais pouvoir vous rendre service et vous empêcher tous deux de boire la coupe empoisonnée du malheur de la séparation. Plût à Dieu, jeune homme, que je pusse vous soustraire au danger que vous courez, mais cela me parait bien difficile. Le cadî est un juge vigilant et inflexible : on ne saurait surprendre sa vigilance, et il ne vous pardonnera point de l'avoir trompé. Tout ce que j'ai à vous conseiller, c'est de mettre votre confiance en Dieu, qui fait ouvrir les portes les mieux fermées et lever les plus insurmontables difficultés. Implorez son secours par de ferventes prières, et ne désespérez pas de sortir heureusement de cette affaire, bien que vous n'y voyiez nulle apparence. A ces mots, l'officier prit congé de Couloufe et de la dame et se retira.

Il faut avouer, dit alors la fille de Boyruc, qu'il y a dans le monde une espèce de gens assez particulière. Ils viennent vous offrir leurs services : si vous leur paraissez affligé, ils vous pressent de leur raconter vos peines, en vous promettant de les soulager ; et lorsque par leurs complimens importuns ils vous ont contraint

de satisfaire leur curiosité, toute la consolation qu'ils vous donnent, c'est de vous exhorter à prendre patience. Qui n'eût pas cru, en voyant cet homme-ci entrer avec tant de chaleur dans nos intérêts, qu'il avait dessein de nous être utile et de faire au moins tous ses efforts pour nous servir ? Cependant, après avoir écouté le récit de nos aventures, il nous quitte et nous abandonne à la Providence. — Madame, dit le fils d'Abdallah, que voulez-vous qu'il fasse pour nous ? Rendons-lui plus de justice ; il a trop l'air d'un honnête homme pour pouvoir être soupçonné de ne m'avoir arraché que par curiosité la confidence de mes malheurs. Non, non, il était disposé à nous faire plaisir ; je m'en fie à la pitié généreuse qu'il nous a marquée et qui a paru jusque dans son silence ; mais quand il a vu le mal sans remède, pouvait-il nous dire autre chose que ce qu'il nous a dit ? Et de qui pouvons-nous en effet recevoir du secours ? Le ciel seul est capable de me délivrer du péril où je suis.

XLIII^e JOUR.

Ces malheureux époux s'attendrirent l'un et l'autre en se rappelant toute l'horreur de leur destinée, et passèrent les deux jours suivans à gémir et à se lamenter. Ils songèrent pourtant aux moyens de se sauver ; ils tentèrent la fidélité de leurs gardes, mais ils les trouvèrent incorruptibles. Ainsi le quinzième jour arriva, jour auquel devait revenir le courrier de Cogende et qu'ils craignaient autant tous deux qu'il était ardemment souhaité du fils de Mouzaffer.

Dès que les premiers rayons de ce jour terrible vinrent éclairer l'appartement de Couloufe, ce jeune homme, croyant voir la lumière pour la dernière fois, se leva pour aller à la mort. Il regarda sa femme avec des yeux où étaient peints la douleur et le désespoir, et lui dit d'une voix presque éteinte : Adieu, je vais remplir mon destin et porter ma tête au cadî. Pour vous, belle Dilara, vivez, et souvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous a si tendrement aimée. — Ah ! Couloufe, répondit la dame en fondant en pleurs, vous allez mourir, et vous m'exhortez à vivre ! pensez-vous que la vie puisse avoir des charmes pour moi ? Cruel ! tu veux donc que je traîne des jours languissans et déplorables ? Non, non, je veux l'accompa-

gner et descendre avec toi dans le tombeau. Taher, l'odieux Taher, verra périr ce qu'il aime avec ce qu'il hait : il n'aura pas lieu de se réjouir de ton trépas. Hé! pourquoi faut-il que tu meures? c'est sur moi seul que doit tomber le châtement; c'est ta femme qui t'a rendu parjure et qui t'a suggéré le mensonge qu'on veut que ta mort expie; c'est donc à moi de servir de victime : il est juste du moins que je sois aussi punie. Allons, marchons au lieu où ton supplice s'apprête; je veux faire connaître à tout le monde que j'aime mieux périr avec toi que de te survivre.

Le fils d'Abdallah combattit le dessein de la dame. Il la conjura de ne lui pas donner une si funeste marque de sa tendresse; et Dilara de son côté, s'obstinant à vouloir mourir avec lui, le pria de ne pas s'opposer à sa résolution. Pendant qu'ils ne pouvaient s'accorder l'un sur l'autre, ils entendirent un grand bruit à la porte de la rue, et bientôt ils virent entrer dans la cour le cadî, suivi de plusieurs personnes parmi lesquelles étaient Mouzaffer et son fils. A cette vue, la fille de Boyruc s'évanouit, et pendant qu'elle était entre les bras de quelques esclaves qui s'empressaient de la secourir, Couloufe profita de ce moment et courut au-devant du cadî. Mais ce juge, bien loin de le venir chercher pour le conduire à la mort, lui fit la révérence et lui dit d'un air riant : Seigneur, le courrier qu'on avait envoyé à Cogende est arrivé accompagné d'un domestique de Massaoud votre père, qui vous envoie quarante chameaux chargés d'étoffes, de linge fin et d'autres marchandises. Nous ne doutons plus que vous ne soyez fils de ce riche marchand, et nous vous prions d'oublier le mauvais traitement que nous vous avons fait.

Après que le juge eut tenu ce discours, qui causa un extrême étonnement à Couloufe, Mouzaffer et son fils témoignèrent à ce hulla qu'ils étaient bien fâchés des coups de bâton qu'il avait reçus. Je renonce, lui dit Taher, aux prétentions que j'avais sur Dilara. Je conviens qu'elle est à vous et je vous l'abandonne, à condition que, s'il vous prend fantaisie de la répudier bientôt et de la vouloir reprendre, vous me choisirez aussi pour hulla. Couloufe ne savait que penser de tout ce qu'il entendait; il crut que Taher et le cadî le raillaient, et qu'ils allaient lui parler d'un autre ton, lorsqu'une manière d'esclave qui arriva, lui baisa la main et dit en

lui présentant une lettre : Seigneur, votre père et votre mère se portent bien, ils souhaitent passionnément de vous revoir; leurs yeux et leurs oreilles sont sur le chemin.

Couloufe rougit à ces paroles, et ne sachant ce qu'il devait répondre, il prit la lettre, l'ouvrit et y trouva ces mots :

« Louanges à Dieu seul, et ses bénédictions soient répandues sur son grand prophète, sur sa famille, et ses amis. Mon cher fils, depuis que tu n'es plus devant mes yeux, je n'ai point de repos, je suis sur les épines de l'inquiétude; le poison de ton absence s'est emparé de mon cœur, et consumé peu à peu ma vie. J'ai appris par le courrier que m'a envoyé le seigneur Mouzaffer, l'aventure qui t'est arrivée. Aussitôt j'ai fait charger quarante chameaux noirs à yeux ronds de plusieurs sortes de marchandises que je t'envoie à Samarcande, sous la conduite de Gioher, capitaine de mes charrois. Mande-moi au plus tôt l'état où tu es, afin que notre cœur se console, et reprenne la joie et le salut.

MASSAoud. »

A peine le fils d'Abdallah eut-il lu cette lettre, qu'il vit entrer dans sa cour les quarante chameaux qui venaient de Cogende. Alors le capitaine Gioher lui dit : Mon seigneur et mon maître, ayez, s'il vous plaît, la bonté d'ordonner qu'on décharge les chameaux et qu'on mette les ballots dans quelque grande salle. Que diable signifie tout ceci? dit Couloufe en lui-même. J'ai bien vu arriver des aventures surprenantes; mais, par Aly¹, celle-ci les surpasse toutes. Ce

¹Aly est un des personnages que les Persans révèrent le plus. Cousin-germain de Mahomet, il fut un des premiers à croire à son apostolat, quoiqu'il n'eût que douze ans environ à l'époque où le prophète des Arabes commença à prêcher sa nouvelle religion, dont le jeune homme devint un des plus fermes appuis. Doué d'un courage à toute épreuve et d'une force merveilleuse, il se distingua par ses exploits dans le cours des guerres soutenues par Mahomet, et mérita que ce dernier lui accordât la main de Fatima, sa fille bien-aimée. Après la mort du prophète, Aly vit successivement parvenir au califat Aboubeckr, Omar et Osman, et il n'obtint le titre de commandeur des croyans qu'en 656 de notre ère, après l'assassinat d'Osman, qui même lui fut imputé, quoique peut-être fort injustement. Malheureusement le nouveau calife, se laissant dominer par de vieilles haines, signala son avènement par des mesures impolitiques et destitua les gouverneurs des provinces, qui aussitôt levèrent l'étendard de la révolte. Vainqueur de quelques-uns de ces chefs rebelles dans une bataille qui coûta la vie à dix-sept mille Arabes, Aly marcha contre le plus redoutable de ses ennemis, Moaviah, gouverneur de Syrie, qui s'était fait proclamer calife à Damas. Trompé par des adversaires qui, trop faibles pour lui résister, employèrent la ruse pour le combattre, Aly finit par tomber sous le poignard d'un assassin. Trois sectaires fanatiques, appelés Kharégites, résolurent de tuer le même jour le calife, Moaviah et Amrou, le

capitaine Gioher m'a abordé comme s'il me connaissait parfaitement ; le cadi et Mouzaffer semblent donner dans ces apparences. Hé bien, quoique tout cela passe ma pénétration, ne laissons pas d'en profiter. La fortune sans doute veut me sauver par un de ses coups capricieux, ou le ciel a voulu faire un miracle en ma faveur.

XLIV^e JOUR.

Quelque étonné que fût Couloube de ce merveilleux événement, il eut la force de cacher sa surprise. Il fit mettre les ballots dans une salle et ordonna qu'on eût soin des chameaux. Il eut même l'assurance de faire des questions au chameelier : Gioher, lui dit-il, apprends-moi des nouvelles de toute ma famille ; n'ai-je pas quelque cousin ou quelque cousine malade à Cogende ? — Non, seigneur, répondit Gioher, tous vos parens, grâce à Dieu, sont en parfaite santé, à la réserve de votre père, qui compte les momens de votre absence et qui m'a chargé de vous dire qu'il souhaiterait fort que vous vous en retournassiez promptement à Cogende avec la dame que vous avez épousée.

Pendant que le conducteur des chameaux parlait ainsi, le cadi, Taher et son père prirent congé du fils d'Abdallah et s'en retournèrent chez eux, persuadés qu'il était effectivement fils de Massaoud ; mais avant que de s'en aller, le juge congédia la garde qu'il avait donnée aux nouveaux époux. Après qu'ils se furent tous retirés, Couloube retourna dans l'appartement où il avait laissé Dilara. Cette dame, par les soins de ses esclaves, était revenue de son évanouis-

principal des partisans de ce dernier. Aly fut seul frappé au moment où il appelait le peuple à la prière, dans la mosquée de Coufah, et mourut peu de temps après, en 661 de J.-C. (hégire 40), à l'âge de 63 ans. Il avait régné quatre ans et neuf mois.

Les Persans ont pour Aly une vénération particulière et regardent comme des usurpateurs les trois premiers califes, qui, selon eux, n'ont obtenu le souverain pouvoir qu'au préjudice du héros, qui, en qualité de gendre du prophète, avait au califat plus de droit qu'aucun autre. Ce culte a même été porté en Perse à un tel degré d'exagération que l'on est venu à dire que si Aly n'est pas dieu, il n'est pas éloigné de l'être. Les Turcs, au contraire, ont un égal respect pour les quatre premiers successeurs de Mahomet, qu'ils appellent *les califes par excellence* ou *les quatre amis*, les regardant comme les compagnons hérités de leur prophète. Les musulmans qui professent cette dernière croyance, sont appelés *sunrites* ou partisans des traditions par les adorateurs d'Aly, auxquels ils donnent le nom de *schyrites* ou sectaires. (Voyez les *Momemens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. 1^{er}, p. 329 et suiv., et t. II, p. 142 et suiv.)

sement. Il lui conta ce qui venait de se passer et lui montra la lettre de Massaoud. Elle n'en eut pas achevé la lecture qu'elle s'écria : Juste ciel ! c'est à vous qu'il faut rendre grâce de ce prodige étonnant ; vous avez eu pitié de deux amans fidèles dont vous avez formé les nœuds. — Madame, lui dit le fils d'Abdallah, il n'est pas encore temps de nous livrer à la joie. Nos peines ne sont pas finies ; que dis-je, finies ? je suis plus que jamais dans le péril. Vous m'avez fait prendre le nom d'un homme qui est sans doute à Samarcande ; le fils de Massaoud doit être en cette ville : son père lui écrit et lui envoie quarante chameaux chargés de marchandises, sous la conduite de Gioher ; ce Gioher, qui n'a jamais vu apparemment le fils de son maître, aura suivi le courrier de Mouzaffer. Il est aisé de comprendre le reste. Cette erreur, je l'avoue, nous serait favorable si elle pouvait durer longtemps ; rien ne nous empêcherait de prendre la fuite, parce que désormais nous ne serons plus observés ; mais la nouvelle de l'arrivée des chameaux s'est peut-être déjà répandue dans Samarcande ; le véritable fils de Massaoud l'apprendra et ira trouver le cadi, qu'il désabusera. Que sais-je si dans un moment ce juge ne reviendra pas me chercher pour me traîner au supplice ?

C'est ainsi qu'il raisonnait Couloube, qui, flottant entre la crainte et l'espérance, se trouvait plus à plaindre que s'il n'eût eu rien à espérer. Il croyait voir sans cesse Taher et le cadi revenir détrompés et furieux ; chaque moment augmentait son inquiétude. Tandis qu'il était dans cette agitation, l'officier du roi, ce même homme qui était venu chez lui deux jours auparavant, arriva. Seigneur hulla, dit-il en entrant, j'ai appris que vos malheurs sont finis et qu'enfin le ciel a jeté sur vous un regard favorable ; je viens vous en témoigner ma joie et vous faire un reproche en même temps ; vous n'êtes pas sincère. Pourquoi m'avez-vous dit que vous n'étiez pas fils de Massaoud ? Pourquoi m'avez-vous trompé ? — Mon cher seigneur, répondit le fils d'Abdallah, je vous ai dit la vérité : je ne suis point de Cogende, je suis de Damas, comme je vous l'ai déjà dit. Il y a longtemps que mon père est mort et que j'ai consumé tout le bien qu'il m'a laissé. — Cependant, reprit l'officier, on dit qu'il vous est arrivé quarante chameaux chargés de diverses sortes d'étoffes et que Massaoud vous écrit, comme si vous étiez son pro-

pre fils. — Il est vrai, répartit Couloufe, que j'ai reçu sa lettre et ses marchandises, mais je ne suis pas pour cela son fils. L'officier demanda de quelle manière s'était passée la chose; et quand le hulla eut fait ce détail, il lui dit : Je crois, comme vous, que c'est une méprise, et que le fils de Massaoud est à Samarcande; ainsi je suis d'avis que vous vous sauviez tous deux cettenuit. — C'est notre dessein, répondit Couloufe; pourvu que le cadi demeure jusqu'à demain dans l'erreur où il est, nous n'en demandons pas davantage. — Vous ne devez pas avoir d'inquiétude là-dessus, répliqua l'officier; il faut espérer que tout ira bien. Le ciel sans doute ne veut pas que vous périissiez, puisque, par une aventure qui tient du miracle, il vous a dérobé au supplice qu'on vous préparait. A ces paroles il en ajouta d'autres encore pour dissiper la crainte dont les deux époux paraissaient agités. Ensuite il leur dit adieu, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Quand Couloufe et Dilara furent seuls, ils commencèrent à s'entretenir de leur fuite, et à s'y préparer. Ils attendaient la nuit avec beaucoup d'impatience; mais avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit, et virent tout à coup parattre dans la cour du caravansérail plusieurs gardes à cheval. A cette vue, les deux époux furent saisis d'effroi, et crurent que c'était le cadi qui venait chercher le fils d'Abdallah pour le faire mourir. Ils perdirent pourtant bientôt cette frayeur : c'étaient des gardes du roi. Le capitaine qui les conduisait descendit de cheval; et, chargé d'un paquet, entra dans la chambre où était Couloufe avec sa femme. Il les salua l'un et l'autre d'un air respectueux; et, s'adressant au mari : Seigneur, lui dit-il, je viens ici de la part du grand Usbec-Khan; il veut voir le fils de Massaoud; il a su votre aventure, il souhaite que vous la lui racontiez vous-même, et il vous envoie cette robe d'honneur pour vous mettre en état de parattre devant lui. Le fils d'Abdallah se serait fort bien passé d'aller satisfaire la curiosité du roi : cependant il fallut obéir. Il se revêtit de la robe d'honneur et sortit avec le capitaine des gardes, qui, lui montrant dans la cour une mule qui avait une selle et une bride d'or enrichies de pierreries, et dont un page magnifiquement vêtu tenait l'étrier, lui dit : Montez sur cette mule royale, et je vais vous

conduire au palais. Couloufe s'approcha de la mule, le page baisa l'étrier et le lui présenta; en même temps le hulla y mit le pied, sauta légèrement en selle et se rendit au palais avec les gardes.

XLV^e JOUR.

Dès qu'il fut arrivé au palais, les officiers du roi vinrent le recevoir et le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où ce prince avait coutume de donner audience aux ambassadeurs. Là, le grand visir le prit par la main et l'introduisit dans la salle, où le roi, revêtu d'habits couverts de diamans, de rubis et d'émeraudes, était assis sur un trône d'ivoire, autour duquel étaient debout tous les grands seigneurs de Tartarie. Couloufe fut ébloui de l'éclat qui environnait Usbec-Khan; et au lieu d'élever ses regards jusqu'à ce prince, il baissa les yeux et alla se prosterner au pied du trône.

Le roi, le voyant dans cet état, lui dit : Fils de Massaoud, on m'a dit qu'il t'est arrivé des aventures assez singulières; je souhaite que tu me les racontes et que tu me parles sans déguisement. Couloufe, frappé du son de la voix qui lui adressait ces paroles, leva les yeux, et reconnaissant dans le roi le même homme qui l'était venu voir, qu'il avait pris pour un officier d'Usbec-Khan et à qui il avait confié tous ses secrets, il se jeta la face contre terre et se mit à pleurer. Le visir le releva et lui dit : Ne craignez rien, jeune homme, approchez-vous du roi et baisez le bas de sa robe. Le fils d'Abdallah tremblant, éperdu, s'avança jusqu'aux pieds du roi, et après lui avoir baisé la robe, recula quelques pas et se tint debout, la tête baissée sur sa poitrine. Mais Usbec-Khan ne le laissa pas longtemps dans cette situation; ce prince descendit de son trône, le prit par la main et le mena dans son cabinet, où il lui dit : Couloufe, ayez désormais l'esprit en repos et n'appréhendez plus la fortune. Vous n'éprouverez plus ses rigueurs; vous ne serez point séparé de Dilara : vous vivrez avec elle dans ma cour et vous tiendrez près de moi la place que vous occupiez à Caracorom, auprès du roi Mirgehan. Quand, sur le rapport qu'on m'avait fait de votre fidélité pour votre femme, je vous allai voir par curiosité, vous me plûtes, et la confiance que vous eûtes en moi acheva de me déterminer à vous sauver la vie et à vous laiss-

ser uni pour jamais avec l'objet que vous aimez : ce que j'ai voulu faire de la manière que vous l'avez vu. Les quarante chameaux que vous avez chez vous ont été tirés de mes écuries. J'ai fait acheter les étoffes qu'ils portaient, et ce Gioher qui les conduisait est un eunuque qui sort rarement du sérail. J'ai fait écrire par mon debirkhassé¹ la lettre que vous avez reçue, et de peur que le courrier de Mouzaffer ne la vint démentir, j'envoyai hier au-devant de lui sur le chemin de Cogende un de mes officiers, qui lui ordonna de ma part de faire à son maître un rapport tel que je le souhaitais : c'est un plaisir que je voulais me donner, et je l'ai eu tout entier.

Aussitôt que le roi eut achevé de parler, Couloufe se prosterna aux pieds de ce prince, le remercia de ses bontés et promit d'en avoir toute sa vie une vive reconnaissance. Dès ce jour-là même, ce jeune homme amena au palais Dilara. Usbec-Khan leur donna un magnifique appartement avec une pension considérable, et fit écrire l'histoire de leurs amours par le meilleur écrivain de Samarcande.

La nourrice de Farrukhnaz, après avoir ainsi conté l'histoire de Couloufe, se tut pour entendre ce qu'en dirait sa maîtresse, qui, toujours prévenue contre les hommes, ne fut pas encore du sentiment de ses femmes, qui soutenaient toutes que le fils d'Abdallah avait été un parfait amant. Non, non, dit la princesse, lorsqu'on le bannit de la cour du roi des Keraïtes, il sortit de Caracorom, sans dire adieu à Dilara, sans même chercher à lui parler; j'avoue que le roi lui ordonnait de sortir de la ville très-brusquement; mais l'amour est ingénieux, et il lui aurait fourni les moyens d'entretenir la fille de Boyruc s'il en eût été fort épris : encore n'est-ce pas le seul reproche que j'aie à lui faire. Quelques jours après son arrivée à Samarcande, pour peu qu'il eût été occupé de sa dame, il ne se serait pas offert de si bon cœur à servir de hulla. D'ailleurs, bien qu'il eût reconnu sa maîtresse, ne voulait-il pas la répudier? n'était-il pas prêt à garder son serment et ne l'aurait-il pas fait si, pour l'en détourner, elle n'eût pas elle-même employé jusqu'à ses larmes? un amant bien enflammé n'est pas si scrupuleux. — Madame, dit Sultumeme, il est vrai que le premier mouvement de

Couloufe fut pour l'honneur, et c'est ce que je ne puis lui reprocher; j'admire au contraire un jeune homme qui fait paraître de l'horreur pour le parjure, au milieu même de ses plaisirs : je crois qu'un amant de ce caractère est plus estimable qu'un autre, et qu'on peut faire fond sur ses sermens. Mais, madame, ajouta-t-elle, puisque vous êtes si délicate, il faut que je vous conte une autre histoire qui pourra mettre votre délicatesse en défaut, et que vous trouverez peut-être plus intéressante que celles de Couloufe et d'Aboulcassem. A ces paroles de la nourrice, toutes les femmes de la princesse poussèrent des cris de joie et parurent fort curieuses d'entendre cette nouvelle histoire. Sultumemé la commença dans ces termes, aussitôt que Farrukhnaz lui en eut accordé la permission.

HISTOIRE DU PRINCE CALAF ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

Après avoir entendu l'histoire de Couloufe, vous allez entendre celle du prince Calaf, fils d'un ancien khan des Tartares Nogaïs. L'histoire de son siècle en fait une glorieuse mention; elle dit qu'il surpassait tous les princes de son temps en bonne mine, en esprit et en valeur; qu'il était aussi savant que les plus grands docteurs, qu'il perçait le sens mystique des commentaires de l'Alcoran et savait par cœur les sentences de Mahomet¹; enfin, elle l'appelle le héros de l'Asie et le phénix de l'Orient.

En effet ce prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avait peut-être pas son semblable dans le monde; il était l'âme des conseils de Timurtasch son père. S'il ouvrait un avis, les ministres les plus consommés l'approuvaient et ne pouvaient assez admirer sa prudence et sa sagesse. Outre cela, s'il s'agissait de faire la guerre, on le voyait à la tête des troupes de l'état aller chercher l'ennemi, le combattre et le vaincre. Il avait déjà remporté plusieurs victoires; et les Nogaïs s'étaient rendus si re-

¹ Les sentences sorties de la bouche de Mahomet et recueillies après sa mort sont appelées *hadits* ou traditions. Il en existe plusieurs recueils, et le principal qui a pour auteur Bokhari, écrivain du second livre de l'hégire, ne renferme pas moins de sept mille deux cent soixante-quinze traditions. On en a composé des abrégés qui se composent la plupart de quarante traditions. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. 1^{er}, p. 59.)

¹ Secrétaire du cabinet. (*Pells.*)

pre fils. — Il est vrai, répartit Couloufe, que j'ai reçu sa lettre et ses marchandises, mais je ne suis pas pour cela son fils. L'officier demanda de quelle manière s'était passée la chose; et quand le hulla eut fait ce détail, il lui dit : Je crois, comme vous, que c'est une méprise, et que le fils de Massaoud est à Samarcande; ainsi je suis d'avis que vous vous sauviez tous deux cettenuit. — C'est notre dessein, répondit Couloufe; pourvu que le cadi demeure jusqu'à demain dans l'erreur où il est, nous n'en demandons pas davantage. — Vous ne devez pas avoir d'inquiétude là-dessus, répliqua l'officier; il faut espérer que tout ira bien. Le ciel sans doute ne veut pas que vous périssiez, puis que, par une aventure qui tient du miracle, il vous a dérobé au supplice qu'on vous préparait. A ces paroles il en ajouta d'autres encore pour dissiper la crainte dont les deux époux paraissaient agités. Ensuite il leur dit adieu, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Quand Couloufe et Dilara furent seuls, ils commencèrent à s'entretenir de leur fuite, et à s'y préparer. Ils attendaient la nuit avec beaucoup d'impatience; mais avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit, et virent tout à coup paraître dans la cour du caravansérail plusieurs gardes à cheval. A cette vue, les deux époux furent saisis d'effroi, et crurent que c'était le cadi qui venait chercher le fils d'Abdallah pour le faire mourir. Ils perdirent pourtant bientôt cette frayeur : c'étaient des gardes du roi. Le capitaine qui les conduisait descendit de cheval; et, chargé d'un paquet, entra dans la chambre où était Couloufe avec sa femme. Il les salua l'un et l'autre d'un air respectueux; et, s'adressant au mari : Seigneur, lui dit-il, je viens ici de la part du grand Usbec-Khan; il veut voir le fils de Massaoud; il a su votre aventure, il souhaite que vous la lui racontiez vous-même, et il vous envoie cette robe d'honneur pour vous mettre en état de paraître devant lui. Le fils d'Abdallah se serait fort bien passé d'aller satisfaire la curiosité du roi : cependant il fallut obéir. Il se revêtit de la robe d'honneur et sortit avec le capitaine des gardes, qui, lui montrant dans la cour une mule qui avait une selle et une bride d'or enrichies de pierreries, et dont un page magnifiquement vêtu tenait l'étrier, lui dit : Montez sur cette mule royale, et je vais vous

conduire au palais. Couloufe s'approcha de la mule, le page baisa l'étrier et le lui présenta; en même temps le hulla y mit le pied, sauta légèrement en selle et se rendit au palais avec les gardes.

XLV^e JOUR.

Dès qu'il fut arrivé au palais, les officiers du roi vinrent le recevoir et le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où ce prince avait coutume de donner audience aux ambassadeurs. Là, le grand visir le prit par la main et l'introduisit dans la salle, où le roi, revêtu d'habits couverts de diamans, de rubis et d'émeraudes, était assis sur un trône d'ivoire, autour duquel étaient debout tous les grands seigneurs de Tartarie. Couloufe fut ébloui de l'éclat qui environnait Usbec-Khan; et au lieu d'élever ses regards jusqu'à ce prince, il baissa les yeux et alla se prosterner au pied du trône.

Le roi, le voyant dans cet état, lui dit : Fils de Massaoud, on m'a dit qu'il t'est arrivé des aventures assez singulières; je souhaite que tu me les racontes et que tu me parles sans déguisement. Couloufe, frappé du son de la voix qui lui adressait ces paroles, leva les yeux, et reconnaissant dans le roi le même homme qui l'était venu voir, qu'il avait pris pour un officier d'Usbec-Khan et à qui il avait confié tous ses secrets, il se jeta la face contre terre et se mit à pleurer. Le visir le releva et lui dit : Ne craignez rien, jeune homme, approchez-vous du roi et baisez le bas de sa robe. Le fils d'Abdallah tremblant, éperdu, s'avança jusqu'aux pieds du roi, et après lui avoir baisé la robe, recula quelques pas et se tint debout, la tête baissée sur sa poitrine. Mais Usbec-Khan ne le laissa pas longtemps dans cette situation; ce prince descendit de son trône, le prit par la main et le mena dans son cabinet, où il lui dit : Couloufe, ayez désormais l'esprit en repos et n'appréhendez plus la fortune. Vous n'éprouverez plus ses rigueurs; vous ne serez point séparé de Dilara : vous vivrez avec elle dans ma cour et vous tiendrez près de moi la place que vous occupiez à Caracorom, auprès du roi Mirgchan. Quand, sur le rapport qu'on m'avait fait de votre fidélité pour votre femme, je vous allai voir par curiosité, vous me plûtes, et la confiance que vous eûtes en moi acheva de me déterminer à vous sauver la vie et à vous laiss-

¹ Caftan.

ser uni pour jamais avec l'objet que vous aimez : ce que j'ai voulu faire de la manière que vous l'avez vu. Les quarante chameaux que vous avez chez vous ont été tirés de mes écuries. J'ai fait acheter les étoffes qu'ils portaient, et ce Gioher qui les conduisait est un eunuque qui sort rarement du sérail. J'ai fait écrire par mon debirkhassé¹ la lettre que vous avez reçue, et de peur que le courrier de Mouzaffer ne la vint démentir, j'envoyai hier au-devant de lui sur le chemin de Cogende un de mes officiers, qui lui ordonna de ma part de faire à son maître un rapport tel que je le souhaitais : c'est un plaisir que je voulais me donner, et je l'ai eu tout entier.

Aussitôt que le roi eut achevé de parler, Couloufe se prosterna aux pieds de ce prince, le remercia de ses bontés et promit d'en avoir toute sa vie une vive reconnaissance. Dès ce jour-là même, ce jeune homme amena au palais Dilara. Usbec-Khan leur donna un magnifique appartement avec une pension considérable, et fit écrire l'histoire de leurs amours par le meilleur écrivain de Samarcande.

La nourrice de Farrukhnaz, après avoir ainsi conté l'histoire de Couloufe, se tut pour entendre ce qu'en dirait sa maîtresse, qui, toujours prévenue contre les hommes, ne fut pas encore du sentiment de ses femmes, qui soutenaient toutes que le fils d'Abdallah avait été un parfait amant. Non, non, dit la princesse, lorsqu'on le bannit de la cour du roi des Keraïtes, il sortit de Caracorom, sans dire adieu à Dilara, sans même chercher à lui parler ; j'avoue que le roi lui ordonnait de sortir de la ville très-brusquement ; mais l'amour est ingénieux, et il lui aurait fourni les moyens d'entretenir la fille de Boyruc s'il en eût été fort épris : encore n'est-ce pas le seul reproche que j'aie à lui faire. Quelques jours après son arrivée à Samarcande, pour peu qu'il eût été occupé de sa dame, il ne se serait pas offert de si bon cœur à servir de hulla. D'ailleurs, bien qu'il eût reconnu sa maîtresse, ne voulait-il pas la répudier ? n'était-il pas prêt à garder son serment et ne l'aurait-il pas fait si, pour l'en détourner, elle n'eût pas elle-même employé jusqu'à ses larmes ? un amant bien enflammé n'est pas si scrupuleux. — Madame, dit Sultumemé, il est vrai que le premier mouvement de

Couloufe fut pour l'honneur, et c'est ce que je ne puis lui reprocher ; j'admire au contraire un jeune homme qui fait paraître de l'horreur pour le parjure, au milieu même de ses plaisirs : je crois qu'un amant de ce caractère est plus estimable qu'un autre, et qu'on peut faire fond sur ses sermens. Mais, madame, ajouta-t-elle, puisque vous êtes si délicate, il faut que je vous conte une autre histoire qui pourra mettre votre délicatesse en défaut, et que vous trouverez peut-être plus intéressante que celles de Couloufe et d'Aboulcassem. A ces paroles de la nourrice, toutes les femmes de la princesse poussèrent des cris de joie et parurent fort curieuses d'entendre cette nouvelle histoire. Sultumemé la commença dans ces termes, aussitôt que Farrukhnaz lui en eut accordé la permission.

HISTOIRE DU PRINCE CALAF ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

Après avoir entendu l'histoire de Couloufe, vous allez entendre celle du prince Calaf, fils d'un ancien khan des Tartares Nogaïs. L'histoire de son siècle en fait une glorieuse mention ; elle dit qu'il surpassait tous les princes de son temps en bonne mine, en esprit et en valeur ; qu'il était aussi savant que les plus grands docteurs, qu'il perçait le sens mystique des commentaires de l'Alcoran et savait par cœur les sentences de Mahomet¹ ; enfin, elle l'appelle le héros de l'Asie et le phénix de l'Orient.

En effet ce prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avait peut-être pas son semblable dans le monde ; il était l'âme des conseils de Timurlasch son père. S'il ouvrait un avis, les ministres les plus consommés l'approuvaient et ne pouvaient assez admirer sa prudence et sa sagesse. Outre cela, s'il s'agissait de faire la guerre, on le voyait à la tête des troupes de l'état aller chercher l'ennemi, le combattre et le vaincre. Il avait déjà remporté plusieurs victoires ; et les Nogaïs s'étaient rendus si re-

¹ Les sentences sorties de la bouche de Mahomet et recueillies après sa mort sont appelées *hadits* ou traditions. Il en existe plusieurs recueils, et le principal qui a pour auteur Bokhari, écrivain du second livre de l'hégire, ne renferme pas moins de sept mille deux cent soixante-quinze traditions. On en a composé des abrégés qui se composent la plupart de quarante traditions. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. 1^{er}, p. 59.)

¹ Secrétaire du cabinet. (*Petiv.*)

doutables par leurs heureux succès que les nations voisines n'osaient se brouiller avec eux. Les affaires du khan son père étaient dans cette disposition, lorsqu'il vint à sa cour un ambassadeur du sultan de Carizme, qui dans l'audience qu'on lui donna, déclara que son maître prétendait qu'à l'avenir les Tartares Nogaïs lui payassent un tribut tous les ans, autrement qu'il viendrait en personne les y forcer avec deux cent mille hommes, et ôter la couronne et la vie à leur souverain pour le punir de ne s'être pas soumis de bonne grâce. Le khan là-dessus assembla son conseil. On mit en délibération si l'on paierait le tribut plutôt que d'en venir aux mains avec un si puissant ennemi, ou si l'on mépriserait ses menaces. Calaf, et la plupart de ceux qui assistaient au conseil, furent de ce dernier avis, de sorte qu'on renvoya l'ambassadeur avec un refus.

Après cela on envoya des députés chez les peuples voisins pour leur représenter l'intérêt qu'ils avaient de s'unir avec le khan contre le sultan de Carizme, dont l'ambition était excessive, et qui ne manquerait pas d'exiger aussi d'eux le même tribut s'il y pouvait contraindre les Nogaïs. Les députés réussirent dans leurs négociations; les nations voisines et entre autres les Circassiens promirent de se joindre au khan et de lui fournir cinquante mille hommes. Sur cette promesse, outre l'armée que ce prince avait ordinairement sur pied, il leva de nouvelles troupes.

Pendant que ces préparatifs se faisaient chez les Nogaïs, le sultan de Carizme de son côté assembla deux cent mille combattans et passa le Jaxartes¹ à Cogende. Il traversa les pays d'Irac et de Saganac, où il trouva des vivres en abondance, et il s'avança jusqu'à Jund avant que l'armée du khan, commandée par le prince Calaf, pût se mettre en campagne, parce que les Circassiens et les autres troupes auxiliaires n'avaient pu joindre plus tôt. D'abord que Calaf eut reçu tous les secours qu'il attendait, il marcha droit à Jund; mais à peine eut-il passé Jengikunt, que ses coureurs lui rapportèrent que les ennemis parraissaient et venaient à lui en bataille. Aussitôt le jeune prince fit faire halte et disposa ses troupes à combattre.

¹ Fleuve, autrement nommé le Sihon. (Pétis.)

XLVI^e JOUR.

Les deux armées étaient à peu près égales en nombre, et les peuples qui les composaient n'étaient pas moins belliqueux les uns que les autres. Aussi le combat qui se donna fut-il sanglant et opiniâtre. Il commença le matin et dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés les officiers et les soldats s'acquittèrent bien de leur devoir. Le sultan fit pendant l'action tout ce que pouvait faire un guerrier consommé dans le métier des armes, et le prince Calaf, plus qu'on ne devait attendre d'un si jeune général. Tantôt les Tartares Nogaïs avaient l'avantage, et tantôt ils étaient obligés de céder aux efforts des Carizmiens. De manière que les deux partis, successivement vainqueurs et vaincus, sonnèrent la retraite à l'entrée de la nuit, résolus de recommencer le combat le lendemain. Mais le commandant des Circassiens alla secrètement trouver le sultan et lui promit d'abandonner les Nogaïs, pourvu que par un traité, qu'il jurerait d'observer religieusement, il s'engageât à ne jamais exiger de tribut des peuples de Circassie, sous quelque prétexte que ce fût. Le sultan y consentit, le traité fut fait; le commandant regagna son quartier, et le jour suivant, lorsqu'il fallut retourner à la charge, on vit tout à coup les Circassiens se détacher de leurs alliés et reprendre le chemin de leur pays.

Cette trahison causa beaucoup de chagrin au prince Calaf qui, se voyant alors beaucoup plus faible que le sultan, aurait fort souhaité d'éviter le combat, mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquèrent brusquement, et profitant du terrain qui leur permettait de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogaïs. Ceux-ci cependant, quoique abandonnés de leurs meilleures troupes auxiliaires et environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur prince, ils se serrèrent et soutinrent longtemps les plus vives charges du sultan; ils furent toutefois enfoncés, et alors Calaf, désespérant de remporter la victoire, ne songea plus qu'à échapper à son ennemi. Il choisit quelques escadrons, et se mettant à leur tête, il se fit jour au travers des Carizmiens. Le sultan, averti de sa retraite, détacha six mille chevaux pour le poursuivre; mais il trompa leur poursuite en prenant des chemins qui ne leur étaient pas

connus; et enfin il arriva peu de jours après la bataille à la cour de son père, où il répandit la tristesse et la terreur en apprenant le malheur qui lui était arrivé.

Si cette nouvelle affligea Timurtasch, celle qu'on reçut bientôt après acheva de le mettre au désespoir. Un officier, échappé du combat, vint dire que le sultan de Carizme avait fait passer sous le sabre presque tous les Nogais, et qu'il s'avancait à grandes journées, dans la résolution de faire mourir toute la famille du khan et de soumettre la nation à son obéissance. Le khan se repentit alors d'avoir refusé de payer le tribut; mais comme dit le proverbe arabe: « A quoi sert le repentir après la ruine de la ville de Basra? » Comme le temps pressait et qu'il fallait se sauver de peur de tomber au pouvoir du sultan, le khan, la princesse Elmaze¹ sa femme, et Calaf se chargèrent de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans leur trésor, et sortirent d'Astracan leur ville capitale, accompagnés de plusieurs officiers du palais qui ne voulurent point les abandonner, et des troupes, qui s'étaient fait jour avec le jeune prince au travers des ennemis.

Ils prirent la route de la grande Bulgarie; leur dessein était d'aller mendier un asile chez quelque prince souverain. Il y avait plusieurs jours qu'ils étaient en marche, et ils avaient déjà gagné le mont Caucase, lorsque quatre mille brigands, habitans de cette montagne, vinrent tout à coup fondre sur eux. Bien que Calaf eût à peine quatre cents hommes, il ne laissa pas de soutenir l'impétuosité des brigands; il en tua même une grande partie; mais il perdit toutes ses troupes, et demeura enfin au pouvoir de ces bandits, dont les uns se saisirent des richesses qu'ils trouvèrent, pendant que les autres étaient la vie à toutes les personnes qui suivaient le khan. Ils n'épargnèrent que ce prince, sa femme et son fils; encore les laissèrent-ils presque nus au milieu de la montagne.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Timurtasch, lorsqu'il se vit réduit à cette extrémité. Il enviait le sort de ceux qui venaient de périr à ses yeux; et se livrant au désespoir, il voulait se donner la mort. La princesse, de son côté, fondait en pleurs et faisait retentir

l'air de plaintes et de gémissemens. Calaf seul avait la force de soutenir le poids d'une si mauvaise fortune; pénétré des maximes de l'Alcoran et des sentences de Mahomet sur la prédestination, il avait une fermeté d'âme inébranlable. L'extrême affliction que le khan et sa femme faisaient éclater était sa plus grande peine. O mon père! ô ma mère! leur disait-il, ne succombez point à vos malheurs, songez que c'est Dieu qui veut que vous soyez si misérables. Soumettons-nous sans murmure à ses ordres absolus. Sommes-nous les premiers princes que la verge de sa justice ait frappés? Combien de souverains avant nous ont été chassés de leurs états; et après avoir mené une vie errante et passé même pour les plus vilains mortels dans des terres étrangères, sont remontés sur leurs trônes! Si Dieu a le pouvoir d'ôter les couronnes, il peut aussi les rendre. Espérons donc qu'il sera touché de notre misère, et qu'il fera succéder la prospérité à la déplorable situation où nous sommes.

Il ajouta plusieurs autres paroles consolantes; et à mesure qu'il parlait, son père et sa mère, attentifs à ses discours, sentaient une secrète consolation. Ils se laissèrent enfin persuader. Je le veux, mon fils, dit le khan, abandonnons-nous à la Providence; et puisque les maux qui nous environnent sont tracés sur la table fatale², souffrons-les donc sans nous plaindre. A ces mots, ce prince, sa femme et son fils, résolus d'avoir de la fermeté dans le malheur, continuèrent leur chemin à pied: car les voleurs leur avaient ôté leurs chevaux. Ils marchèrent assez longtemps, et vécurent des fruits qu'ils trouvèrent dans les vallées; mais ils s'engagèrent dans un désert où la terre ne produisant rien dont ils pussent subsister, leur courage s'abattit. Le khan, déjà dans un âge avancé, commençait à sentir que les forces lui manquaient; et la princesse, fatiguée du chemin qu'elle avait fait, pouvait à peine se soutenir; si bien que Calaf, quoiqu'il fût lui-même assez las, les portait sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager. Enfin, accablés tous trois de faim, de soif et de lassitude, ils arrivèrent à un endroit rempli de précipices affreux. C'était une colline très-élevée et entrecoupée de creux abominables, entre lesquels il paraissait fort dangereux de passer; et l'on ne voyait

¹ Elmaze signifie diamant.

² Voyez ci-dessus, p. 61.

pas d'autre chemin pour entrer dans une vaste plaine qui était au-delà, parce que des deux côtés de la colline, le pays paraissait si embarrassé de ronces et d'épines qu'on ne pouvait s'y faire un passage. Quand la princesse aperçut les abîmes, elle poussa un grand cri, et le khan perdit enfin patience. Il entre en fureur : c'en est fait, dit-il au prince son fils, je cède à mon mauvais destin, je succombe à tant de peines ; je vais me précipiter moi-même dans un de ces gouffres profonds, que le ciel sans doute m'a réservés pour tombeau ; je veux m'affranchir de la tyrannie de mon infortune ; j'aime mieux la mort qu'une vie si pénible.

XLVII^e JOUR.

Le khan, se laissant entraîner au mouvement furieux qui l'agitait, allait se jeter dans un précipice lorsque le prince Calaf le prit entre ses bras et le retint. Ah ! mon père, lui dit-il, que voulez-vous faire ? à quel transport vous abandonnez-vous ? est-ce ainsi que vous témoignez la soumission que vous devez aux ordres du ciel ? rentrez en vous-même. Au lieu de marquer une impatience rebelle à ses volontés, tâchons de mériter par notre constance qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous sommes, je l'avoue, dans un état très-fâcheux, et nous ne saurions sans péril marcher parmi ces abîmes ; mais il y a peut-être quelque chemin pour entrer dans la plaine : permettez-moi de le chercher. Vous cependant, seigneur, calmez la violence de vos mouvements et demeurez ici avec la princesse ; je serai bientôt de retour. — Allez, mon fils, répondit le khan, nous vous attendrons, ne craignez point mon désespoir, j'en serai maître jusqu'à ce que vous soyez revenu.

Le jeune prince parcourut toute la colline sans pouvoir découvrir aucun chemin. Il en fut fort affligé, il se prosterna, gémit et implora le secours du ciel. Il se leva ensuite et chercha de nouveau quelque sentier qui conduisit à la plaine ; enfin il en trouva un. Il le suivit en rendant grâces à Dieu de ce bonheur ; il s'avança jusqu'au pied d'un arbre qui était à l'entrée de la plaine et qui couvrait de son ombre une fontaine d'une eau pure et transparente. Il aperçut aussi d'autres arbres chargés de fruits d'une grosseur surprenante. Charmé de cette découverte, il courut en don-

ner avis à son père et à sa mère, qui reçurent cette nouvelle avec d'autant plus de joie qu'ils jugèrent par là que le ciel commençait d'avoir pitié de leur misère. Calaf les conduisit à la fontaine, où ils se lavèrent tous trois le visage et les mains, et soulagèrent l'ardente soif qui les dévorait. Ensuite ils mangèrent des fruits que le jeune prince alla cueillir et qui, dans le pressant besoin qu'ils avaient de nourriture, leur parurent excellents. Seigneur, disait Calaf à son père, vous voyez l'injustice de vos murmures ; vous vous imaginez que le ciel nous avait abandonnés. J'ai imploré son secours, et il nous a secourus ; il n'est point sourd à la voix des malheureux qui ont une entière confiance en lui.

Ils demeurèrent près de la fontaine deux ou trois jours à se reposer et à réparer leurs forces épuisées. Après cela ils se chargèrent de fruits et s'avancèrent dans la plaine, espérant qu'elle les conduirait à quelque lieu habité. Ils ne se flattèrent pas d'une fausse espérance ; ils aperçurent bientôt au-devant d'eux une ville qui leur parut grande et superbement bâtie. Ils y allèrent, et quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêtèrent pour attendre la nuit, ne voulant point entrer dans la ville pendant le jour, couverts de sueur et de poussière et presque nus. Ils s'assirent sous un arbre qui faisait beaucoup d'ombre, et s'étendirent sur l'herbe. Il y avait déjà quelque temps qu'ils se reposaient en cet endroit, lorsqu'un vieillard, sorti de la ville, vint sous le même arbre prendre le frais et s'assit auprès d'eux après leur avoir fait une profonde révérence. Ils se mirent à leur séant pour le saluer à leur tour, et ensuite il lui demandèrent comment se nommait cette ville. — Elle s'appelle Jaïk, répondit le vieillard, c'est la capitale du pays où le fleuve Jaïk a sa source. Le roi Henge-Khan¹ y fait son séjour. Il faut que vous soyez bien étrangers, puisque vous me faites cette question. — Oui, dit le khan, nous sommes d'un pays assez éloigné d'ici. Nous avons pris naissance dans le royaume de Carizme, et nous demeurons sur les bords de la mer Caspienne : nous nous mêlons du négoce. Nous allons avec plusieurs autres marchands dans le Captchac : une grosse

¹ Henge-khan ou Hek-khan est le nom d'un roi turkestan qui fit longtemps la guerre à Noub, fils de Mansour, septième sultan Samanide. Il fut défait, en 1007 de notre ère, par Mahmoud, sultan de Perse de la dynastie des Gaznévides.

troupe de voleurs est venue attaquer notre caravane et l'a pillée. Ils nous ont laissé la vie, mais ils nous ont mis dans l'état où vous nous voyez. Nous avons traversé le mont Caucase et nous sommes venus jusqu'ici sans savoir où nous portions nos pas.

Le vieillard, qui était un homme fort compatissant aux peines de son prochain, leur témoigna qu'il était sensible à leur malheur; et pour mieux le leur persuader, il leur offrit sa maison. Il leur fit cette offre de si bonne grâce que, quand ils n'auraient pas eu besoin de l'accepter, ils n'auraient pu s'en défendre. Il les mena donc chez lui dès que la nuit fut venue. C'était une petite maison fort simplement meublée, mais où tout était propre et avait plutôt un air de modestie que d'indigence. Le vieillard en entrant donna quelques ordres tout bas à un de ses esclaves, qu'on vit revenir peu de temps après suivi de deux garçons marchands, dont l'un portait un gros paquet d'habits d'hommes et de femmes tout faits, et l'autre était chargé de toutes sortes de voiles, de turbans et de ceintures. Le prince Calaf et son père prirent chacun un caftan de drap et une veste de brocart avec un turban de toile des Indes, et la princesse un habillement de femme aussi complet. Après cela l'hôte paya les marchands, les renvoya et demanda à souper. Deux esclaves dressèrent aussitôt une table avec un buffet couvert de porcelaines, de plats de bois de sandal et d'aloès et de plusieurs coupes de corail, parfumées avec de l'ambre gris. Ils servirent un excellent chourva¹, accompagné de deux assiettes d'œufs d'esturgeon. Le khan, sa femme et Calaf se mirent à table avec le vieillard et mangèrent de ces mets, auxquels succédèrent un pâté de gazelle, un grand plat de pilau en pyramide, dans lequel il y avait trois francolins dépecés par morceaux. Un plat de tzipberica², excellent poisson du Volga, et deux d'esturgeon furent ensuite apportés, et une grillade de cuisse de cavale fut le dernier service. Après quoi ils burent trois grandes bouteilles de cammez et de l'eau-de-vie de dattes.

¹ Chourva est un bouillon gras dans lequel on met des morceaux de pain pour servir de potage. (*Pétis.*)

² Le tzipberica est un poisson long de cinq pieds, qui a la gueule longue et large comme un canard et le corps tacheté de noir et de blanc; il a le goût du saumon. (*Pétis.*)

XLVIII^e JOUR.

Le vieillard, échauffé par les liqueurs qu'il avait bues, se mit en belle humeur et fit tous ses efforts pour inspirer de la joie à ses hôtes; mais s'apercevant qu'il n'en pouvait venir à bout et qu'ils paraissaient toujours préoccupés de leur malheur: Je vois bien, leur dit-il, que je m'efforce inutilement de détourner votre esprit de l'accident qui vous est arrivé; vous en rappelez sans cesse le souvenir. Cependant permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de vous abandonner à ces tristes images, vous devriez tâcher de les bannir de votre mémoire. Consolez-vous de la perte des biens que des voleurs vous ont enlevés. L'aventure qui vous afflige n'est pas nouvelle. Les voyageurs et les négocians l'éprouvent tous les jours. J'ai moi-même, en ma jeunesse, été volé sur le chemin de Moussel à Bagdad. Des voleurs me prirent des biens considérables, et je pensai perdre la vie. Je me trouvais dans la situation où vous êtes, et je ne laissai pas de me consoler. Il était pourtant bien désagréable pour un homme de ma condition de me voir réduit à la mendicité. Il faut que je vous raconte mon histoire. Je veux vous faire cette confidence, elle vous sera peut-être de quelque utilité: le récit de mes malheurs pourra vous encourager à soutenir les vôtres. Après avoir achevé ces paroles, le bon vieillard ordonna à ses esclaves de se retirer. Ensuite il parla dans ces termes:

HISTOIRE DU PRINCE FADLALLAH, FILS DE BIN-ORTOC, ROI DE MOUSSEL.

Je suis fils du roi de Moussel, du grand Bin-Ortoc¹. Aussitôt qu'il me vit parvenu à la vingtième année de mon âge, il voulut me marier. Il fit présenter à ma vue un grand nombre de jeunes esclaves, parmi lesquelles il y en avait de fort belles. Je les regardai toutes avec indifférence; il n'y en eut pas une qui fit sur moi la moindre impression; elles s'en aperçurent, elles en rougirent et se retirèrent pleines de dépit d'avoir manqué mon cœur. Mon père fut aussi surpris de mon insensibilité; il ne

¹ Le nom de Bin-Ortoc, qui signifie fils d'Ortoc, appartient à l'histoire. Les ortokides étaient une dynastie de petits princes qui, pendant le douzième siècle, ont régné à Maredin et à Hiphu. Ils furent dépouillés par les Ayoubites au treizième siècle.

P'avait pas prévue : au contraire, il avait cru que, frappé à la fois de plusieurs beautés différentes, j'aurais de la peine à faire un choix. Je lui dis que je ne me sentais pas de goût pour le mariage ; que cela venait peut-être de ce que j'avais une extrême envie de voyager ; que je le conjurais de m'accorder la permission d'aller seulement à Bagdad, et qu'à mon retour je pourrais me déterminer à prendre une femme. Il ne voulut pas me contraindre, il me permit de faire un voyage à Bagdad ; et pour paraître en fils de roi dans cette grande ville, il ordonna qu'on me fit un magnifique équipage. Il ouvrit ses trésors et on en tira la charge de quatre chameaux de pièces d'or. Il me donna des officiers de sa maison pour me servir, avec cent soldats de sa garde pour m'escorter.

Je partis donc de Moussel avec ce nombreux cortège pour aller à Bagdad. Il ne nous arriva point d'accident les premières journées ; mais une nuit, pendant que nous reposions dans une prairie où nous étions campés, nous fûmes attaqués si brusquement, et par un si grand nombre d'Arabes Bédouins, que la plupart de mes gens furent égorgés avant même que je connusse tout le péril où je me trouvais. Je me mis en défense avec ce qui me restait de gardes et d'officiers de la maison de mon père. Nous chargeâmes les Bédouins avec tant de furie qu'il en tomba sous nos coups plus de trois cents. Le jour étant survenu, les brigands qui nous tenaient enveloppés, honteux et irrités de l'opiniâtre résistance d'une poignée de gens, redoublèrent leurs efforts ; et nous eûmes beau combattre en désespérés, ils nous accablèrent : enfin, il fallut céder à la force ; ils nous ôtèrent nos armes et nos habits, et au lieu de nous réserver à l'esclavage, ou de nous laisser aller comme des gens qui étaient assez misérables de se voir dans l'état où nous étions réduits, ils voulurent venger la mort de leurs compagnons : ils furent assez lâches et assez barbares pour faire passer sous le sabre des hommes qui ne pouvaient plus se défendre. Tous mes gens périrent ; et j'allais avoir le même sort, lorsque me faisant connaître aux voleurs : Arrêtez, téméraires, leur dis-je, respectez le sang des rois. Je suis le prince Fadlallah¹, le fils unique de Bin-Ortoe, roi de Moussel, et l'héritier de ses états. Je suis bien aise, me dit

alors le chef des Bédouins, d'apprendre qui tu es. Il y a longtemps que nous haïssons mortellement ton père ; il a fait pendre plusieurs de nos camarades qui sont tombés entre ses mains : tu seras traité de la même manière.

En effet, il me fit lier ; et les voleurs, après s'être saisis de mon équipage, me menèrent avec eux au pied d'une montagne entre deux forêts, où une infinité de petites tentes grises étaient dressées. C'était là leur retraite. On me mit sous la tente du chef, qui s'élevait au milieu des autres, et paraissait beaucoup plus grande. On me garda un jour entier, après quoi on m'attacha à un arbre, où, en attendant la mort lente qui devait venir borner mes jours qui n'étaient encore qu'au commencement de leur course, j'avais le chagrin de me voir environné de tous ces bandits qui m'insultaient par de piquantes railleries et prenaient plaisir à m'outrager.

XLIX^e JOUR.

Il y avait déjà longtemps que j'étais lié à l'arbre, et le dernier moment de ma vie n'était pas éloigné, quand un espion vint avertir le chef des Bédouins, qu'il y avait un beau coup à faire à sept lieues de là ; qu'une grosse caravane devait camper la nuit prochaine dans un certain endroit qu'il nomma. Ce chef ordonna aussitôt à ses compagnons de se préparer à partir, ce qui fut fait en peu de temps. Ils montèrent tous à cheval, et me laissèrent dans leur retraite, ne doutant point qu'à leur retour, ils ne me trouvassent sans vie. Cependant le ciel, qui rend inutiles toutes les résolutions des hommes lorsqu'elles ne s'accordent pas avec ses desseins éternels, ne voulait pas que je périsse aussitôt. La femme du chef des voleurs eut pitié de moi ; elle vint pendant la nuit auprès de l'arbre où j'étais attaché, et me dit : Jeune homme, je suis touchée de ton malheur, et je voudrais te tirer du danger où tu es ; mais si je te déliais et te mettais en liberté, aurais-tu encore assez de force pour te sauver ? — Oui, lui répondis-je ; comme c'est Dieu qui vous a inspiré ce mouvement charitable, il me prêterait des forces pour marcher. Cette femme m'ôta mes liens, me donna un vieux caftan de son mari avec deux ou trois pains ; et me montrant un sentier : Va par là,

¹ Fadlallah veut dire le bienfait de Dieu.

me dit-elle, suis cette route, et tu arriveras à un lieu habité. Je remerciai ma libératrice, et marchai toute la nuit sans m'écarter du chemin qu'elle m'avait enseigné.

Le lendemain j'aperçus un homme à pied, qui chassait devant lui un cheval chargé de deux gros ballots. Je le joignis ; et après lui avoir dit que j'étais un malheureux étranger qui ne connaissait point le pays, et s'était égaré, je lui demandai où il allait. Je vais, répondit-il, vendre des marchandises à Bagdad, où j'arriverai dans deux jours. J'accompagnai cet homme : je ne le quittai qu'en entrant dans cette grande ville ; il alla où ses affaires l'appelaient, et moi je me retirai dans une mosquée, où je demurai deux jours et deux nuits. J'avais peu d'envie d'en sortir ; je craignais de rencontrer des gens de Moussel qui me reconnussent. J'avais tant de honte de me voir dans la situation où j'étais que, bien loin de songer à découvrir ma condition, j'aurais voulu me la cacher à moi-même. La faim toutefois m'ôta une partie de ma honte, ou, pour mieux dire, il me fallut céder à cette nécessité qui nous entraîne tous. Je me résolus à mendier mon pain comme un misérable, en attendant que je prisse un meilleur parti.

Je me présentai devant une fenêtre basse d'une grande maison, et je demandai l'aumône d'un ton de voix élevé. Une vieille esclave parut presque aussitôt avec un pain à la main, qu'elle voulut me donner. Dans le temps que je m'avançais pour le prendre, le vent par hasard leva le rideau de la fenêtre, et me laissa voir dans la salle une jeune dame d'une beauté surprenante ; son éclat frappa ma vue comme un éclair ; j'en fus tout ébloui. Je reçus le pain sans songer à ce que je faisais, et je demurai immobile devant la vieille esclave, au lieu de lui rendre les grâces que je lui devais. J'étais si surpris, si troublé, si éperdu d'amour, qu'elle me prit sans doute pour un insensé : elle disparut, et me laissa dans la rue, occupé à regarder inutilement la fenêtre ; car le vent ne leva plus le rideau. Je passai pourtant le reste de la journée à attendre un second coup de vent favorable. Quand je vis que la nuit s'approchait, je songeai à me retirer ; mais avant que de m'éloigner de cette maison, je demandai à un vieillard qui passait, s'il ne savait pas à qui elle appartenait ? C'est, répondit-il, la maison du seigneur Mouaffac, fils

d'Adbane : c'est une personne de qualité, qui de plus est riche et homme d'honneur. Il n'y a pas longtemps qu'il était gouverneur de cette ville ; mais il se brouilla avec le cadi, qui trouva moyen de le perdre dans l'esprit du calife et de lui faire ôter son gouvernement.

En rêvant à cette aventure, je sortis insensiblement de la ville et j'entrai dans un grand cimetière, résolu d'y passer la nuit. Je mangeai mon pain avec peu d'appétit, bien que je dusse en avoir beaucoup ; ensuite je me couchai près d'un tombeau, la tête appuyée sur un monceau de briques. Je n'eus pas peu de peine à m'endormir ; la fille de Mouaffac agitait terriblement mes sens ; son image charmante échauffait mon imagination, et d'ailleurs le mets que j'avais mangé n'était pas assez succulent pour me procurer par ses vapeurs un sommeil aisé. Je m'assoupis pourtant malgré les idées qui m'occupaient, mais mon assoupissement ne fut pas de longue durée ; un grand bruit qui se faisait entendre dans le tombeau me réveilla bientôt.

L^e JOUR.

Effrayé de ce bruit, dont je ne savais pas la cause, je me levai pour prendre la fuite et m'éloigner du cimetière, quand deux hommes qui étaient à l'entrée du tombeau, m'ayant aperçu, m'arrêtèrent et me demandèrent qui j'étais et ce que je faisais dans ce cimetière. Je suis, leur dis-je, un malheureux étranger que la fortune réduit à subsister d'aumônes, et je suis venu passer ici la nuit parce que je n'ai point de logement dans la ville. — Puisque tu es un mendiant, me dit un de ces deux hommes, remercie le ciel de nous avoir rencontrés ; nous allons te faire faire bonne chère. En disant cela, ils m'entraînèrent dans le tombeau, où quatre de leurs camarades mangeaient de grosses raves et des dattes, et vidaient de grandes cruches d'eau-de-vie.

Ils me firent asseoir auprès d'eux, autour d'une longue pierre qui leur servait de table, et je fus obligé de manger et de boire par complaisance. Je les soupçonnai d'abord d'être ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des voleurs, et ils me confirmèrent bientôt par leurs discours dans mes soupçons. Ils commencèrent à s'entretenir d'un vol considérable qu'ils venaient de faire, et s'imaginant que ce serait un grand plaisir pour moi que d'entrer dans leur compagnie,

ils m'en firent la proposition, ce qui me jeta dans un terrible embarras. Vous jugez bien que je n'étais nullement tenté de m'associer avec ces gens-là, mais je craignais de les irriter en n'acceptant pas le parti qu'ils me proposaient; c'était ce qui m'embarrassait. Je ne savais donc ce que je devais leur répondre, quand tout à coup je me vis tiré de cette peine. Le lieutenant du cadî, accompagné de vingt ou trente asas¹ bien armés, entra dans le tombeau, se saisit des voleurs et de moi, et nous mena tous en prison, où nous passâmes le reste de la nuit. Le jour suivant, le cadî vint interroger les prisonniers. Les voleurs confessèrent leur crime, parce qu'ils virent bien qu'il leur serait inutile de le nier: pour moi je contai au juge de quelle manière je les avais rencontrés, et comme ils assurèrent la même chose, on me fit mettre à part. Le cadî voulait m'interroger en particulier avant que de me laisser sortir de ses mains. En effet, il vint à moi et me demanda ce que j'étais allé faire dans le cimelière où j'avais été pris, et comment je passais le temps à Bagdad. Enfin il me fit mille questions, et j'y répondis avec beaucoup de sincérité, excepté que je ne lui découvris pas ma naissance. Je lui rendis surtout un compte exact de toutes mes démarches, et même je lui contai que le jour précédent, m'étant présenté devant une fenêtre de la maison de Mouassac pour demander l'aumône, j'avais vu par hasard une jeune dame qui m'avait charmé.

Au nom de Mouassac, je vis les yeux du cadî s'animer. Ce juge demeura quelques momens à rêver, ensuite il prit un air gai et me dit: Jeune homme, il ne tiendra qu'à toi de posséder la dame que tu as vue hier. C'est sans doute la fille de Mouassac, car on m'a dit qu'il a une fille d'une beauté parfaite. Quand tu serais le dernier des hommes, je te serai arriver au comble de tes vœux. Tu n'as qu'à me laisser faire, je vais travailler à ta fortune. Je le remerciai sans pénétrer encore le dessein qu'il méditait, et je suivis l'aga de ses cunuques noirs, qui par son ordre me fit sortir de prison et me mena au hamman².

Pendant que j'y étais, le juge envoya deux tchaoux³ chez Mouassac, pour lui dire qu'il

¹ Archers. (Pétis.)

² Bains publics. (Pétis.)

³ Exempts. (Pétis.)

souhaitait de lui parler pour l'entretenir d'une affaire de la dernière conséquence. Mouassac vint avec les tchaoux. Dès que le cadî l'aperçut, il alla au-devant de lui, le salua et l'embrassa à plusieurs reprises. Mouassac fut assez étonné de cette réception. Ho! ho! dit-il en lui-même, d'où vient que le cadî, mon plus grand ennemi, me fait aujourd'hui tant de civilités? Il y a quelque chose là-dessous. — Seigneur Mouassac, lui dit le juge, le ciel ne veut pas que nous demeurions plus longtemps ennemis. Il nous offre une occasion d'éteindre cette haine qui sépare depuis quelques années votre famille et la mienne. Le prince de Basra arriva hier au soir à Bagdad. Il est parti de Basra sans prendre congé du roi son père. Il a ouï parler de votre fille, et sur le portrait qu'on lui en a fait, il en est devenu si amoureux, qu'il a pris la résolution de vous la demander en mariage. Il veut que ce soit par mon entremise que cette union se forme; ce qui m'est d'autant plus agréable, que c'est un moyen de me réconcilier avec vous. — Je suis étonné, lui répondit Mouassac, que le prince de Basra songe à me faire l'honneur d'épouser Zemroude ma fille, et que ce soit vous qui m'annonciez cette nouvelle, vous qui vous êtes toujours montré si ardent à me nuire. — Ne parlons plus du passé, seigneur Mouassac, reprit le cadî, oublions, de grâce, tout ce que nous avons fait mutuellement l'un contre l'autre, en faveur des beaux nœuds qui vont lier à votre fille le prince de Basra, vivons le reste de nos jours en bonne intelligence.

Mouassac était naturellement aussi bon que le juge était mauvais. Il se laissa tromper au faux témoignage d'amitié que son ennemi lui donnait. Il étouffa sa haine en ce moment et se livra sans défiance aux caresses perfides du cadî. Ils s'embrassaient tous deux en se jurant l'un à l'autre une inviolable amitié lorsque j'entraï dans la chambre où ils étaient, conduit par l'aga, qui m'avait fait prendre au sortir du bain une belle robe, avec un turban de mousceline des Indes, dont le bout de toile d'or pendait jusque sur mon oreille. Grand prince, me dit le cadî dès qu'il m'aperçut, bénis soient vos pieds et votre arrivée à Bagdad; puisque vous avez bien voulu venir loger chez moi, quelle langue pourrait vous marquer toute la reconnaissance que j'ai d'un si grand honneur? Voilà le seigneur Mouassac, que j'ai informé du

sujet de votre voyage en cette ville. Il consent de vous donner sa fille, qui est belle comme un astre, pour en faire votre légitime épouse. Mouaffac me fit alors une profonde révérence, et me dit : O ! fils de grand ! je suis confus de l'honneur que vous souhaitez de faire à ma fille. Elle se trouverait assez heureuse d'être l'esclave d'une des princesses de votre sérail.

Jugez dans quel étonnement me jetèrent ces discours, auxquels je ne savais que répondre ; je saluai Mouaffac sans lui rien dire ; mais le cadî me voyant troublé, et craignant que je ne fisse quelque réponse qui renversât son projet, se hâta de prendre la parole : Il faut, dit-il, que le contrat de mariage se fasse tout à l'heure en présence de bons témoins. En parlant ainsi, il ordonna à son aga d'aller chercher des témoins, et pendant ce temps-là il dressa le contrat.

LI^e JOUR.

Quand l'aga eut amené des témoins, on lut devant eux le contrat que je signai. Mouaffac le signa aussi et ensuite le cadî, qui y mit la dernière main. Alors le juge renvoya les témoins et dit à Mouaffac : Vous savez que les affaires des grands ne se font pas comme celles des autres hommes, il faut du secret et de la diligence. Conduisez ce prince à votre maison, il est présentement votre gendre ; donnez promptement vos ordres pour la consommation du mariage, et ayez soin que tout se fasse comme il faut.

Je sortis de chez le cadî avec Mouaffac. Nous trouvâmes à la porte deux beaux mulets très-richement enbarnachés qui nous attendaient et sur lesquels le juge nous fit monter avec d'assez grandes cérémonies. Mouaffac me mena chez lui, et lorsque nous fûmes entrés dans sa cour, il descendit le premier et d'un air fort respectueux se présenta pour me tenir l'étrier, ce que je fus obligé de souffrir. Après cela, il me prit par la main et me fit monter à l'appartement de sa fille, où il me laissa seul avec elle, aussitôt qu'il l'eut instruite de ce qui s'était passé chez le cadî.

Zemroude, persuadée que son père venait de la marier avec le prince de Basra, me reçut comme un mari qui devait un jour la placer sur le trône ; et moi, le plus content et le plus amoureux des hommes, je passai la journée

aux pieds de cette jeune dame, à qui je tâchai, par des manières tendres et complaisantes, de donner un peu de goût pour moi. Je m'aperçus bientôt que je ne perdais pas mon temps, et que ma jeunesse et mon amour faisaient sur elle quelque impression. Que cette découverte eut de charmes pour moi ! Je redoublai mes soins et j'avais le plaisir de remarquer, de moment en moment, que je faisais quelque progrès dans son cœur. Pendant ce temps-là Mouaffac, pour célébrer les noces de sa fille, fit préparer un grand repas où se trouvèrent plusieurs personnes de sa famille. La mariée y parut plus brillante et plus belle que les houris*. Les sentimens que je lui avais déjà inspirés semblaient ajouter un nouvel éclat à sa beauté.

Le repas fut suivi de danses et de concerts ; plusieurs esclaves assez jolies commencèrent à danser, à chanter et à jouer de toutes sortes d'instrumens. Tandis que la compagnie était occupée à les regarder et à les entendre, je vis disparaître la mariée avec sa mère. Quelque temps après, Mouaffac vint me prendre par la main et me conduisit à un fort bel appartement. Nous entrâmes dans une chambre très-richement meublée, où il y avait un grand lit de brocart d'or, autour duquel on voyait des bougies de cire parfumée, qui brûlaient dans des flambeaux d'argent. Zemroude, que sa mère et deux esclaves venaient de déshabiller, y était déjà couchée. Mouaffac, sa femme et les esclaves se retirèrent et me laissèrent dans cette chambre, où, après avoir rendu grâces au ciel de mon bonheur, j'étais mes habits et me mis au lit auprès de la personne que j'aimais plus que ma vie.

Le lendemain matin, j'entendis frapper à la porte de ma chambre. Je me levai, j'allai ouvrir ; c'était l'aga noir qui portait un gros paquet de hardes. Je m'imaginai que c'était le cadî qui nous envoyait à ma femme et à moi, deux robes d'honneur ; mais je me trompais. Seigneur aventurier, me dit le nègre d'un air railleur, le cadî vous salue et vous prie de lui rendre l'habit qu'il vous prêta hier, pour faire le prince de Basra ; je vous rapporte votre vieille robe et vos haillons. Vous pouvez reprendre vos habits naturels. Je fus assez surpris de ce compliment. Je connus alors toute la malice du cadî ; je remis entre les mains de

* Ce sont les filles du paradis de Mahomet. (*Pétis.*) (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 736, note.)

l'aga, le turban et la robe de son maître, et repris mon vieux caftan qui était tout déchiré. Zemroude avait entendu une partie du discours du nègre, et me voyant couvert de lambeaux : O ciel ! dit-elle, que signifie ce changement, et qu'est-ce que cet homme vient de vous dire ? — Ma princesse, lui répondis-je, le cadi est un grand scélérat ; mais il est dupe de sa malignité. Il croit vous avoir donné pour époux un misérable, né dans la plus obscure condition, et c'est avec un prince que vous êtes mariée. Je ne suis point au-dessous du mari dont vous vous imaginez avoir reçu la main ; le rang du prince de Basra n'est pas au-dessus du mien. Je suis fils unique du roi de Moussel, l'héritier du grand Bin-Orloc, et Fadlallah est mon nom. En même temps je lui contai mon histoire, sans en supprimer la moindre circonstance. Lorsque j'en eus achevé le récit : Mon prince, me dit-elle, quand vous ne seriez pas le fils d'un grand roi, je ne vous en aimerais pas moins ; et j'ose vous assurer que, si j'ai de la joie d'apprendre votre haute naissance, ce n'est que par rapport à mon père, qui est plus sensible que moi aux honneurs du monde. Toute mon ambition est d'avoir un mari qui m'aime uniquement et qui ne me fasse pas le déplaisir de me donner des rivales.

Je ne manquai pas de lui protester que je l'aimerais toute ma vie. Elle me parut charmée de cette assurance ; elle appela une de ses femmes et lui donna ordre d'aller secrètement et en diligence chez un marchand, acheter un habit d'homme tout fait et des plus riches. L'esclave qui fut chargée de cette commission s'en acquitta comme on le souhaitait ; elle revint promptement, chargée d'une robe et d'une veste magnifiques, avec un turban de mousseline des Indes aussi beau que l'autre ; de sorte que je me trouvai en un instant encore plus richement vêtu qu'auparavant. Hé bien ! seigneur, me dit alors Zemroude, croyez-vous que le cadi ait grand sujet de s'applaudir de son ouvrage ? Il a voulu faire un affront à ma famille et il lui a procuré un honneur immortel. Il s'imagine sans doute en ce moment que nous sommes accablés de douleur. Quel sera son chagrin, lorsqu'il apprendra qu'il a si bien servi ses ennemis ! Mais avant que de lui faire connaître qui vous êtes, il faut punir sa mauvaise intention. Je me charge de ce soin là. Je sais qu'il y a dans cette ville un teinturier

qui a une fille d'une laideur effroyable.... Je ne veux pas vous en dire davantage, ajouta-t-elle en se reprenant, il faut vous laisser le plaisir de la surprise. Qu'il vous suffise de savoir que je médite un projet de vengeance qui mettra le cadi au désespoir et le rendra la fable de la cour et de la ville.

LII^e JOR.

Je croyais ce juge assez puni de m'avoir donné pour gendre à Mouaffac, et j'aurais souhaité qu'on se fût contenté de lui découvrir ma condition ; mais Zemroude paraissait avoir un désir extrême de se venger. Vous connaissez les femmes, je ne lui aurais pas fait plaisir de m'opposer à son dessein. Elle prit de simples habits, mais propres ; et après s'être couvert le visage d'un voile épais, elle me demanda permission de sortir : je la lui accordai. Elle sortit toute seule, se rendit à l'hôtel du cadi et se tint debout dans un coin de la salle, où ce juge donnait audience tant aux musulmans qu'aux infidèles.

Il ne l'eut pas plutôt aperçue que, frappé de son port majestueux, il lui envoya demander par un exempt qui elle était et ce qu'elle désirait. Elle répondit qu'elle était fille d'un artisan de la ville et qu'elle souhaitait d'entretenir le cadi d'une affaire secrète. L'exempt ayant porté cette réponse au cadi, ce juge qui aimait naturellement le beau sexe, fit signe à Zemroude d'approcher et d'entrer dans un cabinet qui était à côté de son tribunal. Elle obéit en faisant une profonde inclination de tête ; elle s'assit sur un sofa et leva son voile. Le cadi la suivit, se mit auprès d'elle et fut surpris de sa beauté. Hé bien ! ma chère enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il pour votre service ? — Seigneur, lui répondit-elle, vous qui avez le pouvoir de faire observer les lois et qui rendez justice aux pauvres comme aux riches, soyez, je vous prie, attentif et sensible à mes plaintes, ayez pitié de la triste situation où je me trouve. — Explique-moi ton affaire, reprit le cadi déjà tout ému ; je jure sur ma tête et sur mes yeux que je ferai pour toi le possible et l'impossible.

Alors Zemroude ôta son voile entièrement, et montrant au juge de beaux cheveux de couleur de muse qui flottaient par boucles sur ses épaules : Voyez, monseigneur, lui dit-elle, si cette chevelure est désagréable ; examinez, de

grâce, mon visage, et dites-moi sans façon ce que vous en pensez. Le cadi, à ces paroles qui lui donnaient si beau jeu, ne demeura pas muet : Par le sacrifice du mont Arafate¹, s'écria-t-il, je n'aperçois en vous aucun défaut; votre front ressemble à une lame d'argent, vos sourcils à deux arcs, vos joues à des roses, vos yeux à deux pierres précieuses qui jettent un éclat éblouissant, et l'on prendrait votre bouche pour une boîte de rubis qui renferme un bracelet de perles.

La fille de Mouaffac ne s'en tint pas là; elle se leva de dessus le sofa et fit quelques pas dans le cabinet en se donnant de bons airs : regardez ma taille, monseigneur, disait-elle, considérez-la bien; y trouvez-vous quelque chose d'irrégulier? n'est-elle pas libre et dégagée? Ai-je les manières contraintes, le geste embarrassé? Qu'y a-t-il de choquant dans ma démarche?—Je suis enchanté de toute votre personne, répliqua le juge, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous. — Et que vous semble de mes bras, reprit-elle en les découvrant, ne sont-ils pas assez blancs et assez ronds?—Ah! cruelle, interrompit en cet endroit le cadi transporté d'amour, tu me fais mourir! Si tu as d'autres choses à me dire, parle vite, car la raison m'abandonne et je ne puis plus soutenir la vue.

Vous saurez donc, monseigneur, reprit Zemroude, que, malgré les attraits dont le ciel m'a pourvue, je vis dans l'obscurité d'une maison interdite non-seulement à tous les hommes, mais aux femmes mêmes, qui pourraient par leurs discours me donner quelque consolation. Ce n'est pas qu'il ne se soit pré-

senté souvent des parlés pour moi, et il y a longtemps que je serais mariée si mon père n'avait eu la cruauté de me refuser à tous ceux qui m'ont demandée en mariage. Il dit aux uns que je suis plus sèche que du bois, et aux autres que je suis bouffie; à celui-ci, que je suis boîteuse et manchote; à celui-là, que j'ai perdu l'esprit; j'ai un cancer au dos; je suis hydropique et couverte de gale. Enfin, il me fait passer pour une créature indigne de la compagnie des hommes, et il m'a si fort décriée qu'il m'a rendue l'opprobre du genre humain; personne ne me recherche plus et je suis condamnée à un éternel célibat. En achevant ces paroles, elle fit semblant de pleurer et joua son personnage avec tant d'art, que le juge s'y laissa tromper. O père barbare, s'écria-t-il, peux-tu traiter avec tant de rigueur une fille si aimable! Tu veux donc qu'un si bel arbre demeure stérile? Oh! c'est ce que je ne souffrirai point! Eh! quel est donc, poursuivit-il, le dessein de votre père? Parlez, mon ange, pourquoi ne veut-il pas vous marier?—Je n'en sais rien, seigneur, répartit Zemroude en redoublant ses fausses larmes, j'ignore quelles peuvent être ses intentions; mais je vous avouerai que ma patience est à bout : je ne puis plus vivre dans l'état où je suis. J'ai trouvé moyen de sortir de chez mon père; je me suis échappée pour venir me jeter entre vos bras et implorer votre secours : ayez donc la bonté, monseigneur, d'interposer votre autorité pour me faire rendre justice, ou je ne répons plus de ma vie. Je me frapperai moi-même de mon propre cangiar¹ et je me tueraï pour mettre fin à mes souffrances.

LIII^e JOUR.

Zemroude, par ces derniers mots, acheva de renverser la cervelle au cadi. Non, non, dit-il, vous ne mourrez point et vous ne passerez pas toute votre jeunesse dans les pleurs et les gémissemens. Il ne tiendra qu'à vous de sortir des ténèbres qui recèlent vos perfections et d'être même dès aujourd'hui femme du cadi de Bagdad. Oui, parfaite image des houris, je suis prêt à vous épouser si vous voulez bien y consentir. — Monseigneur, répondit la dame, quand vous ne seriez pas une des plus considérables personnes de cette ville, je n'aurais point

¹ *Arafate*. C'est une montagne voisine de la Mecque. Les mahométans croient qu'Adam et Ève ayant été chassés du paradis, l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, à cause de leur désobéissance, ils errèrent sur la terre pendant cent vingt ans par pénitence en se cherchant, et qu'enfin ils se rencontrèrent et se reconnurent sur le mont Arafate, qui, pour cette raison, a tiré son nom du mot arabe *Arafa*, qui signifie *reconnaître*. Le dixième jour de la lune de *Zulhaja*, qui est la dernière des douze de l'année arabe, jour appelé *Aïd-al-adah*, c'est-à-dire fête du sacrifice, les pèlerins de la Mecque y font une procession générale nommée *Taraf*. Ils amènent chacun un mouton ou un chameau qu'ils égorgent, et dont ils rapportent les membres dans leur pays comme des reliques. Il arrive ordinairement que le troisième jour après le sacrifice, il tombe une grosse pluie qui emporte le sang des bêtes et nettoie la montagne, ce qui est regardé comme un miracle, sans qu'on fasse réflexion qu'elle est l'effet de la vapeur grossière qui sort du sang des bêtes et qui s'élève dans l'air; car on égorge un nombre prodigieux d'animaux, puisque chaque homme amène sa victime, et qu'il y a ordinairement plusieurs millions d'hommes. (Péris.)

¹ Poignard.

derépugnance à vous donner ma main, car vous me paraissez un homme fort aimable ; mais je crains que vous ne puissiez obtenir l'aveu de mon père, quelque honneur que lui fasse votre alliance.

— N'ayez point d'inquiétude là-dessus, reprit le juge, je réponds de l'événement : dites-moi seulement dans quelle rue demeure votre père, comment il se nomme, et de quelle profession il est ? — Il s'appelle Ousta Omar, repartit Zemroude ; il est teinturier ; il demeure sur le quai oriental du Degela ¹, et l'on voit à la porte de sa boutique un palmier chargé de dattes. — Cela suffit, dit le cadî, vous pouvez présentement vous en retourner au logis, vous entendrez bientôt parler de moi, sur ma parole.

Alors la dame, après avoir regardé le juge d'un air gracieux, se couvrit le visage de son voile, sortit du cabinet et revint me trouver. Elle me rendit compte de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec lui ; à peine pouvait-elle se posséder, tant elle était transportée de joie. Nous serons vengés, me disait-elle ; notre ennemi qui croit nous faire servir de risée au peuple, en sera lui-même le jouet. Effectivement, le juge n'eut pas perdu de vue Zemroude, qu'il envoya un exempt chez Ousta Omar, qui se trouva dans sa maison : Venez parler au cadî, lui dit l'exempt, il veut vous entretenir et il m'a donné ordre de vous mener devant lui. Le teinturier pâlit à ces paroles, il crut que quelqu'un avait été se plaindre de lui au juge, et que c'était à cause de cela qu'on le venait chercher : il suivit l'exempt avec beaucoup d'inquiétude.

Aussitôt qu'il fut devant le cadî, ce juge le fit entrer dans le même cabinet où il avait entretenu Zemroude et le fit asseoir sur le même sofa. L'artisan était si confus de l'honneur qu'on lui faisait qu'il changea plusieurs fois de couleur. Maître Omar, lui dit le cadî, je suis bien aise de vous voir, il y a longtemps que j'entends parler de vous avantageusement. On dit que vous êtes un homme de bonnes mœurs, que vous faites régulièrement vos cinq prières par jour, et que vous ne manquez jamais d'assister à celle du vendredi dans la grande mosquée ; outre cela je sais que vous ne mangez point de porc, que vous ne buvez ni vin ni caude-vie de dattes, et qu'enfin, pendant que vous

travaillez, un de vos garçons lit l'Alcoran. — Cela est vrai, monseigneur, répondit le teinturier, je sais même par cœur plus de quatre mille hadits ¹, et je me prépare à faire bientôt le pèlerinage de la Mecque. — Je vous assure, reprit le juge, que tout cela me fait beaucoup de plaisir, car j'aime passionnément les bons musulmans. On m'a dit aussi, poursuivit-il, que vous avez derrière le rideau de chasteté ² une fille qui est en âge d'être mariée, cela est-il véritable ? — Grand juge, repartit Ousta Omar, dont le palais sert de port et de refuge aux malheureux qui sont agités des tempêtes de ce monde, on vous a dit vrai. J'ai une fille qui est assez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans passés ; mais la pauvre créature n'est pas en état d'être présentée à un homme ; elle est laide ou plutôt effroyable, estropiée, galeuse, imbécile ; en un mot, c'est un monstre que je ne saurais trop cacher. — Bon, dit le cadî en souriant, je m'attendais à celui-là, maître Omar ; j'étais bien persuadé que vous me feriez ainsi l'éloge de votre fille. Mais apprenez, mon ami, que cette galeuse, cette imbécile, cette estropiée, cette effroyable, ce monstre avec tous ses défauts, est aimée à la rage d'un homme qui souhaite de l'avoir pour femme, et que cet homme-là c'est moi.

À ce discours, le teinturier regarda le juge en face et lui dit : Si monseigneur le cadî veut plaisanter, il est le maître ; il peut, tant qu'il lui plaira, se moquer de ma fille. — Non, non, répliqua le cadî, je ne plaisante point ; je suis amoureux de votre fille et je vous la demande. L'artisan fit un éclat de rire à ces paroles : Par le prophète, s'écria-t-il, quelqu'un veut vous en donner à garder, car je vous avertis, monseigneur, que ma fille est manchote, boiteuse, hydropique... — Justement, interrompit le juge, je la reconnais à ce portrait-là ; j'aime ces sortes de filles, c'est mon goût. — Encore une fois, reprit le teinturier, elle ne vous convient pas, elle se nomme Cayfacattadahri ³, et je vous proteste qu'elle est bien nommée. — Oh ! c'en est trop, dit le cadî d'un ton brusque et impérieux, je suis las de tous ces raisonnemens : maître Omar, je veux que tu m'accordes cette Cayfacattadahri telle qu'elle est, et ne me réplique pas davantage.

¹ Ce sont les sentences de Mahomet. (Voyez ci-dessus, p. 69.)

² C'est-à-dire dans l'appartement des femmes. (Pétis.)

³ C'est-à-dire le monstre du temps. (Pétis.)

¹ C'est-à-dire le Tigre. (Pétis.)

Le teinturier le voyant déterminé à épouser sa fille et persuadé plus que jamais que quel-qu'un, pour s'en divertir, l'avait rendu amoureux d'elle sur un faux portrait, dit en lui-même : Il faut que je lui demande un gros schirbeha¹ ; cette somme pourra le dégoûter de ma fille et il cessera de m'en parler. Monseigneur, lui dit-il, je suis disposé à vous obéir, mais je ne livrerai point Cayfacattadhri que vous ne m'ayez donné auparavant une dot de mille sequins d'or.—La somme est un peu forte, dit le cadî, cependant je vais te la mettre entre les mains. En même temps il se fit apporter un grand sac plein de sequins ; on en compta mille, on les pesa et le teinturier les prit. Alors le juge ordonna qu'on dressât le contrat ; mais lorsqu'il fut question de le signer, l'artisan protesta qu'il ne le signerait qu'en présence de cent personnes de loi. Tu es bien désiant, lui dit le cadî ; n'importe, je veux te satisfaire, car je ne prétends pas que ta fille m'échappe. Il envoya chercher sur-le-champ des docteurs et des alfaquihs, des moullas, des gens de mosquée et de justice, et il en vint plus que le teinturier n'en avait demandé.

LIV^e JOUR.

Lorsque tous les témoins furent assemblés chez le juge, Ousta Omar prit la parole : Seigneur cadî, dit-il, je vous donne ma fille pour être votre épouse légitime, puisque vous voulez absolument que je vous l'accorde ; mais je déclare devant tous ces seigneurs que c'est à condition que si elle vous déplaît quand vous l'aurez vue et qu'il vous prenne envie de la répudier, vous lui donnerez mille sequins d'or comme ceux que j'ai reçus de vous.—Hé bien ! je te le jure, dit le cadî, et j'en atteste toute l'assemblée. Es-tu content ? Le teinturier répondit que oui, et sortit en disant qu'il allait lui envoyer la mariée.

Après le départ d'Omar, toute l'assemblée se sépara et le cadî demeura seul chez lui. Il y avait deux ans qu'il était marié avec la fille d'un marchand de Bagdad, avec qui jusque-là il avait vécu en assez bonne intelligence. Cette femme ayant appris que son mari songeait à de nouvelles noces, se mit en colère contre lui. Comment donc ! lui dit-elle, deux têtes dans un

¹ Dot en argent comptant que le marié doit donner au père de la fille en se mariant, ou à la fille en la répudiant. (Pétis.)

bonnet, deux mains dans un gant, deux épées dans un fourreau, deux femmes dans une maison ! Ah ! volage, puisque les caresses d'une épouse fidèle et jeune encore ne sont pas capables de fixer ton inconstance, je suis prête à céder ma place à ma rivale et à me retirer chez mes parens. Tu n'as qu'à me répudier et me compter ma dot, et tu ne me reverras plus.—Tu me fais plaisir de me prévenir, lui répondit le juge, car je me faisais une peine de l'annoncer mon nouveau mariage. Aussitôt il tira d'un coffre une bourse où il y avait cinq cents sequins d'or, et la lui mettant entre les mains : Tiens, femme, lui dit-il, ta dot est là-dedans. Va, emporte ton trousseau, je te répudie une fois, deux fois, trois fois, je te répudie¹. Et afin que tes parens ne doutent point que je ne l'aie répudiée, je vais te donner ces paroles écrites et signées de moi et de mon nayb, selon les lois. Il n'y manqua pas, et sa femme se retira chez son père avec son écrit et son argent.

Il ne la vit pas hors de sa maison qu'il fit meubler magnifiquement un appartement pour recevoir sa nouvelle épouse. On y mit des tapis de pied de velours avec des tapisseries et des sofas de brocart et d'argent ; plusieurs cassolettes remplies d'agréables odeurs parfumaient la chambre nuptiale. Tout était déjà prêt et le cadî attendait impatiemment Cayfacattadhri, qui ne venait point ; il appela son fidèle aga² et lui dit : L'aimable objet de mes désirs devrait, ceme semble, être ici. Qui peut la retenir si longtemps chez son père ? Que les momens qui retardent mon bonheur me paraissent longs !

Le cadî, impatient de voir sa nouvelle femme, allait envoyer son aga chez Ousta Omar, lorsqu'il arriva un porte-faix chargé d'une caisse de sapin, couverte d'un tapis de taffetas vert. Que m'apportes-tu là, mon ami ? lui dit le juge.—Monseigneur, lui répondit le porte-faix en posant la caisse à terre, c'est la mariée ; vous n'avez qu'à ôter le tapis et vous verrez comme elle est faite. Le cadî ôta le tapis et aperçut une fille de trois pieds et demi ; elle avait le visage long et couvert de gale, des yeux enfoncés dans la tête et plus rouge que du feu ; elle n'avait point de nez ; il paraissait seulement au-dessus de la bouche, faite en forme de gueule de cro-

¹ Ce sont les termes dont se servent les Orientaux quand ils répudient leurs femmes.

² C'est le chef des eunuques noirs.

codile, deux larges naseaux très-dégoûtans. Il ne put voir cet objet sans horreur, il remit dessus promptement le tapis et dit au porte-faix : Que veux-tu que je fasse de cet horrible animal? — Seigneur, répartit le porte-faix, c'est la fille de maître Omar le teinturier, qui m'a dit que vous l'avez épousée par inclination. — Juste ciel! s'écria le cadi, est-ce qu'on peut épouser un monstre pareil à celui-là!

Dans ce moment, le teinturier, qui avait bien prévu la surprise du juge, arriva. Misérable, lui dit le cadi, pour qui me prends-tu? Il faut que tu sois bien effronté pour me faire de semblables tours. Tu m'oses traiter ainsi, moi qui puis me venger facilement de mes ennemis, moi qui, quand il me plaît, mets tes pareils dans les fers! Crains ma colère, malheureux! Au lieu de cet épouvantable objet que tu m'as envoyé, donne, donne-moi ton autre fille, dont rien n'égale la beauté, autrement tu éprouveras bientôt ce que peut un cadi irrité. — Monseigneur, dit Omar, cessez de me menacer, je vous en supplie, et ne soyez plus en colère contre moi. Je jure par le créateur de la lumière que je n'ai pas d'autre fille que celle-ci. Je vous ai dit mille fois qu'elle ne vous convenait point; vous n'avez pas voulu me croire; à qui vous en prenez-vous?

LV^e JOUR.

Le cadi, à ce discours, rentra en lui-même et dit au teinturier : Maître Omar, il est venu ici ce matin une fille parfaitement belle, qui m'a dit que vous étiez son père et que vous la faisiez passer dans le monde pour un monstre, afin que personne n'eût envie de vous la demander en mariage. — Monseigneur, lui dit l'artisan, cette belle fille-là est assurément une friponne, et il faut que vous ayez quelque ennemi¹.

Alors le cadi baissa la tête sur son estomac et demeura quelque temps à rêver. Ensuite prenant la parole : C'est, dit-il, un malheur qui devait m'arriver, n'en parlons plus. Fais, je te prie, remporter ta fille chez toi, garde les mille sequins d'or que je t'ai donnés, mais ne m'en demande pas davantage si tu veux que nous soyons amis.

Quoique le juge eût juré devant les gens de

¹ La ruse employée par Zemroude, pour se venger du cadi, a fourni à l'émoussier le sujet de sa jolie comédie du *Caillu dupé*, représentée à l'Opéra-Comique en 1761.

loi qu'il donnerait encore mille sequins si la fille d'Omar ne lui plaisait pas, cet artisan n'osa l'obliger à tenir sa parole, de peur de se brouiller avec lui, car il le connaissait pour un homme très-vindictif et qui savait trouver facilement l'occasion de nuire à ses ennemis. Il aima mieux se contenter de ce qu'il avait reçu. Monseigneur, lui dit-il, je vais vous obéir et vous débarrasser de ma fille, mais il faut, s'il vous plaît, la répudier auparavant. — Oh! vraiment, dit le cadi, je n'ai pas dessein d'y manquer et je t'assure que cela sera bientôt fait. Effectivement, il envoya chercher son nayb à l'heure même, et la répudiation se fit dans les formes. Après quoi maître Omar prit congé du juge et fit emporter chez lui par le porte-faix l'horrible Cayfacalladdahri.

Cette aventure fut bientôt sue dans la ville. Tout le monde en rit et approuva fort la tromperie qu'on avait faite au cadi, qui n'en fut pas quitte pour le ridicule que cela lui donna dans Bagdad. Nous poussâmes la vengeance plus loin : j'allai, par le conseil de Mouassac, trouver le prince des fidèles², à qui je dis mon nom et contai mon histoire. Je ne supprimai pas, comme vous pouvez penser, les circonstances qui marquaient davantage la malignité du cadi. Le calife, après m'avoir écouté fort attentivement, me fit d'obligeans reproches : Prince, me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas eu d'abord recours à moi? Vous aviez honte sans doute de votre fortune, mais vous pouviez sans rougir vous présenter à mes yeux dans un état misérable. Dépend-il des hommes d'être heureux ou malheureux, et n'est-ce pas Dieu qui compose à son gré le tissu de notre vie? Deviez-vous craindre que je ne vous fisse pas un accueil favorable? Non, vous savez que j'aime et que j'estime le roi Bin-Ortoc, votre père : ma cour était un asile assuré pour vous.

Le calife me fit mille caresses, il me donna la galate³ avec un fort beau diamant qu'il avait au doigt. Il me régala d'un excellent sorbet, et lorsque je fus de retour chez mon beau-père, j'y trouvai six gros paquets de brocart de Perse, d'or et d'argent, deux pièces de kemkha³, avec un très-beau cheval persan, riche-

² C'est le titre qu'on donne aux califes. — (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 61, note.)

³ *Calate*, en arabe, robe d'honneur, et en ture, *castan*. (Péris.)

³ Damas à grandes fleurs. (Péris.)

ment enharnaché. Outre cela, il redonna à Mouaffac le gouvernement de Bagdad, et pour punir le cadî d'avoir voulu tromper Zemroude et son père, il déposa ce juge et le condamna à une prison perpétuelle, où, pour combler sa misère, il lui ordonna de vivre avec la fille d'Ousta Omar.

Peu de jours après mon mariage, j'envoyai un courrier à Moussel pour informer le roi mon père de tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de sa cour, et pour l'assurer en même temps que je m'en retournerais bientôt avec la personne que j'avais épousée. J'attendis impatiemment le retour de mon courrier; mais, hélas! il m'apporta des nouvelles qui m'affligèrent fort: il m'apprit que Bin-Ortoc, ayant su que quatre mille Arabes Bédouins m'avaient attaqué et que mon escorte avait été taillée en pièces, persuadé que je ne vivais plus, en avait conçu tant de chagrin qu'il s'était enfin laissé mourir; que le prince Amadeddin Zengui¹, mon cousin germain, occupait le trône; qu'il régnait avec beaucoup d'équité, et que cependant, quoiqu'il fût généralement aimé, les peuples n'avaient pas plutôt appris que j'étais encore vivant qu'ils en avaient témoigné une joie incroyable. Le prince Amadeddin lui-même, par une lettre que le courrier me donna de sa part, m'assurait de sa fidélité et me marquait beaucoup d'impatience de me voir pour me remettre le diadème et devenir mon premier sujet.

Ces nouvelles me firent prendre la résolution de hâter mon retour à Moussel. Je pris congé du prince des fidèles, qui me donna trois mille chevaux de sa garde pour m'escorter jusque dans mes états, et, après avoir embrassé Mouaffac et sa femme, je partis de Bagdad avec ma chère Zemroude, qui serait morte de douleur en quittant son père et sa mère si l'amour qu'elle avait pour moi n'en eût modéré le sentiment.

LVI^e JOUR.

Je n'avais pas fait la moitié du chemin de Bagdad à Moussel, que l'avant-garde de mon

¹ Amadeddin Zengui est le nom d'un prince de Moussel qui figure dans nos historiens des croisades sous le nom altéré de *Sanguin*. Zengui succéda en 1127 à l'émir Alkencsar-Alboursky dans la principauté de Moussel, et mourut en 1145 assassiné par quelques-uns de ses mamelouks. Il avait été pendant son règne un des plus redoutables ennemis des princes francs établis dans la Syrie et dans la Palestine. (Voyez sur ce personnage les *Extraits des historiens arabes relatifs aux croisades*, par M. Reinaud, p. 78.)

escorte découvrit la tête d'un corps de troupes qui marchait droit à nous. Je crus que c'étaient encore des Arabes Bédouins. Je mis aussitôt mes gens en bataille, et nous étions déjà disposés à combattre lorsque mes coureurs me vinrent rapporter que les hommes que nous prenions pour des brigands et des ennemis étaient des troupes de Moussel qui venaient au-devant de moi, et qu'Amadeddin Zengui les conduisait.

Ce prince, de son côté, ayant appris qui nous étions, se détacha de sa petite armée pour me venir trouver avec les principaux seigneurs de Moussel. Il me parla conformément à sa lettre, c'est-à-dire d'une manière soumise et respectueuse, et toutes les personnes de qualité qui l'accompagnaient m'assurèrent de leur zèle et de leur fidélité. Quelque sujet que j'eusse de me défier d'eux et de penser que mon cousin, sous prétexte de me faire honneur, avait peut-être dessein de m'ôter la vie pour demeurer maître de mon royaume, j'aimai mieux bannir toute défiance que de faire connaître que j'en étais pas sans crainte. Je renvoyai les soldats de la garde du calife et confiai mes jours au prince Amadeddin. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma confiance: au lieu d'être capable de former un noir attentat, il ne songea qu'à me donner des marques de son attachement.

Lorsque nous fûmes arrivés à Moussel, tout le peuple témoigna par des acclamations le plaisir qu'il avait de me revoir, et fit pendant trois jours de grandes réjouissances. Les boutiques des asouques¹ et des bezeisteins² furent tapissées en dedans et en dehors, et la nuit elles étaient éclairées de lampions qui formaient les lettres d'un verset de l'Alcoran: de sorte que chaque boutique ayant son verset particulier, ce sacré livre se lisait tout entier dans la ville, et il semblait que l'ange Gabriel l'apportât une seconde fois à notre grand prophète en caractères lumineux.

Outre cette pieuse illumination, il y avait sur le devant des boutiques de grands plats de picleau de toutes sortes de couleurs en pyramides, avec de grandes jattes de sorbet et de jus de grenades, dont les passans buvaient et mangeaient à discrétion. A tous les carrefours on voyait des danses de tchenguis³ animés par le son des

¹ *Asouques*. Ce sont les rues marchandes. (*Pétis.*)

² *Bezeistein*. Bazar, lieu où l'on vend des étoffes et autres marchandises.

³ Les *tchenguis* sont des baladins. (*Pétis.*)

tambouras¹ et des deffs², et les calenders, selon leur coutume, couraient par la ville comme des fous furieux. Tous les gens de métier, montés sur des chariots parés de clinquant et de banderoles volantes de diverses couleurs, avec des outils qui marquaient leurs professions, après avoir traversé la grande rue, venaient, au son des fifres, des timbales et des trompettes, passer devant mon balcon, où Zemroude était assise auprès de moi, et ils nous saluaient en criant de toute leur force : *Essalat ou essalam aleikya resoul Allah! Allah ynsor Assullan*³.

Je ne me contentai pas de partager ces honneurs avec la fille de Mouaffac, je m'étudiai à chercher tout ce qui pouvait lui faire quelque plaisir. Je fis mettre dans son appartement tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus agréable à la vue. Je composai sa suite de vingt-cinq jeunes dames géorgiennes, esclaves du sérail de mon père; les unes chantaient et jouaient parfaitement du luth, les autres de la harpe, et les autres dansaient avec autant d'art et de grâce que de légèreté. Je lui donnai aussi un aga⁴ noir avec douze eunuques, qui tous avaient quelque talent propre à la divertir.

LVII^e JOUR.

Je régnais sur des sujets fidèles et zélés; j'aimais plus que jamais Zemroude, et j'en étais aimé. Je vivais heureux, lorsqu'un jeune derviche parut à ma cour. Il s'introduisit auprès des principaux seigneurs par un esprit plaisant et agréable; il gagna bientôt leur amitié par ses bons mots et ses réparties justes et brillantes. Il les accompagnait à la chasse, il faisait la débauche avec eux, il était de toutes leurs parties. Quelques-uns m'en parlaient tous les jours comme d'un homme qui avait la conversation charmante, et enfin ils firent si bien qu'ils me donnèrent envie de le voir et de l'entretenir.

Loin de trouver qu'on m'en eût fait un por-

¹ *Tambouras*, espèce de luths fort petits, qui ont cinq cordes de laiton et le manche long de deux pieds. On en touche les cordes avec un petit morceau d'écaillé de tortue, ce qu'on appelle *tazana*. Cet instrument est d'ordinaire accompagné de la voix. (*Pétis.*)

² *Deff*. C'est une espèce de tambour de basque qui sert à marquer la mesure dans les concerts. (*Pétis.*)

³ C'est-à-dire: Bénédiction et salut sur toi, ô apôtre de Dieu! Dieu donne la victoire au roi. (*Pétis.*)

⁴ Aga, chef des eunuques noirs. (*Pétis.*)

trait flatteur, il me parut encore plus spirituel qu'on ne me l'avait dépeint. Son entretien me charma et me tira d'une erreur où sont encore aujourd'hui beaucoup de gens de qualité qui croient qu'on ne voit qu'à la cour des esprits fins et délicats. Je pris tant de goût aux discours du derviche et il me sembla même si propre aux grandes affaires que je voulus le mettre au nombre de mes ministres; mais il me remercia et me dit qu'il avait fait vœu de n'exercer jamais aucun emploi, qu'il aimait à mener une vie libre et indépendante, qu'il méprisait les honneurs et les richesses et se contentait de ce que Dieu, qui a soin des plus vils animaux, lui faisait trouver pour subsister; en un mot, qu'il était content de sa condition.

J'admirais un homme si détaché des choses du monde et j'en avais plus d'estime pour lui; je le recevais agréablement toutes les fois qu'il se présentait pour me faire sa cour; s'il était dans la foule des courtisans, mes yeux l'allaient chercher et il était un de ceux à qui j'adressais le plus souvent la parole: je conçus insensiblement tant d'amitié pour lui que j'en fis mon favori.

Un jour que je chassais dans un bois, je m'écartai du gros de la chasse, et le derviche se trouva seul avec moi. Il commença de m'entretenir de ses voyages, car quoiqu'il fût encore jeune, il ne laissait pas d'avoir voyagé. Il me parla de plusieurs choses curieuses qu'il avait vues dans les Indes et entre autres d'un vieux brahmane qu'il y avait connu. Ce grand personnage, me dit-il, savait une infinité de secrets, tous plus curieux les uns que les autres: la nature n'avait rien d'impénétrable pour lui¹. Il mourut entre mes bras; mais comme

¹ Plusieurs passages des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours* font voir que les Indiens passent, en Orient, pour être consommés dans les sciences occultes. Cette réputation, ils la doivent peut-être en partie à l'habileté merveilleuse de leurs jongleurs, dont on raconte des tours si extraordinaires qu'ils passent toute croyance. Le grand-mogol Gelaughir, dans ses Mémoires, fait un très-long récit des tours de passe-passe qui furent exécutés en sa présence et devant toute sa cour par une troupe de jongleurs du Bengale. Je citerai le premier de ces tours, qui sont au nombre de vingt-sept et tous plus étonnants l'un que l'autre. « Ces jongleurs donc proposèrent à l'assemblée de désigner tel arbre qu'on jugerait à propos, annonçant qu'aussitôt ils en jetteraient la semence en terre et qu'on verrait l'arbre incessamment sortir de terre et prendre sa parfaite croissance. Un seigneur présent ayant désigné le mûrier, ils jetèrent en terre des semences en dix endroits différents, et quand ils eurent récité certaines formules dans un langage qui n'était compris de personne, on vit tout d'un coup sortir de terre dix mûriers. L'expérience, répétée sur des ar-

il m'aimait, avant que d'expirer il me dit : Mon fils, je veux t'apprendre un secret, afin que tu te souviennes de moi, à condition que tu ne le diras à personne. Je le lui promis, ajouta le derviche, et sur la foi de ma promesse, il m'apprit ce secret.

— Hé ! de quelle nature est ce secret ? lui dis-je. N'est-ce pas celui de faire de l'or ? — Non, sire, répondit-il, c'est un secret plus rare et bien plus précieux, c'est de ranimer un corps mort. Ce n'est pas, poursuivit-il, que je puisse rendre à un cadavre la même âme qu'il a perdue, le ciel seul a le pouvoir de faire ce miracle, mais je puis faire entrer mon âme dans un corps privé de vie, et j'en ferai l'épreuve devant votre majesté quand il lui plaira. — Très-volontiers, lui dis-je, et ce sera tout à l'heure si vous voulez.

Il passa fort à propos auprès de nous dans ce moment une biche, et je lui décochai une flèche qui la perça et l'abattit. Nous allons voir, repris-je alors, si vous ranimerez cet animal. — Sire, reprit le derviche, votre curiosité sera bientôt satisfaite : remarquez bien ce que je vais faire. A peine eut-il achevé ces paroles, que je vis tout à coup tomber son corps sans sentiment et en même temps je vis la biche se relever avec beaucoup de légèreté. Je vous laisse à juger de ma surprise. Quoiqu'il ne fût pas permis de douter de ce que je voyais, je me défiais du rapport de mes yeux. Cependant

bres de beaucoup d'espèces diverses, eut toujours le même succès. Bien plus, sur la demande de Gehanghir, au moyen de quelques cérémonies et de quelques invocations, on vit paraître sur chacun de ces arbres des fruits analogues à leurs espèces, et chacun des assistans fut libre d'en goûter. Ensuite il parut entre le feuillage de ces arbres des oiseaux de diverses formes, de diverses couleurs et pareillement diversifiés pour leur chant, et on les vit se jouer et s'ébattre en pleine liberté entre les branches. Enfin les feuilles prirent des teintes variées semblables à celles qui caractérisent l'automne et la saison de la défoliation ; puis les arbres rentrèrent en terre comme ils en étaient sortis et disparurent entièrement. « Je ne ferai à ce sujet, dit Gehanghir, qu'une seule observation, c'est que si toutes ces choses ne s'étaient passées sous mes yeux, je n'aurais jamais pu croire que cela eût rien de réel. » (Voyez dans le *Journal des savans* de juillet 1830 un article de M. de Sacy sur l'ouvrage intitulé *Memoirs of the emperor Jahanguir, written by himself and translated from a persian manuscript by major David Price*. London, 1829, in-4o.)

Dans une note, l'éditeur dit qu'il a été témoin, dans la partie occidentale de l'Inde, d'un tour pareil employé à la production d'un manguiier. Une toile dérobait à la vue des spectateurs les moyens mis en œuvre par les jongleurs. « Je ne puis absolument me figurer, dit-il, comment cet effet extraordinaire était produit, à moins qu'on ne suppose que ces jongleurs portaient avec eux des manguiiers à tous les degrés de culture et de végétation, depuis l'état de semis jusqu'à celui de la fructification. »

la biche me vint flatter, et après avoir fait plusieurs bonds, elle tomba, et aussitôt le corps du derviche, qui était étendu par terre, se ranima.

Je fus charmé d'un si beau secret et je priai le derviche de me l'apprendre. Sire, me dit-il, je suis fâché de ne pouvoir contenter votre envie, mais je promis au brahmane mourant de ne faire part de ce secret à personne et je suis esclave de ma parole. Plus le derviche se défendait de satisfaire mes désirs curieux, plus je sentais qu'il les irritait. Au nom de Dieu, lui dis-je, ne me refuse point la satisfaction que je te demande ; je te promets aussi de ne pas découvrir ce secret, et je jure par celui qui nous a créés tous deux que je n'en ferai jamais un mauvais usage. Le derviche rêva un moment ; ensuite reprenant la parole : Je ne puis, dit-il, tenir contre un roi que j'aime plus que ma vie : je me rends à tant d'instances. Aussi bien, ajouta-t-il, je ne fis au brahmane qu'une simple promesse, je ne me liai point par un serment inviolable : je vais donc apprendre mon secret à votre majesté. Il ne s'agit que de retenir deux mots, il suffit de les dire mentalement pour ranimer un cadavre. En même temps il me les apprit.

Je ne les sus pas plutôt que je voulus en éprouver la vertu ; je les prononçai dans l'intention de faire passer aussi mon âme dans le corps de la biche, et je me vis à l'instant métamorphosé en cet animal. Mais le plaisir que j'avais de sentir que l'opération se faisait heureusement se changea bientôt en douleur, car dès que mes esprits furent entrés dans le corps de la biche, le perfide fit passer les siens dans mon cadavre, et bandant promptement mon arc, il allait me percer d'une de mes flèches si, jugeant à son action de son dessein, je ne me fusse dérobé à ses coups par une prompte fuite. Il ne laissa pas de décocher une flèche, mais par bonheur il me manqua.

LVIII^e JOUR.

Me voilà donc réduit à vivre avec les animaux des montagnes et des bois, heureux si je leur eusse plus parfaitement ressemblé, et qu'en perdant la forme humaine, j'eusse aussi perdu la raison : je n'aurais pas été la proie de mille affligeantes réflexions.

Pendant que je déplorais mon infortune dans les forêts, le derviche occupait le trône de

Moussel, et, ce qui me faisait beaucoup de peine, il possédait Zemroude. Il laissa dans le bois son corps de derviche, et, fort satisfait d'avoir pris le mien, il goûtait en paix la douceur de régner. Comme il craignait pourtant qu'avec le même secret qui m'avait été si funeste, je ne trouvasse moyen de m'introduire dans le palais et de me venger de sa personne, il ordonna, dès le même jour qu'il se vit à ma place, qu'on tuât toutes les biches qu'on trouverait dans le royaume, voulant, disait-il, purger ses états de cette sorte de bêtes, qu'il haïssait mortellement; et pour mieux engager ses sujets à détruire ces animaux, il fit publier qu'il donnerait trente sequins pour chaque biche dont on lui apporterait la tête.

Les peuples de Moussel, animés par l'espérance du gain, se répandirent dans les campagnes avec leurs arcs et leur flèches; ils entrèrent dans les forêts, parcoururent les montagnes et percèrent de leurs traits toutes les biches qu'ils rencontrèrent. Heureusement leurs coups n'étaient pas à craindre pour moi, car ayant aperçu au pied d'un arbre un rossignol mort, je le ranimai, et sous cette nouvelle forme je volai vers le palais de mon ennemi et me glissai dans l'épais feuillage d'un arbre du jardin. Cet arbre n'était pas éloigné de l'appartement de la reine. Là, rêvant à ma triste aventure et au bonheur de mon rival, je m'attendris et je commençai à chanter mes peines. C'était un matin, le soleil se levait, et déjà plusieurs oiseaux, charmés de revoir sa lumière, exprimaient par leurs chants la joie qui les animait. Pour moi, peu sensible à la clarté du nouveau jour, je n'étais occupé que de mes ennuis; les yeux tristement tournés vers l'appartement de Zemroude, je poussais dans les airs une voix si plaintive que j'attirai cette princesse à une fenêtre. Je continuai mon douloureux ramage à sa vue; je m'efforçai même de le rendre encore plus touchant, comme si j'eusse pu lui faire comprendre le sujet de ma douleur. Mais, hélas! elle prenait plaisir à m'écouter, et j'avais la mortification de remarquer qu'au lieu de se laisser toucher à mes pitoyables accens, elle n'en faisait que rire avec une de ses esclaves qui était accourue à la même fenêtre pour m'entendre.

Je ne sortis point du jardin ce jour-là ni les autres suivans, et j'avais soin tous les matins de chanter au même endroit. Zemroude ne man-

quait pas non plus de se mettre à ses fenêtres, et, ce qui me parut l'ouvrage du ciel, elle eut envie de m'avoir. Écoutez, dit-elle à ses femmes, je veux qu'on prenne ce rossignol; qu'on aille chercher des oiseliens, j'aime cet oiseau, j'en suis folle; qu'on fasse si bien qu'on s'en saisisse et qu'on me l'apporte. On obéit à la reine, on fit venir d'habiles oiseliens qui me tendirent des filets; et comme je n'avais pas dessein de leur échapper, parce que je voyais bien qu'on n'en voulait à ma liberté que pour me rendre esclave de ma princesse, je me laissai prendre.

D'abord que je fus entre ses mains, elle fit paraître une grande joie. Mon mignon, dit-elle en me flattant, charmant rossignol, je veux être ta rose¹. Je me sens déjà pour toi une tendresse infinie. A ces mots elle me baisa, moi je portai mon bec doucement sur ses lèvres. Ah! le petit fripon, s'écria-t-elle en riant, il semble qu'il entende ce que je lui dis. Enfin, après m'avoir caressé, elle me mit elle-même dans une cage de fil d'or qu'un eunuque de sa maison avait été acheter dans la ville.

Je chantais tous les jours dès qu'elle était éveillée, et lorsque, pour me flatter ou me donner quelque chose, elle se présentait devant ma cage, bien loin de paraître farouche, j'étendais mes ailes pour lui marquer ma joie et lui tendais mon petit bec. Elle était étonnée de me voir apprivoisé en si peu de temps; quelquefois elle me tirait de ma cage et me laissait voler dans sa chambre; j'allais toujours à elle pour lui faire des caresses et recevoir les siennes, et si quelqu'une de ses esclaves me voulait prendre, je la pinçais très-rudement. Je me rendis par ces manières peu à peu si cher à Zemroude qu'elle disait souvent que si par malheur je venais à mourir, elle en serait inconsolable, tant elle se sentait attachée à moi.

Si dans mon malheur j'avais quelque plaisir d'être dans l'appartement de la reine, je le payais bien cher quand le derviche venait la voir. Quel affreux supplice! je ne puis même encore aujourd'hui y penser sans frémir. Je levais de temps en temps les yeux au ciel pour lui demander vengeance; mes plumes se hérissaient, et, le cœur bouffi de colère, je m'a-

¹ Les Orientaux disent que le rossignol est amoureux de la rose. Tous les poëtes turcs dans leurs ouvrages font mention de cet amour et ne parlent jamais du rossignol qu'ils ne parlent en même temps de la rose et du rosier. (Pétis.)

gétais, je me tourmentais extraordinairement dans ma cage. Si quelquefois la reine me caressait devant le traître et qu'il voulût lui-même me flatter, je lui donnais des coups de bec de toute ma force et faisais paraître beaucoup de fureur ; mais ma rage ne servait qu'à les réjouir l'un et l'autre et ne pouvait me venger.

Zemroude avait aussi dans sa chambre une chienne qu'elle aimait. Cet animal, un jour que nous étions seuls, mourut en faisant ses petits. Sa mort m'inspira la pensée de faire une troisième épreuve du secret. Il faut, dis-je en moi-même, que je passe dans le corps de cette chienne, je veux voir ce que produira le chagrin que la princesse aura de la mort de son rossignol. Je ne sais pourquoi cette fantaisie me prit, car je ne prévoyais pas à quoi cette nouvelle métamorphose pourrait aboutir ; mais ce mouvement me parut un avis secret du ciel, et je le suivis à tout hasard.

LIX^e JOUR.

Lorsque Zemroude revint dans la chambre, son premier soin fut de venir se présenter devant la cage. Dès qu'elle s'aperçut que le rossignol était mort, elle fit un cri qui attira toutes ses esclaves. Qu'avez-vous, madame ? lui dirent-elles d'un air effrayé. Vous est-il arrivé quelque malheur ? — Vous me voyez au désespoir, répondit la princesse en pleurant amèrement, mon rossignol est mort ! Mon cher oiseau, mon petit mari, pourquoi m'es-tu si tôt enlevé ? Je ne goûterai donc plus la douceur de tes chants ! je ne te reverrai plus ! Qu'ai-je fait pour mériter que le ciel me punisse avec tant de rigueur ?

Elle était si affligée que ses femmes lâchèrent vainement de la consoler : leurs discours ne servirent qu'à irriter sa douleur. Une d'entre elles courut avertir le derviche de l'état où se trouvait la reine. Il se rendit auprès d'elle en diligence et lui représenta que la mort d'un oiseau ne devait pas causer une si grande affliction ; que la perte n'était pas irréparable ; que si elle aimait tant les rossignols et qu'elle en voulût avoir, il était aisé de la contenter. Mais il eut beau parler, tous ses raisonnemens furent inutiles, il ne put rien gagner sur Zemroude. Cessez, seigneur, lui dit elle, cessez de combattre ma douleur, vous ne la vaincrez jamais. Je sais bien que c'est une grande fai-

blesse de ne pouvoir se consoler de la mort d'un oiseau, j'en suis persuadée comme vous, et toutefois je ne puis résister à la force du coup qui m'accable. J'aimais ce petit animal, il paraissait sensible aux caresses que je lui faisais et il y répondait d'une manière qui me ravissait. Si mes femmes s'en approchaient, il se montrait farouche, ou plutôt dédaigneux, au lieu qu'il venait au-devant de ma main quand je l'avais pour le prendre. Il semblait qu'il se sentit de l'amour pour moi ; il me regardait d'un air tendre et languissant, et l'on eût dit quelquefois qu'il était mortifié de n'avoir pas l'usage de la parole pour m'exprimer ses sentimens. Je lisais cela dans ses yeux : ah ! je n'y puis penser sans désespoir ; mon aimable oiseau, je l'ai perdu pour jamais ! En achevant ces mots, elle redoubla ses pleurs et parut ne pouvoir souffrir aucune consolation. Je conçus un présage favorable de la vivacité de cette douleur ; j'étais dans un coin de la chambre, où je donnais à têter à mes petits chiens, d'où j'entendais tout ce qui se disait et observais tout ce qui se faisait sans qu'on prît garde à moi. J'eus un pressentiment que le derviche, pour consoler la reine, mettrait en œuvre son secret, et ce pressentiment ne fut pas faux.

Le derviche voyant que la princesse n'était pas capable d'écouter la raison, comme il l'aimait éperdument et qu'il était touché de ses larmes, au lieu de se répandre en discours superflus, il ordonna aux esclaves de la reine de sortir de la chambre et de le laisser seul avec elle. Madame, lui dit-il alors, croyant que personne ne l'entendait, puisque la mort de votre rossignol vous fait tant de peine, il faut qu'il revive ; ne vous affligez plus, vous le reverrez vivant ; je promets de le rendre à votre tendresse ; dès demain, à votre réveil, vous l'entendrez chanter encore et vous aurez le plaisir de le caresser.

— Je vous entends, seigneur, lui dit Zemroude, vous me regardez comme une insensée dont il faut flatter la douleur ; vous me faites espérer que demain je reverrai mon rossignol en vie ; demain vous remettrez ce miracle au jour suivant, et ainsi, en différant toujours, vous complex que peu à peu vous me ferez oublier mon oiseau, ou bien, poursuivait-elle, vous avez dessein d'en faire chercher un autre aujourd'hui et de le mettre à sa place pour tromper mon affliction. — Non, ma reine, re-

partit le derviche, non, c'est cet oiseau que vous voyez étendu dans sa cage sans sentiment, ce rossignol, l'heureux objet d'une si vive douleur, c'est lui-même qui chantera; je lui donnerai une vie nouvelle et vous pourrez lui prodiguer vos bontés. Il en connaîtra mieux le prix et vous le verrez encore plus empressé à vous plaire, car ce sera moi qui l'animerai; tous les matins je le ferai revivre pour vous divertir. Je puis faire ce prodige, continua-t-il; c'est un secret que je possède; si vous en doutez ou si vous avez trop d'impatience de revoir votre oiseau ranimé, je vais le faire revivre tout à l'heure.

Comme la princesse ne lui répondait point et qu'il jugeait par son silence qu'elle n'était pas bien persuadée qu'il pût faire ce qu'il disait, il alla s'asseoir sur un sofa, où, par la vertu des deux paroles cabalistiques qui servaient comme de véhicule à l'âme pour la faire passer dans un cadavre, il laissa son corps, ou plutôt le mien, et entra dans celui du rossignol. L'oiseau se mit aussitôt à chanter dans sa cage, au grand étonnement de Zemroude. Mais la voix ne tarda guère à lui manquer, car d'abord qu'il eut commencé son ramage, je quittai le corps de la chienne et me hâtai de reprendre le mien. En même temps, courant à la cage, j'en tirai brusquement l'oiseau et lui tordis le cou. Que faites-vous, seigneur? me dit la princesse. Pourquoi traitez-vous ainsi mon rossignol? Si vous ne voulez pas qu'il vive, vous ne deviez pas le rappeler à la vie.

— Grâce au ciel, m'écriai-je alors, sans faire attention à ce qu'elle disait, tant j'étais occupé de la vengeance que je venais de tirer de l'outrage fait à mon honneur et à mon amour, c'en est fait, je viens de punir le perfide dont l'exécration méritait un plus rigoureux châtement! Si Zemroude avait été surprise de revoir son rossignol vivant, elle ne le fut pas moins de m'entendre prononcer ces paroles avec beaucoup d'émotion. Seigneur, me dit-elle, quel transport vous agite et que signifie ce que vous venez de dire?

Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, et je remarquai qu'en lui faisant ce récit elle frémissait à tous momens: tantôt la honte de m'avoir été infidèle, quoique innocemment, la faisait rougir, et tantôt la douleur qu'elle en ressentait la rendait plus pâle que la mort¹.

¹ La croyance superstitieuse sur laquelle repose l'épisode

Elle ne pouvait douter que je ne fusse véritablement Fadlallah, parce qu'elle savait qu'on avait trouvé dans le bois le corps du derviche, et l'ordre qu'il avait donné de tuer toutes les biches.

LX^e JOUR.

Après avoir achevé d'instruire Zemroude d'une si étrange aventure, je m'en repentis; j'aurais pu lui dire seulement que quelque grand cabaliste m'avait appris le secret de ranimer un corps mort, sans lui parler du tour que le derviche m'avait fait. Plût au ciel qu'elle eût toujours ignoré cette horrible perfidie! peut-être, hélas! vivrait-elle encore. Mais que dis-je? où mon esprit va-t-il s'égarer! Ne sais-

du conte que l'on vient de lire suffrait pour en démontrer l'origine indienne, que le conteur paraît même avoir connu et qu'il n'a point cherché à dissimuler, puisque le secret du derviche est donné comme lui ayant été communiqué par un vieux brahmane. Mais si l'on avait besoin d'une autre preuve, le VII^e conte du recueil indien intitulé *le Trône enchanté* (t. I^{er}, p. 130 de la traduction de Lescallier) ne diffère point pour le fond de celui des *Mille et un Jours*. La même fiction a passé en outre dans le roman turc des *Quarante Vistis*. (Voyez le premier volume de l'édition des *Mille et une Nuits*, publiée par M. Edouard Gautier, p. 186) et dans le livre persan intitulé *Behar-Danisch* (t. III^e, p. 202 et suivantes de la traduction anglaise de M. Jonathan Scott.)

Le conte du roi changé en oiseau se retrouve encore dans un roman italien traduit en, pour mieux dire, imité du persan, et qui est intitulé *Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del re di Serendippo* (p. 24. — Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 600.) Du roman italien, il a passé dans les *Soirées bretonnes* de Guicelle (*Cabinet des Fées*, t. XXXII, p. 44), dans le *Voyage et les Aventures des trois princes de Serendip*, par le chevalier de Mailly (p. 87), et dans les *Illustres Fées*, où il forme le sujet de l'histoire intitulée *le Bienfaisant ou Quiribirini* (*Cabinet des Fées*, t. V^e, p. 123).

Le recueil de contes indiens intitulé *Vrihat-Kathâ* offre, sur le même sujet, un conte assez plaisant:

Trois brahmanes nommés Indradatta, Vararoutchi et Vyari, ayant besoin d'une somme d'argent, conviennent entre eux d'aller la demander à Nanda, roi de Patalipoutra, et vont à cet effet le trouver dans son camp auprès d'Ayodhyâ. En arrivant, ils apprennent que le roi vient de mourir; alors un d'eux, nommé Indradatta, étant très-versé dans la magie, dit aux autres: « Ne vous inquiétez pas, je vais faire passer mon âme dans le corps de Nanda; vous Vararoutchi, vous viendrez me demander l'argent, que j'accorderai; après quoi je rentrerai dans mon corps, que Vyari aura soin de garder jusque-là. » En effet, la chose s'exécute, le retour du roi Nanda à l'existence cause une joie universelle, et personne ne conçoit de soupçons, à l'exception du ministre Sakatâla. Il trouve cette résurrection très-extraordinaire; mais il ne laisse pas d'en être très-satisfait, l'héritier du trône étant un enfant en bas âge. Et pour être bien sûr que le ressuscité ne lui jouera pas le mauvais tour de mourir une seconde fois, il ordonne de rechercher tous les corps morts qu'on pourra trouver dans le voisinage et de les livrer aux flammes. L'ordre s'exécute, le corps d'Indradatta est brûlé, et le pauvre magicien est obligé de rester roi contre son gré. (*Quarterly Oriental magazine* de Calcutta, mars 1824.)

je pas que les biens et les maux qui doivent nous arriver sont marqués dans le ciel!

La fille de Mouaffac conçut tant de chagrin d'avoir fait le bonheur d'un misérable qu'il me fut impossible de la consoler. J'eus beau lui représenter que son erreur l'excusait entièrement et que tout le crime devait être imputé au derviche, qui l'avait expié par sa mort, malgré toutes les assurances que je lui donnai de l'aimer toujours avec la même tendresse, je ne pus lui faire oublier ce désagréable événement. Elle tomba malade, et mourut entre mes bras en me demandant pardon d'un crime dont elle n'était pas coupable et qui ne m'était rien de mon amour pour elle.

En effet, quand elle fut morte et que j'eus rendu à son tombeau tous les soins que je lui devais, je fis appeler le prince Amadeddin Zengui. Mon cousin, lui dis-je, je n'ai point d'enfants, je me démetts en votre faveur de la couronne de Moussel, je vous l'abandonne, je renonce à la grandeur souveraine et veux passer le reste de ma vie dans un état obscur. Amadeddin, qui m'aimait véritablement, n'épargna rien pour me détourner de ma résolution, mais je lui fis connaître qu'il la combattait inutilement. Prince, lui dis-je, le dessein en est pris, je vous donne mon rang. Occupez le trône de Fadlallah, et puissiez-vous être plus heureux que lui! Régniez sur des peuples qui connaissent votre mérite et ont déjà éprouvé le bonheur de vous avoir pour maître. Pour moi, dégoûté des grandeurs, je vais dans des climats éloignés vivre comme un homme d'une condition commune, et là, libre des soins attachés au pouvoir souverain, je veux pleurer Zemroude et, me rappelant les jours heureux que nous avons passés ensemble, faire mon unique occupation d'un si doux souvenir.

Je laissai donc Amadeddin sur le trône de Moussel, et accompagné seulement de quelques esclaves, je pris la route de Bagdad, où j'arrivai heureusement avec beaucoup d'or et de pierreries. J'allai descendre chez Mouaffac. Sa femme et lui ne furent pas peu surpris de me voir, et ils le furent encore bien davantage lorsque je leur appris la mort de leur fille, qu'ils aimaient passionnément. Je ne fis pas ce récit sans répandre des larmes ni sans exciter les leurs. Je ne demurai pas longtemps à Bagdad, je me joignis à un grand nombre de pèlerins qui allaient à la Mecque, où, après avoir fait mes dévotions, je trouvai par hasard une com-

pagnie de pèlerins tartares, avec qui je vins en Tartarie. Nous passâmes par cette ville; j'en trouvai le séjour agréable, je m'y arrêtai, je m'y établis, et il y a près de quarante années que j'y demeure. J'y passe pour un étranger qui s'est autrefois mêlé de négoce; je mène une vie retirée, je ne vois presque personne. Zemroude est toujours présente à ma pensée, et je prends plaisir à m'en ressouvenir.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU PRINCE CALAF ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

Fadlallah ayant achevé le récit de ses aventures dit à ses hôtes : Voilà mon histoire. Vous voyez par mes malheurs et par les vôtres que la vie humaine est un roseau sans cesse agité par le vent froid du nord. Je vous dirai pourtant que je vis heureux et tranquille depuis que je suis à Jafé; je ne me repens point d'avoir abandonné la couronne de Moussel; je trouve des douceurs dans l'obscurité du sort dont je jouis.

Timurtasch, Elmaze et Calaf donnèrent mille louanges au fils de Bin-Ortoc; le khan admira la résolution qu'il avait pu prendre de se dépouiller lui-même de ses états pour vivre comme un particulier dans une terre étrangère, où l'on ne savait pas même le rang qu'il avait autrefois tenu dans le monde. Elmaze loua la fidélité qu'il avait gardée à Zemroude et le ressentiment qu'il avait eu de sa mort. Et enfin Calaf lui dit : Seigneur, il serait à souhaiter que tous les hommes qui sont dans l'adversité eussent autant de constance que vous en avez fait paraître dans la mauvaise fortune.

Ils continuèrent de s'entretenir jusqu'à ce qu'il fut temps de se retirer. Alors Fadlallah appela ses esclaves, qui apportèrent des bougies dans des flambeaux faits de bois d'aloès, et menèrent le khan, la princesse et son fils dans un appartement où régnait la même simplicité qu'on voyait dans le reste de la maison. Elmaze et Timurtasch demeurèrent dans une chambre, et Calaf alla se coucher dans une autre. Le lendemain matin le vieillard entra dans l'appartement de ses hôtes lorsqu'ils furent levés, et il leur dit : Vous n'êtes pas seuls malheureux; on vient de m'apprendre qu'un ambassadeur du sultan de Carizme arriva hier au soir dans cette ville; que son maître l'envoie à Henge-Khan pour le prier, non-

seulement de ne pas donner un asile au khan des Nogaïs, son ennemi, mais même de le fuir, arrêter s'il passe par le pays de Jate. Effectivement, poursuivit Fadlallah, le bruit court que ce khan infortuné, de peur de tomber entre les mains du sultan de Carizme, a quitté sa capitale et s'est sauvé avec sa famille. A cette nouvelle, Timurtasch et Calaf changèrent de couleur, et la princesse s'évanouit.

LXI^e JOUR.

L'évanouissement d'Elmaze, aussi bien que le trouble du père et du fils, firent juger à Fadlallah que ses hôtes n'étaient pas des marchands. Je vois bien, leur dit-il après que la princesse eut repris l'usage de ses sens, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du khan des Nogaïs, ou plutôt, vous dirai-je ce que je pense ? je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du sultan. — Oui, seigneur, lui dit Timurtasch, nous sommes les victimes qu'il veut sacrifier. Je suis le khan des Nogaïs; vous voyez ma femme et mon fils; nous aurions tort de ne nous pas découvrir à vous, après la réception et la confiance que vous nous avez faites. J'espère même que par vos conseils vous nous aiderez à sortir de l'embarras où nous nous trouvons.

— La conjoncture est assez délicate, répliqua le vieux roi de Moussel, je connais Ilenge-Khan, il craint le sultan de Carizme et il ne faut pas douter que pour lui plaire il ne vous fasse chercher partout. Vous ne serez pas en sûreté chez moi ni dans aucune autre maison de cette ville: vous n'avez point d'autre parti à prendre que de sortir promptement du pays de Jate; passez la rivière d'Irtiche et gagnez le plus tôt qu'il vous sera possible les frontières de la tribu de Berlas. Timurtasch, sa femme et Calaf goûtèrent cet avis. Aussitôt Fadlallah leur fit préparer trois chevaux avec des provisions, et leur donnant une bourse pleine de pièces d'or: Partez vite, leur dit-il, vous n'avez point de temps à perdre; dès demain peut-être, Ilenge-Khan vous fera chercher.

Ils rendirent au vieux roi les grâces qu'ils lui devaient; ils sortirent ensuite de Jate, passèrent l'Irtiche et arrivèrent après plusieurs jours de marche sur les terres de la tribu de Berlas. Ils s'arrêtèrent à la première horde¹

¹ Horde. C'est un grand nombre de tentes dressées dans la

qu'ils rencontrèrent, ils y vendirent leurs chevaux et y vécurent avec assez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent; mais lorsqu'il vint à leur manquer, les chagrins du khan se renouvelèrent. Pourquoi, disait-il, faut-il que je sois encore au monde? Ne valait-il pas bien mieux attendre dans mes états mon superbe ennemi et périr en défendant ma ville capitale, que de conserver une vie qui n'est qu'un enchaînement de malheurs? C'est en vain que nous souffrons patiemment nos disgrâces, le ciel ne nous rendra jamais heureux, puisque, malgré la soumission que nous avons à ses ordres, il nous laisse toujours dans la misère. — Seigneur, lui dit Calaf, ne désespérons point de voir finir nos maux; le ciel, qui dispose des événements, nous en prépare peut-être d'agréables que nous ne pouvons prévoir. Allons, poursuivit-il, à la principale horde de cette tribu; j'ai un pressentiment que notre fortune y pourra changer de face.

Ils allèrent donc tous trois à la horde où demeurait le khan de Berlas. Ils entrèrent sous une grande tente qui servait d'hôpital aux pauvres étrangers, et ils se couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feraient pour subsister. Calaf laissa son père et sa mère en cet endroit, sortit et s'avança dans la horde en demandant la charité aux passans; il en reçut une petite somme d'argent, dont il acheta des provisions, qu'il porta sur la fin du jour à son père et à sa mère. Ils ne purent tous deux s'empêcher de pleurer quand ils surent que leur fils venait de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux et leur dit: Rien, je l'avoue, ne me paraît plus mortifiant que d'être réduit à mendier: cependant, si je ne puis autrement vous procurer du secours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme un esclave, et de l'argent qui vous en reviendra vous aurez de quoi vivre long-temps. — Que dites-vous, mon fils? s'écria Timurtasch à ce discours. Vous nous proposez de vivre aux dépens de votre liberté! ah! dure plutôt toujours l'infortune qui nous accable. S'il faut vendre quelqu'un de nous trois pour secourir les deux autres, c'est moi; je ne refuse point de porter pour vous deux le joug de la servitude.

— Seigneur, reprit Calaf, il me vient une

campagne, qui font une espèce de ville, et qui servent de demeure aux Tartares. (Pétis.)

pensée : demain matin j'irai me mettre parmi les porte-faix ; quelqu'un m'emploiera, et nous vivrons ainsi de mon travail. Ils s'arrêtèrent à ce parti. Le jour suivant, le prince se mêla parmi les porte-faix de la horde et attendit que quelqu'un voudrait se servir de lui ; mais il arriva par malheur que personne ne l'employa, de manière que la moitié de la journée était déjà passée qu'il n'avait encore rien gagné. Cela l'affligeait fort. Si je ne fais pas mieux mes affaires, dit-il en lui-même, comment pourrai-je nourrir mon père et ma mère ?

Ils'ennuya d'attendre en vain parmi les porte-faix que quelqu'un vint s'adresser à lui. Il sortit de la horde et s'avança dans la campagne pour rêver plus librement aux moyens de subsister. Il s'assit sous un arbre, où, après avoir prié le ciel d'avoir pitié de sa situation, il s'endormit. A son réveil, il aperçut auprès de lui un faucon d'une beauté singulière ; il avait la tête ornée d'un panache de mille couleurs, et il portait au cou une chaîne de feuilles d'or garnie de diamans, de topazes et de rubis. Calaf, qui entendait la fauconnerie, lui présenta le poignet, et l'oiseau se mit dessus. Le prince des Nogaïs en eut beaucoup de joie. Voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous mènera ; cet oiseau, selon toutes les apparences, appartient au souverain de cette horde. Il ne se trompait pas, c'était le faucon d'Alinguer, khan de Berlas, que ce

prince avait perdu à la chasse le jour précédent. Ses grands veneurs le cherchaient dans la campagne avec d'autant plus d'ardeur et d'inquiétude que leur maître les avait menacés du dernier supplice s'ils revenaient à la cour sans son oiseau, qu'il aimait passionnément.

LXII^e JOUR.

Le prince Calaf rentra dans la horde avec le faucon. Aussitôt tout le peuple se mit à crier : Hé ! voilà le faucon du khan retrouvé ! Béni soit le jeune homme qui va réjouir notre prince en lui portant son oiseau ! Effectivement, lorsque Calaf fut arrivé à la tente royale et qu'il y parut avec le faucon, le khan, transporté de joie, courut à son oiseau et lui fit mille caresses. Ensuite s'adressant au prince des Nogaïs, il lui demanda où il l'avait trouvé. Calaf raconta la chose comme elle s'était passée. Après cela le khan lui dit : Tu me parais étranger. De quel pays es-tu et quelle est ta profession ? — Seigneur, lui répondit le fils de Timurtasch en se prosternant à ses pieds, je suis fils d'un marchand de Bulgarie qui possédait de grands biens ; je voyageais avec mon père et ma mère dans le pays de Jafé ; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laissé que la vie, et nous sommes venus jusqu'à cette horde en mendiant.

— Jeune homme, reprit le khan, je suis bien aise que ce soit toi qui aies trouvé mon faucon, car j'ai juré d'accorder à la personne qui me le rapporterait les trois choses qu'il voudrait me demander : ainsi tu n'as qu'à parler, dis-moi ce que tu souhaites que je te donne, et sois sûr de l'obtenir. — Puisqu'il m'est permis de demander trois choses, répartit Calaf, je voudrais premièrement que mon père et ma mère, qui sont à l'hôpital, eussent une tente particulière dans le quartier de votre majesté, qu'ils fussent entretenus à vos dépens le reste de leurs jours et servis même par des officiers de votre maison. Secondement, je désire un des plus beaux chevaux de vos écuries, tout sellé et bridé, et enfin un habillement complet et magnifique, avec un riche sabre et une bourse pleine de pièces d'or pour pouvoir faire commodément un voyage

telle soit sauve, c'est vous-même qui l'avez dit. » (*Voyages de Charlin*, édition de Langlès, t. VIII, p. 128.)

Ceuletto a placé cette anecdote plaisante dans ses *Contes mogols* (*Cabinet des Fées*, t. XXIII, p. 7).

* La chasse au faucon, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le faire observer, est encore aujourd'hui un plaisir fort recherché des souverains de l'Orient. Je citerai à ce sujet une anecdote assez plaisante :

Albas-le-Grand avait un faucon blanc qu'on lui avait envoyé du mont Caucase et qu'il aimait beaucoup. Le roi voulant un jour le faire voler le trouva malade. Il appela le grand fauconnier Houssein-Beg et lui dit : « Prenez garde à ce faucon, car quel que soit celui qui me viendra annoncer sa mort, je lui ferai ouvrir le ventre. » Cependant le faucon mourut au bout de huit jours. Houssein-Beg étant au désespoir vit passer devant la fauconnerie Anayet, bouffon du roi, qui allait à la cour. Il lui conta la chose, le conjurant avec larmes de le sauver de la mort. « Rassurez-vous, lui dit Anayet, laissez-moi faire ; si le roi fait mourir quelqu'un pour lui avoir dit que son faucon est mort, ce sera lui-même qu'il fera mourir. » Le bouffon continue son chemin et trouve le roi qui achevait de dîner, et qui était de fort bonne humeur. « D'où viens-tu, lui dit le prince. — Sire, répondit Anayet, je viens de votre fauconnerie ; écoutez-moi bien, car je veux vous conter la chose la plus extraordinaire et la plus curieuse qu'on ait jamais vue. J'ai trouvé Houssein-Beg le balai à la main, qui balayait une place en carré au-devant de la volière dorée. Il l'a arrosée ensuite, et après il a étendu dessus un petit tapis de soie qu'il a semé de fleurs. Après il a été guérir votre faucon blanc, et pleurant à chaudes larmes, il l'a couché sur le dos. Le faucon était étendu là, les ailes déployées, le bec en haut, les jambes serrées, les yeux fermés. » Le roi, surpris du récit, l'interrompit en s'écriant : « Comment donc, mon oiseau est donc mort ? — Sire, répartit Anayet, que votre

que je médite. — Tes vœux seront satisfaits, dit Alinguer : amène-moi ton père et ta mère, je commencerai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le souhaites ; et demain, vêtu de riches habits et monté sur le plus beau cheval de mes écuries, tu pourras t'en aller où il te plaira.

Calaf se prosterna une seconde fois devant le khan, et après l'avoir remercié de ses bontés, il se rendit à la tente où Elmaze et Timurtasch l'attendaient impatiemment. Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il, notre sort est déjà changé. En même temps il leur raconta tout ce qui lui était arrivé. Cette aventure leur fit plaisir ; ils la regardèrent comme une marque infailible que la rigueur de leur destinée commençait à s'adoucir. Ils suivirent volontiers Calaf, qui les conduisit à la tente royale et les présenta au khan. Ce prince les reçut fort bien et leur promit qu'il tiendrait exactement la promesse qu'il avait faite à leur fils. Il n'y manqua pas ; il leur donna dès ce jour-là une tente particulière, il les fit servir par des esclaves et des officiers de sa maison et il ordonna qu'on les traitât comme lui-même.

Le lendemain Calaf fut revêtu de riches habits ; il reçut de la main même du prince Alinguer un sabre dont la poignée était de diamans, avec une bourse remplie de sequins d'or, et ensuite on lui amena un très-beau cheval turcoman. Il le monta devant toute la cour, et pour montrer qu'il savait manier un cheval, il lui fit faire cent caracoles d'une manière qui charma le prince et ses courtisans.

Après avoir remercié le khan de toutes ses bontés, il prit congé de lui. Il alla trouver Timurtasch et la princesse Elmaze. J'ai une extrême envie, leur dit-il, de voir le grand royaume de la Chine, permettez-moi de la satisfaire. J'ai un pressentiment que je me signalerai par quelque action d'éclat et que je gagnerai l'amitié du monarque qui tient sous ses lois de si vastes états. Souffrez que, vous laissant ici dans un asile où vous êtes en sûreté et où rien ne vous manque, je suive le mouvement qui m'entraîne, ou plutôt que je m'abandonne au ciel, qui me conduit. — Va, mon fils, lui dit Timurtasch, cède au noble transport qui l'agite, cours au sort qui l'attend, hâte par ta vertu la lente prospérité qui doit succéder à notre infortune, ou par un beau trépas mérite une place éclatante dans l'histoire des princes malheureux. Pars, nous attendrons de

tes nouvelles dans cette tribu et nous réglerons notre fortune sur la tienne.

Le jeune prince des Nogaïs embrassa son père et sa mère et prit le chemin de la Chine. Il n'est point marqué dans les auteurs qu'il éprouva quelque aventure sur la route ; ils disent seulement qu'étant arrivé à la grande ville de Canbalec, autrement Pékin, il descendit auprès d'une maison qui était à l'entrée et où demeurait une petite vieille qui était veuve. Calaf se présenta à la porte ; aussitôt la vieille parut. Il la salua et lui dit : Ma bonne mère, voudriez-vous bien recevoir chez vous un étranger ? Si vous pouvez me donner un logement dans votre maison, j'ose vous assurer que vous n'en aurez point de chagrin. La vieille envisagea le jeune prince, et jugeant à sa bonne mine, ainsi qu'à son habillement, que ce n'était pas un hôte à dédaigner, elle lui fit une profonde inclination de tête et lui répondit : Jeune étranger de grande apparence, ma maison est à votre service, aussi bien que tout ce qu'il y a dedans. — Et avez-vous, reprit-il, un lieu propre à mettre mon cheval ? — Oui, dit-elle, j'en ai. En même temps elle prit le cheval par la bride et le mena dans une petite écurie qui était sur le derrière de sa maison. Ensuite elle revint trouver Calaf, qui, se sentant beaucoup d'appétit, lui demanda si elle n'avait personne qui pût lui aller acheter quelque chose au marché ? La veuve répartit qu'elle avait un petit-fils de douze ans qui demeurait avec elle et qui s'acquitterait fort bien de cette commission. Alors le prince tira de sa bourse un sequin d'or et le mit entre les mains de l'enfant, qui sortit pour aller au marché.

Pendant ce temps-là, l'hôtesse ne fut pas peu occupée à satisfaire la curiosité de Calaf. Il lui fit mille questions ; il lui demanda quelles étaient les mœurs des habitans de la ville, combien on comptait de familles dans Pékin, et enfin la conversation tomba sur le roi de la Chine. Apprenez-moi, de grâce, lui dit Calaf, de quel caractère est ce prince. Est-il généreux, et pensez-vous qu'il fit quelque attention au zèle d'un jeune étranger qui s'offrirait à le servir contre ses ennemis ? En un mot, méritait-il qu'on s'attache à ses intérêts ? — Sans doute, répondit la vieille, c'est un très-bon prince, qui aime ses sujets autant qu'il en est aimé, et je suis fort surprise que vous n'avez pas osé parler de notre bon roi Altoun-Khan,

car la réputation de sa bonté s'est répandue par tout le monde.

— Sur le portrait que vous m'en faites, répliqua le prince des Nogaïs, je juge que ce doit être le monarque du monde le plus heureux et le plus content. — Il ne l'est pourtant pas, répartit la veuve ; on peut dire même qu'il est fort malheureux. Premièrement, il n'a point de prince pour lui succéder ; il ne peut avoir d'enfant mâle, quelques prières, quelques bonnes œuvres qu'il fasse pour cela. Je vous dirai pourtant que le chagrin de n'avoir point de fils ne fait pas sa plus grande peine ; ce qui trouble le repos de sa vie, c'est la princesse Tourandocté¹, sa fille unique. — Et pourquoi, répliqua Calaf, est-elle un supplice pour lui ? — Je vais vous le dire, répartit la veuve, je puis vous parler sagement de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille, qui a l'honneur d'être au sérail parmi les esclaves de la princesse.

LXIII^e JOUR.

La princesse Tourandocté, poursuivait la vieille hôtesse du prince des Nogaïs, est dans sa dix-neuvième année ; elle est si belle que les peintres qui en ont fait le portrait, quoique des plus habiles de l'Orient, ont tous avoué qu'ils avaient honte de leur ouvrage, et que le pinceau du monde qui saurait le mieux attraper les charmes d'un beau visage ne pourrait rendre tous ceux de la princesse de la Chine ; cependant les divers portraits qu'on en a faits, quoique infiniment au-dessous de la nature, n'ont pas laissé de produire de terribles effets.

Elle joint à sa beauté ravissante un esprit si cultivé qu'elle sait non-seulement tout ce qu'on a coutume d'enseigner aux personnes de son rang, mais même les sciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle sait tracer les différens caractères de plusieurs sortes de langues ; elle possède l'arithmétique, la géo-

¹ Le nom de Tourandocté est persan et convient mal à une princesse chinoise. Tourandocté ou Pourandocté, est le nom d'une reine fille de Khosrou Perviz et qui figure dans la liste des derniers rois de la dynastie des Sassanides. On a déjà fait remarquer dans les *Mille et une Nuits*, à l'occasion du conte d'Aladdin, que les conteurs orientaux, lorsqu'ils mettent en scène des Chinois, ne manquent pas de leur donner des noms arabes ou persans et de leur prêter les habitudes de l'islamisme. L'histoire du prince Calaf et de la princesse de la Chine offre cependant des détails un peu plus exacts que ceux qu'on aurait droit d'attendre d'un auteur musulman, et le traducteur français n'y est probablement pas étranger.

graphie, la philosophie, les mathématiques, le droit et surtout la théologie ; elle a lu les lois et la morale de notre législateur Berginghuzin¹ ; enfin, elle est aussi habile que tous les docteurs ensemble. Mais ses belles qualités sont effacées par une dureté d'âme sans exemple ; elle ternit tout son mérite par une détestable cruauté.

Il y a deux ans que le roi de Thibet l'envoya demander en mariage pour le prince son fils, qui en était devenu amoureux sur un portrait qu'il en avait vu. Altoun-Khan, ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocté. Cette fière princesse, à qui tous les hommes paraissaient méprisables, tant sa beauté l'a rendu vaine, rejeta la proposition avec dédain. Le roi se mit en colère contre elle et lui déclara qu'il voulait être obéi. Mais au lieu de se soumettre de bonne grâce aux volontés de son père, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendait la contraindre. Elle s'affligea sans modération, comme si l'on eût eu envie de lui faire un grand mal ; enfin elle se tourmenta de manière qu'elle tomba malade. Les médecins, connaissant la cause de sa maladie, dirent au roi que tous leurs remèdes étaient inutiles et que la princesse perdrait infailliblement la vie s'il s'obstinait à lui vouloir faire épouser le prince de Thibet.

Alors le roi, qui aime sa fille éperdument, effrayé du péril où elle était, l'alla voir et l'assura qu'il renverrait l'ambassadeur de Thibet avec un refus. Ce n'est pas assez, seigneur, lui dit la princesse, j'ai résolu de me laisser mourir, à moins que vous ne m'accordiez ce que j'ai à vous demander. Si vous souhaitez que je vive, il faut que vous vous engagiez par un serment inviolable à ne point gêner mes sentimens et que vous fassiez publier un édit par lequel vous déclarerez que de tous les princes qui me rechercheront, nul ne pourra m'épouser qu'il n'ait auparavant répondu pertinemment aux questions que je lui ferai devant tous les gens de loi qui sont dans cette ville ; que s'il y répond bien, je consens qu'il soit mon époux ; mais que s'il y répond mal, on lui tranchera la tête dans la cour de votre palais.

Par cet édit, ajouta-t-elle, qu'on fera sa-

¹ Berginghuzin est, à ce que je présume, une altération des deux mots *Bourkam* et *Goodam*, qui en mogol désignent le réformateur Gautama ou Bouddha, fondateur de la religion bouddhique.

voir aux princes étrangers qui arriveront à Pékin, on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, et c'est ce que je souhaite, car je hais les hommes et ne veux point me marier. — Mais ma fille, lui dit le roi, si quelqu'un, méprisant mon édit, se présente et répond juste à vos questions... — Ho! c'est ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation; j'en sais faire de si difficiles que j'embarrasserais les plus grands docteurs; j'en veux bien courir le risque. Altoun-Khan rêva à ce que la princesse exigeait de lui. Je vois bien, dit-il en lui-même, que ma fille ne veut point se marier et qu'en effet cet édit épouvantera tous ses amans : ainsi, je ne hasarde rien en lui donnant cette satisfaction; il n'en peut arriver aucun malheur : quel prince serait assez fou pour affronter un si affreux péril?

Enfin, le roi, persuadé que cet édit n'aurait point de mauvaises suites et que l'entière guérison de sa fille en dépendait, le fit publier et jura sur les lois de Berginghuzin de le faire exactement observer. Tourandocte, rassurée par ce serment sacré, qu'elle savait que le roi son père n'oserait violer, reprit ses forces et jouit bientôt d'une parfaite santé.

Cependant le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes princes étrangers à Pékin. L'on eut beau leur faire savoir la teneur de l'édit, comme tout le monde a bonne opinion de son esprit, et surtout les jeunes gens, ils eurent l'audace de se présenter pour répondre aux questions de la princesse, et, n'en pouvant percer le sens obscur, ils périrent tous misérablement l'un après l'autre. Le roi, il faut lui rendre cette justice, paraît fort touché de leur sort. Il se repent d'avoir fait un serment qui le lie, et quelque tendresse qu'il ait pour sa fille, il aimerait mieux l'avoir laissée mourir que de l'avoir conservée à ce prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir ces malheurs. Lorsqu'un amant, que l'ordonnance n'a pu retenir, vient lui demander la main de la princesse, il s'efforce de le détourner de sa résolution et il ne consent jamais qu'à regret qu'il s'expose à perdre la vie. Mais il arrive ordinairement qu'il ne saurait persuader ces jeunes téméraires. Ils ne sont occupés que de Tourandocte, et l'espérance de la posséder les étourdit sur la difficulté qu'il y a de l'obtenir.

Mais si le roi du moins se montre sensible à la perte de ces malheureux princes, il n'en est

pas de même de sa barbare fille. Elle s'applaudit des spectacles sanglans que sa beauté donne aux Chinois. Elle a tant de vanité que le prince le plus aimable lui paraît non-seulement indigne d'elle, mais même fort insolent d'oser élever sa pensée jusqu'à sa possession, et elle regarde son trépas comme un juste châtiment de sa témérité.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que le ciel permet souvent que des princes viennent se sacrifier à cette inhumaine princesse. Il n'y a pas longtems qu'un prince, qui se flattait d'avoir assez d'esprit pour répondre à ses questions, a perdu la vie; et cette nuit, il en doit périr un autre qui, pour son malheur, est venu à la cour de la Chine dans la même espérance.

LXIV^e JOUR.

Calaf fut fort attentif au récit de la vieille. Je ne comprends pas, lui dit-il, après qu'elle out achevé de parler, comment il se trouve des princes assez dépourvus de jugement pour aller demander la princesse de la Chine. Quel homme ne doit pas être effrayé de la condition sans laquelle on ne saurait l'obtenir? D'ailleurs, quoi qu'en puissent dire les peintres qui en ont fait le portrait, quoiqu'ils assurent que leur ouvrage n'est qu'une image imparfaite de sa beauté, je crois plutôt qu'ils lui ont prêté des charmes et que leurs peintures sont flatteuses, puisqu'elles ont produit des effets si puissans. Enfin, je ne puis penser que Tourandocte soit aussi belle que vous le dites. — Seigneur, répliqua la veuve, elle est encore plus charmante que je ne vous l'ai dit, et vous pouvez m'en croire, car je l'ai vue plusieurs fois en allant voir ma fille au sérail. Faites-vous, si vous voulez, une idée à plaisir, rassemblez dans votre imagination tout ce qui peut contribuer à composer une beauté parfaite, et soyez persuadé que vous ne sauriez vous représenter un objet qui approche de la princesse.

Le prince des Nogaïs ne pouvait ajouter foi au discours de son hôtesse, tant il le trouvait hyperbolique; il en ressentait pourtant sans savoir pourquoi un secret plaisir. Mais ma mère, reprit-il, les questions que propose la fille du roi, sont-elles si difficiles qu'on ne puisse y répondre d'une manière qui satisfasse les gens de loi qui en sont les juges? Pour moi,

Je m'imagine que les princes qui n'en peuvent pénétrer le sens sont tous de petits génies ou des ignorans. — Non, non, répartit la vieille, il n'y a point d'énigme plus obscure que les questions de la princesse, et il est presque impossible d'y bien répondre.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi de Tourandocte et de ses amans infortunés, le petit garçon qu'on avait envoyé au marché revint chargé de provisions. Calaf s'assit à une table que la veuve lui dressa, et mangea comme un homme qui mourait de faim. Sur ces entrefaites la nuit arriva, et bientôt on entendit dans la ville les tymbales¹ de la justice. Le prince demanda ce que signifiait ce bruit. C'est, lui dit la vieille, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un à mort, et le malheureux qui doit être immolé est ce prince que je vous ai dit qui devait cette nuit perdre la vie pour avoir mal répondu aux questions de la princesse. On a coutume de punir les coupables pendant le jour, mais ceci est un cas particulier. Le roi dans son cœur déteste le supplice qu'il fait souffrir aux amans de sa fille, et il ne veut pas que le soleil soit témoin d'une action si cruelle. Le fils de Timurtasch eut envie de voir cette exécution, dont la cause lui paraissait bien singulière; il sortit de la maison de son hôtesse, et rencontrant dans la rue une grande foule de Chinois que la même curiosité animait, il se mêla parmi eux et se rendit dans la cour du palais où se devait passer une si tragique scène. Il vit au milieu un schébleheraghe, autrement une tour de bois fort élevée, dont le dehors, du haut jusqu'en bas, était couvert de branches de cyprès, parmi lesquelles il y avait une prodigieuse quantité de lampes qui étaient fort bien arrangées et qui répandaient une si grande lumière que toute la cour en était éclairée. A quinze coudées de la cour s'élevait un échafaud tout couvert de satin blanc² et autour duquel régnaient plusieurs pavillons de taffetas de la même couleur. Derrière ces tentes, deux mille soldats de la garde d'Altoun-Khan, l'épée nue et la hache à la main, formaient une double haie qui servait de barrière au peuple. Calaf regardait avec attention tout ce qui s'offrait à sa vue, lorsque tout à coup la triste cérémonie dont on

voyait l'appareil commença par un bruit confus de tambours et de cloches, qui du haut de la tour se faisaient entendre de fort loin. En même temps vingt mandarins³ et autant de gens de loi, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du palais, s'avancèrent vers l'échafaud, et après en avoir fait trois fois le tour, allèrent s'asseoir sous les pavillons.

Ensuite parut la victime, ornée de fleurs entrelacées de feuilles de cyprès, avec une banderole bleue sur la tête, et non une banderole rouge⁴ comme les criminels que la justice a condamnés. C'était un jeune prince qui avait à peine dix-huit ans; il était accompagné d'un mandarin qui le tenait par la main, et suivi de l'exécuteur. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud; aussitôt le bruit des tambours et des cloches cessa. Le mandarin alors adressa la parole au prince d'un ton de voix si haut que la moitié du peuple l'entendit. Prince, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur de l'édit du roi dès que vous vous êtes présenté pour demander la princesse en mariage? N'est-il pas vrai encore que le roi a fait tout ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution? Le prince ayant répondu que oui: Reconnaissez donc, reprit le mandarin, que c'est votre faute si vous perdez aujourd'hui la vie, et que le roi et la princesse ne sont pas coupables de votre mort. — Je la leur pardonne, répartit le prince, je ne l'impute qu'à moi-même, et je prie le ciel de ne leur demander jamais compte du sang qu'on va répandre.

Il n'eut pas achevé ces paroles que l'exécuteur lui abattit la tête d'un coup de sabre. L'air à l'instant retentit de nouveau du son des cloches et du bruit des tambours. Cependant douze mandarins vinrent prendre le corps, ils l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire et d'ébène, et le mirent dans une petite litière, que six d'entre eux portèrent sur leurs épaules dans les jardins du sérail, sous un dôme de marbre blanc que le roi avait fait bâtir exprès pour être le lieu de la sépulture de tous les malheureux princes qui devaient avoir le même sort. Il allait souvent pleurer sur le tombeau de ceux

¹ Ce sont des tymbales qu'on bat lorsqu'on veut faire quelque triste exécution. (*Pétis.*)

² Le blanc, chez les Chinois, est une marque de deuil. (*Pétis.*)

³ Le mot *mandarin* n'appartient pas à la langue chinoise, c'est le nom que les Portugais ont donné aux magistrats en général.

⁴ Chez les Chinois, un criminel qu'on mène au supplice a sur la tête une banderole rouge. (*Pétis.*)

qui y étaient, et il tâchait, en honorant leurs cendres de ses larmes, d'expier en quelque façon la barbarie de sa fille.

LXV^e JOUR.

D'abord que les mandarins eurent emporté le prince qui venait de périr, le peuple et les gens de loi se retirèrent dans leurs maisons en blâmant le roi d'avoir eu l'imprudence de consacrer la fureur par un serment qu'il ne pouvait violer. Calaf demeura dans la cour du palais, occupé de mille pensées confuses; il s'aperçut qu'il y avait auprès de lui un homme qui fondait en larmes; il jugea bien que c'était quelqu'un qui prenait beaucoup de part à l'exécution qui venait de se faire, et souhaitant d'en savoir davantage, il lui adressa la parole. Je suis touché, lui dit-il, de la vive douleur que vous faites paraître, et j'entre dans vos peines, car je ne doute pas que vous n'ayez connu particulièrement le prince qui vient de mourir. — Ah! seigneur, lui répondit cet homme affligé en redoublant ses larmes, je dois bien l'avoir connu, puisque j'étais son gouverneur. O malheureux roi de Samarcande, ajouta-t-il, quelle sera ton affliction quand tu sauras l'étrange mort de ton fils! et quel homme osera l'en porter la nouvelle!

Calaf demanda de quelle manière le prince de Samarcande était devenu amoureux de la princesse de la Chine. Je vais vous l'apprendre, lui dit le gouverneur, et vous serez sans doute étonné du récit que j'ai à vous faire. Le prince de Samarcande, poursuivit-il, vivait heureux à la cour de son père; les courtisans, le regardant comme un prince qui devait un jour être leur souverain, ne s'étudiaient pas moins à lui plaire qu'au roi même. Il passait ordinairement le jour à chasser ou à jouer au mail, et la nuit il faisait secrètement venir dans son appartement la plus brillante jeunesse de la cour, avec laquelle il buvait toutes sortes de liqueurs. Il prenait aussi plaisir quelquefois à voir danser de belles esclaves et à entendre des voix et des instrumens. En un mot, tous les plaisirs enchâtrés l'un à l'autre occupaient les momens de sa vie.

Sur ces entrefaites, il arriva un fameux peintre à Samarcande, avec plusieurs portraits de princesses, qu'il avait faits dans les cours différentes par où il avait passé. Il les vint montrer

à mon prince, qui lui dit en regardant les premiers qu'il lui présenta : Voilà de fort belles peintures, je suis persuadé que les originaux de ces portraits-là vous ont bien de l'obligation. — Seigneur, répondit le peintre, je conviens que ces portraits sont un peu flattés; mais je vous dirai en même temps que j'en ai un encore plus beau que ceux-là, et qui toutefois n'approche pas de son original. En parlant ainsi, il tira d'une petite cassette où étaient ses portraits celui de la princesse de la Chine.

A peine mon maître l'eut-il entre ses mains que, ne pouvant s'imaginer que la nature fût capable de produire une beauté si parfaite, il s'écria qu'il n'y avait point au monde de femme si charmante et que le portrait de la princesse de la Chine devait être encore plus flatté que les autres. Le peintre protesta qu'il ne l'était point et assura que jamais aucun pinceau ne pourrait rendre la grâce et l'agrément qu'il y avait dans le visage de la princesse Tourandocté. Sur cette assurance, mon maître acheta le portrait, qui fit sur lui une si vive impression qu'abandonnant un jour la cour de son père, il sortit de Samarcande accompagné de moi seul, et sans me dire son dessein, prit la route de la Chine et vint dans cette ville. Il se proposait de servir quelque temps Altoun-Khan contre ses ennemis et de lui demander ensuite la princesse en mariage; mais nous apprîmes en arrivant la rigueur de l'édit; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que mon prince, au lieu d'être vivement affligé de cette nouvelle, en conçut de la joie. Je vais, me dit-il, me présenter pour répondre aux questions de Tourandocté; je ne manque pas d'esprit, j'obtiendrai cette princesse.

Il n'est pas besoin de vous dire le reste, seigneur, continua le gouverneur en sanglotant; vous jugez bien par le triste spectacle que vous venez de voir, que le déplorable prince de Samarcande n'a pu répondre comme il l'espéroit aux fatales questions de cette barbare beauté qui se plaît à répandre du sang et qui a déjà coûté la vie à plusieurs fils de rois. Il m'a donné tantôt le portrait de cette cruelle princesse, quand il a vu qu'il fallait se préparer à la mort. Je te confie, m'a-t-il dit, cette rare peinture; conserve bien ce précieux dépôt: tu n'as qu'à le montrer à mon père en lui apprenant ma destinée, et je ne doute pas qu'en voyant une si charmante image, il ne me par-

LXVI^e JOUR.

donne ma témérité : — Mais, ajouta le gouverneur, qu'un autre, s'il veut, aille porter au roi son père une si triste nouvelle ; pour moi, possédé de mon affliction, je vais loin d'ici et de Samarcande pleurer une tête si chère. Voilà ce que vous souhaitiez d'apprendre et voici ce dangereux portrait, poursuivit-il, en le tirant de dessous sa robe et le jetant à terre avec indignation ; voici la cause du malheur de mon prince. O détestable peinture, pourquoi mon maître, quand tu es tombée entre ses mains, n'avait-il pas mes yeux ? O princesse inhumaine, puissent tous les princes de la terre avoir pour toi les sentimens que tu m'inspires ! Au lieu d'être l'objet de leur amour, tu leur ferais horreur. A ces mots, le gouverneur du prince de Samarcande se retira plein de colère en regardant le palais d'un œil furieux et sans parler davantage au fils de Timurtasch, qui ramassa promptement le portrait de Tourandocté et voulut se retirer dans la maison de sa vieille ; mais il s'égara dans l'obscurité et insensiblement il se trouva hors de la ville. Il attendit impatiemment le jour pour contempler la beauté de la princesse de la Chine : sitôt qu'il le vit paraître et qu'il put contenter sa curiosité, il ouvrit la boîte qui renfermait le portrait.

Il hésita pourtant avant que de le regarder. Que vais-je faire ? s'écria-t-il ; dois-je présenter à mes yeux un objet si dangereux ? Songe, Calaf, songe aux funestes effets qu'il a causés ; as-tu déjà oublié ce que le gouverneur du prince de Samarcande vient de te dire ? Ne regarde point cette peinture ; résiste au mouvement qui l'entraîne pendant qu'il n'est encore qu'un désir curieux. Tandis que tu jouis de ta raison, tu peux prévenir ta perte..... Mais que dis-je, prévenir ? ajouta-t-il en se reprenant ; quel faux raisonnement m'inspire une timide prudence ? Si je dois aimer la princesse, mon amour n'est-il pas déjà écrit au ciel en caractères ineffaçables ? D'ailleurs, je crois qu'on peut voir impunément le plus beau portrait ; il faut être bien faible pour se troubler à la vue d'un vain mélange de couleurs. Ne craignons rien ; considérons de sang-froid ces traits vainqueurs et assassins : j'y veux même trouver des défauts et goûter le plaisir nouveau de censurer les charmes de cette princesse trop superbe ; et je souhaiterais, pour mortifier sa vanité, qu'elle apprît que j'ai sans émotion vu son visage.

11.

Le fils de Timurtasch se promettait bien de voir d'un œil indifférent le portrait de Tourandocté ; il le regarde, il l'examine, il admire le tour du visage, la régularité des traits, la vivacité des yeux, la bouche, le nez, tout lui paraît parfait : il s'étonne d'un si rare assemblage, et, quoique en garde contre ce qu'il voit, il s'en laisse charmer. Un trouble inconcevable l'agite malgré lui ; il ne se connaît plus : quel feu, dit-il, vient tout à coup m'animer ? Quel désordre ce portrait met-il dans mes sens ? Juste ciel ! est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture d'aimer l'inhumaine princesse qu'elle représente ? Hélas ! je ne sens que trop qu'elle fait sur moi la même impression qu'elle a faite sur le malheureux prince de Samarcande ; je me rends aux traits qui l'ont blessé, et, loin d'être effrayé de sa pitoyable histoire, peu s'en faut que je n'envie son malheur même. Quel changement ! grand Dieu ! Je ne concevais pas tout à l'heure comment on pouvait être assez insensé pour mépriser la rigueur de l'édit, et dans ce moment je ne vois plus rien qui m'épouvante ; tout le péril est disparu.

Non, princesse incomparable, poursuivit-il en regardant le portrait d'un air tendre, aucun obstacle ne m'arrête ; je vous aime malgré votre barbarie, et puisqu'il m'est permis d'aspirer à votre possession, je veux dès aujourd'hui lâcher de vous obtenir : si je péris dans un si beau dessein, je ne sentirai en mourant que la douleur de ne pouvoir vous posséder.

Calaf, ayant pris la résolution de demander la princesse, retourna chez sa vieille veuve, dont il n'eut pas peu de peine à trouver la maison, car il s'en était assez éloigné pendant la nuit. Ah ! mon fils, lui dit l'hôtesse sitôt qu'elle l'aperçut, je suis ravie de vous revoir ; j'étais fort en peine de vous ; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident : pourquoi n'êtes-vous pas revenu plus tôt ? — Ma bonne mère, lui répondit-il, je suis fâché de vous avoir causé de l'inquiétude, mais je me suis égaré dans l'obscurité. Ensuite il lui conta comment il avait rencontré le gouverneur du prince qu'on avait fait mourir, et il ne manqua pas de répéter tout ce que le gouverneur lui avait dit. Puis montrant le portrait de Tourandocté : Voyez, dit-il, si cette peinture n'est qu'une image imparfaite

7



de la princesse de la Chine; pour moi, je ne puis m'imaginer qu'elle n'égale pas la beauté de l'original.

— Par l'âme du prophète Jacmouny¹, s'écria la vieille, après avoir examiné le portrait, la princesse est mille fois plus belle et plus charmante encore qu'elle n'est ici représentée. Je voudrais que vous l'eussiez vue, vous seriez persuadé comme moi que tous les peintres du monde, qui entreprendront de la peindre au naturel, n'y pourront réussir; je n'en excepte pas même le fameux Many. — Vous me faites un plaisir extrême, reprit le prince Nogaïs, de m'assurer que la beauté de Tourandocté est au-dessus de tous les efforts de la peinture. Que cette assurance me flatte! elle m'affermi dans mon dessein et m'excite à tenter promptement une si belle aventure: que ne suis-je déjà devant la princesse! Je brûle d'impatience d'éprouver si je serai plus heureux que le prince de Samarcande.

— Que dites-vous? mon fils, répliqua la veuve; quelle entreprise osez-vous former, et songez-vous en effet à l'exécuter? — Oui, ma bonne mère, répartit Calaf, je prétends aujourd'hui me présenter pour répondre aux questions de la princesse; je ne suis venu à la Chine que pour offrir mon bras au grand roi Altoun-Khan, mais il vaut mieux être son gendre qu'un officier de ses armées.

A ces paroles, la vieille se prit à pleurer. Ah! Seigneur, dit-elle, au nom de Dieu ne persistez pas dans une résolution si téméraire: vous périrez sans doute, si vous êtes assez hardi pour aller demander la princesse; au lieu d'être charmé de sa beauté, détestez-la plutôt, puisqu'elle est la cause de tant d'événemens tragiques; représentez-vous quelle sera la douleur de vos parens lorsqu'ils recevront la nou-

¹ Jacmouny est, selon toute apparence, une altération de Schakia-Mouni, nom du fondateur de la religion bouddhique. Schakia-Mouni ou Bouddha naquit environ mille ans avant notre ère dans le royaume de Magadha qui répondait à la partie méridionale du Behar. Sa doctrine, qui était une réforme de la religion brahmanique et dont il serait trop long de donner un exposé, fit de rapides progrès dans l'Inde, et se répandit ensuite dans toute l'Inde située au delà du Gange, chez les Birmanis, au Pégou, à Siam, dans la Chine et dans la Tartarie.

Persécuté dans l'Inde, son pays natal, où le culte brahmanique a fini par triompher, le Bouddhisme s'est maintenu dans les autres pays; et de toutes les religions du monde, c'est aujourd'hui celle qui compte le plus de sectateurs.

Bouddha, que les Chinois appellent Fo, est encore connu sous plusieurs autres noms, entre lesquels se trouve celui de *Gautama*, dont on a fait *Samanacodom*, qui est un des plus célèbres noms du législateur.

velle de votre mort; soyez touché des déplaisirs mortels où vous les allez plonger. — De grâce, ma mère, interrompit le fils de Timur-tasch, cessez de me présenter des images si capables de m'attendrir; je n'ignore pas que si j'achève aujourd'hui ma destinée, ce sera pour les auteurs de ma naissance une source inépuisable de larmes; peut-être même (car je connais leur tendresse pour moi) ne pourront-ils apprendre mon trépas sans se laisser mourir de douleur: quelque reconnaissance pourtant que leurs sentimens me doivent inspirer et qu'ils m'inspirent en effet, il faut que je cède à l'ardeur qui me domine; mais, que dis-je? n'est-ce pas aussi pour les rendre plus heureux que je veux exposer ma vie? Oui sans doute, leur intérêt s'accorde avec le désir qui me presse; et si mon père était ici, bien loin de s'opposer à mon dessein, il m'exciterait à l'exécuter promptement. C'est donc une chose résolue: ne perdez point de temps à me vouloir persuader; car rien ne saurait m'ébranler.

Lorsque la vieille vit que son jeune hôte n'écoutait point ses conseils, son affliction en redoubla: — C'en est donc fait, seigneur, reprit-elle; on ne peut vous empêcher de courir à votre perte; pourquoi faut-il que vous soyez venu loger dans ma maison? pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocté? Vous en êtes devenu amoureux sur le portrait que je vous en ai fait; malheureuse que je suis! c'est moi qui vous ai perdu: pourquoi faut-il que j'aie votre mort à me reprocher? — Non, ma bonne mère, interrompit une seconde fois le prince Nogaïs, ce n'est pas vous qui faites mon malheur; ne vous imputez point l'amour que j'ai pour la princesse; je devais l'aimer et je remplis mon sort; d'ailleurs, qui vous a dit que je répondrai mal à ses questions? Je ne suis ni sans étude ni sans esprit; et le ciel peut-être m'a réservé l'honneur de délivrer le roi de la Chine des chagrins que lui cause un affreux serment. Mais, ajouta-t-il en tirant la bourse que le khan de Berlas lui avait donnée et dans laquelle il y avait encore une assez grande quantité de pièces d'or, comme cela, je l'avoue, est incertain et qu'il peut arriver que je meure, je vous fais présent de cette bourse pour vous consoler de mon trépas. Vous pourrez même vendre aussi mon cheval et en garder l'argent; car je n'en aurai pas besoin, soit que la fille d'Altoun-Khan devienne le prix de mon au-

dace, soit que mon trépas en doive être le triste salaire.

LXVII^e JOUR.

La veuve prit la bourse de Calaf, en disant : O mon fils ! vous vous trompez fort, si vous vous imaginez que ces pièces d'or me consolent de votre perte ; je vais les employer en bonnes œuvres, en distribuer une partie dans les hôpitaux aux pauvres qui souffrent patiemment leur misère, et dont par conséquent les prières sont si agréables à Dieu ; je donnerai le reste aux ministres de notre religion, afin que tous ensemble ils prient le ciel de vous inspirer, et de ne pas permettre que vous vous exposiez à périr. Toute la grâce que je vous demande, c'est de ne point aller aujourd'hui vous présenter pour répondre aux questions de Tourandocte ; attendez jusqu'à demain, le terme n'est pas long ; laissez-moi ce temps-là pour faire agir de bonnes âmes et mettre Jacmouny dans vos intérêts ; après cela vous ferez tout ce qui vous plaira. Accordez-moi, je vous prie, cette satisfaction ; j'ose dire que vous la devez à une personne qui a déjà conçu pour vous tant d'amitié qu'elle serait inconsolable si vous périiez.

Effectivement, Calaf avait un air qui prévenait d'abord en sa faveur ; outre que c'était un des plus beaux princes du monde et des mieux faits, il avait des manières aisées et si agréables qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Il fut touché de la douleur et de l'affection que cette bonne vieille faisait paraître. Eh bien ! ma mère, lui dit-il, j'aurai pour vous la complaisance que vous exigez de moi : je n'irai point aujourd'hui demander la princesse ; mais pour vous dire ce que je pense, je ne crois pas que votre prophète Jacmouny puisse me faire changer de résolution.

Il ne sortit point de toute la journée de la maison de la veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les hôpitaux distribuer des aumônes et d'acheter à beaux deniers comptants l'intercession des bonzes¹ auprès de Berginghuzin : elle fit aussi sacrifier aux idoles des poules et des poissons. Les génies ne furent pas non plus oubliés : on leur offrit en sacrifice du riz et des légumes dans les lieux consacrés à cette céré-

monie ; mais toutes les prières des bonzes et des ministres des idoles, quoique bien payées, ne produisirent pas l'effet que la bonne hôtesse de Calaf en avait attendu : car, le lendemain matin, ce prince parut plus déterminé que jamais à demander Tourandocte. Adieu, ma bonne mère, dit-il à la veuve ; je suis fâché que vous vous soyez donné hier tant de peines pour moi, vous pouviez vous les épargner : car je vous avais assuré que je ne serais pas aujourd'hui dans d'autres sentimens. A ces mots, il quitta la vieille qui, se sentant saisi de la plus vive douleur, se couvrit le visage de son voile, et demeura, la tête sur ses genoux, dans un accablement qu'on ne saurait exprimer.

Le jeune prince des Nogaïs, parfumé d'essence et plus beau que la lune, se rendit au palais. Il vit à la porte cinq éléphants liés ; et des deux côtés étaient en haie deux mille soldats le casque en tête, armés de boucliers et couverts de plaques de fer. Un des principaux officiers qui les commandait, jugeant à l'air de Calaf qu'il était étranger, l'arrêta et lui demanda quelle affaire il avait au palais. Je suis prince étranger, lui répondit le fils de Timurtasch, je viens me présenter au roi pour le prier de m'accorder la permission de répondre aux questions de la princesse sa fille. L'officier, à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit : Prince, savez-vous bien que vous venez ici chercher la mort ? Vous auriez mieux fait de demeurer dans votre pays que de former le dessein qui vous amène ; retournez sur vos pas et ne vous flatter point de la trompeuse espérance que vous obtiendrez la barbare Tourandocte. Quand vous seriez plus habile qu'un mandarin¹ de la science, vous ne percerez jamais le sens de ses paroles ambiguës. — Je vous rends grâce de votre conseil, répartit Calaf, mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer. — Allez donc à la mort, répliqua l'officier d'un air chagrin, puisqu'il n'est pas possible de vous en empêcher. En même temps il le laissa entrer dans le palais, et ensuite se retournant vers quelques autres officiers qui avaient entendu leur conversation : Que ce jeune prince, leur dit-il, est beau et bien fait ! C'est dommage qu'il meure sitôt.

¹ Il y a dans chaque ville de la Chine deux *Hououan* (*Hououan*), c'est-à-dire mandarins de la science, qui ont droit d'examiner les gens qui se présentent pour prendre des degrés. (*Petis.*)

¹ Ce sont des prêtres. (*Petis.*)

Cependant Calaf traversa plusieurs salles et enfin se trouva dans celle où le roi avait coutume de donner audience à ses peuples : il y avait dedans un trône d'acier du Calaf, fait en forme de dragon et haut de trois coudées ; quatre colonnes de la même matière et fort élevées soutenaient au-dessus un vaste dais de satin jaune garni de pierreries. Altoun-Khan, revêtu d'un caftan de brocart d'or à fond rouge, était assis sur son trône avec un air de gravité que soutenait merveilleusement un bouquet de poils fort longs, et partagé en trois boucles qu'il avait au milieu de la barbe. Ce monarque, après avoir écouté quelques-uns de ses sujets, jeta par hasard les yeux sur le prince Nogais qui était dans la foule. Comme il lui sembla que c'était un étranger, et qu'il vit bien à son air noble, ainsi qu'à ses habits magnifiques, que ce n'était pas un homme du commun, il appela un des mandarins, il lui montra du doigt Calaf et lui donna ordre tout bas de s'informer de sa qualité et du sujet qui l'avait fait venir à sa cour.

Le mandarin s'approcha du fils de Timurtasch et lui dit que le roi souhaitait de savoir qui il était et s'il avait quelque chose à lui demander. Vous pouvez dire au roi votre maître, répondit le jeune prince, que je suis le fils unique d'un souverain, et que je viens lâcher de mériter l'honneur d'être son gendre.

LXVIII^e JOUR.

Altoun-Khan ne sut pas plutôt la réponse du prince des Nogais, qu'il changea de couleur ; son auguste visage se couvrit d'une pâleur semblable à celle de la mort : il cessa de donner audience, il renvoya tout le peuple ; ensuite il descendit de son trône et s'approcha de Calaf : Jeune téméraire, lui dit-il, savez-vous la rigueur de mon édit et le malheureux destin de tous ceux qui jusqu'ici se sont obstinés à vouloir obtenir la princesse ma fille ? — Oui, seigneur, répondit le fils de Timurtasch, je connais tout le danger que je cours ; mes yeux même ont été témoins du juste et dernier supplice que votre majesté a fait souffrir au prince de Samarcande ; mais la fin déplorable de ces audacieux, qui se sont vainement flattés de la douce espérance de posséder la princesse Tourandocte, ne fait qu'irriter l'envie que j'ai de la mériter.

— Quelle fureur ! repartit le roi, à peine un

prince a-t-il perdu la vie, qu'il s'en présente un autre pour avoir le même sort : il semble qu'ils prennent plaisir à s'immoler. Quel aveuglement ! Rentrez en vous-même, prince, et soyez moins prodigue de votre sang. Vous m'inspirez plus de pitié que tous ceux qui sont déjà venus chercher ici la mort ; je me sens naïtre de l'inclination pour vous, et je veux faire tout mon possible pour vous empêcher de périr. Retournez dans les états du roi votre père et ne lui donnez pas le déplaisir d'apprendre par la renommée qu'il ne reverra plus son fils unique.

— Seigneur, repartit Calaf, il m'est bien doux d'entendre, de la bouche même de votre majesté, que j'ai le bonheur de lui plaire : j'en tire un heureux présage. Peut-être que, touché des malheurs que cause la beauté de la princesse, le ciel veut se servir de moi pour en arrêter le cours et assurer en même temps le repos de votre vie, que trouble la nécessité d'autoriser des actions si cruelles. Savez-vous en effet si je répondrai mal aux questions qu'on me fera ? Quelle certitude avez-vous que je périrai ? Si d'autres n'ont pu démêler le sens des paroles obscures de Tourandocte, est-ce à dire pour cela que je ne pourrai les pénétrer ? Non, seigneur, leur exemple ne saurait me faire renoncer à l'honneur éclatant de vous avoir pour beau-père. — Ah ! prince infortuné, répliqua le roi en s'attendrissant, vous voulez cesser de vivre ; les amans qui se sont présentés avant vous, pour répondre aux funestes questions de ma fille, tenaient le même langage ; ils espéraient tous qu'ils en perceraient le sens, et ils n'ont pu en venir à bout. Hélas ! vous serez aussi la dupe de votre confiance. Encore une fois, mon fils, poursuivit-il, laissez-vous persuader : je vous aime et veux vous sauver ; ne rendez pas ma bonne intention inutile par votre opiniâtreté ; quelque esprit que vous vous sentiez, défiez-vous-en. Vous êtes dans l'erreur de vous imaginer que vous pourrez répondre sur-le-champ à ce que la princesse vous proposera ; cependant vous n'aurez pas un demi-quart d'heure pour y rêver : c'est la règle. Si dans le moment vous ne faites pas une réponse juste et qui soit approuvée de tous les docteurs qui en seront les juges, aussitôt vous serez déclaré digne de mort et vous serez conduit au supplice la nuit suivante. Ainsi, prince, retirez-vous ; passez le reste de la journée à songer au parti que vous avez à prendre ; con-

sultez des personnes sages, faites vos réflexions, et demain vous viendrez m'apprendre ce que vous aurez résolu.

En achevant ces paroles, il quitta Calaf qui sortit du palais, fort mortifié de ce qu'il fallait attendre au lendemain; car il n'était nullement frappé de ce que le roi venait de lui représenter, et il revint chez son hôtesse sans faire la moindre attention à l'affreux péril auquel il voulait s'exposer. Dès qu'il parut devant la vieille et qu'il lui eut conté ce qui s'était passé au palais, elle recommença à le haranguer et à mettre encore tout en usage pour le détourner de son entreprise; mais elle ne recueillit point d'autre fruit de ses nouveaux efforts, que de s'apercevoir qu'ils enflammaient son jeune hôte et le rendaient encore plus ferme dans sa résolution. En effet, il retourna le jour suivant au palais et se fit annoncer au roi, qui le reçut dans son cabinet, ne voulant pas que personne fût témoin de leur conversation.

Hé bien, prince, lui dit Altoun-Khan, votre vue doit-elle aujourd'hui me réjouir ou m'affliger? dans quels sentimens êtes-vous? — Seigneur, répondit Calaf, j'ai toujours l'esprit dans la même disposition. Quand j'eus l'honneur de me présenter hier devant votre majesté, j'avais déjà fait toutes mes réflexions; je suis déterminé à souffrir le même supplice que mes rivaux, si le ciel n'a pas autrement ordonné de mon sort. A ce discours, le roi se frappa la poitrine, déchira son collet et s'arracha quelques poils de la barbe.

Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci! La mort des autres ne m'a point fait tant de peine. Ah! mon fils, continua-t-il, en embrassant le prince Nogaïs avec un attendrissement qui lui causa quelque émotion, rends-toi à ma douleur si mes raisons ne sont pas capables de l'ébranler. Je sens que le coup qui l'ôtera la vie frappera mon cœur d'une atteinte mortelle; renonce, je l'en conjure, à la possession de ma cruelle fille; tu trouveras dans le monde assez d'autres princesses que tu pourras posséder. Pourquoi t'obstiner à la poursuite d'une inhumaine que tu ne saurais obtenir? Demeure, si tu veux, dans ma cour; tu y tiendras le premier rang après moi; tu auras de belles esclaves; les plaisirs te suivront partout; en un mot, je te regarderai comme mon propre fils. Désiste-toi donc de la poursuite de Tourandocte; que

j'aie du moins la satisfaction d'enlever une victime à cette sanguinaire princesse.

LXIX^e JOUR.

Le fils de Timurtasch était très-sensible à l'amitié que le roi de la Chine lui témoignait; mais il lui répondit: Seigneur, laissez-moi, de grâce, m'exposer au péril dont vous voulez me détourner: plus il est grand, et plus il a de quoi me tenter. Je vous avouerai même que la cruauté de la princesse flatte en secret mon amour. Je me fais un plaisir charmant de penser que je suis peut-être l'heureux mortel qui doit triompher de cette orgueilleuse. Au nom de Dieu, poursuivit-il, que votre majesté cesse de combattre un dessein que ma gloire, mon repos et ma vie même veulent que j'exécute; car enfin je ne puis vivre si je n'obtiens Tourandocte.

Altoun-Khan, voyant Calaf inébranlable dans sa résolution, en fut vivement affligé. Ah! jeune audacieux, lui dit-il, la perte est assurée, puisque tu l'opiniâtres à demander ma fille. Le ciel m'est témoin que j'ai fait tout mon possible pour t'inspirer des sentimens raisonnables. Tu rejettes mes conseils et aimes mieux périr que de les suivre; n'en parlons donc plus. Tu recevras bientôt le prix de ta folle constance. Je consens que tu entreprennes de répondre aux questions de Tourandocte; mais il faut auparavant que je te fasse les honneurs que j'ai coutume de faire aux princes qui recherchent mon alliance. A ces mots, il appela le chef du premier corps de ses eunuques¹; il lui ordonna de mener Calaf dans le palais² du prince et de lui donner deux cents eunuques pour le servir.

A peine le prince Nogaïs fut-il dans le palais où on l'avait conduit, que les principaux mandarins vinrent le saluer, c'est-à-dire qu'ils se mirent à genoux et qu'ils baissèrent la tête jusqu'à terre, en lui disant l'un après l'autre: « Prince, le serviteur perpétuel de votre illustre race vient en cette qualité vous faire la révé-

¹ Les eunuques des rois de la Chine sont ordinairement au nombre de douze mille, plus ou moins, et partagés en divers corps. (Péris.)

² Dans l'enceinte du palais du roi, il y en a plusieurs autres qui sont séparés, un pour le prince, un pour le petit-fils, un autre pour la reine, un autre pour les princesses, et d'autres pour les concubines. (Péris.)

rence. » Ensuite ils lui firent des présens et se retirèrent.

Cependant le roi, qui se sentait beaucoup d'amitié pour le fils de Timurtasch et qui en avait compassion, envoya chercher le professeur le plus habile, ou du moins le plus fameux de son collège royal, et lui dit : Docteur, il y a dans ma cour un nouveau prince qui demande ma fille. Je n'ai rien épargné pour le rebuter, mais je n'ai pu en venir à bout. Je voudrais que par ton éloquence tu lui fisses entendre raison : c'est pour cela que je te mande ici. Le docteur obéit; il alla voir Calaf et eut avec lui une fort longue conversation. Ensuite il revint trouver Altoun-Khan, et lui dit : Seigneur, il est impossible de persuader ce jeune prince; il veut absolument mériter la princesse ou mourir. Quand j'ai connu que c'était une erreur de prétendre vaincre sa fermeté, j'ai eu la curiosité de voir si son obstination n'avait point d'autre fondement que son amour; je l'ai interrogé sur plusieurs matières différentes, et je l'ai trouvé si savant que j'en ai été surpris. Il est musulman, et il me paraît parfaitement instruit de tout ce qui regarde sa religion. Enfin, pour dire à votre majesté ce que j'en pense, je crois que si quelque prince est capable de bien répondre aux questions de la princesse, c'est celui-là.

O docteur ! s'écria le roi, tu me ravis par ce discours; plaise au ciel que ce prince devienne mon gendre ! Dès qu'il a paru devant moi, je me suis senti de l'affection pour lui; puisse-t-il être plus heureux que les autres qui sont venus périr dans cette ville ! Le bon roi Altoun-Khan ne se contenta pas de faire des vœux pour Calaf, il tâcha de lui rendre propices les esprits qui président au ciel, au soleil et à la lune. Pour cet effet, il ordonna des prières publiques, et l'on fit dans les temples des sacrifices solennels. On immola par son ordre un bœuf au ciel, une chèvre au soleil et un pourceau à la lune. De plus, il fit publier dans Pékin que les confréries¹ du mois eussent à faire un festin dans l'intention que le prince qui se présentait pour demander la princesse eût le bonheur de l'obtenir.

Après les prières et les sacrifices, le monarque chinois envoya son colao² au prince des

¹ Ce sont des confréries d'artisans appelées ainsi à cause qu'il y a dans chacune trente confrères qui chaque jour régalaient l'un après l'autre la confrérie. (Péts.)

² Colao, c'est le chancelier. (Péts.)

Nogaïs, pour l'avertir de se tenir prêt à répondre le lendemain aux questions de la princesse, et lui dire qu'on ne manquerait pas de l'aller chercher pour le conduire au divan, et que les personnes qui devaient composer l'assemblée avaient déjà reçu l'ordre de s'y rendre.

LXX^e JOUR.

Quelque déterminé que fût Calaf à éprouver l'aventure, il ne passa pas la nuit sans inquiétude. Si tantôt il osait se fier à son génie et se promettre un heureux succès, tantôt perdant cette confiance, il se représentait la honte qu'il aurait si ses réponses ne plaisaient pas au divan. Il pensait aussi quelquefois à Elmaze et à Timurtasch : Hélas ! disait-il, si je meurs, que deviendront mon père et ma mère ?

Le jour le surprit dans cette confusion de sentimens. Aussitôt il entendit le son de plusieurs cloches avec un grand bruit de tambours. Il jugea que c'était pour appeler au conseil tous ceux qui devaient s'y trouver. Alors élevant sa pensée à Mahomet : O grand prophète, lui dit-il, vous voyez l'état où je suis ; inspirez-moi : faut-il que je me rende au divan, ou que j'aie dire au roi que le péril m'épouvante ? Il n'eut pas prononcé ces paroles, qu'il sentit évanouir toutes ses craintes et renaitre son audace ; il se leva et se revêtit d'un caftan et d'un manteau d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or qu'Altoun-Khan lui envoya, avec des bas et des souliers de soie bleue.

Comme il achevait de s'habiller, six mandarins bottés, et vêtus de robes fort larges et de couleur cramoisie, entrèrent dans son appartement, et après l'avoir salué de la même manière que ceux du jour précédent, ils lui dirent qu'ils venaient de la part du roi le prendre pour le mener au divan. Il se laissa conduire ; ils traversèrent une cour en marchant au milieu d'une double haie de soldats, et quand ils furent arrivés dans la première salle du conseil, ils y trouvèrent plus de mille chanteurs et joueurs d'instrumens qui, chantant et jouant tous ensemble de concert, faisaient un bruit étonnant. De-là ils s'avancèrent dans la salle où se tenait le conseil et qui communiquait au palais intérieur.

Déjà toutes les personnes qui devaient assister à cette assemblée étaient assises sous des pavillons de diverses couleurs, qui régnaient au-

tour de la salle. Les mandarins les plus considérables paraissaient d'un côté, le colao avec les professeurs du collège royal étaient de l'autre; et plusieurs docteurs dont on connaissait la capacité, occupaient les autres places. Il y avait au milieu deux trônes d'or, posés sur deux sièges triangulaires. D'abord que le prince Nogais parut, la noble et docte assistance le salua avec toutes les marques d'un grand respect, mais sans lui dire une parole, parce que tout le monde étant dans l'attente de l'arrivée du roi, gardait un profond silence.

Le soleil était sur le point de se lever. Dès qu'on vit briller les premiers rayons de ce bel astre, deux eunuques ouvrirent des deux côtés les rideaux de la porte du palais intérieur, et aussitôt le roi sortit accompagné de la princesse Tourandocte, qui portait une longue robe de soie tissée d'or et un voile de la même étoffe qui lui couvrait le visage. Ils montèrent tous deux à leurs trônes par cinq degrés d'argent. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, deux jeunes filles parfaitement belles parurent, l'une au côté du roi et l'autre au côté de la princesse : c'étaient des esclaves du sérail d'Altoun-Khan. Elles avaient le visage et la gorge découverte, de grosses perles aux oreilles, et elles se tenaient debout avec une plume et du papier, prêtes à écrire ce que le roi leur ordonnerait. Pendant ce temps-là toutes les personnes de l'assemblée, qui s'étaient levées à la vue d'Altoun-Khan, demeurèrent debout avec beaucoup de gravité et les yeux à demi fermés. Calaf seul promenait partout ses regards, ou plutôt il ne regardait que la princesse, dont il admirait le port majestueux.

Quand le puissant monarque de la Chine eut ordonné aux mandarins et aux docteurs de s'asseoir, un des six seigneurs qui avaient conduit Calaf, et qui était debout avec lui à quinze coudées des deux trônes, s'agenouilla et lut un mémoire qui contenait la demande que ce prince étranger faisait de la princesse Tourandocte. Ensuite il se releva et dit à Calaf de faire trois révérences au roi. Le prince des Nogais s'en acquitta de si bonne grâce, qu'Altoun-Khan ne put s'empêcher de lui sourire, pour lui témoigner qu'il le voyait avec plaisir.

Alors le colao se leva de sa place et lut à haute voix l'édit funeste qui condamnait à mort tous les amans téméraires qui répondraient mal aux questions de Tourandocte.

Puis adressant la parole à Calaf : Prince, lui dit-il, vous venez d'entendre à quelle condition on peut obtenir la princesse ; si l'image du péril présent fait quelque impression sur votre âme, il vous est encore permis de vous retirer. — Non, non, dit le prince Nogais, le prix qu'il s'agit de remporter est trop beau pour avoir la lâcheté d'y renoncer.

LXXI^e JOUR.

Le roi, voyant Calaf disposé à répondre aux questions de Tourandocte, se tourna vers cette princesse et lui dit : Ma fille, c'est à vous de parler ; proposez à ce jeune prince les questions que vous avez préparées ; et plaise à tous les esprits à qui l'on fit hier des sacrifices, qu'il pénètre le sens de vos paroles ! Tourandocte, à ces mots, lui dit : — Je prends à témoin le prophète Jacmouny, que je ne vois qu'à regret mourir tant de princes ; mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je sois à eux ? que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon palais, sans venir attenter à ma liberté ? Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire, lorsqu'à l'exemple de vos rivaux, il vous faudra souffrir une mort cruelle ; vous êtes vous seul la cause de votre perte, puisque je ne vous oblige point à venir demander ma main.

— Belle princesse, répondit le prince des Nogais, je sais tout ce qu'on peut me dire là-dessus ; faites-moi, s'il vous plait, vos questions, et je vais tâcher d'en démêler le sens. — Hé bien ! reprit Tourandocte, dites-moi quelle est la créature qui est de tout pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait souffrir son semblable ? — Madame, répondit Calaf, c'est le soleil. — Il a raison, s'écrièrent tous les docteurs, c'est le soleil. — Quelle est la mère, reprit la princesse, qui, après avoir mis au monde ses enfans, les dévore tous lorsqu'ils sont devenus grands ? — C'est la mer, répondit le prince des Nogais, parce que les fleuves, qui vont se décharger dans la mer, tirent d'elle leur source.

Tourandocte, voyant que le jeune prince répondait juste à ses questions, en fut si piquée qu'elle résolut de ne rien épargner pour le perdre. — Quel est l'arbre, lui dit-elle, dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre ? Elle ne se contenta pas de

proposer cette question ; la maligne princesse, pour éblouir Calaf et l'étourdir, leva son voile en même temps, et laissa voir à l'assemblée toute la beauté de son visage, auquel le dépit et la honte ajoutaient de nouveaux charmes. Sa tête était parée de fleurs naturelles placées avec un art infini, et ses yeux paraissaient plus brillants que les étoiles. Elle était aussi belle que le soleil quand il se montre dans tout son éclat à l'ouverture d'un nuage épais. L'amoureux fils de Timurtasch, à la vue de cette incomparable princesse, au lieu de répondre à la question proposée, demeura muet et immobile : aussitôt tout le divan, qui s'intéressait pour lui, fut saisi d'une frayeur mortelle ; le roi même en pâlit, et crut que c'était fait de ce jeune prince.

Mais Calaf, revenu de la surprise que lui avait causée tout à coup la beauté de Tourandocte, rassura bientôt l'assemblée en reprenant ainsi la parole : Charmante princesse, je vous prie de me pardonner si j'ai demeuré quelques momens interdit : j'ai cru voir un de ces objets célestes qui sont le plus bel ornement du séjour qui est promis aux fidèles après leur mort ; je n'ai pu voir tant d'attraits sans en être troublé. Ayez la bonté de répéter la question que vous m'avez faite, car je ne m'en souviens plus ; vous m'avez fait tout oublier. — Je vous ai demandé, dit Tourandocte, quel est l'arbre dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre ? — Cet arbre, répondit Calaf, représente l'année, qui est composée de jours et de nuits.

Cette réponse fut encore applaudie dans le divan ; les mandarins et les docteurs dirent qu'elle était juste et donnèrent mille louanges au jeune prince. Alors Altoun-Khan dit à Tourandocte : Allons, ma fille, confesse-toi vaincue et consens d'épouser ton vainqueur ; les autres n'ont pu seulement répondre à une de tes questions, et celui-ci, comme tu vois, les explique toutes. — Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion et les pleurs qu'elle ne pouvait s'empêcher de répandre ; j'ai d'autres questions à lui faire. Mais je les lui proposerai demain. — Oh ! pour cela non, répartit le roi, je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini ; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez une tout à l'heure. La princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avait préparé que celles qui

venaient d'être interprétées, et pria le roi son père de ne lui pas refuser la permission d'interroger le prince le jour suivant.

C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le monarque de la Chine en colère ; vous ne cherchez qu'à mettre l'esprit de ce jeune prince en défaut, et moi je ne songe qu'à dégager l'affreux serment que j'ai eu l'imprudence de faire. Ah ! cruelle, vous ne respirez que le sang, et la mort de vos amans est un doux spectacle pour vous ! La reine votre mère, touchée des premiers malheurs que vous avez causés, se laissa mourir de douleur d'avoir mis au monde une fille si barbare ; et moi, vous ne l'ignorez pas, je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper, depuis que je vois les suites funestes de la complaisance que j'ai eue pour vous ; mais grâce aux esprits qui président au Ciel, au soleil et à la lune, et à qui mes sacrifices ont été agréables, on ne fera plus dans mon palais de ces horribles exécutions qui rendent votre nom exécration. Puisque ce prince a bien répondu à ce que vous lui avez proposé, je demande à toute cette assemblée s'il n'est pas juste qu'il soit votre époux ? Les mandarins et les docteurs éclatèrent alors en murmures, et le colao prit la parole. Seigneur, dit-il au roi, votre majesté n'est plus liée par le serment qu'elle fit de faire exécuter son rigoureux édit, c'est à la princesse présentement à y satisfaire de sa part. Elle promet sa main à celui qui répondrait juste à ses questions ; un prince vient d'y répondre d'une manière qui a contenté tout le divan : il faut qu'elle tienne sa promesse, ou il ne faut pas douter que les esprits qui veillent aux supplices des parjures ne la punissent bientôt.

LXXII^e JOUR.

Tourandocte pendant ce temps-là gardait le silence, elle avait la tête sur les genoux et paraissait ensevelie dans une profonde affliction. Calaf s'en étant aperçu se prosterna devant Altoun-Khan et lui dit : Grand roi, dont la justice et la bonté rendent florissant le vaste empire de la Chine, je demande une grâce à votre majesté ; je vois bien que la princesse est au désespoir que j'aie eu le bonheur de répondre à ses questions ; elle aimerait beaucoup mieux sans doute que j'eusse mérité la mort. Puisqu'elle a tant d'aversion pour les hommes, que,

malgré la parole donnée, elle se refuse à moi, je veux bien renoncer aux droits que j'ai sur elle, à condition qu'à son tour elle répondra juste à une question que je vais lui proposer.

Toute l'assemblée fut assez surprise de ce discours. Ce jeune prince est-il fou, se disaient-ils tout bas les uns aux autres, de se mettre au hasard de perdre ce qu'il vient d'acquérir au péril de sa vie? Croit-il pouvoir faire une question qui embarrasse Tourandocté? Il faut qu'il ait perdu l'esprit. Altoun-Khan était aussi fort étonné de ce que Calaf osait lui demander : Prince, lui dit-il, avez-vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échapper? — Oui, seigneur, répondit le prince des Nogaïs, et je vous conjure de m'accorder cette grâce. — Je le veux, répliqua le roi; mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je déclare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, et que désormais je ne ferai plus mourir aucun prince. — Divine Tourandocté, reprit le fils de Timur-tasch en s'adressant à la princesse, vous avez entendu ce que j'ai dit. Quoiqu'au jugement de cette savante assemblée, votre main me soit due; quoique vous soyez à moi, je vous rends à vous-même; j'abandonne votre possession; je me dépouille d'un bien si précieux, pourvu que vous répondiez précisément à la question que je vais vous faire; mais de votre côté, jurez que si vous ne répondez pas juste, vous consentirez de bonne grâce à mon bonheur et couronnerez mon amour. — Oui, prince, dit Tourandocté, j'accepte la condition, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré et je prends cette assemblée à témoin de mon serment.

Tout le divan était dans l'attente de la question que Calaf allait faire à la princesse, et il n'y avait personne qui ne blâmât ce jeune prince de s'exposer sans nécessité à perdre la fille d'Altoun-Khan; ils étaient tous choqués de sa témérité. Belle princesse, dit Calaf, comment se nomme le prince, qui après avoir souffert mille fatigues et mérité son pain, se trouve en ce moment comblé de gloire et de joie? La princesse demeura quelque temps à rêver, ensuite elle dit : Il m'est impossible de répondre à cela présentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce prince. — Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, et il n'est pas juste de vous en accorder; cependant je veux vous donner encore cette satisfaction; j'espère qu'après cela vous serez

trop contente de moi pour faire quelque difficulté de m'épouser.

— Il faudra bien qu'elle s'y résolve, dit alors Altoun-Khan, si elle ne répond pas à la question proposée. Qu'elle ne prétende pas, en se laissant tomber malade ou bien en feignant de l'être, échapper à son amant; quand mon serment ne m'engagerait pas à la lui accorder et qu'elle ne serait pas à lui suivant la teneur de l'édit, je la laisserais plutôt mourir que de renvoyer ce jeune prince : quel homme plus aimable peut-elle jamais rencontrer? En achevant ces paroles, il se leva de dessus son trône et congédia l'assemblée; il rentra dans le palais intérieur avec la princesse, qui de là se retira dans le sien.

Dès que le roi fut sorti du divan, tous les docteurs et les mandarins firent compliment à Calaf sur son esprit. J'admire, lui disait l'un, votre conception prompte et facile. — Non, lui disait l'autre, il n'y a point de bachelier, de licencié, ni de docteur même plus pénétrant que vous. Tous les princes qui se sont présentés jusqu'ici n'avaient pas à beaucoup près votre mérite, et nous avons une extrême joie que vous ayez réussi dans votre entreprise. Le prince des Nogaïs n'avait pas peu d'occupation à remercier tous ceux qui s'empressaient à le féliciter. Enfin les six mandarins qui l'avaient amené au conseil le ramenèrent au même palais où ils l'avaient été prendre, pendant que les autres avec les docteurs s'en allèrent, non sans inquiétude sur la réponse que ferait à sa question la fille d'Altoun-Khan.

LXXIII^e JOUR.

La princesse Tourandocté regagna son palais, suivie de deux jeunes esclaves qui étaient dans sa confiance. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile, et se jetant sur un sofa, elle donna une libre étendue aux transports qui l'agitaient; on voyait la honte et la douleur peintes sur son visage; ses yeux, déjà baignés de pleurs, répandirent de nouvelles larmes; elle arracha les fleurs qui paraient sa tête et mit ses beaux cheveux en désordre. Ses deux esclaves favorites commencèrent à la vouloir consoler, mais elle leur dit : Laissez-moi l'une et l'autre, cessez de prendre des soins superflus, je n'écoute rien que mon désespoir, je veux pleurer et m'affliger. Ah!

quelle sera demain ma confusion, lorsqu'il faudra qu'en plein conseil, devant les plus grands docteurs de la Chine, j'avoue que je ne puis répondre à la question proposée ! Est-ce là, diront-ils, cette spirituelle princesse qui se pique de savoir tout, et à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner ?

Hélas ! poursuivit-elle, ils s'intéressent tous pour le jeune prince : je les ai vus pâles, effrayés, quand il a paru embarrassé ; et je les ai vus pleins de joie lorsqu'il a pénétré le sens de mes questions. J'aurai la mortification cruelle de les voir encore jouir de ma peine quand je me confesserai vaincue. Quel plaisir ne leur fera pas cet aveu honteux, et quel supplice pour moi d'être réduite à le faire !

— Ma princesse, lui dit une des esclaves, au lieu de vous chagriner par avance ; au lieu de vous représenter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir ? Ce qu'il vous a proposé est-il si difficile que vous n'y puissiez répondre ? Avec le génie et la pénétration que vous avez, n'en sauriez-vous venir à bout ? — Non, dit Tourandocle, c'est une chose impossible. Il me demande comment se nomme le prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, est en ce moment comblé de joie et de gloire ? Je conçois bien qu'il est lui-même ce prince, mais, ne le connaissant point, je ne puis dire son nom. — Cependant, madame, reprit la même esclave, vous avez promis de nommer demain ce prince au divan ; lorsque vous avez fait cette promesse, vous espériez sans doute que vous la tiendriez. — Je n'espérais rien, répartit la princesse, et je n'ai demandé du temps que pour me laisser mourir de chagrin, avant que d'être obligée d'avouer ma honte et d'épouser le prince.

— La résolution est violente, dit alors l'autre esclave favorite : je sais bien, madame, qu'aucun homme n'est digne de vous, mais il faut convenir que celui-ci a un mérite singulier ; sa beauté, sa bonne mine et son esprit doivent vous parler en sa faveur. — Je lui rends justice, interrompit la princesse ; s'il est quelque prince au monde qui mérite que je le regarde d'un œil favorable, c'est celui-là. Tantôt même, je le confesse, avant que de l'interroger, je l'ai plaint ; j'ai soupiré en le voyant ; et ce qui jusqu'à ce jour ne m'était pas arrivé, peu s'en est fallu que je n'aie souhaité qu'il répondit bien

à mes questions. Il est vrai que dans le moment j'ai rougi de ma faiblesse ; mais ma fierté l'a surmontée, et les réponses justes qu'il m'a faites ont achevé de me révolter contre lui ; tous les applaudissemens que les docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus senti et ne sens plus encore pour lui que des mouvemens de haine. O malheureuse Tourandocle ! meurs promptement de regret et de dépit, d'avoir trouvé un jeune homme qui a pu te couvrir de honte, et te contraindre à devenir sa femme.

A ces mots, elle redoubla ses pleurs, et dans la violence de ses transports, elle n'épargna ni ses cheveux ni ses habits ; elle porta même plus d'une fois la main sur ses belles joues pour les déchirer et pour punir ses charmes, comme premiers auteurs de la confusion qu'elle avait essuyée, si ses esclaves, qui veillaient sur sa fureur, n'en eussent sauvé son visage ; mais elles avaient beau s'empresser à la secourir, elles ne pouvaient calmer son agitation. Pendant qu'elle était dans cet état affreux, le prince des Nogaïs, charmé du résultat du divan, nageait dans la joie, et se livrait à l'espérance de posséder sa maîtresse le jour suivant.

LXXIV^e JOUR.

Le roi étant revenu de la salle du conseil dans son appartement, envoya chercher Calaf pour l'entretenir en particulier sur ce qui s'était passé au divan ; le prince Nogaïs accourut aussitôt aux ordres du monarque, qui lui dit après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse : Ah ! mon fils, viens m'ôter de l'inquiétude où je suis ; je crains que ma fille ne réponde à la question que tu lui as proposée : pourquoi l'es-tu mis en danger de perdre l'objet de ton amour ? — Seigneur, répondit Calaf, que votre majesté n'appréhende rien ; il est impossible que la princesse me dise comment s'appelle le prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce prince, et que personne ne me connaît dans votre cour.

— Ce discours me rassure, s'écria le roi avec transport, j'étais alarmé, je te l'avoue ; Tourandocle est fort pénétrante ; la subtilité de son esprit me faisait trembler pour toi ; mais, grâce au ciel, tu me rends tranquille : quelque facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom ; je ne l'ac-

euse plus d'être un téméraire, et je m'aperçois que ce qui m'a paru un défaut de prudence est un tour ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout prétexte à ma fille de se refuser à tes vœux.

Alloun-Khan, après avoir ri avec Calaf de la question faite à la princesse, se disposa à prendre le divertissement de la chasse; il se revêtit d'un caftan étroit et léger, et fit enfermer sa barbe dans un sac de satin noir. Il ordonna aux mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, et fit donner des habits de chasse au prince des Nogaïs; ils mangèrent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du palais. Les mandarins dans des chaises d'ivoire enrichies d'or et découvertes étaient à la tête; chacun avait six hommes qui le portaient, deux qui marchaient devant lui avec des fouets de corde, et deux autres qui le suivaient avec des tables d'argent, sur lesquelles étaient écrites en gros caractère toutes ses qualités; le roi et Calaf dans une litière de bois de sandal rouge, portée par vingt officiers militaires, aussi découverte, et sur laquelle la première lettre du nom du monarque et plusieurs figures d'animaux étaient peintes en traits d'argent, paraissaient après les mandarins; deux généraux des armées d'Alloun-Khan tenaient, à côté de la litière, chacun un large éventail pour les préserver de la chaleur, et trois mille eunuques, qui marchaient derrière, terminaient le cortège.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où les officiers de la vénerie attendaient le roi avec des oiseaux de proie, on commença la chasse aux cailles, qui dura jusqu'au coucher du soleil. Alors ce prince et les personnes de sa suite s'en retournèrent au palais dans le même ordre qu'ils en étaient sortis. Ils trouvèrent dans une cour, sous plusieurs pavillons de taffetas de diverses couleurs, une infinité de petites tables dressées, bien vernissées¹, et couvertes de toutes sortes de viandes coupées. Calaf et les mandarins s'assirent, à l'exemple du roi, chacun à une petite table séparée, auprès de laquelle il y en avait une autre qui servait de buffet. Ils commencèrent tous à boire plusieurs

¹ On mange à la Chine sur des tables enduites d'un vernis nommé *charan*. Ils ne se servent point de nappes ni de serviettes; il n'y a pas non plus de couteaux, parce que les viandes sont coupées quand on les présente, et ils se servent de deux petits bâtons au lieu de fourchettes. (*Péris.*)

rasades de vin de riz¹ avant que de toucher aux viandes, ensuite ils ne firent plus que manger sans boire. Le repas achevé, Alloun-Khan emmena le prince des Nogaïs dans une grande salle fort éclairée, et remplie de sièges rangés comme pour voir quelque spectacle, et ils furent suivis de tous les mandarins. Le roi régla les rangs, et fit asseoir Calaf auprès de lui sur un grand trône d'ébène orné de filigranes d'or.

Aussitôt que tout le monde eut pris sa place, il entra des chanteurs et des joueurs d'instrumens qui, s'accordant ensemble, commencèrent un concert fort agréable; Alloun-Khan en était charmé. Entêté de la musique chinoise, il demandait de temps en temps au fils de Timur-tasch ce qu'il en pensait, et ce jeune prince, par complaisance, la mettait au-dessus de toutes les musiques du monde. Le concert fini, les chanteurs et joueurs d'instrumens se retirèrent pour faire place à un éléphant artificiel, qui s'étant avancé par ressorts au milieu de la salle, vomit six baladins, qui commencèrent à faire des sauts périlleux. Ils étaient presque nus, ils avaient seulement des escarpins², des caleçons de toile des Indes, et des bonnets de brocart. Après qu'ils eurent fait voir leur souplesse et leur agilité par mille tours surprenans, ils rentrèrent dans l'éléphant, qui sortit comme il était entré. Il parut ensuite des comédiens³ qui

¹ Le vin de riz est de couleur d'ambre et aussi délicat que le vin d'Espagne. (*Péris.*)

² On les appelle *naïnes*. (*Péris.*)

³ On ne sait pas à quelle époque remonte l'invention de l'art dramatique à la Chine, mais autant qu'on peut en juger d'après les drames chinois traduits tant en anglais qu'en français, cet art n'a pas fait de grands progrès, et M. Abel Rémusat en a fort bien défini la cause. « Si le théâtre a depuis longtemps été institué en Chine, dit le savant sinologue, il n'y a jamais été en honneur, et l'on qu'on le considère comme une école de morale et de vertu, on n'y voit qu'un amusement frivole et dangereux, contraire à la gravité et à la décence, et pernicieux aux bonnes mœurs. Les lettrés ont souvent déclamé contre les jeux des bateleurs et des comédiens, car la même expression les désigne indifféremment. Mais ces déclamations n'empêchent pas qu'il n'y ait partout des comédiens ambulans, qui vont chez ceux qui les appellent jouer des farces ou représenter des tragédies; il est même du bel usage de les faire venir dans les repas de cérémonie, pour divertir les convives, et ils sont admis jusque dans le palais de l'empereur, où ils servent concurremment avec les marionnettes, les ombres mécaniques et les danseurs de corde, à l'amusement de la cour et des ambassadeurs étrangers. C'est qu'à la Chine on ne fait nulle difficulté de se montrer peu conséquent à ses principes, et qu'on y est, comme ailleurs, beaucoup plus sévère en théorie qu'en pratique.

» Néanmoins, comme il n'y a jamais eu de théâtre public dans l'empire, et comme une telle institution est trop en opposition avec les lois, les usages et les préjugés nationaux, pour pouvoir jamais s'y introduire, on conçoit que l'art dramatique a dû souffrir du peu d'importance qu'on met à ses

représentèrent sur-le-champ une pièce dont le roi leur prescrivit le sujet. Quand tous ces divertissemens furent finis ; la nuit se trouvant fort avancée, Altoun-Khan et Calaf se levèrent pour aller reposer dans leurs appartemens, et tous les mandarins se retirèrent.

LXXV^e JOUR.

Le jeune prince des Nogats, conduit par des eunuques qui portaient dans des flambeaux d'or des bougies de serpent¹, se préparait à goûter la douceur du sommeil, autant que l'impatience de retourner au divan le lui pourrait permettre, lorsqu'en entrant dans son apparte-

productions. Ce n'est pas une simple tolérance, ou l'accueil secret de quelques particuliers, qui peut faire naître des chefs-d'œuvre en ce genre ; il faut aux auteurs et aux comédiens des fêtes solennelles, le concours d'un grand nombre de spectateurs, des éloges publics, des applaudissemens universels. La police chinoise serait renversée de fond en comble si des histrions obtenaient ces encouragemens. Les auteurs comiques se ressentent de la même influence ; et si ceux qui jouent les pièces de théâtre sont assimilés aux bateleurs, ceux qui les composent sont relégués avec les romanciers et les auteurs de poésies légères dans la dernière classe de la littérature. (*Mélanges asiatiques*, t. II, p. 320.)

On conçoit que les mêmes causes qui se sont opposées au progrès de l'art dramatique en Chine, ont dû nuire également à l'exécution des représentations théâtrales. C'est ordinairement la troupe elle-même qui construit son théâtre, si toutefois on peut donner ce nom à une tente formée de pièces de toile ajustées sur des piliers de bambou et surmontées d'un toit de pailles. Cette tente est fermée de trois côtés, et les spectateurs se placent en face du quatrième, qui reste ouvert. L'usage des décorations pour indiquer le lieu de la scène est complètement inconnu aux comédiens chinois. S'il s'agit de représenter un général chargé d'aller faire une expédition dans une province éloignée, l'acteur qui joue le rôle monte à cheval sur un bâton, agite un fouet ou saisit les courroies d'une bride, et après avoir fait trois ou quatre fois le tour de la scène au bruit des tambours et des trompettes, il s'arrête tout à coup et annonce à l'auditoire qu'il est arrivé en tel endroit. S'il faut donner l'assaut à une ville, trois ou quatre soldats se couchent l'un sur l'autre et figurent la muraille. Au reste, l'auteur de la dissertation à laquelle j'emprunte ces détails cite un passage curieux qui prouve qu'en Angleterre, vers l'an 1538, la mise en scène n'était pas beaucoup plus perfectionnée. (Voyez le *Coup-d'œil sur la comédie des Chinois et sur leurs représentations*, traduit de l'anglais par M. Bruguière de Sorsum, et placé en tête de sa traduction française de la comédie chinoise intitulée : *Lao-Seng-Eul, ou le Vieillard qui obtient un fils*. Paris, 1810, in-8^e.)

Deux autres drames traduits en français par M. Stanislas Julien et intitulés l'un *le Cercle de craie*, l'autre *l'Orphelin de la Chine*, méritent les lecteurs français à même de se former une idée du système dramatique des Chinois. Une traduction libre du dernier de ces drames avait déjà paru dans la *Description de la Chine* du père du Halde, et l'on sait que Voltaire y avait puisé le sujet d'une de ses tragédies.

¹ Ce sont des bougies faites de l'huile d'une certaine espèce de serpent, mêlée avec un peu de cire. Elles sont plus blanches, et jettent une lumière plus brillante que les nôtres. (*Pétis*.)

ment, il y trouva une jeune dame revêtue d'une robe de brocart rouge à fleurs d'argent, fort ample, par-dessus une autre plus étroite de satin blanc tout brodé d'or, et parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle avait un bonnet d'un simple taffetas de couleur de rose garni de perles, et relevé d'une broderie d'argent fort légère, qui ne lui couvrait que le haut de la tête, et laissait voir de très beaux cheveux bien bouclés, et mêlés de quelques fleurs artificielles : à l'égard de sa taille et de son visage, on ne pouvait rien voir de plus beau ni de plus parfait après la princesse de la Chine.

Le fils de Timurlasch fut assez surpris de rencontrer au milieu de la nuit une dame seule et si charmante dans son appartement. Il ne l'aurait pas impunément regardée, s'il n'eût vu Tourandocté ; mais un amant de cette princesse pouvait-il avoir des yeux pour un autre ? Sitôt que la dame aperçut Calaf, elle se leva de dessus un sofa où elle était assise, et sur lequel elle avait mis son voile ; et après avoir fait une inclination de tête assez basse : Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez fort étonné de trouver ici une femme, car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est défendu sous de très rigoureuses peines aux hommes et aux femmes qui habitent ce sérail, d'avoir ensemble quelque communication ; mais l'importance des choses que j'ai à vous dire m'a fait mépriser tous les périls ; j'ai eu l'adresse et le bonheur de lever tous les obstacles qui s'opposaient à mon dessein ; j'ai gagné les eunuques qui vous servent : enfin je me suis introduite dans votre appartement. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce qui m'amène, et c'est ce que vous allez entendre.

Ce début intéressa Calaf ; il ne douta point que la dame, puisqu'elle avait fait une démarche si périlleuse, n'eût à lui dire des choses dignes de son attention. Il la pria de se remettre sur le sofa ; ils s'y assirent tous deux, ensuite la dame reprit la parole en ces termes :

Seigneur, je crois devoir commencer par vous apprendre que je suis fille d'un khan tributaire d'Altoun-Khan. Mon père, il y a quelques années, fut assez hardi pour refuser de payer le tribut ordinaire, et se fiant un peu trop à son expérience dans l'art militaire ainsi qu'à la valeur de ses soldats, il se mit en état de se défendre si on le venait attaquer. Cela ne manqua pas d'arriver. Le roi de la Chine, ir-

rité de son audace, envoya contre lui le plus habile de ses généraux avec une puissante armée. Mon père, quoique moins fort, alla au-devant de lui. Après un sanglant combat qui se donna sur le bord d'un fleuve, le général chinois demeura victorieux. Mon père, percé de mille coups, mourut pendant l'action; mais en mourant il ordonna qu'on jetât dans le fleuve ses femmes et ses enfans pour les préserver de l'esclavage. Ceux qu'il chargea de cet ordre généreux, mais inhumain, l'exécutèrent; ils me précipitèrent dans l'eau avec ma mère, mes sœurs, et deux frères que leur enfance retenait auprès de nous. Le général chinois arriva dans le moment à l'endroit du fleuve où l'on nous avait jetés et où nous achevions notre misérable destinée. Ce triste et horrible spectacle excita sa compassion; il promit une récompense à ceux de ses soldats qui sauveraient quelque reste de la famille du khan vaincu. Plusieurs cavaliers chinois, malgré la rapidité du fleuve, y entrèrent aussitôt et poussèrent leurs chevaux partout où ils voyaient flotter nos corps mourans. Ils en recueillirent une partie; mais leur secours ne fut utile qu'à moi seule: je respirais encore quand ils me portèrent à terre; le reste se trouva sans vie. Le général prit grand soin de mes jours, comme si sa gloire en eût eu besoin et que ma captivité eût donné un nouvel éclat à sa victoire. Il m'amena dans cette ville et me présenta au roi après lui avoir rendu compte de sa conduite. Altoun-Khan me mit auprès de la princesse sa fille, qui est de deux ou trois années plus jeune que moi.

Quoique je ne fusse pas encore sortie de l'enfance, je ne laissais pas de penser que j'étais devenue esclave et que je devais avoir des sentimens conformes à ma situation. Ainsi j'étudiai l'humeur de Tourandocte, je m'attachai à lui plaire, et je fis si bien par ma complaisance et par mes soins que je gagnai son amitié. Depuis ce temps-là je partage sa confiance avec une jeune personne d'une naissance illustre, que les malheurs de sa maison ont aussi réduite à l'esclavage.

Pardonnez-moi, seigneur, poursuivit-elle, ce récit, qui n'a rien de commun avec le sujet qui me conduit ici. J'ai cru devoir vous apprendre que je suis d'un sang noble pour vous faire prendre plus de confiance en moi, car le rapport important que j'ai à vous faire est tel

qu'une simple esclave pourrait trouver peu de créance dans votre esprit; je ne sais même si, quoique fille de khan, je vous persuaderai: un prince charmé de Tourandocte ajoutera-t-il foi à ce que je vais lui dire d'elle? — Khanume¹, interrompit en cet endroit le fils de Timurtasch, ne me tenez pas davantage en suspens; apprenez-moi de grâce ce que vous avez à me dire de la princesse de la Chine. — Seigneur, reprit la dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte, a formé le dessein de vous faire assassiner. A ces paroles, Calaf, se renversant sur le sofa, demeura dans la situation d'un homme saisi d'horreur et d'étonnement.

LXXVI^e JOUR.

La princesse esclave, qui avait bien prévu la surprise du jeune prince, lui dit: Je ne suis pas étonnée que vous receviez ainsi cette effroyable nouvelle, et je vois bien que j'avais raison de douter que vous la voulussiez croire. — Juste ciel! s'écria Calaf, lorsqu'il fut revenu de son accablement, l'ai-je bien entendu? La princesse de la Chine peut-elle être capable d'un si noir attentat? Comment l'a-t-elle pu concevoir? — Prince, lui dit la dame, voici de quelle manière elle a pris cette horrible résolution. Ce matin, quand elle est sortie du diyan, où j'étais derrière son trône, elle avait un dépit mortel de ce qui venait de se passer; elle est revenue dans son appartement, agitée des plus vifs mouvemens de haine et de rage; elle a rêvé longtems à la question que vous lui avez proposée, et n'y pouvant trouver de réponse à son gré, elle s'est abandonnée au désespoir. Je n'ai rien épargné, non plus que l'autre esclave favorite, pour calmer la violence de ses transports; nous avons fait même tout notre possible pour lui inspirer des sentimens plus favorables pour vous; nous lui avons vanté votre bonne mine et votre esprit, et nous lui avons représenté qu'au lieu de s'affliger sans modération, elle devait plutôt se déterminer à vous donner sa main; mais elle nous a imposé silence par un torrent de mots injurieux qui lui sont échappés contre les hommes. Le plus aimable ne fait pas plus d'impression sur elle que le plus laid et le plus mal fait; ce sont tous, a-t-elle dit, des objets méprisables et pour qui

¹ C'est-à-dire princesse. (Pétis.)

je n'aurai jamais que de l'aversion. A l'égard de celui qui se présente, j'ai encore plus de haine pour lui que pour les autres ; et puisque je ne saurais m'en délivrer autrement que par un assassinat, je veux le faire assassiner.

J'ai combattu ce dessein détestable, continua la princesse esclave, j'en ai fait envisager à Tourandocte les suites terribles ; je lui ai représenté le tort qu'elle se ferait à elle-même et la juste horreur que les siècles à venir auraient de sa mémoire. De son côté, l'autre esclave favorite n'a pas manqué d'ajouter des raisons aux miennes ; mais tous nos discours ont été inutiles, nous n'avons pu la détourner de son entreprise. Elle a chargé des eunuques affidés du soin de vous ôter la vie demain matin, lorsque vous sortirez de votre palais pour vous rendre au divan.

— O princesse inhumaine, perfide Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs, est-ce ainsi que vous vous préparez à couronner la tendresse du malheureux fils de Timurtasch ! Calaf vous a donc paru bien horrible, puisque vous aimez mieux vous en défaire par un crime qui va vous déshonorer que de joindre votre destinée à la sienne ! Grand Dieu ! que ma vie est composée d'aventures bizarres ! Tantôt je parais jouir d'un bonheur digne d'envie, et tantôt je suis plongé dans un abîme de maux.

— Seigneur, lui dit la dame esclave, si le ciel vous fait éprouver des malheurs, il ne veut pas du moins que vous y succombiez, puisqu'il vous avertit des périls qui vous menacent. Oui, prince, c'est lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement vous découvrir un piège dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. Par l'entremise de quelques eunuques qui me sont dévoués, j'ai gagné des soldats de la garde qui vous faciliteront la sortie du sérail. Comme après votre retraite on ne manquera pas de faire des perquisitions et d'apprendre que j'en suis l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous pour m'éloigner de cette cour, où j'ai plus d'un sujet d'ennui ; mon esclavage me la fait haïr, et vous me la rendez encore plus odieuse.

Il y a, continua-t-elle, dans un endroit de cette ville, des chevaux qui nous attendent ; partons et gagnons, s'il est possible, les terres de la tribu de Berlas. Le sang me lie avec le prince Alinguer qui en est le souverain ; il aura une extrême joie de voir sa parente hors

des fers du superbe Altoun-Khan, et il vous recevra comme mon libérateur. Nous vivrons tous deux sous ses tentes, plus tranquilles et plus heureux qu'ici ; moi dégagée des liens de ma captivité, j'y jouirai d'un sort plus doux, et vous, seigneur, vous y pourrez trouver quelque princesse assez belle pour mériter d'être aimée, et qui, bien loin d'attenter à votre vie pour ne pas devenir votre femme, ne sera occupée que du soin de vous plaire, si elle peut faire le bonheur d'un prince tel que vous. Ne perdons point de temps, allons et que demain le soleil en commençant sa course nous trouve déjà bien éloignés de Pékin.

Calaf répondit ; Belle princesse, j'ai mille grâces à vous rendre de m'avoir voulu délivrer du danger où je suis. Que ne puis-je, par reconnaissance, vous tirer d'esclavage et vous conduire à la horde du khan de Berlas votre parent ! Que j'aurais de plaisir à vous remettre entre ses mains ! Par là, je m'acquitterais de quelques obligations que je lui ai. Mais dites-moi, Khanume, dois-je ainsi disparaître aux yeux d'Altoun-Khan ? Que penserait-il de moi ? Il croirait que je ne serais venu dans sa cour que pour vous enlever ; et dans le temps que je ne fuirais que pour épargner un crime à sa fille, il m'accuserait d'avoir violé les droits de l'hospitalité ; d'ailleurs, faut-il vous l'avouer, toute barbare qu'est la princesse de la Chine, mon lâche cœur ne saurait la haïr. Que dis-je, la haïr ! Je l'adore ; je suis dévoué à toutes ses volontés, et puisqu'elle veut m'impoler, la victime est toute prête.

La dame esclave, voyant le prince des Nogaïs dans la résolution de mourir plutôt que de parler avec elle, se prit à pleurer en lui disant : Est-il possible, seigneur, que vous préféreriez la mort à la reconnaissance d'une princesse captive dont vous pouvez briser les fers ? Si Tourandocte est plus belle que moi, en récompense j'ai un autre cœur que le sien. Hélas ! quand vous vous êtes présenté ce matin au divan, j'ai tremblé pour vous ; j'ai craint que vous ne répondissiez mal aux questions de la fille d'Altoun-Khan, et lorsque vous y avez bien répondu, j'ai senti naître un autre trouble ; je pressentais sans doute qu'on attenterait sur vos jours. Ah ! mon cher prince, ajouta-t-elle, je vous conjure de réfléchir sur vous-même et de ne vous point laisser entraîner à cette fureur qui vous fait envisager la mort

sans pâlir. Qu'un aveugle amour ne vous fasse point mépriser un péril qui m'alarme : cédez à la crainte qui m'agite pour vous, et tous deux, sans différer, sortons de ce sérail où je souffre un cruel tourment.

— Ma princesse, repartit à ces paroles le fils de Timurtasch, quelque malheur qui me doive arriver, je ne puis me résoudre à une si prompte fuite. Vous avez, je l'avoue, de quoi payer votre libérateur et lui faire un destin plein de charmes, mais je ne suis pas né pour être heureux ; mon sort est d'aimer Tourandocte ; malgré l'horreur qu'elle a pour moi, je ne ferais, loin de ses yeux, que traîner des jours languissans ... — Eh bien ! ingrat, demeure, interrompit brusquement la dame en se levant, ne t'éloigne pas de ce séjour qui fait tes délices, quand tu devrais l'arroser de ton sang. Je ne te presse plus de partir, la fuite te déplaît avec une esclave ; si tu vois le fond de mon cœur, je lis dans le tien : quelque ardeur que t'inspire la princesse de la Chine, tu as moins d'amour pour elle que d'aversion pour moi. En achevant ces mots, elle remit son voile et sortit de l'appartement de Calaf.

LXXVII^e JOUR.

Ce jeune prince, après le départ de la dame, demeura sur le sofa dans une grande perplexité. Dois-je croire, disait-il, ce que je viens d'entendre ? Peut-on jusque-là pousser la barbarie ? Mais hélas ! je n'en saurais douter, cette princesse esclave a eu horreur de l'attentat que médite Tourandocte, elle est venue m'en avvertir, et les sentimens même qu'elle m'a laissés voir sont de sûrs garans de sa sincérité. Ah ! cruelle fille du meilleur de tous les rois, est-ce ainsi que vous abusez des dons que vous avez reçus du ciel ? O Dieu ! comment avez-vous pu douer d'une beauté si parfaite cette princesse inhumaine, ou pourquoi lui avez-vous donné une âme si barbare avec tant de charmes ?

Au lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il passa le reste de la nuit à se livrer aux plus affligeantes réflexions. Enfin le jour parut, le son des cloches et le bruit des tambours se firent entendre, et bientôt six mandarins le vinrent prendre, comme le jour précédent, pour le mener au conseil. Il traversa la cour, où des soldats de la garde du roi étaient en haie ; il crut qu'il laisserait la vie

en cet endroit et que sans doute les gens dont on avait fait choix pour l'assassiner l'attendaient au passage. Loin de se tenir sur ses gardes et de songer à se défendre, il marchait comme un homme résolu à la mort, et semblait même accuser de lenteur ses assassins. Il passa pourtant la cour sans que personne l'attaquât, et il arriva dans la première salle du divan. Ah ! c'est sans doute ici, disait-il en lui-même, que l'ordre sanguinaire de la princesse doit être exécuté. En même temps il regardait de tous côtés, et chaque personne qu'il voyait lui paraissait son meurtrier. Il s'avance toutefois et entre dans la chambre où se tenait le conseil, sans recevoir le coup mortel qu'il attendait.

Tous les docteurs et les mandarins étaient déjà sous leurs pavillons, et Altoun-Khan allait paraître. Quel est donc le dessein de la princesse, dit-il alors en lui-même ? Veut-elle être témoin de ma mort et veut-elle me faire assassiner aux yeux de son père ? Le roi serait-il complice de cet attentat ? que dois-je penser ? Aurait-elle changé de sentiment et révoqué l'arrêt de mon trépas ? Tandis qu'il était dans cette incertitude, la porte du palais intérieur s'ouvrit, et le roi, accompagné de Tourandocte, entra dans la salle. Ils se placèrent sur leurs trônes, et le prince des Nogais se tint debout devant eux et à la même distance que le jour précédent.

Le colao, dès qu'il vit le roi assis, se leva et demanda au jeune prince s'il se ressouvait d'avoir promis de renoncer à la princesse, si elle répondait juste à la question qu'il lui avait proposée. Calaf fit réponse qu'oui, et protesta de nouveau qu'à cette condition il cesserait de prétendre à l'honneur d'être gendre du roi. Le colao ensuite adressa la parole à Tourandocte : Et vous, grande princesse, lui dit-il, vous savez quel serment vous lie et à quoi vous êtes soumise si vous ne nommez pas aujourd'hui le prince dont on vous a demandé le nom.

Le roi, persuadé qu'elle ne pouvait répondre à la question de Calaf, lui dit : Ma fille, vous avez eu tout le temps de rêver à ce qu'on vous a proposé ; mais quand on vous donnerait une année entière pour y penser, je crois que malgré votre pénétration vous seriez obligée d'avouer à la fin que c'est une chose impénétrable pour vous. Ainsi, puisque vous ne sauriez

la deviner, rendez-vous de bonne grâce à l'amour de ce jeune prince, et satisfaites l'envie que j'ai de le voir votre époux ; il est digne de l'être et de régner avec vous après moi sur les peuples de la Chine. — Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne saurais répondre à la question de ce prince ? Cela n'est pas si difficile que vous le pensez ; si j'eus hier la honte d'être vaincue, je prétends avoir aujourd'hui l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeune téméraire qui a eu trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me fasse sa question, et j'y répondrai.

— Madame, dit alors le prince des Nogaïs, je vous demande quel est le nom du prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mérité son pain, se trouve en ce moment comblé de joie et de gloire ? — Ce prince, répartit Tourandocte, se nomme Calaf et il est le fils de Timurtasch. Aussitôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur ; ses yeux se couvrirent d'épaisses ténèbres, et il tomba tout à coup sans sentiment. Le roi et toute l'assemblée, jugeant par là que Tourandocte avait effectivement nommé le prince dont on lui demandait le nom, pâlirent et demeurèrent dans une grande consternation.

LXXVIII^e JOUR.

Après que le prince Calaf fut revenu de son évanouissement par les soins des mandarins et du roi même, qui était descendu de son trône pour le secourir, il adressa la parole à Tourandocte : Belle princesse, lui dit-il, vous êtes dans l'erreur si vous croyez avoir bien répondu à ma question ; le fils de Timurtasch n'est point comblé de joie et de gloire ; il est plutôt couvert de honte et accablé de douleur. — Je conviens, dit la princesse, que vous n'êtes point comblé de joie et de gloire en ce moment ; mais vous l'étiez, quand vous m'avez proposé votre question : ainsi, prince, au lieu d'avoir recours à de vaines subtilités, avouez de bonne foi que vous avez perdu les droits que vous aviez sur Tourandocte. Je puis donc vous refuser ma main et vous abandonner au regret de l'avoir manquée : cependant, je veux bien vous l'apprendre et le déclarer ici publiquement, je suis dans une autre disposition à votre égard ; l'amitié que le roi mon père a conçue pour vous, et votre mérite particu-

lier, me déterminent à vous prendre pour époux.

A ce discours, la salle du divan retentit de mille cris de joie. Les mandarins et les docteurs applaudirent aux paroles de la princesse ; le roi s'approcha d'elle, l'embrassa et lui dit : Ma fille, vous ne pouviez prendre une résolution qui me fût plus agréable : par là, vous effacerez la mauvaise impression que vous avez faite sur l'esprit de mes peuples, et vous donnerez à un père la satisfaction qu'il attendait de vous depuis longtemps et qu'il désespérait d'avoir jamais. Oui, l'aversion que vous aviez pour tous les hommes, cette aversion si contraire à la nature, m'ôtait la douce espérance de voir naître de vous des princes de mon sang. Heureusement, cette haine finit aujourd'hui son cours ; et, ce qui met le comble à mes souhaits, vous venez de l'éteindre en faveur d'un jeune héros qui m'est cher. Mais, apprenez-nous, ajouta-t-il, comment vous avez pu deviner le nom d'un prince qui vous était inconnu ? — Seigneur, répondit Tourandocte, ce n'est point par enchantement que je l'ai su, c'est par une aventure assez naturelle : une de mes esclaves a été trouver le prince Calaf et a eu l'adresse de lui arracher son secret ; il doit me pardonner d'avoir profité de cette trahison, puisque je n'en fais pas un plus mauvais usage.

— Ah ! charmante Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs en cet endroit, est-il bien possible que vous ayez pour moi des sentiments si favorables ? De quel abîme affreux vous me retirez pour m'élever à la première place du monde ! Hélas ! que j'étais injuste ! Tandis que vous me prépariez un si beau sort, je vous croyais coupable de la plus noire de toutes les perfidies. Trompé par une horrible fable qui avait troublé ma raison, je payais vos bontés de soupçons injurieux. Que j'ai d'impatience d'expier à vos pieds mon injustice !

L'amoureux fils de Timurtasch allait continuer de se répandre en discours tendres et passionnés, lorsque tout à coup il fut obligé de se taire pour écouter et considérer une esclave, qui jusque-là s'était tenue debout derrière la princesse de la Chine, et qui s'avancant alors au milieu de l'assemblée, surprit tout le monde par son action : elle leva son voile et aussitôt Calaf la reconnut pour cette même personne qu'il avait vue la nuit dans son appartement ; elle avait le visage aussi pâle que la mort, les yeux égarés,

et elle paraissait méditer quelque chose de funeste. Tous les spectateurs la regardaient avec étonnement, et Altoun-Khan, comme les autres, était dans l'attente de ce qu'elle allait dire, quand se tournant vers Tourandocte, elle lui parla dans ces termes : Princesse, il est temps de vous désabuser ; je n'ai point été trouver le prince Calaf pour l'engager à me découvrir son nom ; je n'ai pas fait cette démarche pour vous servir, c'est pour mon intérêt seul que je l'ai hasardée. Je voulais sortir d'esclavage et vous enlever votre amant. J'avais tout disposé pour prendre la suite avec lui ; il a rejeté ma proposition, ou plutôt l'ingrat a méprisé ma tendresse : je n'ai pourtant rien épargné pour le détacher de vous ; je lui ai peint votre fierté avec les plus noires couleurs ; j'ai dit même que vous deviez le faire assassiner aujourd'hui ; mais je vous ai vainement chargée de cet attentat, je n'ai pu ébranler sa constance : il sait quels transports j'ai laissés éclater en le quittant, et ses yeux ont été témoins de mon dépit et de ma confusion. Jalouse, désespérée, je suis revenue dans votre appartement ; et, par une fausse confiance, je me suis fait un mérite auprès de vous d'une démarche qui n'a tourné qu'à ma honte. Ce n'est donc point pour vous tirer d'embarras que je vous ai appris le nom que vous vouliez savoir : il est échappé au prince dans un transport qu'il n'a pu retenir, et j'ai cru que, toujours ennemi des hommes, vous seriez bien aise de pouvoir écarter Calaf. Enfin j'ai cru par là prévenir les funestes nœuds qui vont vous lier l'un à l'autre ; mais puisque mon artifice a été inutile et que vous vous déterminez à épouser votre amant, je n'ai point d'autre parti à prendre que celui-ci. En achevant ces mots, elle tira de dessous sa robe un cangiar¹ et se le plongea dans le sein.

LXXIX^e JOUR.

Toute l'assemblée frémit à cette action. Altoun-Khan en fut saisi d'horreur ; Calaf sentit diminuer sa joie, et Tourandocte, en jetant un grand cri, descendit de son trône pour aller secourir la princesse esclave et l'empêcher de périr s'il était possible ; l'autre esclave favorite accourut aussi dans le même dessein, ainsi que les deux autres qui tenaient l'encre et le

papier ; mais avant qu'elles arrivassent, la malheureuse amante du fils de Timurtasch, comme si le coup qu'elle s'était donné n'eût pas suffi pour lui achever la vie, retira son poignard et s'en frappa une seconde fois. Tout ce qu'elles purent faire, ce fut de recevoir dans leurs bras son corps chancelant. Adelmule¹, lui dit la princesse de la Chine toute éplorée, ma chère Adelmule, qu'avez-vous fait ? Fallait-il vous porter à cette extrémité ? Pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur cette nuit ? que ne me disiez-vous que vous perdriez la vie si j'épousais le prince Calaf ? quels efforts n'aurais-je pas faits pour une rivale telle que vous !

À ces paroles, la princesse esclave, ouvrant les yeux, que déjà la mort commençait à fermer, les tourna d'un air languissant vers Tourandocte et lui dit : C'en est fait, ma princesse, je vais cesser de vivre et de souffrir ; ne plaignez point mon sort ; louez plutôt ma généreuse résolution. Je m'affranchis en mourant d'un double esclavage ; je sors des fers d'Altoun-Khan et de ceux de l'amour, qui sont encore plus rigoureux. J'ai sucé avec le lait les principes de Xaca², ainsi l'on ne doit pas être surpris que j'aie été capable de cette fermeté. En achevant ces mots elle fit un profond soupir et expira.

Les mandarins et les docteurs furent touchés de la pitoyable fin d'Adelmule. Tourandocte répandit de nouvelles larmes, et Calaf, se regardant comme l'auteur de ce tragique événement, en conçut une vive douleur. De son côté, le bon roi de la Chine en parut fort affligé : Ah ! princesse infortunée, dit-il, seul et précieux reste du débris d'une célèbre maison, de quoi vous sert présentement qu'on vous ait sauvée de la fureur des eaux ? hélas ! vous auriez été plus heureuse si vous eussiez achevé votre destin le jour qui vit périr le malheureux Keycobad, le khan des Catalans votre père et toute votre famille ! Puissiez-vous du moins, après avoir parcouru les neuf enfers³, renaître

¹ Équité du royaume. (*Péris.*)

² Suivant la secte de Xaca, il n'y a point de récompense à espérer après la mort, ni de châtiement à craindre. (*Péris.*) Xaca est l'altération du nom de *Schakia* ou *Bouddha*, et l'acensation d'athéisme est une de celles qui ont été adressées aux Bouddhistes.

³ La plupart des Chinois s'imaginent qu'il ya neuf enfers que les âmes parcourent ; qu'elles revivent ensuite, mais qu'elles n'ont pas toutes le même sort : celles qui sont les plus heureuses renaissent hommes, les autres deviennent des animaux.

¹ Poignard.

filles d'un autre souverain à la première transmigration!

Altoun-Khan ne se contenta pas de déplorer ainsi le malheur de la princesse Adelmule, il ordonna de superbes funérailles. On porta le corps dans un palais séparé, où il fut revêtu de riches habits blancs, et avant qu'on le mit dans le cercueil, le roi, avec tous les officiers de sa maison, alla lui faire la révérence et lui présenter des parfums; ensuite on l'enferma dans un cercueil de bois d'aloès et on le plaça sur une espèce de trône qui avait été élevé pour cet effet au milieu d'une grande cour; il demeura là une semaine entière, et tous les jours les femmes des mandarins, couvertes de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, furent obligées de l'aller visiter et de lui faire chacune quatre révérences avec des démonstrations de douleur. Après cette cérémonie, le jour que le grand mathématicien avait désigné pour l'enterrement étant venu, on mit le cercueil sur un char de triomphe, couvert de plaques d'argent entremêlées de figures d'animaux peintes sur du carton, puis on fit un sacrifice au génie qui gardait le char, afin que les funérailles s'achevassent heureusement; et après avoir arrosé le cercueil d'eau de senteur, la marche commença: elle dura trois jours à cause des diverses cérémonies et des pauses qu'il fallut faire avant que d'arriver à la montagne où sont les tombeaux des rois de la Chine; car Altoun-Khan voulut que la cendre de la princesse Adelmule fût mêlée avec les cendres des princes mêmes de sa maison; il est vrai que Tourandocte, par amitié pour son esclave favorite, avait prié le roi son père de lui faire cet honneur.

Lorsque le convoi fut auprès de la montagne, on ôta le cercueil du char qui l'avait apporté jusque-là pour le mettre sur un autre encore plus riche; ensuite on sacrifia un taureau qu'on arrosa de vin aromatique et on le présenta avec d'autres choses à la terre en la suppliant de recevoir favorablement le corps de la princesse.

LXXX^e JOUR.

Quand les obsèques d'Adelmule furent finies,

semblables aux hommes; et les plus malheureuses prennent des formes d'oiseaux, sans espérance de pouvoir redevenir hommes à la première transmigration. (*Pétis.*)

la cour de la Chine changea de face: on y quitta les habits de deuil, et les plaisirs succédèrent aux tristes soins dont on y avait été occupé. Altoun-Khan ordonna les apprêts du mariage de Calaf avec Tourandocte; et pendant qu'on y travaillait, il envoya des ambassadeurs à la tribu de Berlas pour informer le khan des Nogaïs de tout ce qui s'était passé à la Chine et pour le prier d'y venir avec la princesse sa femme.

Les préparatifs étant achevés, le mariage se fit avec toute la pompe et la magnificence qui convenait à la qualité des époux; on ne donna point de matres¹ à Calaf, et le roi déclara même publiquement que, pour marquer l'estime et la considération particulière qu'il avait pour son gendre, il le dispensait de faire à son épouse les révérences ordinaires. On ne vit à la cour pendant un mois entier que spectacles et que festins, et il y eut aussi dans la ville de grandes réjouissances.

La possession de Tourandocte ne ralentit point l'amour de Calaf, et cette princesse, qui avait jusque-là regardé les hommes avec tant de mépris, ne put se défendre d'aimer un prince si parfait. Quelque temps après leur mariage, les ambassadeurs qu'Altoun-Khan avait envoyés au pays de Berlas, revinrent en bonne compagnie: ils avaient avec eux, non-seulement le père et la mère du gendre de leur roi, mais même le prince Alinguer, qui, pour faire plus d'honneur à Elmaze et à Timurtasch, avait voulu les accompagner avec les plus grands seigneurs de sa cour et les conduire jusque'à Pékin.

Le jeune prince des Nogaïs, averti de leur arrivée, ne manqua pas d'aller au-devant d'eux; il les rencontra à la porte du palais: il faut se représenter la joie qu'il eut de revoir son père et sa mère et les transports dont ils furent agités à sa vue; car c'est une chose qu'il n'est pas possible d'exprimer par des paroles. Ils s'embrassèrent tous trois à plusieurs reprises, et les larmes qu'ils répandirent en s'embrassant excitèrent celles des Chinois et des Tartares qui étaient présents.

¹ On donne ordinairement aux gendres des rois de la Chine deux vieux mandarins pour leur servir de matres et pour les instruire de tout ce qu'il convient aux princes de savoir. D'ailleurs, il faut observer que jusque'à ce que la fille du roi ait eu des enfants, le *fan-ma*, c'est-à-dire celui qui l'a épousée, est obligé de lui faire tous les jours quatre révérences à genoux. (*Pétis.*)

Après de si doux embrassemens, Calaf salua le khan de Berlas ; il lui témoigna combien il était touché de ses bontés et surtout de ce qu'il avait voulu accompagner lui-même jusqu'à la cour de la Chine les auteurs de sa naissance ; à quoi le prince Alinguer répondit : qu'ignorant la qualité de Timurtasch et d'Elmaze, il n'avait pas eu pour eux tous les égards qu'il leur devait ; et qu'ainsi, pour réparer les mauvais traitemens qu'il pouvait leur avoir faits, il avait cru devoir faire cette démarche. Là-dessus le khan des Nogaïs et la princesse sa femme firent des complimens au souverain de Berlas ; ensuite ils entrèrent tous dans le palais pour aller voir Altoun-Khan. Ils trouvèrent ce monarque qui les attendait dans la première salle ; il les embrassa tous l'un après l'autre et les reçut fort agréablement : il les conduisit ensuite dans son cabinet, où, après avoir témoigné à Timurtasch le plaisir qu'il avait de le voir et la part qu'il prenait à ses malheurs, il l'assura qu'il emploierait toutes ses forces pour le venger du sultan de Carizme, et cette assurance ne fut pas vaine ; car dès le même jour on envoya ordre aux gouverneurs des provinces de faire marcher en diligence les soldats¹ qui étaient dans les villes de leur juridiction et de leur faire prendre la route du lac Baljouta, qu'on avait choisi pour le rendez-vous de la formidable armée qu'on voulait assembler. De son côté, le khan de Berlas, qui avait bien prévu cette guerre et qui souhaitait de contribuer au rétablissement de Timurtasch dans ses états, avait, en partant de sa tribu, ordonné au premier chef de ses troupes de se tenir prêt à se mettre en campagne au premier ordre. Il lui manda de se rendre auprès du lac Baljouta le plus tôt qu'il lui serait possible.

Tandis que les officiers et les soldats qui devaient composer l'armée d'Altoun-Khan, et qui se trouvaient dispersés dans les villes du royaume, étaient en marche pour s'assembler tous dans le même lieu, ce roi n'épargna rien pour bien recevoir ses nouveaux hôtes ; il leur fit donner à chacun un palais séparé avec un grand nombre d'eunuques et une garde de deux mille hommes. Chaque jour il les régala de

quelque nouvelle fête, et il mettait toute son attention à rechercher ce qui pouvait leur faire plaisir. Calaf, quoique occupé de mille soins, n'oublia pas sa vieille hôtesses ; il se ressouvint avec plaisir de la part qu'elle avait prise à son sort ; il la fit venir au palais et pria Tourandocte de la recevoir parmi les personnes de sa suite.

LXXXI^e JOUR.

L'espérance que Timurtasch et la princesse Elmaze avaient de remonter sur le trône des Tartares Nogaïs, par le secours du roi de la Chine, leur fit insensiblement oublier leurs malheurs passés ; et le beau prince dont Tourandocte accoucha dans ce temps-là les combla de joie. La naissance de cet enfant, qui fut nommé le prince de la Chine, fut célébrée dans toutes les villes de ce vaste empire, par des réjouissances publiques.

Elles duraient encore lorsqu'on apprit, des courriers envoyés par les officiers qui avaient ordre d'assembler l'armée, que toutes les troupes du royaume et celles même du khan de Berlas étaient arrivées au lac Baljouta. Aussitôt Timurtasch, Calaf et Alinguer partirent pour se rendre au camp, où ils trouvèrent en effet toutes choses en état² et sept cent mille hommes prêts à marcher : ils prirent bientôt le chemin de Cotan, d'où ils allèrent à Caschar, et enfin ils entrèrent dans les états du sultan de Carizme.

Ce prince, averti de leur marche et de leur nombre par les courriers que lui envoyèrent les gouverneurs de ses places frontières, au lieu d'être étonné de tant d'ennemis, se prépara courageusement à les bien recevoir. Au lieu même de se retrancher, il eut l'audace de marcher au-devant d'eux à la tête de quatre cent mille hommes qu'il avait ramassés en diligence. Ils se rencontrèrent auprès de Cogende, où ils se mirent en bataille. Du côté des Chinois, Timurtasch commandait l'aile droite, le prince Alinguer la gauche, et Calaf était au centre : de l'autre côté, le sultan confia la conduite de son aile droite au plus habile de ses généraux, opposa le prince de Carizme au prince des Nogaïs, et se réserva la gauche, où était l'élite de sa cavalerie. Le khan de Berlas commença le combat avec les soldats de sa tribu, qui, se bat-

¹ Il y a dans toutes les villes du royaume de la Chine des soldats qui n'ont point d'autre métier que celui de la guerre, et il y en a aussi qui de plus sont artisans, comme cordonniers et tisserands. (Pells.)

² Ce qui est très-possible, puisqu'il y a plus d'un million de soldats de profession dans tout le royaume. Il y en a ordinairement quatre-vingt mille dans la seule ville de Pékin. (Pells.)

tant comme des gens qui avaient les yeux de leur maître pour témoins de leurs actions, firent bientôt plier l'aile droite des ennemis ; mais l'officier qui la commandait la rétablit. Il n'en fut pas de même de Timurtasch : le sultan l'enfonça dès le premier choc, et les Chinois, en désordre, étaient prêts à prendre la fuite, sans que le khan des Nogaïs pût les retenir, lorsque Calaf, informé de ce qui se passait, laissa le soin du centre à un vieux général chinois et courut au secours de son père avec des troupes choisies. En peu de temps les choses changèrent de face : la gauche des Carizmiens est enfoncée à son tour, les rangs s'ouvrent et sont ensuite facilement rompus ; toute l'aile est mise en déroute. Le sultan, qui voulait vaincre ou mourir, fit des efforts incroyables pour rallier ses soldats ; mais Timurtasch et Calaf ne lui en donnèrent pas le temps et l'envoyèrent de toutes parts ; de sorte que le prince Alinguer ayant aussi défait l'aile droite, la victoire se déclara pour les Chinois.

Il ne restait plus au sultan de Carizme, qu'un parti à prendre, c'était de se faire un passage au travers de ses ennemis et de se réfugier chez quelque prince étranger ; mais ce prince, aimant mieux ne pas survivre à sa défaite que d'aller montrer aux nations un front dépouillé de tous ses diadèmes, se jeta en aveugle où il s'aperçut qu'on faisait un plus grand carnage, et il ne cessa point de combattre jusqu'à ce que, frappé de mille coups mortels, il tomba sans vie et demeura dans la foule des morts. Le prince de Carizme son fils eut la même destinée ; deux cent mille hommes des leurs furent tués ou faits prisonniers ; le reste chercha son salut dans la fuite. Les Chinois perdirent aussi beaucoup de monde ; mais si la bataille avait été sanglante, en récompense elle était décisive. Timurtasch, après avoir rendu grâce au ciel de cet heureux succès, envoya un officier à Pékin pour en faire le détail au roi de la Chine ; ensuite il s'avança dans le Zagatay et s'empara de la ville de Carizme.

LXXXII^e JOUR.

Il fit publier dans cette capitale qu'il n'en voulait ni aux richesses ni à la liberté des Carizmiens ; que Dieu l'ayant rendu maître du trône de son ennemi, il prétendait le conserver ; que désormais le Zagatay et les autres pays qui

étaient sous l'obéissance du sultan reconnaîtraient pour leur souverain le prince Calaf son fils.

Les Carizmiens, fatigués de la domination de leur dernier maître et persuadés que celle de Calaf serait plus douce, se soumièrent de bonne grâce et proclamèrent sultan ce jeune prince dont il connaissaient le mérite. Pendant que le nouveau sultan de Carizme prenait toutes les mesures nécessaires pour affermir sa puissance, Timurtasch partit avec une partie des troupes Chinoises et se rendit avec toute la diligence possible dans ses états. Les Tartares Nogaïs le reçurent comme des sujets fidèles, qui étaient ravis de revoir leur légitime souverain ; mais il ne se contenta pas de remonter sur son trône, il déclara la guerre aux Circassiens pour se venger de la trahison qu'ils avaient faite au prince Calaf à Jund. Au lieu de chercher à l'apaiser par des soumissions, ces peuples formèrent à la hâte une armée pour lui résister. Il les battit, les tailla presque tous en pièces et se fit déclarer roi de Circassie. Après cela s'en étant retourné au Zagatay, il y trouva les princesses Elmaze et Tourandocte, qu'Altoun-Khan avait fait conduire dans le Carizme avec beaucoup d'appareil.

Telle fut la fin des malheurs du prince Calaf, qui s'attira par ses vertus l'amour et l'estime des Carizmiens. Il régna long temps et paisiblement sur eux ; et toujours charmé de Tourandocte, il en eut un second fils, qui fut après lui sultan de Carizme, car pour le prince de la Chine, Altoun-Khan le fit élever et le choisit pour son successeur. Timurtasch et la princesse sa femme allèrent passer le reste de leurs jours à Astracan, et le khan de Berlas, après avoir reçu d'eux et de leur fils toutes les marques de reconnaissance que méritait sa générosité, se retira dans sa tribu avec le reste de ses troupes.

La nourrice de la princesse de Cachemire ayant achevé de raconter l'histoire de Calaf, demanda aux femmes de Farrukhnaz ce qu'elles en pensaient. Elles lui dirent toutes qu'elle était très-intéressante, et que Calaf leur paraissait un prince vertueux et un parfait amant. Pour moi, dit alors la princesse, je le trouve plus vain qu'amoureux, un peu étourdi, en un mot ce qu'on appelle un jeune homme. A l'égard du vieux roi de Moussel, du bon Fadlallah, poursuivit-elle en souriant, il faut avouer que c'est un époux tendre et fidèle : au lieu de se

laisser mourir brusquement, comme Zemroude, il a mieux aimé vivre cinquante ans après elle pour la pleurer. — Hé bien! ma princesse, dit la nourrice, puisque Calaf et Fadlallah ne satisfont pas encore votre délicatesse, je vais, si vous voulez me le permettre, vous raconter l'histoire d'un roi de Damas et de son visir; peut-être en serez-vous plus contente. — Très-volontiers, repartit Farrukhnaz; mes femmes aiment trop vos récits pour ne leur pas donner le plaisir de vous entendre : il est vrai que vous savez faire d'agréables portraits. Mais, Sullumemé, ajouta-t-elle, ma chère Sullumemé, vous avez beau peindre les hommes avec les plus belles couleurs, leurs défauts percent toujours au travers de vos peintures.

HISTOIRE DU ROI BEDREDDIN-LOLO ET DE SON VISIR ATALMULC, SURNOMMÉ LE VISIR TRISTE.

Bedreddin-Lolo¹, roi de Damas, reprit la nourrice, avait pour grand visir un homme de bien, à ce que rapporte l'histoire de son temps. Ce ministre, qui se nommait Atalmulc², était bien digne du beau nom qu'il portait : il avait un zèle infatigable pour le service du roi, une vigilance qu'on ne pouvait tromper, un génie pénétrant et fort étendu, et avec cela un désintéressement que tous les peuples admiraient; mais il fut surnommé le visir triste, parce qu'il paraissait ordinairement plongé dans une profonde mélancolie; il était toujours sérieux, quelque action qu'il vît faire à la cour, et il ne riait jamais, quelque plaisante chose qu'on pût dire devant lui.

Un jour le roi l'entretenait en particulier et lui contait en riant de tout son cœur une aventure qu'il venait d'apprendre; le visir l'écouta si sérieusement, que Bedreddin en fut choqué. Atalmulc, lui dit-il, vous êtes d'un étrange caractère, vous avez toujours l'air sombre et triste; depuis dix ans que vous êtes à moi, je n'ai jamais vu paraître sur votre visage la mou-

dre impression de joie. — Seigneur, répondit le visir, votre majesté ne doit pas s'en étonner : chacun a ses peines, il n'est point d'homme sur la terre qui soit exempt de chagrin. — Votre réponse n'est pas juste, répliqua le roi; parce que vous avez sans doute quelque secret déplaisir, est-ce à dire pour cela que tous les hommes en doivent avoir aussi? Croyez-vous de bonne foi ce que vous dites? — Oui, seigneur, repartit Atalmulc, telle est la condition des enfans d'Adam; notre cœur ne saurait jouir d'une entière satisfaction; jugez des autres par vous-même, sire; votre majesté est-elle parfaitement contente? — Ho! pour moi, s'écria Bedreddin, je ne puis l'être : j'ai des ennemis sur les bras, je suis chargé du poids d'un empire, mille soins partagent mes esprits et troublent le repos de ma vie; mais je suis persuadé qu'il y a dans le monde une infinité de particuliers dont les jours heureux coulent dans des plaisirs qui ne sont mêlés d'aucune amertume.

LXXXIII^e JOUR.

Le visir Atalmulc soutenait toujours ce qu'il avait avancé; de sorte que le roi, le voyant fort attaché à son opinion, lui dit : Si personne n'est exempt de chagrin, tout le monde du moins n'est pas, comme vous, possédé de son affliction : vous me donnez, je l'avoue, une vive curiosité de savoir ce qui vous rend si rêveur et si triste; apprenez-moi pourquoi vous êtes insensible aux ris, qui font les plus doux charmes de la société? — Je vais vous obéir, seigneur, répondit le visir, et vous découvrir la cause de mes secrets ennuis en vous racontant l'histoire de ma vie.

HISTOIRE D'ATALMULC, SURNOMMÉ LE VISIR TRISTE, ET DE LA PRINCESSÉ ZÉLICA BÉGHUME¹.

Je suis fils unique d'un riche joaillier de Bagdad. Mon père, qui se nommait Cogia Abdallah, n'épargna rien pour mon éducation : il me donna, presque dès mon enfance, des maîtres qui m'enseignèrent diverses sortes de sciences, comme la philosophie, le droit, la théologie, et surtout il me fit apprendre toutes les langues différentes qui se parlent dans l'Asie, afin que, si je voyageais un jour dans cette

¹ Le mot *lolo* ou *loulou* en arabe signifie *perle*. D'après une note manuscrite, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Reinaud, les hommes auxquels ce mot ou des mots analogues, tels que *yakout* (rubis) *gicouher* (perle), etc., servent de nom, ont été originellement mamlouks, c'est-à-dire esclaves, et c'est le nom qu'ils avaient reçu de leurs maîtres. De ce nombre est Bedreddin-Loulou, prince de Moussel, qui vivait au treizième siècle de notre ère, et qui n'a du reste aucun rapport avec le personnage mis en scène dans le conte des *Mille et un Jours*.

² Présent fait au royaume. (*Pétis.*)

¹ Béghume est le féminin de *beg*, *chef*, *prince*.